ČESKOSLOVENSKÁ AKADEMIE VĚD
SLOVANSKÝ ÚSTAV

BYZANTINOSLAVICA

XVI
1

NAKLADATELSTVÍ ČSAV

PRAGUE 1955

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague I, Valentinská 1

PRAGUE 1955 XVI^e ANNEE

rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:
J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:
B. Havránek,
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:
B. Zástěrová,
chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:
M B. Havránek, Prague I, Valentinská 1. – M A. Dostál, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel:
Tchécoslovaquie 50,– Kčs. Etranger: $ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays.)

Conditions d'abonnement:
On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30.

GY. MORAVCSIK / BUDAPEST

L'ETAT ET LES TACHES DE LA BYZANTINOLOGIE

La deuxième guerre mondiale qui a laissé ses traces dans tous les domaines de la vie, a marqué d'une empreinte profonde l'évolution des études byzantines. Sous ce rapport, il convient de prendre en considération non seulement les difficultés qui ont entravé, voire paralysé les travaux en cours, mais aussi les pertes spirituelles et matérielles que notre discipline relativement jeune a dû subir du fait de la guerre. On a vu périr plus d'un jeune chercheur dans le tourbillon des événements et même les matériaux de la documentation byzantinologique furent gravement endommagés. A ce propos, il suffit de rappeler que l'unique manuscrit de Leipzig de l'œuvre *De cerimoniis aulae Byzantinae* de Constantin Porphyrogénète, qui avait jadis appartenu à la bibliothèque de Bude de Mathias Corvin, fut détruit au cours d'une attaque aérienne (de sorte que nous n'en possédons actuellement qu'une photocopie) et qu'un volume déjà imprimé de la Byzantinische Zeitschrift (XLII, 2) eut le même sort dans des circonstances analogues.

De nos jours, la byzantinologie ressuscitée qui se trouve au seuil d'une nouvelle période d'essor doit faire face à d'autres difficultés. La formation des jeunes chercheurs est sérieusement retardée par le fait que, dans une série de pays de l'Europe orientale, le grec fut banni de l'enseignement moyen; dans ces conditions l'étude de la langue ne peut commencer qu'à l'université.[1] En même temps l'échange de publications se heurte à beaucoup de difficultés; dans bien des cas, les publications étrangères restent inaccessibles aux spécialistes de notre discipline. Dans cet état de choses l'information bibliographique gagne encore plus d'importance, surtout comme il s'agit d'une discipline à caractère international: les publications qui s'y réfèrent paraissent dans les périodiques de différents pays dans les langues les plus diverses.

[1] A la suite des résolutions de la IIe réunion des byzantinistes soviétiques, la Section Historique et Philosophique de l'Acad. des Sciences de l'U. R. S. S. a adressé encore en 1945 aux autorités compétentes la demande d'admettre au programme de certaines écoles secondaires l'enseignement du grec et du latin (cf. Виз. Врем. I [1947] p. 371). Par suite de cette démarche le latin fut introduit dans certaines écoles secondaires soviétiques dès l'automne de 1947, mais au sujet du grec, à ma connaissance, aucune mesure n'a encore été prise; dans ces conditions les étudiants sont obligés de s'initier à la connaissance du grec pendant leurs études universitaires. — En Hongrie, dès l'année scolaire 1953—1954 le grec fut réintroduit dans quelques lycées comme matière facultative; on prépare actuellement un nouveau manuel du grec. — Dans la République Démocratique Allemande on enseigne le grec et le latin aux écoles supérieures du type C; voir J. Irmscher, *Praktische Einführung in das Studium der Altertumswissenschaft*. Berlin, 1954, 11.

Jadis, quand K. Krumbacher avait commencé à organiser les études byzantines, il a aussitôt reconnu la nécessité de faire paraître une bibliographie byzantinologique internationale; déjà au t. Ier de la Byzantinische Zeitschrift, il a inséré une rubrique bibliographique contenant des comptes-rendus critiques sur les publications byzantinologiques du monde entier. Ce fut précisément ce remarquable service bibliographique qui, plus tard, a servi de modèle aux rubriques analogues des revues plus jeunes (Византийский Временник, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, Byzantinoslavica). Une autre manière d'information fut choisie par la revue Byzantion qui, de temps en temps, a publié des articles sommaires sur le progrès des études byzantines chez différentes nations et sur les résultats obtenus dans toutes les branches de la byzantinologie.

Lorsque, après la fin de la deuxième guerre mondiale, les revues de byzantinologie ont recommencé à paraître, leur première tâche consistait à reprendre le fil du service bibliographique. Dès le 1er volume de la nouvelle série, paru en 1947, le Византийский Временник jugeait nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les travaux étrangers qui, de 1928 à 1941, avaient été consacrés à l'histoire de Byzance. On doit savoir gré aussi aux périodiques Byzantinoslavica, Revue des Études Byzantines et Byzantion d'avoir publié des articles sommaires sur les travaux parus pendant la guerre dans les différents pays européens. A partir du t. 10 (1949) la revue Byzantinoslavica publie une bibliographie suivie embrassant tout le domaine des études byzantines et accordant une attention spéciale aux travaux d'auteurs slaves; les titres des derniers sont insérés sous leur forme originale. Ce service bibliographique reflète bien la grande mission de cette revue qui consiste à rendre accessible à l'Occident les recherches effectuées par les peuples de l'Europe orientale et vice versa, et de former ainsi un pont entre l'activité byzantinologique de l'Union Soviétique et des pays de démocratie populaire, d'une part, et celle des pays occidentaux, de l'autre. A partir du t. 42 (1949) la Byzantinische Zeitschrift continue également sa bibliographie critique, fondée sur les traditions issues de l'initiative de Krumbacher. Quant à la bibliographie annuelle publiée par l'Ἑπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, elle ne contient que les titres des travaux dus à des auteurs grecs ou parus en Grèce.

Comme on voit, aucune autre discipline ne possède un service bibliographique aussi ample, des renseignements aussi abondants, voire surabondants sur les travaux en cours que la byzantinologie. Néanmoins les bibliographies des revues qui reflètent la production d'une ou de deux années et les publications qui ont traité par pays les travaux parus pendant les années de guerre se sont révélées insuffisantes. C'est pourquoi on pense depuis longtemps à l'édition d'une bibliographie générale; par suite de la guerre et de la situation créée par elle, cette nécessité est devenue encore plus sensible. En 1949, on a vu paraître, avec l'aide de l'UNESCO, un guide

bibliographique, dont le but aurait été de résumer les recherches effectuées de 1939 à 1948 dans le domaine de la byzantinologie.[2] Malheureusement ce travail qui ne contient que les titres de 2799 livres et articles de revues, montre encore trop les traces de l'isolement créé par la guerre: ses matériaux recueillis en bonne partie de seconde main, présentent des lacunes évidentes.[3]

En revanche, on salue avec une joie légitime le volumineux ouvrage où le professeur F. Dölger offre des renseignements détaillés sur les travaux consacrés, de 1938 à 1950, à l'histoire, à la littérature et à la langue de Byzance (7—252 p.); ce travail est avantageusement complété par le compte-rendu du professeur A. M. Schneider — décédé après la publication de l'ouvrage — sur les recherches effectuées de 1939 à 1949 dans le domaine de l'art chrétien primitif et de l'art byzantin (253—314 p.).[4] Cet ouvrage, dont l'importance a déjà été vivement appréciée par plusieurs auteurs,[5] constituera désormais une partie intégrante et indispensable de l'outillage de tous les byzantinologues. Car il ne s'agit point d'une simple énumération bibliographique; bien au contraire, c'est un *wissenschaftlicher Bericht*, au vrai sens du mot, sur toutes les branches d'une discipline aussi ample que la byzantinologie; ses matériaux bien groupés offrent un tableau détaillé et approfondi des études byzantines pendant une période de guerre dépassant les limites chronologiques d'une dizaine d'années. Le travail de F. Dölger se distingue par un traitement presque exhaustif de la matière; naturellement, pour le faire, l'auteur pouvait tirer profit des informations bibliographiques de la Byzantinische Zeitschrift dont la plupart émanent également de sa plume. Pour donner une idée de la richesse des renseignements fournis par l'ouvrage, il suffit de mentionner que les 1222 notes de Dölger (ajoutez-y les 205 notes de la partie élaborée par Schneider) renvoient à des ouvrages environ trois fois plus nombreux que les notes mêmes. La méthode que l'auteur a choisie pour traiter ces matériaux particulièrement abondants, peut être qualifiée d'exemplaire. Dölger passe en revue les problèmes qui sont surgis dans les domaines des diverses disciplines de la byzantinologie; les données bibliographiques précises s'ajoutent en note aux réflexions de l'auteur sur les recherches examinées. On regrette que les titres des travaux russes, polonais, serbes, bulgares, hongrois et roumains n'aient été insérés qu'en traduction allemande;[6] en revanche, on doit constater avec satisfaction

[2] *Dix années d'études byzantines. Bibliographie internationale 1939—1948*, publiée avec le concours de l'Unesco. Paris, 1949.

[3] Voir M(ilada) P(aulová), Byzantinoslavica 11 (1950) 157.

[4] Fr. Dölger—A. M. Schneider, *Byzanz* (Wissenschaftliche Forschungsberichte. Geisteswissenschaftliche Reihe, herausgegeben von Professor Dr. Karl Hönn. Band 5). Bern, 1952.

[5] Voir Irm(scher), Byzantinoslavica 13 (1952—1953) 378; M. V. Anastos, Byz. Zeitschr. 46 (1953) 369—370; E. v. Ivánka, *Stand und Aufgaben der Byzantinologie*. Wissenschaft und Weltbild 6 (1953) 68—72.

[6] Ce fait est d'autant plus regrettable que la Byzantinische Zeitschrift — précisément à ma proposition — publie dès 1941 même les titres des travaux hongrois en

que les erreurs de fait sont extrêmement rares.[7] L'auteur, non content d'enregistrer simplement les résultats des recherches, prend aussi une attitude nette vis-à-vis d'eux. Parfois il y applique des remarques critiques;[8] dans d'autres cas il se borne à renvoyer à ses comptes-rendus parus dans la Byzantinische Zeitschrift. En même temps, Dölger ne se limite pas au côté positif des recherches; ses renseignements renvoient aussi au côté négatif des études byzantines. Plus d'une fois, il signale le manque de l'outillage nécessaire et les lacunes qui se présentent encore; en un mot, ce qui rend son ouvrage particulièrement précieux, c'est le fait que l'auteur tient à fixer l'attention sur les problèmes à résoudre.[9]

Dans la conférence que j'ai faite en 1948 à Paris, au VI[e] Congrès International d'Etudes Byzantines et que j'ai publiée dans cette revue même, je me suis occupé d'une manière détaillée du problème que je viens de mentionner.[10] J'ai dit alors que, par suite de l'essor relativement tardif des études byzantines, les fondements philologiques de notre discipline laissent encore à désirer, que notre outillage scientifique est dépourvu de maints éléments indispensables et qu'il serait nécessaire d'embrasser d'un coup d'œil toute la byzantinologie pour voir ce qui a été fait dans ce domaine et pour planifier les efforts tendant à combler les lacunes. En même temps j'ai aussi signalé les tâches qui, à mon avis, semblaient être d'une actualité brûlante. Les conclusions qui se dégageaient de ma communication furent examinées à Bruxelles à la séance finale du VII[e] Congrès International d'Etudes Byzantines; à cette occasion j'ai proposé *d'élaborer un rapport sur l'état actuel des recherches byzantinologiques, sur les tâches les plus urgentes,*

---

original; depuis la fin de la deuxième guerre mondiale les titres des travaux de langues slaves sont également reproduits sous leur forme originale, mais en caractères latins.

[7] Je tiens à rappeler que la nouvelle édition du poème sur la bataille de Varna (p. 218) est due à Gy. Moravcsik et non à I. Rácz; quant à l'étude de M. Gyóni (v. p. 243, note 1172), elle n'est pas consacrée aux éléments d'origine hongroise du grec moderne, mais aux mots (et surtout: noms propres) grecs que les sources byzantines nous ont conservés en transcription grecque.

[8] Ainsi par ex. au sujet du Νόμος γεωργικός et de l'influence des Slaves sur Byzance, voir p. 34—35, 72—75.

[9] Voir ce qu'il écrit sur l'outillage du byzantiniste (p. 14), sur l'édition des chartes (p. 38), sur le *Corpus des inscriptions* et sur la paléographie des inscriptions byzantines (p. 42), sur les problèmes de la poésie religieuse (p. 158), sur la publication des manuscrits inédits (p. 228), sur l'étude du rythme de la prose (p. 244), sur les problèmes de l'écriture en connexion avec les manuscrits byzantins (p. 248), sur la manière de photographier les manuscrits (p. 251), etc.

[10] *Les tâches actuelles de la byzantinologie.* Byzantinoslavica 10 (1949) 1—10. Presqu'à la même époque où j'ai fait paraître mon étude, J. Irmscher a également publié un ouvrage d'un sujet analogue (*Zukunftsaufgaben der Byzantinistik.* Blick in die Wissenschaft 1948. Heft 4. April, 181—185); il y a signalé à peu près les mêmes instruments de travail indispensables que j'avais rangés dans la catégorie des travaux à faire. Autant que je sache, aucune autre étude n'a été consacrée, depuis ce temps-là, aux tâches de la byzantinologie; seul l'article de E. Ivánka sur l'ouvrage de Dölger contient quelques réflexions sur ce sujet (cf. la note 5).

sur les travaux qui se poursuivent dans les institutions et éventuellement même sur les projets personnels de certains chercheurs. Cette proposition fut acceptée à l'unanimité par le Congrès et je fus chargé d'organiser l'enquête en question et d'élaborer le projet.

Pour m'acquitter de cette mission, j'ai envoyé environ 70 questionnaires aux byzantinologues de divers pays leur demandant de m'appuyer par leurs réponses. Les questions les plus importantes étaient les suivantes: « *Quels sont les instruments de travail dans le domaine de la byzantinologie qui nous font défaut à l'heure actuelle? Quelles sont les lacunes les plus considérables dans les recherches? Quels sont les plus importants problèmes à résoudre? Quelles sont actuellement les tâches les plus urgentes?* » A mes questions j'ai reçu une cinquantaine de réponses, dont quelques-unes étaient autant de petites dissertations.[11] Sur la base de ces réponses, j'ai élaboré un rapport préliminaire qui fut présenté à Paris à l'Association Internationale des Etudes Byzantines, à sa séance du 21 Juillet 1949.[12] Malheureusement, à cause du manque d'informations qui m'auraient encore été nécessaires, mon rapport est resté inachevé et, depuis la date où il a été composé, plus d'un de ses détails a perdu son actualité.

Je vois avec satisfaction que l'ouvrage de Dölger qui signale les problèmes, les tâches actuelles et aussi les faits négatifs, représente une initiative semblable à la mienne. Néanmoins, même ce rapport sur les travaux en cours et ses éventuelles suites[13] ne peuvent remplacer ce que j'avais envisagé dans ma proposition susmentionnée.

A mon avis, en byzantinologie comme dans les autres domaines de la science, on faciliterait grandement l'essor des recherches coordonnées et planifiées, si l'on essayait d'embrasser d'un coup d'œil le domaine entier de la discipline en question; à ce propos on aurait à signaler les lacunes

---

[11] Je saisis l'occasion d'exprimer mes vifs remerciements à tous mes confrères qui, par leurs informations, leurs remarques et leurs suggestions ont bien voulu contribuer à mon rapport mentionné.

[12] Ce rapport préliminaire a contenu les chapitres que voici: *I. Les tâches actuelles.* A) Les tâches générales. I. Publication des sources. II. Manuels, œuvres encyclopédiques et bibliographies, lexiques etc. B) Les tâches spéciales. 1. Paléographie. 2. Epigraphie. 3. Diplomatique. 4. Chronologie. 5. Prosopographie et généalogie. 6. Géographie. 7. Topographie. 8. Linguistique. 9. Musique. 10. Littérature. 11. Littérature militaire. 12. La tradition antique à Byzance. 13. Théologie. 14. Philosophie. 15. Jurisprudence. 16. Histoire de l'art. 17. Histoire de l'Empire byzantin. 18. Byzance et les peuples étrangers. *II. Travaux et publications en préparation.* A) Editions. B) Collections, manuels etc. C) Travaux divers. *III. Organisation.* — Cf. Byzantinoslavica 10 (1949) 325—327.

[13] Comme la « Byzantinische Zeitschrift » vient d'annoncer [46 (1953) 408], à sa séance du 18 avril 1953 à Thessalonique l'Association Internationale des Etudes Byzantines a chargé la « Byzantinische Zeitschrift » de diriger la bibliographie internationale de notre discipline; en même temps on a décidé de faire paraître tous les cinq ans un « rapport » (Forschungsbericht) rédigé d'après le modèle fourni par l'ouvrage de Dölger et Schneider.

qui se montrent dans les diverses branches de notre discipline, les problèmes qui restent encore à résoudre, les travaux, auxiliaires ou autres, qui compléteraient avantageusement notre outillage; en outre, il conviendrait de faire ressortir les tâches les plus urgentes. Quand on étudie les matériaux réunis par Dölger, on a presque l'impression d'être en présence d'une mine à exploiter: des galeries parallèles, superposées ou croisées traversent l'intérieur de la montagne dans tous les sens, sans qu'il existe un plan général d'exploitation. Cette impression fut confirmée aussi par les derniers congrès « internationaux » d'études byzantines, qui eurent lieu à Palerme, en 1951, et à Thessalonique, en 1953. Plus de 300 communications constituaient le programme de ces réunions, mais, à fort peu d'exceptions près, on n'y abordait que des questions de détail. Évidemment, personne ne voudrait contester la raison d'être des recherches spéciales; c'est par ces ramifications subtiles que se nourrit l'arbre majestueux de la science. Néanmoins, nous partageons sans réserve l'opinion de ceux qui, dans leurs comptes-rendus aux congrès en question,[14] ont insisté sur une nécessité impérieuse: il est temps de grouper autour de certains problèmes centraux les communications des congrès de ce genre. Il est, en effet, fort souhaitable qu'on voie enfin régner un certain esprit de suite dans le labyrinthe des recherches divergeantes et à peine coordonnées et qu'on examine plus souvent l'état et les tâches actuelles des études byzantines.

Pareil tour d'horizon dans le domaine de notre discipline nous permettrait de faire triompher l'esprit de planification dans les travaux à faire; en même temps les jeunes chercheurs, en quête d'un sujet à traiter, seraient mieux orientés. Mais pour coordonner les recherches il ne suffit pas d'assurer un service bibliographique dans les périodiques et d'indiquer les tâches les plus urgentes de notre discipline. Outre les comptes-rendus qui traitent des conclusions qui se dégagent des recherches déjà faites et des communications s'y rapportant, il serait nécessaire que les périodiques nous renseignent aussi sur les travaux en cours et sur les études en préparation. Par ce moyen on pourrait éviter le danger — illustré par un grand nombre d'exemples — que plusieurs chercheurs gaspillent leur temps et leurs énergies à la solution des mêmes problèmes.[15] Dernièrement dans les colonnes de

---

[14] Voir H. G. Beck, Byz. Zeitschr. 46 (1953) 266; il désire « *in das Labyrinth der Referate unseres Kongresses etwas Ordnung und Planmäßigkeit zu bringen* ». Il est encore à noter que V. Laurent, après avoir écrit sur ma proposition adressée au congrès de Bruxelles: « *un mot venu de l'est avec le rapporteur, ... planifier* » [Rev. Etudes Byz. 6 (1948) 297], a exprimé plus tard, à propos des communications du VIIIe congrès, le désir suivant: « *On travaillerait encore mieux en groupant celles-ci* (c'est-à-dire les communications) *autour de thèmes centraux* » [Rev. Etudes Byz. 8 (1950) 298].

[15] P. ex. lorsque mon ancien élève, Şerif Baştav travaillait à sa thèse de doctorat [*Ordo portae. Description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II.* (Ὀυγγροελληνικὰ Μελέται 27.) Budapest, 1947] il est apparu que déjà auparavant

certaines revues on rencontre déjà des communications consacrées aux ouvrages à paraître; à cet égard un exemple digne d'être suivi est offert par les byzantinistes soviétiques qui, dans les premiers volumes (I—V) du Византийский Временник — revue dont la nouvelle série fut initiée en 1947 — ont régulièrement fait des communications non seulement sur les ouvrages parus, mais aussi sur leurs projets et les travaux en cours.

Comme j'ai démontré d'une manière détaillée dans mon étude mentionnée ci-dessus, aux congrès internationaux d'études byzantines qui avaient eu lieu avant la deuxième guerre mondiale et avaient encore attaché plus d'importance aux problèmes généraux de la byzantinologie, on avait fait plus d'une proposition concrète pour combler les lacunes de nos recherches; ces propositions n'étaient, hélas, qu'autant de voix criant dans le désert, puisque, dans la plupart des cas l'initiative ne fut suivie d'aucune démarche concrète en vue de la réalisation du projet. Dans ces conditions, il ne paraît pas superflu de remettre sur le tapis, dans l'esprit de la synthèse de Dölger, l'état actuel des études byzantines, de prendre acte de ce qui a été fait dans ce domaine pendant les six dernières années et de signaler les principales tâches qui, malgré une attente prolongée, s'imposent encore aux chercheurs à venir.[16]

Depuis longtemps la byzantinologie déplore l'absence d'un manuel qui nous renseigne sur toutes les branches de la civilisation byzantine et sur tous les domaines des études byzantines. Comme il est connu, du *Byzantinisches Handbuch*, projeté comme XII^e^ partie du *Handbuch der Altertumswissenschaft*, il n'est paru que l'ouvrage historique d'Ostrogorsky. En 1948, au congrès de Paris on a parlé d'un *Manuel d'études byzantines*, rédigé par le Professeur P. Lemerle en collaboration avec les byzantinistes français. A notre connaissance, de ce manuel rien n'est paru jusqu'à présent. Une

---

P. Năsturel et M. M. Alexandrescu-Dersca s'étaient également occupés du même sujet [voir Revue Historique du Sud-Est Européen 23 (1946) 292]; après la parution de la thèse, nous avons dû constater que A. Dain travaillait aussi à la publication de ce texte [cf. Bull. de l'Association Guillaume Budé N. S. 5 (1948) 167—168]. — Il est encore à remarquer que, selon le témoignage de son étude parue en 1950, E. E. Lipšic ignorait le fait que le texte du ms. de Londres du Breviarium a été, dès 1948, publié par L. Orosz [*The London manuscript of Nikephoros «Breviarium»* (Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται 28). Budapest, 1948]. — Voir l'exemple d'une «Doppelveröffentlichung»: P. Wittek, Byzantion 21 (1951) 323—331 ~ F. Babinger—F. Dölger, Byz. Zeitschr. 45 (1952) 20—28; cf. Byz. Zeitschr. 46 (1953) 427.

[16] Dans ce qui suit, par amour de brièveté, je renvoie aux travaux signalés par Dölger en citant, après l'initiale D., le n° de sa note relative à tel ou tel ouvrage. Les titres complets des travaux récents ne sont cités que dans deux cas: a) quand il s'agit d'ouvrages parus après 1950 qui ne peuvent pas figurer dans la bibliographie de Dölger; b) quand Dölger ne cite que la traduction allemande du titre. Je signale aussi certains travaux projetés ou déjà en préparation, sur lesquels j'ai eu des renseignements grâce au questionnaire mentionné ci-dessus.

exigence depuis longtemps formulée est aussi la rédaction d'une *Encyclopaedia Byzantina*, mais rien n'a encore été fait pour réaliser ce projet.[17]

Les sources des études byzantines — comme, d'une manière générale, celles des sciences historiques — se divisent en deux groupes: d'une part, il y a des monuments (archéologiques et artistiques), d'autre part, des sources écrites. En ce qui concerne les premiers, on a vu surgir, il y a une vingtaine d'années, le projet d'élaborer un recueil complet des monuments byzantins dispersés dans les pays les plus divers. Depuis, ce projet n'a rien perdu de son actualité. En Hongrie on a dernièrement formé une équipe de byzantinistes dont l'un des buts consiste à mettre au jour les monuments byzantins se trouvant sur le territoire de la Hongrie, en vue d'un répertoire à rédiger. Dans un ouvrage hongrois récemment paru il y a également un renvoi au manque d'un enregistrement systématique des monuments archéologiques byzantins.[18]

En ce qui concerne les sources écrites, on a plusieurs fois renvoyé au fait qu'il serait très important d'élaborer un catalogue général des manuscrits grecs; pareil ouvrage rendrait un service signalé non seulement aux byzantinistes, mais aussi aux spécialistes de philologie classique.[19] Pour le moment, la réalisation de ce projet presque trop ample se heurte à des difficultés insurmontables: il y a encore des bibliothèques et des collections de manuscrits dont il n'existe aucun catalogue utilisable; pour s'en convaincre, on n'a qu'à feuilleter l'ouvrage de M. Richard (D. 1206) sur les catalogues des collections de manuscrits grecs. On doit ranger dans cette catégorie même la collection de manuscrits du Musée National de Budapest. Pour combler cette lacune, nous avons déjà fait le nécessaire: on verra bientôt paraître le catalogue des manuscrits grecs de Budapest. Un autre fait non moins réjouissant, c'est la parution de plusieurs catalogues relatifs aux grandes collections de manuscrits. On possède déjà le catalogue du Fonds Coislin de la Bibliothèque Nationale de Paris (D. 1210), celui du fonds principal du Vatican (N^{os} 604—806, 1485—1683) (D. 1207a), ainsi que les catalogues des manuscrits grecs appartenant à certaines collections du British Museum.[20]

---

[17] Un ouvrage qui vient de paraître est Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν. I. Athènes, 1952 par N. B. Tomadakis; malheureusement il ne m'a pas encore été accessible.

[18] D. Csallány, *A bizánci fémművesség emlékei* I. (= Quelques spécimens de l'art byzantin des métaux). Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 1 (1954) 100—128. = *Памятники византийского металлообрабатывающего искусства* I (= Les monuments de l'industrie byzantine des métaux). Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1954) 311—348.

[19] H. Gerstinger, *Vorschläge zur Schaffung eines Gesamtkatalogs der griechischen Handschriften und eines einheitlichen internationalen Handschriftenbeschreibungsschemas.* St. Biz. e Neoell. 7 (1953) 87—92.

[20] M. Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum I. Fonds Sloane,*

Selon le témoignage des dernières découvertes, les manuscrits grecs des diverses bibliothèques peuvent bien contenir plusieurs sources inconnues de l'histoire grecque. Par ex. le cod. Barberinianus gr. 111 nous a conservé une chronique rédigée en grec vulgaire. Comme j'ai démontré, il y a quelques années, dans ma conférence faite à l'Académie des Sciences d'Athènes, cette chronique semble être, à cause de maints détails, une source particulièrement précieuse pour l'histoire du XV^e siècle.[21] L'édition critique de ce texte est déjà en préparation, grâce aux soins de deux spécialistes grecs (G. Th. Zoras, D. A. Zakythinos). Un manuscrit de Moscou nous a livré récemment une chronique anonyme du XV^e siècle: les nouvelles données qu'elle fournit sont importantes surtout au point de vue chronologique (D. 56). On peut beaucoup espérer de la mise au jour des monuments de la littérature religieuse et tout particulièrement de la littérature hagiographique de Byzance: bien qu'ils nous fournissent souvent des données surprenantes aussi bien sur l'histoire de Byzance que sur celle des peuples voisins, ils sont loin d'être appréciés à leur juste valeur comme sources de l'histoire sociale et économique.

En ce qui concerne l'édition critique des sources historiques byzantines, la situation est encore très défavorable. Dans mon étude précédente j'ai déjà renvoyé au fait que nombre de sources d'importance primordiale ne nous sont accessibles que dans des éditions depuis longtemps vieillies et que la plupart des nouvelles éditions critiques sont restées, malgré les promesses, inachevées ou n'ont même pas commencé à paraître. Il est particulièrement curieux de constater que dans la série intitulée *Corpus Bruxellense*, dont le projet, à la suite de la proposition du professeur H. Grégoire, fut approuvé dès 1930 par le III^e Congrès d'Etudes Byzantines, aucun texte byzantin ne fut publié pendant une période de 25 ans. A ma connaissance, pendant les dernières six années on n'a vu paraître en édition critique que deux importantes sources historiques: ce sont les œuvres de Constantin Porphyrogénète *De administrando imperio* (D. 37) et *De thematibus*.[22] Le fait que certains volumes du Corpus de Bonn, c'est-à-dire d'une

---

Additional, Egerton, Cottonian et Stowe (Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes 3). Paris, 1952.

[21] Voir Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica I.* Budapest, 1942, 160—162; G. Zoras (D. 1046), Ἡ ἅλωσις τῆς Κωνσταντινουπόλεως καὶ ἡ βασιλεία Μωάμεθ Β' τοῦ κατακτητοῦ (κατὰ τὸν ἀνέκδοτον ἑλληνικὸν Βαρβερινὸν κώδικα 111 τῆς Βατικανῆς Βιβλιοθήκης). Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 22 (1952) 233—289; Ἡ βασιλεία τῶν σουλτάνων Μουράτ Α', Βαγιαζὴτ Α', Μουσουλμάνου, Μουσᾶ καὶ Μεχμέτ (κατὰ τὸν ἀνέκδοτον ἑλληνικὸν Βαρβερινὸν κώδικα 111 τῆς Βατικανῆς Βιβλιοθήκης). Ἐπιστημον. Ἐπετ. τῆς Φιλος. Σχ. τοῦ Πανεπιστ. Ἀθηνῶν 4 (1953—1954) 219—262; Ἡ βασιλεία τῶν Τούρκων σουλτάνων Βαγιαζὴτ Β' καὶ Σελὴμ Α' (κατὰ τὸν ἀνέκδοτον ἑλληνικὸν Βαρβερινὸν κώδικα 111 τῆς Βατικανῆς Βιβλιοθήκης). Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 23 (1953) 415—444.

[22] Constantino Porphirogenito, *De thematibus*. Introduzione, testo critico, commento a cura di A. Pertusi (Studi e Testi 160). Città del Vaticano, 1952.

série incontestablement vieillie, seront réédités,[23] n'est pas de nature à nous rassurer; néanmoins j'ai des renseignements sur les projets, voire sur la préparation de plusieurs nouvelles éditions.[24]

D'autre part, étant donné que les œuvres byzantines constituent d'excellentes sources pour l'histoire des peuples ayant des contacts avec Byzance, on a depuis longtemps projeté de publier des recueils contenant les renseignements des auteurs byzantins sur certains peuples ou groupes de peuples. Dans ce domaine, la première tâche consiste à recueillir les matériaux sous forme de « regesta », comme j'ai essayé de le faire dans mes Byzantinoturcica.[25] Autant que je sache, on travaille déjà aux Byzantinoslavica (I. Dujčev) et aux Byzantinoserbica (G. Ostrogorskij) et on a fait des projets pour la préparation des recueils Byzantinoitalica, Byzantinoarmenica et Byzantinoarabica. A propos du dernier, il convient de signaler le grand ouvrage de A. A. Vasiliev qui paraît en traduction française (D. 41). Une autre étape de ces travaux exigera de réunir en un recueil les sources byzantines relatives à un peuple ou à un groupe de peuples. M. Gyóni travaille depuis plus d'une dizaine d'années aux sources byzantines de l'histoire des Roumains.[26] On prépare aussi un recueil analogue des sources byzantines de l'histoire des Bulgares (V. Beševliev — I. Dujčev)[26a] et l'on projette l'édition des sources byzantines de l'histoire de Hongrie (M. Gyóni — J. Harmatta — Gy. Moravcsik). En ce qui concerne les sources byzantines de l'histoire des Allemands et des Italiens, il suffit de mentionner les éditions récentes d'un petit choix de textes,[27] et des chapitres de Procope de Césarée.[28]

Quant aux traductions des sources byzantines en langues modernes, Dölger n'en fait mention qu'à titre d'exception. Il n'en reste pas moins que ces traductions ont une importance toujours plus grande à cause d'un fait regrettable: parmi les jeunes historiens, la connaissance du grec se réduit déjà à un petit nombre de personnes et même le nombre de ceux-ci ne cesse de diminuer. C'est précisément pourquoi la byzantinologie soviétique

[23] Voir Byz. Zeitschr. 47 (1954) 283.

[24] Par exemple: Kekaumenos (G. Buckler), Michel Attaliate (H. Grégoire), Nicéphore Bryenne (H. Grégoire), Georges Pachymère (V. Laurent), Jean Cantacuzène (R. Guilland), Michel Doucas (V. Grecu).

[25] Vu qu'il s'agit d'un ouvrage épuisé, sa nouvelle édition est déjà en préparation.

[26] Voir M. Gyóni, *Les sources byzantines de l'histoire des Roumains.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1953) 225—235.

[26a] Tout récemment vient de paraître: *Гръцки извори за българската история I.* Българска Акад. на Науките. Институт за бълг. ист. София, 1954.

[27] *Byzantinische Quellen zur deutschen Geschichte.* Ausgewählt und erklärt von G. Soyter (Schöninghs Griechische Klassiker 31 a-b), Paderborn, 1951—1952; *Germanen und Deutsche im Urteil byzantinischer Historiker,* in getreuer deutscher Übersetzung, mit Einleitung und einer Stammtafel von G. Soyter, Paderborn, 1935 (Texte grec, commentaire et traduction).

[28] Procopio, *Pagine scelte* a cura di B. Lavagnini I. Introduzione e testo (Collana di Studi Greci 17). Napoli, 1948.

attache tant d'importance à la traduction russe des sources byzantines. Dernièrement, on a vu paraître en russe certaines œuvres de Procope de Césarée,[29] Agathias[30] et Nicéphore le Patriarche.[31] De l'œuvre *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète on possède déjà des traductions anglaise (D. 37) et hongroise.[32] Tout récemment on a publié la traduction anglaise de l'œuvre historique de Michel Psellos.[33] Il y a, au moins en manuscrit, une traduction roumaine des œuvres de Michel Doucas et Michel Critobule (V. Grecu). Outre les traductions d'extraits, il convient de signaler une nouvelle édition de la traduction russe de *Scythica et Caucasica*, recueil bien connu de Latyšev,[34] une traduction polonaise des renseignements des sources byzantines sur les peuples slaves[35] et les deux premiers volumes de la série *Byzantinische Geschichtsschreiber*.[36] Évidemment, en matière de traduction, les tâches de la byzantinologie sont encore immenses: il existe une série d'importantes sources byzantines dont on ne possède — les vieilles traductions latines mises à part — aucune traduction moderne.[37]

---

[29] Прокопий из Кесарии, *Война с Готами*. Перевод с греческого С. П. Кондратьева. Москва, 1950.

[30] Агафий, *О царствовании Юстиниана*. Перевод, статья и примечания М. В. Левченко. Москва—Ленинград, 1953.

[31] Е. Э. Липшиц, *Никифора патриарха Константинопольского Краткая История со времени после царствования Маврикия*. Виз. Врем. 3 (1950) 349—387.

[32] Bíborbanszületett Konstantín, *A birodalom kormányzása*. A görög szöveget kiadta és magyarra fordította Moravcsik Gy. (= Constantin Porphyrogenète, Le gouvernement de l'empire. Texte grec publié et traduit en hongrois par Gy. M.). Budapest, 1950.

[33] Michael Psellus, *The Chronographia*. Translated from the Greek by E. R. A Sewter. With an introduction by J. M. Hussey. Leiden, 1952. — Tout récemment est parue la traduction française des livres I—II de Nicéphore Bryennios par H. Grégoire; voir Byzantion 23 (1953) 469—530.

[34] В. В. Латышев, *Известия древних писателей о Скифии и Кавказе*. Вестник Древней Истории № 19—30 (1947—1950).

[35] *Greckie i łacińskie źródła do najstarszych dziejów Słowian* I. (do VIII wieku), przełożył i opracował M. Plezia (Prace Etnologiczne III). Poznań-Kraków, 1952.

[36] *I. Die letzten Tage von Konstantinopel*. Der auf den Fall Konstantinopels 1453 bezügliche Teil des dem Georgios Sphrantzès zugeschriebenen „Chronicon Maius", übersetzt, eingeleitet und erklärt von E. v. Ivánka. — *II. Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen*. I. Aus dem Geschichtswerk des Laonikos Chalkokondyles, II. Die Nordlandreise des Laskaris Kananos, III. Zwei Briefe des Manuel Chrysoloras, je übersetzt, eingeleitet und erklärt von F. Grabler, IV. Reisebericht eines unbekannten Russen (1437—1440), übersetzt, eingeleitet und erklärt von G. Stökl. Graz-Wien-Köln, 1954. — Voir encore la traduction russe des chapitres de Doucas, Sphrantzès et Chalcocondylès concernant la prise de Constantinople dans le Виз. Врем. VII (1953) 384—444. *Византийские историки Дука и Франдзи о падении Константинополя* (перевод и предисловие А. С. Степанова); *Лаоник Халкокондил, «История» (из книги VIII)* (перевод и предисловие Е. Б. Веселого).

[37] En voici la liste: Evagrius, Théophylacte Simocatta, Joseph Genesius, Michel Attaliate, Jean Cantacuzène, Jean Cananus, Jean Anagnostès, Michel Doucas, Georges Sphrantzès, Jean Malalas, *Chronicon Paschale*, Théophane, *Theophanes Continuatus*,

Par suite des relations qui attachaient Byzance aux peuples orientaux, l'étude de l'histoire byzantine ne peut se passer de l'aide des diverses sources orientales (syriennes, arméniennes, géorgiennes, arabes et turques). Dans ce domaine, depuis quelque temps, ce sont surtout les chercheurs soviétiques qui déploient une activité fructueuse; cette fois, cependant, nous ne pouvons traiter ni de leurs études de détail, ni de celles d'autres spécialistes (p. ex. K. Czeglédy, M. Izeddin, P. Lemerle, V. Minorsky, A. Vasiliev).

Outre les sources narratives, les chartes sont également fort importantes pour l'histoire de Byzance. Bien que F. Dölger (D. 105, 120) et P. Lemerle (D. 102) aient récemment publié beaucoup de matériaux puisés dans les collections de manuscrits des monastères du Mont Athos, les chartes inédites sont encore très nombreuses. Autant que je sache, on travaille à la publication des chartes du monastère Panteleemon (P. Lemerle), ainsi que des monastères Xenophon et Pantokrator (V. Laurent). Pour quelque temps, ces éditions doivent remplacer le grand Corpus des chartes byzantines dont le projet avait déjà été discuté il y a quelques dizaines d'années. Quant à l'excellente collection des *Regesten* dont les premiers volumes avaient paru avant la première guerre mondiale, elle est encore inachevée; selon nos informations personnelles, les matériaux du dernier volume (jusqu'à 1453) ont déjà été recueillis (F. Dölger). Il est encore à noter qu'on a édité un règlement concernant la technique de la publication des chartes byzantines; l'édition des textes a déjà été réglementée à une date antérieure.[38] Dans ce domaine il existe d'ailleurs une lacune fort sensible: on ne possède pas encore un manuel de diplomatique byzantine.

Quant au Corpus, depuis longtemps projeté, des inscriptions grecques, sa parution mettra encore à l'épreuve la patience des byzantinistes. Pour le moment, il faut se contenter de certaines publications à caractère régional; au cours des dernières années même celles-ci n'ont accusé aucun enrichissement notable. La suite de deux grandes collections: *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Asie Mineure* et *Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas* se fait encore attendre. D'après les nouvelles qui nous sont parvenues, on travaille à un recueil des inscriptions chrétiennes primitives et byzantines de Bulgarie (V. Beševliev) et à une nouvelle édition des inscriptions protobulgares en caractères grecs dont le nombre montre depuis quelque temps une augmentation considérable (V. Beševliev). Une exigence qui ne date pas d'hier serait la publication d'un manuel d'épi-

---

Georges le Moine, *Georgii Continuatio*, Syméon Magistros, Jean Skylitzès, Georges Cedrenus, Constantin Manassès, Michel Glycas, Théodore Skoutariote. Outre le latin, les fragments de Ménandre n'ont été traduits qu'en hongrois. Outre le latin, on ne possède qu'en russe les œuvres suivantes: Nicéphore Patriarche, Léon le Diacre, Kekaumenos, Jean Cinnamus, Georges Acropolite, Georges Pachymère.

[38] *Richtlinien für die Herausgabe byzantinischer Urkunden*. St. Biz. e Neoell. 7 (1953) 55—60.

graphie byzantine. En matière de sigillographie on a à mentionner une récente publication de V. Laurent.[39]

Chose curieuse, le domaine à peu près le plus négligé de la byzantinologie est l'étude de la langue de Byzance. Certes, on possède beaucoup d'utiles contributions qui portent sur des problèmes de détail: néanmoins ce qui manque encore à notre outillage ce sont la grammaire historique et le dictionnaire du moyen grec. L'absence de ces deux importantes sources d'information rend le travail du philologue particulièrement difficile. En tout cas, même les spécialistes du moyen grec doivent s'intéresser au premier dictionnaire étymologique du grec moderne.[40]

On a relativement peu d'études sur la diglossie byzantine. Comme on sait, à l'époque byzantine, l'usage du grec a revêtu un double aspect. D'un côté, il y avait la langue littéraire archaïque qui s'appuyait sur des traditions antiques et qui présentait des affinités avec la langue, également conservatrice, de l'Eglise byzantine; de l'autre côté, il faut tenir compte de la langue vulgaire, issue de la *koïné* de la période hellénistique, qui à partir du XII[e] siècle, pénétra aussi dans la littérature et qui aboutira enfin à la langue parlée d'aujourd'hui, au grec moderne vulgaire. Depuis que Staline eut émis sa célèbre thèse, d'après laquelle *la langue ne fait pas directement partie de la superstructure conditionnée par l'état de la base économique,* le rôle social de la langue fut éclairé de plusieurs côtés. Sous ce rapport, on a examiné aussi le problème de la diglossie néo-grecque et on est arrivé à des conclusions particulièrement intéressantes.[41] Mais n'oublions pas que les racines de cette diglossie se plongent dans la période byzantine et, par l'intermédiaire de celle-ci, dans l'antiquité et qu'elles sont indissolublement liées à l'évolution sociale grecque et byzantine. Un examen approfondi et exhaustif des problèmes de la diglossie byzantine qui montreraient que *les divers groupes sociaux, les classes ne sont point indifférents vis-à-vis de la langue,* aurait un grand intérêt pour les études byzantines; même au point de vue de la linguistique générale, c'est certainement une des tâches les plus attrayantes.[42] Le problème de la diglossie byzantine jette d'ailleurs une vive lumière même sur le fait que la langue de Byzance, c'est-à-dire le moyen grec n'est qu'une période de l'évolution de la langue grecque dont l'histoire est illustrée, à travers trois millénaires, par une suite ininterrompue de monuments linguistiques. C'est précisément pourquoi

---

[39] V. Laurent, *Documents de sigillographie byzantine. La collection C. Orghidan* (Bibliothèque Byzantine, Documents 1). Paris, 1952.

[40] N. P. Andriotis, Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς (Collection de l'Institut Français d'Athènes 24.). Athènes, 1951.

[41] J. Irmscher, *Über die neugriechische Sprachfrage.* Wissensch. Annalen 1 (1952) 583—590, 2 (1953) 44—52.

[42]) On y renvoie aussi dans l'article: *Значение работ И. В. Сталина по вопросам языкознания для советского византиноведения.* Виз. Врем. 4 (1951) 3—10, voir p. 7.

le spécialiste du grec byzantin doit suivre d'un œil attentif les recherches sur le vieux-grec et le grec moderne; en tout cas, il ne peut point renoncer à la connaissance du dernier. Même récemment plusieurs études ont mis en relief les étroites relations qui rattachent la période antique du grec au grec moderne; on a prouvé par des exemples absolument convaincants que la prise en considération des phénomènes néo-grecs peut être très fructueuse pour l'étude du moyen grec qui, à son tour, fournit d'importantes données en vue d'une connaissance approfondie du grec classique et du grec moderne (D. 1123).

Parmi les problèmes qui sont en connexion avec la langue de Byzance, il faut souligner l'influence du moyen grec sur d'autres idiomes. Dernièrement on a étudié les éléments grecs du bulgare[43] et du serbo-croate,[44] d'une part, du turc, du persan et de l'arabe, d'autre part.[45] Il est dommage qu'on ne possède pas encore une étude approfondie sur les calques d'origine grecque qui ont pénétré dans les langues slaves par l'intermédiaire du vieux-slave.[46] Le grand dictionnaire du vieux-slave qui se prépare actuellement à l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque fournira probablement d'abondants matériaux aussi à l'étude de cette question.

Il n'existe pas encore une histoire générale de l'écriture byzantine qui tienne compte des textes écrits sur les matières les plus diverses (papyrus, parchemin, papier, inscriptions, monnaies, sceaux, émaux, mosaïques etc.), quoique, dans ce domaine, le travail de pionnier ait déjà été fait par le manuel de Sigalas qui date de naguère (Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γραφῆς Thessalonique, 1934). Sur la paléographie byzantine on peut puiser d'utiles renseignements dans les travaux récent de A. Dain (D. 1221) et R. Devreesse.[47] On sent beaucoup le manque d'une collection générale de facsimilés de manuscrits grecs byzantins; si elle était déjà à notre disposition, elle faciliterait grandement la datation des manuscrits sur la base de l'écriture.

L'écriture en tant que fixation symbolique de la langue, qui sert à la transposer du plan acoustique sur le plan visuel, n'appartient pas, comme je l'ai démontré ailleurs d'une manière plus détaillée, à la sphère de la

---

[43] R. Bernard (D. 1174); N. P. Andriotis, Ἑλληνικὰ στοιχεῖα τῆς βουλγαρικῆς γλώσσης. Ἀρχεῖον τοῦ Θρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 17 (1952) 83—100.

[44] И. Поповић, *Новогрчке и средњегрчке позајмице у савременом српскохрватском језику*. Зборник радова САН XXXVI. Виз. Институт 2 (1953) 199—237.

[45] E. Bongas (Μπόγκας), Τὰ εἰς τὴν τουρκικήν, περσικὴν καὶ ἀραβικὴν δάνεια τῆς ελληνικῆς. Ἀθηνᾶ 55 (1951) 67—113.

[46] Voir A. Turyn, *Zur Geschichte der griechischen Abstrakta in den europäischen Sprachen*. Actes du IVe Congrès Intern. des Etudes Byz. Sofia, Septembre 1934 = Bull. de l'Institut Archéol. Intern. des Etudes Byz. Bulgare IX (Sofia, 1935) 151—160.

[47] R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*. Paris, 1954.

superstructure;[48] il n'en est pas moins vrai qu'elle est étroitement liée à l'évolution de la société. Jusqu'ici les recherches sur l'histoire de l'écriture byzantine étaient dominées par des principes formalistes; en revanche, on attachait peu d'importance aux problèmes qui résultent des rapports de l'évolution sociale et de la connaisance de l'écriture. Or, l'histoire de l'écriture byzantine ne peut être séparée de l'histoire du livre byzantin, de celle des lecteurs, des copistes et des bibliothèques. En ce qui concerne les dernières, nous n'avons jusqu'à nos jours que les études sommaires de C. Wendel[49] et W. Burr.[50] A propos de l'histoire de l'écriture byzantine, nombre de problèmes attendent encore les chercheurs à venir; pour citer un exemple, reste à élucider la formation et l'histoire des écoles et des centres de copistes. L'histoire de l'écriture byzantine doit s'élargir pour se transformer en une histoire de l'usage de l'écriture à Byzance. Seule cette transformation nous permettra de donner une réponse satisfaisante à une série de questions jusqu'ici à peine formulées; elles sont, entre autres, les suivantes: Sur quelles couches sociales s'appuyait à Byzance la connaissance de l'écriture? Quelle était le rôle de la connaissance de l'écriture dans l'évolution de la littérature byzantine? Quel rôle jouaient les couches initiées à la connaissance de l'écriture dans la transmission des traditions littéraires antiques? La dernière question touche de près au domaine des spécialistes de la philologie classique, puisque ceux-ci, dans la plupart des cas, se bornent à établir, quels manuscrits byzantins ont conservé le texte d'un auteur antique. Pour constater ce qui a disparu de la littérature grecque de l'antiquité et ce qui s'en est conservé dans des copies byzantines, de même que pour tirer au clair les raisons et les circonstances de la conservation, il faut approfondir la connaissance de l'usage de l'écriture à Byzance; en même temps, il faut tenir compte de l'histoire des écoles, des bibliothèques, de l'activité des copistes et des philologues, et surtout des changements survenus de temps en temps dans le goût des Byzantins et dans leur attitude vis-à-vis des monuments de la littérature antique. L'étude de ces problèmes qui viennent d'être formulés aussi par H. Gerstinger,[51] est à ranger parmi les tâches de l'avenir.

---

[48] Voir mon intervention dans: A Magyar Tudományos Akadémia I. és II. osztályának közleményei (*Sztalin nyelvtudományi munkái és a magyar tudomány*) (= Communications de la Section de Linguistique et d'Hist. Littéraire de l'Acad. des Sciences de Hongrie [Les ouvrages linguistiques de Staline et la science hongroise] 1 (1951) 88—90.

[49] C. Wendel, *Bibliothek* dans *Reallexikon für Antike und Christentum* II (1952) 231—274; C. Wendel—W. Göber, *Das griechisch-römische Altertum* dans *Handbuch der Bibliothekswissenschaft* III². Wiesbaden, 1953, 51—143.

[50] V. Burr, *Der byzantinische Kulturkreis* dans *Handbuch der Bibliothekswissenschaft* III². Wiesbaden, 1953, 146—187.

[51] H. Gerstinger, *Bestand und Überlieferung der Literaturwerke des griechisch-römischen Altertums*. Graz, 1948. — Il est dommage que cette précieuse petite étude

Les questions soulevées par les recherches sur l'usage de l'écriture à Byzance servent de transition vers un autre domaine: l'étude de la littérature byzantine. On doit regretter que jusqu'ici la plupart de ses spécialistes aient été guidés dans leurs travaux presque exclusivement par des considérations historiques, théologiques ou philologiques. La majeure partie des produits de la littérature byzantine étaient considérés comme *sources* ou bien, adoptant un point de vue purement formaliste, on n'examinait que les relations des œuvres byzantines avec les œuvres littéraires de l'antiquité. C'est pourquoi on ne connaît pas suffisamment le rôle des divers genres, des écoles littéraires et des diverses couches de la société dans la production littéraire; en un mot, ce qui nous échappe, c'est l'histoire de l'évolution intérieure de la littérature byzantine. Bien que dernièrement on ait vu paraître plusieurs anthologies de la poésie byzantine — sous ce rapport nous pensons surtout aux travaux de R. Cantarella (D. 958) et de C. A. Trypanis[52] — jusqu'ici on a relativement fort peu envisagé l'appréciation esthétique de la littérature byzantine. La grande histoire de la littérature byzantine par K. Krumbacher avait réuni à son temps des matériaux très précieux, mais pendant le demi-siècle qui nous en sépare, notre documentation s'est enrichie dans une mesure considérable. On peut donc dire sans exagérer qu'il n'existe pas encore une histoire de la littérature byzantine qui soit digne de ce nom. On attend beaucoup des volumes consacrés à Byzance de *l'Histoire de la littérature grecque* dont la rédaction est projetée par les savants soviétiques.[53] D'autre part, même au point de vue de l'utilisation historique de la littérature byzantine, il reste encore beaucoup à faire. Il y a quelques années, un de mes disciples, étudiant es τόποι ethnographiques dans les plus anciens monuments de la littérature byzantine, a abouti à des résultats dignes d'être retenus. Malheureusement, ce jeune chercheur fut, lui aussi, une des victimes de la guerre mondiale et son ouvrage resta inachevé. C'était pourtant un problème digne d'intérêt, de même que la question, encore mal élucidée, des noms de peuple archaïsés. A propos de l'histoire de la littérature byzantine, il faut d'ailleurs signaler l'article de V. Grecu sur *La valeur littéraire des œuvres historiques byzantines*, paru dans cette revue même (XIII, p. 252—270).

Les recherches sur la musique byzantine, entreprises avec beaucoup d'élan et de zèle, portent principalement sur la publication des monuments de la production musicale. On a édité plusieurs volumes des *Monumenta Musicae Byzantinae* (D. 717); l'œuvre volumineuse de Wellesz (D. 719) offre déjà une synthèse de l'histoire de la musique byzantine. On possède aussi la

ait été omise par Dölger et que même la bibliographie de la Byz. Zeitschr. n'en ait fait aucune mention.

[52] *Medieval and Modern Greek Poetry.* An Anthologie by C. A. Trypanis. Oxford, 1951.

[53] *История греческой литературы* под редакцией С. И. Соболевского, Б. В Горнунга, З. Г. Гринберга, Ф. А. Петровского, С. И. Радцига, I. Москва-Ленинград, 1946. 5—9.

première synthèse de l'histoire de la philosophie byzantine (B. Tatakis, cf. D. 934).

En ce qui concerne l'art byzantin, un des domaines les mieux cultivés de la byzantinologie, signalons parmi les ouvrages parus au cours des dernières six années, le t. Ier de l'*Archéologie chrétienne et byzantine* de G. A. Soteriu (cf. Schneider, note 2) et le grand ouvrage de V. M. Lazarev sur l'*Histoire de la peinture byzantine.*[54] Pour le reste il suffit de renvoyer aux excellentes informations fournies par A. M. Schneider.

Naturellement, le noyau des études byzantines est formé par les recherches sur l'histoire de l'Empire byzantin et de sa civilisation. Néanmoins dans ce domaine, outre les problèmes qui se rattachent aux éditions critiques des sources, on doit attirer l'attention même sur d'autres lacunes de l'outillage scientifique. On a plusieurs fois lancé le projet d'une prosopographie byzantine et, à notre connaissance, les travaux en sont déjà bien avancés (V. Laurent). Des lacunes particulièrement sensibles se font remarquer à propos des œuvres géographiques.[55] On aurait besoin d'une géographie historique de l'Empire byzantin, d'un atlas historique et d'un répertoire des noms des lieux. En matière de géographie ecclésiastique, on doit apprécier surtout l'ouvrage récent de R. Janin.[56] C'est également à lui que nous devons un ouvrage sur la topographie de Constantinople, qui vient combler une importante lacune de notre documentation.[57]

Le point de gravité des recherches historiques byzantines se déplace d'ailleurs sous nos yeux: de l'histoire extérieure (politique) de Byzance elle se transfère de plus en plus à l'histoire intérieure (économico-sociale). Les premiers pas ont déjà été faits dans ce sens par les représentants anciens de l'école russe des études byzantines. La byzantinologie soviétique qui traverse actuellement une période de renouveau, concentre toute son attention aux problèmes de ce genre dont il suffit de signaler les suivants: La chute du système esclavagiste antique; le rôle des Slaves à Byzance; la formation de la féodalité; les conditions agraires; l'état de la paysannerie; les soulèvements intérieurs; la lutte des classes; les causes de la chute de Byzance, etc. A propos de toutes ces questions les chercheurs recourent, bien entendu, aux méthodes marxistes.[58] Pour les recherches de ce genre on peut

[54] В. Н. Лазарев, *История византийской живописи.* 1: Текст, II: Атлас. Москва, 1947—1948.

[55] Faute de place, Dölger n'a pas admis dans son ouvrage les travaux concernant la géographie et la topographie byzantines.

[56] R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Ire Partie. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. Tome III. Les églises et les monastères* (Publications de l'Institut Français d'Etudes Byz.). Paris, 1953.

[57] R. Janin, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique* (Archives de l'Orient Chrétien 4). Paris, 1950.

[58] Voir Gy. Moravcsik, *A szovjet bizantinológia* (= La byzantinologie soviétique), A Magyar Tudományos Akadémia II. társadalmi-történeti tudományok osztályának közleményei (= Communications de la IIe Classe de l'Acad. des Sciences de Hongrie)

très bien se servir du *Recueil de documents relatifs à l'histoire de la société et de la vie économique de Byzance*[59] où les byzantinistes soviétiques publient en traduction russe les sources les plus importantes, précédées de notices introductives. Comme produits remarquables des recherches dans ce domaine sont à considérer les ouvrages tout récents de A. P. Každan et de G. Ostrogorskij.[60]. Il est encore à remarquer que, parallèlement à la mise en valeur des questions sociales et économiques, l'ancienne orientation qui avait en vue surtout l'histoire des couches supérieures de la société byzantine cède la place à une nouvelle conception: c'est le peuple byzantin qui retient de plus en plus l'attention des chercheurs.[61]

Aux synthèses antérieures de l'histoire de Byzance les dernières années ont ajouté une importante série d'ouvrages allemands, français, anglais, russes, grecs et bulgares. L'introduction de K. Amantos[62] et le t. Ier de son *Histoire de Byzance*[63] ont été publiés dans une nouvelle édition. On a vu paraître la IIe édition (remaniée) des ouvrages de Vasiliev[64] et Ostrogorsky.[65] L'ouvrage de M. Levčenko sur l'histoire de Byzance a paru en bulgare et en français (D. 220). Parmi les nouveautés nous rencontrons encore le t. II. de l'*Histoire du Bas-Empire* par E. Stein (D. 214) et le t. III de *l'Histoire de Byzance* par F. I. Uspenskij.[66] De nouvelles synthèses de l'histoire byzantine ont été données par P. Mutafčiev,[67] D. Angelov,[68] D. A. Zakythinos (D. 219) et P. Lemerle (D. 224). L'ouvrage en trois volumes de L. Bréhier embrasse, avec un grand luxe de détails, aussi bien l'histoire extérieure que l'histoire intérieure de Byzance (D. 223). Les points de vue marxistes ont prévalu dans l'ouvrage collectif traduit en allemand de M.

---

1 (1951) 73—96; J. Irmscher, *Über die Sowjetbyzantinistik.* Festschrift Franz Dornseiff. Leipzig, 1953. 111—123.

[59] *Сборник документов по социально-экономической истории Византии.* Москва, 1951.

[60] А. П. Каждан, *Аграрные отношения в Византии XIII—XIV вв.* Москва, 1952; G. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine* (Corpus Bruxellense Hist. Byz. Subsidia I.). Bruxelles, 1954.

[61] Voir mon compte-rendu sur l'ouvrage de Koukoulès dans Byzantinoslavica 10 (1949) 289—294.

[62] K. Amantos, Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν. Athènes, 1950².

[63] K. Amantos, Ἱστορία τοῦ βυζαντινοῦ κράτους I. Athènes, 1952².

[64] A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire 324—1453.* Madison, 1952².

[65] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates.* München, 1953.²

[66] Ф. И. Успенский, *История византийской империи III.* Москва, 1948. — Cet ouvrage, bien qu'il ait été mentionné dans la bibliographie de la Byz. Zeitschr. n'est pas signalé par Dölger.

[67] П. Мутафчиев, *История на Византия I (395—1204).* София, 1947.

[68] Д. С. Ангелов, *История на Византия I—II.* София, 1950—1952. — Cet ouvrage ne figure pas non plus parmi les travaux énumérés par Dölger; en revanche, on le trouve dans la bibliographie de la Byz. Zeitschr. (46: 457), quoique avec des indications qui demandent d'être légèrement retouchées. Ce n'est que le tome Ier de l'ouvrage qui ait été publié sous forme lithographiée.

Levčenko, S. Udalcova, G. Nedošivin et L. Maculjevič.[69] L'histoire de la civilisation byzantine par St. Runciman est arrivée à sa 3e édition.[70] Plusieurs branches de la civilisation byzantine se reflètent dans les études d'un ouvrage collectif rédigé par N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss (D. 353). Les huit volumes de l'œuvre grandiose de Ph. Koukoulès, fruit d'une vie laborieuse, nous rendent accessibles d'importants matériaux concernant la vie et la civilisation byzantines.[71]

Les recherches sur l'histoire de Byzance et la civilisation byzantine embrassent aussi les relations qui ont attaché Byzance aux peuples voisins et aux peuples ayant des contacts historiques avec elle, ainsi que les influences multiples de Byzance sur les peuples en question. Dans ce domaine on peut relever un grand nombre d'études de détail, mais il est curieux de constater l'extrême rareté des ouvrages de synthèse. Qu'il me soit permis de renvoyer à ce propos à mon petit livre[72] où j'ai essayé, pour la première fois, d'offrir, sur la base des recherches antérieures, un panorama des relations hongroises-byzantines qui se prolongent à travers plusieurs siècles, ainsi que de l'influence culturelle de la civilisation byzantine sur les Hongrois de Moyen-Age.

Quand un jour on aura devant soi une série de monographies consacrées aux relations de Byzance non seulement avec ses voisins immédiats, mais aussi avec les peuples plus éloignés, on pourra enfin essayer de donner une idée du rôle de Byzance dans l'histoire universelle, rôle qu'un savant grec, J. Lambakis, a caractérisé par les paroles suivantes: Ὁ Ἑλληνισμὸς δὶς διεπαιδαγώγησε τοὺς εὐρωπαϊκοὺς λαούς· πρῶτον διὰ τοῦ Παρθενῶνος, συμβόλου τοῦ ἑλληνικοῦ πνεύματος καὶ δεύτερον διὰ τῆς Ἁγίας Σοφίας, συμβόλου τοῦ βυζαντινοῦ πολιτισμοῦ.*)

[69] *Византия*, I. Исторический очерк. Большая Советская Энциклопедия 8, 1951². 28—38 = M. Lewtschenko—S. Udalzowa—G. Nedoschiwin—L. Mazulewitsch, *Geschichte des byzantinischen Reiches*. Ins Deutsche übertragen von F. Rehak (Große Sowjet-Enzyklopädie, Reihe Geschichte und Philosophie 16). Berlin, 1953. — *Византия* (Наука, Философия, Литература, Изобразительные искусства и Архитектура, Музыка). Большая Советская Энциклопедия 8, 1951². 38—48 = M. W. Lewtschenko—S. W. Udalzowa—G. A. Nedoschiwin—L. A. Mazulewitsch, *Die Kultur des byzantinischen Reiches*. Ins Deutsche übertragen von H. Ditten (Große Sowjet-Enzyklopädie, Reihe Kunst und Literatur 20). Berlin, 1954.

[70] St. Runciman, *Byzantine civilisation*. London, 1948³. — Ouvrage non mentionné par Dölger.

[71] Ph. Koukoulès, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός I, 1—2, II, 1—2, III, IV, V. Supplément (Collection de l'Institut Français d'Athènes 10, 11, 12, 13, 43, 73, 76, 76 A). Athènes, 1948—1952.

[72] Gy. Moravcsik, *Bizánc és a magyarság* (= Byzance et les Hongrois). Budapest, 1953.

* Texte remanié et complété de la conférence faite par l'auteur à l'Université Charles IV à Prague le 9 Juin 1954. Le texte original de la conférence a été publié en tchèque dans les Listy filologické 2 (1954) 157—169 — Après la correction de mon article a paru l'étude de F. Dölger, *Aufgaben der byzantinischen Philologie von heute*. Das Altertum 1 (1955) 44—58.

A. R. SODANO / NAPLES

AVANT-PROPOS A UNE EDITION CRITIQUE DES MYSTERES DE JAMBLIQUE

I.

Dans une étude sommaire, parue en 1953,[1] en traitant des lignes générales de la traduction manuscrite des *Mystères* de Jamblique, je conclus que l'éditeur de ce traité néoplatonicien peut se limiter à considérer comme sources de son édition surtout le manuscrit *A* (grec de Vallicelli *F* 20, du XV^e siècle), tronc de la famille *a*, et le manuscrit *P* (Marcien grec 244, du XV^e siècle), tronc de la famille *b*. Dans la même étude, j'exprimais mes réserves sur la possibilité de mettre à profit les leçons introduites de main diverse dans le codex A, lesquelles peuvent ou bien provenir d'un manuscrit perdu ou bien dériver du zèle critique d'un humaniste. Avant de publier une édition critique du texte, j'ai cru nécessaire d'analyser les motifs de mes réserves et de donner une solution définitive du problème qui en découle.

Pour éviter toute confusion qui pourrait résulter de la citation des feuilles du manuscrit, j'ai adopté un procédé qui m'a paru d'autant plus approprié que, en même temps, il facilite la lecture et qui est celui de me référer à l'édition de Parthey[2] que je désigne par l'abbréviation *Pa*. Pour distinguer les corrections de main diverse, je me servirai des abbréviations suivantes: A^2 = *revisor certo distinctus a scriba*, A^{2s} = *revisor supra lineam*, A^{2mg} = *revisor in margine*.

Dès le début, je tiens à attirer l'attention sur les corrections suivantes:

9,14 Pa	προστησάμενον A, προσθησάμενον A^{2s}.	140,13 Pa	καθέληται A, καθέλκηται A^{2s}
ibid.,16—10,1 Pa	συνηθρημένοις A, συνηθρημένη A^2,	149,17 Pa	ἀφίστα A, ἀφιστάναι A^{2s}
28,12 Pa	τῶν A, ἀπὸ τῶν A^{2s}	151,3 Pa	μεθίστους A, μεθιστάναι A^{2s}
65,6 Pa	ἐνθήματα A, ἐνθύματα A^{2s}	158,8 Pa	λύσει A, λύσσει A^{2s}
71,14 Pa	εἰ A, οἳ A^{2s}	160,15 Pa	μηδὲ τῆς A, μηδὲ τοῖς A^{2s}
116,5 Pa	μεταγχονικάς A, μελαγχονικάς A^2	209,3 Pa	τοιαύτης A, τοιαύταις A^{2s}
131,10 Pa	ἐνταχίας A, ἐνταφίας A^{2s}	217,3 Pa	ᾗ A, ἡ A^{2mg}
		233,8 Pa	ἀπ' A, ἐπ' A^{2s}
		239,6 Pa	ἀδιάλυπον A, ἀδιάλειπον A^{2s}

[1] V. A. R. Sodano, *La tradizione manoscritta del trattato «De Mysteriis» di Giamblico*. Giornale italiano di filologia V (1953) 1—8.

[2] *Jamblichi de mysteriis liber*. Ad fidem manu scriptorum recognovit G. Parthey. Berolini prostat in libreria F. Nicolai, MDCCCLVII.

243,17 Pa αὐτήν A, αὐτούς A^{2s}
249,5 Pa ἀπειλεῖ A, ἀπειλεῖν A^{2s}
266,2 Pa τάς A, εἰ τάς A^{2s}
ibid.,5 Pa τάς A, εἰ τὰς A^{2s}
ibid.,6 Pa σαλμεσχινιακοῖς A, σαλαμινιακοῖς A^{2s} (3)
274,2 Pa ἐποιήσω A, ἐποίησα A^{2s}
293,10-1 Pa φενακίζονται A, φαιναχίζονται A^{2s}

II.

Il s'agit, comme il est d'ailleurs facile de constater, de corrections dépourvues de tout fondement: certaines parmi elles (cf. p. ex. 9,16—10,1; 65,6; 239,6; 293,10-1) ne sont que des inventions de vocabulaire; d'autres sont relevées par des inexactitudes d'ordre grammatical et syntactique (cf. 19,14: l'aoriste faible de προστίθημι; 28,12: διαφέρω construit avec ἀπό et le génitif; 140,13: subjonctif inexplicable dans une proposition principale; 149,17 et 151,3: valeur intransitive de l'actif ἀφίστημι et μεθίστημι; 160,15· τοῖς s'accordant avec le féminin φαντασίαις); d'autres, enfin, montrent clairement que le correcteur n'a pas compris l'idée de l'auteur (cf. p. ex. 131,10; 243,17).

Comme, d'autre part, aucune des corrections ne se trouve confirmée par P, je n'hésite pas à affirmer que le correcteur ne s'était basé sur aucun manuscrit, ce qui m'autorise à considérer tout le reste des leçons introduites de main diverse comme de simples conjectures d'humanistes.

III.

La conséquence essentielle de notre conclusion est que l'édition critique de Parthey, laquelle est la plus récente et la seule que les savants citent en général, laisse beaucoup à désirer. En effet, Parthey, comme je l'ai relevé dans mon travail précédent,[4] se base principalement sur le manuscrit Laurentien grec Plut. X, 32, du XVI^{e} siècle, lequel représente une copie de A et en reprend presque toutes les corrections, de sorte que, chose paradoxale, nous avons là affaire à l'ouvrage dans une édition presqu'humaniste. Par conséquent, je tiens pour utile d'analyser certaines leçons de A^2 qui sont entrées, à travers B (= manuscrit Laurentien précédemment mentionné), dans le texte de Parthey; au besoin, il sera indispensable d'examiner P et, pour des motifs qui résulteront plus clairement de ce qui suit, aussi E (= manuscrit philos. grec de Vienne 264, du XV^{e} siècle), le meilleur manuscrit, après *A*, de la famille *a*.

9,16 Pa αἷς AEP
ἅς A^{2mg} Pa.

---

[3] Sur l'exactitude de la leçon σαλμεσχινιακοῖς confirmée aussi par P., v. Bidez, *Le nom et les origines de nos almanachs*, dans: Mélanges Emile Boisacq. Bruxelles, 1937, 77—85.

[4] Cf. A. R. Sodano, op. cit., 12.

L'émendation est inutile: αἷς est attraction directe du relatif dans le cas de νοήσεσιν.

13,8—9 Pa καὶ δὴ τῷ ἐπὶ τῷ τέλει τῆς ἐρωτήσεως συμφέρει τὴν κατὰ φύσιν διάκρισιν AE

δή:δεῖ A^{2mg} Pa / pr. τῷ: καὶ P, om. Pa / συμφέρειν A^2Pa, συμφύρει P.

Les émendations du correcteur reprises, en grande partie, par Pa, n'ont pas réussi à corriger le texte d'une façon satisfaisante et ne s'accordent pas avec la suite. En effet, après avoir, dans 13,9-12, reproduit l'opinion de Porphyre, lequel soutient que les essences des natures supérieures peuvent être distinguées, l'une de l'autre, d'après les énergies, les mouvements physiques et les accidents, l'auteur conclut: τὸ δὲ πᾶν τοὐναντίον ὑπάρχει. Ainsi, résumant les leçons offertes par A et P, je propose de lire: καὶ δὴ καὶ τὸ ἐπὶ τῷ τέλει τῆς ἐρωτήσεως συμφύρει τὴν κατὰ φύσιν διάκρισιν dans les sens de: *spécialement après même celui qui (suit) à la fin de (ta) demande confond la distinction naturelle* (c'est-à-dire: *introduit une distinction contraire à l'ordre naturel des choses*; cf. 14,1—2). Quant au sens métaphorique de συμφύρω, Liddel-Scott cite Philodème Vit. p. 27 J.

24,3 Pa κρειττόνων ἔξωθεν ἐξ αὐτῶν AE

post κρειττόνων: ἀλλ᾽ A^{2mg} Pa / ἐξ:δὲ P, om. A^1 (v. p. 33) Pa.

Les corrections de A^{2mg} et de A^1 sont dépourvues de fondement, comme il résulte d'une confrontation avec P. Par conséquent, j'adopte la leçon de P.

36,3 Pa τὸ ἐμπαθές AEP

τὸ ἀπαθές A^{2s} Pa.

Après avoir postulé l'immuabilité de l'âme, l'auteur affirme qu'une telle immuabilité dérive de ce que l'âme est supérieure, par son essence (κατ᾽ οὐσίαν) à toutes les passions, qu'elle n'a pas acquis son immuabilité par un acte de libre arbitre entre la passivité et l'impassibilité, et que l'immuabilité ne lui est guère attribuée comme quelque chose d'étranger et d'accidentel (ἐπίκτητον). C'est donc de l' ἄτρεπτον qu'on parle toujours et je ne crois ni à une répétition inutile de la même pensée ni à l'équivalence entre ἄτρεπτον et ἐμπαθές. Il est, par conséquent, probable que le texte soit corrompu et qu'il faille le compléter plutôt dans le sens de τὸ ‹ἀπαθὲς κα τὸ› ἐμπαθές, apposition de πρὸς ἀμφότερα.

44,11 Pa εἰ δὲ ἀνάγκαι A

εἰ δὲ: εἶσιν P, ἴδιαι A^{2mg} E Pa.

La leçon corrompue de A confirme l'exactitude de la leçon de P; A^{2mg} corrige à la base de E.

44,12 Pa μίαν AP

βίαν A^{2mg} E Pa

et 44,13 Pa τό AP,

τῷ A^{2mg} E Pa.

Le passage n'est ni facile ni clair, ainsi que le prouvent, entre autres, les différentes interprétations des traducteurs. L'auteur soutient contre Porphyre que les dieux se trouvent en dehors de toute influence: mais comment doit-on

comprendre alors les ἀνάγκαι θεῶν? Si l'on suppose que de pareilles « *nécessités* » sont à considérer exclusivement par rapport aux dieux et non aux hommes, il en résulte qu'elles ne sauraient être conçues comme quelque chose d'étranger ou de séparé de la volonté divine et qu'elles ne sont pas sujettes aux changements, rentrant dans l'immuabilité de la τάξις des dieux. Si tel est, comme je le pense, le sens général du passage, il est plus probable qu'on puisse conserver les deux leçons de A P, corrigées par A^{2mg} sur la base de E: κατὰ μίαν (sc. ἀνάγκην) = *chacune en elle-même, séparément,* éclaircit ἔξωθεν et peut être confirmé par βουλήσει ἄρα ἀγαθοειδεῖ συγκέκραται = *de là (la nécessité) fondue ensemble avec la volonté (des dieux) adressée au bien;* τὸ se réfère à διακεῖσθαι régi par ἔχουσι éclairci, à son tour, par 45,1 suiv.

Je ne réussis pas à comprendre véritablement τῷ διακεῖσθαι (ou peut-être τῷ πάντῃ ?). Je comprends, par conséquent, le passage entier comme suit: *C'est pourquoi les nécessités ne proviennent pas du dehors* (c'est-à-dire: *des hommes*) *et n'existent pas chacune en elle-même (séparément des dieux), mais, comme le bien divin produit nécessairement le bien, ainsi, elles ont une existence toujours égale et jamais diverse.*

58,6 Pa ἑνί AP
ἐν ἑνί A^{2mg} E Pa.

ἑνί dépend du suivant ὁμοῦ = *ensemble avec l'Unité*; par conséquent, ἐν n'a pas de raison d'être.

64,17 Pa ὡς ἐμπαθεῖς AEP
ὡς εἰς ἐμπαθεῖς A^{2mg} Pa

Conservant la leçon des codes meilleurs, Taylor[5] traduit: *(it is inferred) that these genera are passive from what is performed in religious ceremonies.* Wilder[6] dit: *(it argues) from the Sacred Dramas that they (= the superior races) are impressionable.* Les deux traducteurs interprètent ὡς dans le sens explicatif et rattachent ἐμπαθεῖς ὄντας à τῶν κρειττόνων γενῶν de la l. 15. J'ignore comment on pourrait accepter l'une et l'autre des interprétations et ne voyant aucune autre possibilité, je dois admettre que le passage est corrompu. Toutefois, la correction de A^{2mg}, adoptée par Pa et, après lui, par Quillard[7] et Hopfner,[8] ne se montre guère satisfaisante. Le premier traduit: *(elle repose) sur ce fait que les actes du culte agiraient sur les dieux en*

---

[5] *Jamblichus on the mysteries of Egyptians, Chaldeans and Assyrians,* translated from the Greek by Th. Taylor. Chiswick, 1821.

[6] *Theurgia or the Egyptian mysteries by Jamblichos. Reply of Abammon the teacher to the letter of Porphyry to Anebo together with solutions of the questions therein contained.* Translated from the Greek by A. Wilder. Conn. The America School of Metaphysics, 1915.

[7] *Le livre de Jamblique sur les mystères,* traduit du grec par P. Quillard. Paris, 1895.

[8] *Über die Geheimlehren von Jamblichus.* Aus dem Griechischen übersetzt, eingeleitet und erklärt von Th. Hopfner. Theosophisches Verlagshaus. Leipzig, 1922.

tant que passibles; le second dit: *daß sich die heiligen Kulthandlungen auf die Götter als beeinflußbare (Affekten unterworfene) Wesen erstrecken sollen.* Il en résulte une très audacieuse *constructio ad sensum*, par laquelle ἐμπαθεῖς ὄντας se réfère à τοὺς θεούς sous-entendu, déduit de κρειττόνων γενῶν de l. 15. A part ceci, l'interprétation ne me paraît cependant pas exacte.

Dans le chapitre 21, on discute du culte théurgique, de son origine divine et intellectuelle (65,3-4), de ses symboles servant d'intermédiaires entre le divin et l'humain (ibid., 6—10), de la prétention des hommes qui, incapables d'en saisir la vraie signification divine, y attribuent les passions qui leur sont propres (ibid., 15—66,4), et, enfin, on distingue la valeur de certains actes du culte, comme, p. ex., suppliques avec génuflexion à terre προκυλίσεις), adorations (προσκυνήσεις), offres de dons et de primices, que l'on comprend différemment lorsqu'ils se rattachent aux êtres divins (66,4-15). En somme, la discussion tourne presqu'exclusivement sur les actes du culte, examinés en eux-mêmes et non en rapport avec les dieux et les démons, dont on parle au chap. 21. S'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas le début du chap. 21 (cf. 64,13-6) et l'on aurait affaire à une répétition inutile, comme, précédemment (chap. 11 et suiv.), on avait déjà discuté du même argument. Le même auteur revient du reste (cf. 64,15-6) sur ce qui a déjà été dit. Si tout ceci devait être vraisemblable, je n'hésiterais pas à émender le passage dans le sens de ἐμπαθῶν ὄντων et à l'interpréter comme suit: *des actes du saint culte en tout que passibles (presque comme s'ils étaient sujets à des passions).*

68,8—9 Pa διωρισμένων δευτέρα καταλήγουσα πρὸς τὸ τέλος τῶν θείων τάξεων καὶ AEP

δευτέρα: ὑστέρα Pa/ante καταλήγουσα: ἐστὶν ἡ ψυχή Pa/ante καὶ: ἐστὶν ἡ ψυχή A^{2mg}.

A^{2mg} a voulu donner un sujet à la longue période qui, commençant ici, va jusqu'à la fin de 69,11. Le même raisonnement réapparaît chez Gale,[9] qui, à en juger d'après la note au passage en question, s'inspire de la traduction latine de Scutellio,[10] traduction se basant surtout sur le code C (= grec *Barberino* 62), lequel tient compte, comme je l'ai mentionné dans mon article précédent,[11] des corrections de A. Cependant, Gale ajoute dans sa note: *nisi forte subintelligenda sit vox* τάξις. Or, je pense que c'est dans ce sens-là qu'on doit l'entendre et j'ajoute que τάξις peut facilement être déduit du suivant τῶν θείων τάξεων. En ce qui concerne δευτέρα, il n'y a pas de raison de le corriger: je lui attribue une valeur adverbiale avec ἐστί sous-entendu; ainsi, il peut régir le génitif διωρισμένων que d'autres enten-

[9] *Jamblichi Chalcidensis ex Caele-Syria de mysteriis liber.* Th. Gale Anglus Graece nunc primum edidit, latine vertit et notas adiecit. Oxonii, e theatro Sheldoniano, Anno Dom. MDCLXXVIII.

[10] *Jamblichus De Mysteriis Aegyptiorum, nunc primum de Graeco ad verbum expressus Nicolao Schutellio ... interprete.* Romae apud Antonium Bladum, 1556.

[11] Cf. A. R. Sodano, op. cit., 12.

draient pour un génitif absolu. Je traduis: *après (les classes des démons et des héros) ainsi définies vient quand-même (la classe) qui se place au terme des classes divines* (c'est-à-dire: *qui constitue la dernière classe divine).*

78,7 Pa ἔστι ἐπὶ βραχύτερον AE

ἐστι: ἔτι P/ante ἐπί: πλείονος καὶ A^{2mg} Pa.

A^{2mg} tenta de corriger le passage corrompu de A par un pléonasme inutile. En effet, la leçon ἐτι de P me paraît ne pas supprimer toute la difficulté: μερισμοῦ (l. 7), génitif quantitatif, dépend de ἐπὶ βραχύτερον de valeur adverbiale et l'expression entière équivaut à ἐπὶ βραχύτερον μερισμόν; ἔτι renforce le comparatif et τε (l. 7) est en correlation avec les deux καὶ de la l. 8. Je traduis: *le feu des démons est circonsrit dans un espace encore moins étendu (par rapport à celui des anges) de division* (c'est-à-dire: *est délimité en une division plus petite*).

78,9 Pa οὐχ ὑπάρχει τό AEP

ante οὐχ: ἄξιον A^{2mg} / ante τό: ἄξιον Pa.

ἄξιον n'est pas nécessaire; τῆς ὄψεως (l. 8), génitif de possession ou de dignité, dépend de ὑπάρχει = ἐστί. Pour une construction analogue v. 92,2-3.

2,18 Pa δὲ ἡ AEP

δὲ ἅ A^{2mg} Pa.

Je n'ai pas réussi à comprendre la correction de A^{2mg} reprise par Pa. Parmi les traducteurs qui sont venus après Pa, Quillard traduit: *Celle (l'apparition) des archonts de la matière, (donne) les biens qui tendent vers la matière et toutes les œuvres terrestres*; Hopfner traduit: *Die Stoff-archonten dagegen (verleihen) das, was nach dem Materiellen strebt und alle Werke, die materiell sind.* Tous les deux traducteurs n'ont évidemment pas respecté le texte, lisant, à ce qu'il paraît, ὑλική (sc.: αὐτοπτικὴ δεῖξις; cf. l. 16-7); d'autre part ὀρέγω seul au milieu signifie *je tends, je mire* et régit le génitif. Pour mon propre compte, je lis ἡ avec Gale, établissant ainsi une parfaite corrélation entre les archonts du cosme et ceux de la matière, et je complète: ἡ (sc. αὐτοπτικὴ δεῖξις) τῶν ὑλικῶν (sc. ἀρχόντων) ὀρέγει ὑλικὰ δὲ (sc. ἀγαθά, en opposition à περικόσμια μὲν ἀγαθά de la l. 17) καὶ ὅσα χθονιά ἐστι ἔργα (en opposition à τὰ τοῦ βίου πάντα πράγματα de la l. 18). Je traduis: *Au lieu de cela, l'apparition des archonts de la matière donne des biens matériels et toutes les œuvres qui sont terrestres.*

85,2 Pa ἅμα ϑ΄ἑαυτῶν AEP

ϑ':με ϑ' A^{2mg} Pa.

Bien qu'ingénieuse, la correction n'est pas nécessaire: ἅμα ϑ΄ coordine ἐπιδεικνύουσιν et παραδεικνύουσιν; ἑαυτῶν est un génitif possessif, dépendant de τὰς χώρας et τὰς λήξεις. Naturellement, je supprime le point en haut de la l. 2 et je mets une virgule après ἐπιδεικνύουσιν. Je traduis: *Toutes ces classes montrent leurs propres ordres et, à part cela, elles font voir en même temps non seulement leurs propres régions qui ont eu en sort, mais aussi les contrées dans lesquelles elles habitent.*

87,14 Pa τῶν παθῶν AEP
τῶν θεῶν A^2 Pa.

L'auteur expose les différents effets qu'à leur apparition, les espèces supérieures exercent sur l'âme du suppliant, et raisonnablement A^2 tente d'introduire dans le texte la mention des dieux, le texte suivant traitant des archanges (87,17—88,2), des anges (88,2-4), des démons (88,4-8), des héros (88,8-10), des archonts (88,10-2), des âmes (88,12-5). Je fais observer qu'ainsi ἐξηλλαγμένην, sans aucun complément, pourra difficilement être compris. La traduction de Quillard n'est pas convaincante: *la perfection extraordinaire et extrême*, ni l'est non plus celle de Hopfner: *eine durchaus veränderte Verfassung, nämlich eine überragende Vollkommenheit.* A mon avis, il est indispensable d'adopter le suivant supplément suggéré par Gale: τῶν ⟨θεῶν τῶν⟩ παθῶν: l'omission peut facilement être devinée. L'idée me semble être confirmée par 87,16-7: εὐφροσύνην ἀμήχανον ὅσην μεταλαγχάνουσιν, Je traduis: *Ainsi, la disposition d'âme de ceux qui invoquent (les êtres supérieurs) reçoit, à l'apparition des dieux, une perfection exempte de toute passion.*

90,9—10 Pa ποιόν AEP
εἰδωλοποιὸν A^{2mg} Pa

L'adjectif εἰδωλοποιός signifie *celui qui crée, qui produit des images privées d'une consistance réelle et phantastiques* et dans ce même sens, on le retrouve, rattaché à δύναμις dans 10,2 (= 287,1): il semble être un néologisme de notre auteur, comme Platon (Sph. 239d) l'emploie uniquement comme substantif. Mais quelle est sa signification du moment qu'il se rattache à φάντασμα terme qui, en lui-même, veut dire *image privée d'une consistence réelle* et d'autant plus s'il va de pair avec φαντάζειν? Taylor traduit: *to exhibit an adumbrative phantasm*; Quillard: *la production d'images phantasmagoriques*; Wilder: *to project an unreal image*; Hopfner: *aus sich selbst bloße Phantome vorzugaukeln.* Il s'en suit qu'aucune des traductions ne rend pleinement le sens de εἰδωλοποιὸν φάντασμα. Je considère, par conséquent, comme inexacte la correction de A^{2mg} et je garde la leçon ποιόν(=τι) des codes meilleurs. Je traduis: *faire apparaître certains phantômes (certaines images fausses), ou*, mieux encore, interprétant ποιὸν φάντασμα comme accusatif interne, *apparaître avec de fausses images, faites d'une certaines façon.*

92,5 Pa ὧν AEP
ὧν ἅ A^{2s} Pa.

La correction n'est guère nécessaire; il semble, au contraire, si l'on se rappelle encore 9,16 (v. p. 53) que le correcteur ignore l'attraction du pronom relatif. Ici ἀφ' ὧν = ἀπ' ἐκείνων ἅ.

98,11 Pa ὥσπερ ἡ τοῦ σώματος διὰ τῆς ἀγνείας AP
ante ἡ: οὐδέ Pa/ἀγνοίας E, ὑγείας A^{2s} ὑγιείας Pa.

Etant donné que, quoique la δραστικὴ ἕνωσις du théurge avec la divinité ne peut être séparée de la connaissance de l'*unité* même, l'on ne saurait

identifier ἕνωσις et la connaissance de ἕνωσις, l'auteur affirme: *la pureté divine ne pourra être obtenue (seulement) au moyen d'une juste connaissance (de cette même pureté), comme (p. ex.) la pureté du corps (s'acquiert) par la sainteté (la chasteté).* C'est-à-dire: la connaissance de la καθαρότης divine ne mène aucunement à l'acquisition de la καθαρότης même, comme l'on pourrait aboutir, p. ex., à la καθαρότης du corps par une vie sainte et chaste. Si tel est le sens du passage, je ne vois aucune nécessité de l'émender. Tout au contraire, je tiens à ajouter que si l'on discute du théurge, il est logique de mentionner l'exemple de sa chasteté plutôt que l'exemple général de ὑγίεια.

102,14 Pa λέγει AEP
λέγεις A^{2s} Pa

Je conserve la leçon des meilleurs codex, ταῦτα (sc. τὰ ὑπὸ σοῦ προτεινόμενα ἐρωτήματα) est le sujet de λέγει.

114,16—115,1 Pa ψυχῆς καί τινος τῶν ἐν αὐτῇ δυνάμεων ἢ νοῦ καὶ τινος τῶν ἐν αὐτῷ δυνάμεων ἢ ἐνεργειῶν ἢ σωματικῆς ἀσθενείας ἢ ἄνευ ταύτης AP
pr. ἐν -τῶν om. E/alt. καί -alt. δυνάμεων om. Pa/ante σωματικῆς: μετὰ A^{2s} Pa.

Je ne change pas la leçon des meilleurs codex; j'observe seulement que nous avons là affaire à une simple variation par laquelle de εἶναι (115,2) dépendent et les génitifs possessifs ψυχῆς, τινος, νοῦ, τινος, ἐνεργειῶν, ἀσθενείας et le complément d'exclusion ἄνευ ταύτης. On pourrait également penser à un zeugma, comme Taylor semble l'avoir fait, ou, enfin, à ἄνευ=οὗ. Je traduis: *On supposerait à tort que l'inspiration fût propre à l'âme ou à une des puissances (inhérentes) à celle-ci ou bien à l'intelligence où à une des puissances (inhérentes) à celle-ci ou bien à (leur) énergie ou à une faiblesse physique ou, enfin (que l'inspiration se présentât), sans celle-ci.*

146,4. Pa ἀνάρμοστα AEP
ἐνάρμοστα A^{2s} Pa.

La correction de A^{2s} prête un sens erroné ou, tout au moins, peu clair à πρὸς ἄλλα (l. 3). Hopfner traduit: *und paßt nur zu Andersgeartetem.* La traduction de Quillard est encore plus ambigüe: *qui sont en harmonie avec d'autres.* Personnellement je crois que la leçon des meilleurs codex signifie que ni πάθος ni ἀνάγκη (v. lignes précédentes) *ne s'accordent* avec l'essence des espèces supérieures. Il est évident que πρὸς ἄλλα possède, de cette manière, une signification causale absolue: *pour d'autres motifs.* Wilder le traduit par: *in other respects.*

146,9 Pa μόνος σπουδῆς AEP
post μόνος: οὗτος A^{2s} Pa.

Le texte des meilleurs codex n'a guère besoin de corrections et, au point de vue de la grammaire, il est tout à fait certain. Le sujet est, une fois de plus, θεός de la 1.7.

151,5 Pa ἰσαξίως AEP
ἰσάξιος A^{2s} Pa.

Je conserve la *lectio difficilior* des manuscrits et je traduis comme suit: *et il (est) évident que (de cette manière, notre âme) se trouve dans des conditions d'une dignité égale à celle des dieux.*

153,6 Pa σώματι τὴν AEP
σωματικήν A^{2mg} Pa.

L'auteur réfute l'opinion de Porphyre exposée dans 152,8-9: les énergies de l'âme particulière contenue dans les corps des animaux ne peuvent devenir des démons et vivre, en même temps, en dehors de l'âme et les puissances corporelles ne peuvent se séparer des corps, comme elles constituent leur existence liée aux corps. Personne ne saurait, en effet, opérer cette séparation des puissances corporelles des corps eux-mêmes et former avec ceux-ci une agrégation unique, les démons. Telle est, à mon sens, l'idée du passage. C'est pourquoi, il est erroné de parler de διάλυσις σωματική comme il s'agit uniquement de δυνάμεις et l'article τήν, possédant une valeur démonstrative, pourrait encore le confirmer. Reste à examiner le sens de σώματι: il a un sens général et dépend de συνάγων, εἰς μίαν σύνοδον étant plutôt final. Je traduis: *Qui pourrait les séparer (les puissances) de la compagnie du corps et unir (ensuite) en un corps cette désagrégation (des puissances) pour former de nouveau une seule agrégation?*

169,13 Pa ἧς AEP
οἷς A^{2s} Pa.

Le passage a donné lieu à des interprétations variées. Omettant οἷς, Quillard lit comme suit: *ainsi cette puissance dernière régit, dans les espaces terrestres, toute la génèse visible.* Hopfner fait dépendre, à ce qu'il paraît, οἷς πᾶσι qu'il prend pour neutre, de ἐπάρχει, et traduit: *über alles das gebietet dieser letzte Ausfluß des auf Erden sichtbaren Schöpfungsaktes (des Demiurgen) innerhalb der irdischen Örtlichkeiten;* mais je ne comprends pas l'expression *über alles das*, et la traduction de γενέσεως ne me paraît pas non plus très exacte. Je cite encore Wilder et Taylor. Le premier interprète le passage dans le sens suivant: *in all which this last in the series rules as a deputed governor over the universal realm of visible existence in the places around the earth.* Chez le second, nous lisons: *this last power, therefore, in all these rules over the circumterrestrial manifest generation in places about the earth.* Personne n'a réussi, le reste mis à part, à bien rendre l'expression οἷς πᾶσι.

Je propose une interprétation nouvelle. Dans les lignes précédentes, on discute de deux parties diverses de la puissance physique: la première (169,7-10), consistant en des principes procréateurs (ἐν λόγοις σπερματικοῖς) et en idées immobiles, précède la genèse; la seconde (ibid. 10—13), consistant en des mouvements et des puissances des planètes et en émanations et qualités célestes, domine l'ordre visible (τὴν φανερὰν διακόσμησιν). Ici, l'auteur ferait allusion à une dernière partie, consistant en des lieux terrestres et dominant la genèse visible. Conservant ἧς qui se réfère à διακόσμησις, je considère πᾶσι rattaché à ἐν τοῖς περὶ γῆν τόποις, alors que ἐπάρχει

régit τῆς περιγείου φανερᾶς γενέσεως pour affermir encore la corrélation avec ce qui précède. Ainsi: *la dernière (partie de la puissance physique consistant) en tous les lieux terrestres de cet (ordre visible) domine la genèse terrestre visible.*

171,3 Pa οὐράνιον τὰ AEP
ante τά: καὶ περὶ A^{2s} Pa.

Tout en reconnaissant la nécessité d'émender le passage, le supplément de A^{2s} ne me paraît pas probable. Dans 170,3-10, anticipant la même pensée, l'auteur écrit: *il importe encore de confirmer que celui qui évoque des images trompeuses, ne fait aucunement usage des mouvements circulaires des astres ou des puissances qui existent en eux ou des puissances qui, par leur nature, se trouvent autour des derniers, n'est pas capable de les comprendre, mais emploie artificiellement et non théurgiquement seulement ces dernières (puissances) qui, par leur nature, se répandent dans la nature visible autour de la dernière partie de l'univers.* Je tenterais, par conséquent, d'émender φερόμενον au lieu de φερόμενα dans 171,4, le rattachant à ῥεῦμα (171,3). Mon interprétation est la suivante: *il en résulte donc qu'un tel art* (κατασκευήν) *qui s'occupe* (περί) *de la dernière émanation céleste visible qui porte avec elle (ici, sur la terre, dans la nature terrestre) ce qui (provient) de la nature céleste, représente un mélange artificiel.*

190,6 Pa δ'ἔτι ὄν AEP
δ'ἄιτιον A^{2mg} Pa.

Je conserve la leçon des manuscrits, rattachant ὄν à τὸ εἶδος de la même ligne. αὐτῶν de 190,5 ne se rattache pas, comme A^{2s} le comprend probablement, seulement à τῶν κακῶν, (190,4), mais à l'expression entière τὰ αἴτια ἧς ἐνίοτε τῶν κακῶν γενέσεως (ibid.).

[r]210,4 Pa εἴληχε δέ AEP
δὲ εἴληχε A^{2mg} Pa.

Il n'y a pas de motifs pour corriger la leçon des manuscrits.

228,6 Pa δὴ τὸν ἑνί AEP
τὸν: τὸ ἓν A^{2s} Pa.

ἓν et le datif avec παραγίγνομαι dans le sens de *échoir, arriver*, est une construction incorrecte. Plus persuadante semble par conséquent l'émendation τὸ de Gale. Personellement, je supprimerais τὸν et je considérerais παραγινόμενον comme participe prédicatif de ἀποφαίνειν. Je traduirais alors: *il n'est pas nécessaire d'expliquer à tous les hommes que ceci arrive à peine et tard à un seul homme, à la fin du service sacré.*

245,15 Pa ἀβύσῳ AE
ἀβύσσῳ A^{2s} Pa
et 248,10 Pa ἀβύδῳ AEP
ἀβύσσω A^{2s} Pa.

La leçon de A est manifestement erronée dans 245,15, mais je n'en adopte pas la correction ἀβύσσῳ de A^{2s}, bien qu'elle se trouve confirmée par P.

Dans 248,10 les codes offrent la leçon ἀβύδῳ dans un passage qui se réfère à 245,15 qu'il développe. Il faut donc indubitablement émender ici même ἀβύδῳ comme Wilder l'a déjà suggéré. J'en trouve la confirmation chez Eusèbe, *Praep. evang.* V, 10,4 (Dindorf) et Théodoret, *Curatio* III, 67 (Raeder), qui, citant le même passage avec des paroles identiques de la lettre de Porphyre, rapportent: τὸ γὰρ λέγειν ὅτι τὸν οὐρανὸν προσάραξε καὶ τὰ κρυπτὰ τῆς Ἴσιδος ἐκφανεῖ, καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόρρητον δείξει, καὶ τὴν βᾶριν στῆσει, καὶ τὰ μέλη τοῦ Ὀσίριδος διασκεδάσει τῷ Τυφῶνι κ. τ. λ. L'analogie entre Eusèbe, Théodoret et notre auteur est tellement évidente, jusque dans l'ordre des termes, que j'ose affirmer que nous avons là affaire à un passage authentique de la lettre perdue de Porphyre. A Abydos, dans le Haut Egypte, à l'Est du Nil, près de l'actuel Arabat-el-mafdune, on croyait qu'il y avait une tombe d'Osiris contenant la tête du dieu. Et nous ne retenons pas vraisemblable l'explication que Hopfner tente de donner des deux leçons différentes: *gemeint ist auf jeden Fall der tote Osiris, sei es, daß er in der Unterwelt* (ἐν ἀβύσσῳ), *sei es, daß er in seinem Grabe zu Abydos in Oberägypten* (ἐν Ἀβύδῳ) *verborgen ruht.* Très éloignée, non seulement de l'idée que l'auteur a voulu exprimer mais aussi des manuscrits, me semble la conjecture, s'inspirant d'une variante du code M dans le passage cité de Théodoret, ἀδύτῳ, proposée par Gale pour 248,10 et reprise dans les deux passages par Taylor qui, au lieu d'Osiris, pense: *is meant the deity who subsists at the extremity of the intelligible order.*

249,1 Pa ἔχει τινά AEP
post ἔχει: δύναμιν A^{2mg} Pa.
Le supplément est arbitraire. Le neutre indéfini τι peut, du moment qu'il est employé d'une façon absolue, avoir aussi le sens de: *une certaine importance, efficacité.*

260,16 Pa διαφόρως AEP
διαφόρους A^{2s} Pa.
Je conserve la leçon des manuscrits, qui est *lectio difficilior.*

267,8 Pa οὐδόλως, ψιλῶ AEP
οὐδόλως: οὐδὲ λόγῳ A^{2s} Pa.
La correction de A^{2s} est un projet en l'air. J'émende ψιλῶς et je l'interprète comme suit: *et ces choses (les Egyptiens) ne les examinent pas d'une façon simple* (ce qui veut dire: *elles ne forment pas seulement l'objet de leur spéculation philosophique*).

274,3 Pa τοῦ διερευνήσασθαι AEP
τοῦ: τοῦτο A^{2s} Pa.
La leçon des manuscrits est sans nul doute supérieure à l'émendation proposée par A^{2s}. Il s'agit là d'un infinitif substantivisé régi par ἀπό, qui peut facilement être compris d'après ἀφ' ἑνὸς τοῦ προκειμένου qui précède. Je traduis: *ici de nouveau (partant) de cette supposition unique et de l'investigation...*

290,11 Pa θεωτὸς AEP
θεατός A^{2s} Pa.

Indubitablement, ceci signifie, comme Hopfner l'a déjà remarqué, l'idée de l'homme dans le règne des divines idées platoniques. Mais quelle est alors la signification de θεατός? La traduction de Hopfner: *(rein) kontemplative,* ne me paraît pas persuadante. Taylor suppose θεώτερος alors que Gale suggère θεητός (sic!). Personnellement, je préfère conserver la leçon des manuscrits, interprétant θεωτός dans le sens figuré de: *élevé à la divinité du monde des idées éternelles.*

J'ai cité les passages qui m'ont semblé les plus importants. Les autres pourront facilement être retrouvés dans l'édition critique que je prépare. Je souligne en attendant qu'une seule de ces corrections (265,15) se trouve confirmée dans P, trois par contre (44,11; 44,12; 44,13) dans E.

IV.

Plusieurs conjectures apparaissent cependant plausibles, dont les suivantes sont confirmées par E P:

17,1* ἀνείδιον A, ἀνείδεον A^{2s}
22,8 ἤ A, ἢ εἰ A^{2mg}
22,12-13 πέρα A, πέρατι A^{2mg}
76,15 ἀνεργέστερα A, ἐναργέστερα A^{2s}
88,14 ἕνεκα A, ἕνεκα τῆς A^{2s}
92,8 κατορθοῦμεν A, κατορθούμενα A^{2s}
149,4 μετέχεν A, μετέχειν A^{2s}
241,15 ἀποσβέννυται A, ἐναποσβέννυται A^{2s}
251,16 συμαρτυρεῖ A, συμμαρτυρεῖ A^{2s}
261,1 βίλοις A, βίβλοις A^{2s}
274,9-10 πρὸς τὴν οὐσίαν A, post τὴν: περὶ τοῦ δαίμονος ἐπικράτειαν δῆλον γὰρ ὡς οὐδὲν διαφέρει πρὸς τὴν A^{2mg}
277,15 προῖτον A, προιόντος A^{2mg}
286,17 οὐ A, οὖσι A^{2mg}
291,7 πρὸς A, πατρός A^{2mg},

les suivantes par E, alors que P s'accorde avec A, exception faite des cas que je mentionne dans la note:

8,5-6 ἐστι.....τος ἡ A, ἐστι καὶ ἀδιάκριτος ἡ A^{2} [12]
ibid., 7-8 καὶ μὴ διδόναι A, καὶ διδόναι καὶ μὴ διδόναι A^{2mg}
22,16 ἐπάρχη A, ἐπάρχειν A^{2mg}
29,7 ἐν αὐτῇ A, ἐν αὐτοῖς A^{2s}
33,10 διαίρεσιν οἰκειότητα A post διαίρεσιν: καὶ A^{2mg}
51,1 παρέχουσι A, περιέχουσι A^{2mg}
105,11 ὄντων A, ὄντως A^{2s} [13]
152,1 ἀτόπων A, ἀτόπως A^{2s}
158,5-6 νοήμασι A, νοσήμασι A^{2s}
268,15 ἀέρων A. ἀστέρων A^{2mg}
269,8 κλήσεως A, κυκλήσεως A^{2mg},

les suivantes par P, alors que E s'accorde avec A, exception faite des cas mentionnés dans la note:

* Se référer à Pa dans toutes les citations suivantes.
[12] ἐστι...ἡ P.
[13] Actuellement, on lit dans A seulement ὄντω, mais une lettre finale est mutilée qui, vraisemblablement, à en juger d'après P, était un *ν*.

10,4 διαλέκτων A, διαλέκτοις A^{2s}
11,2 εἰ δ΄ὧν A, εἰ δ᾽ὧς $A^{2mg(14)}$
45,1 · τοσαυτόν A, τὸ ταὐτόν A^{2s}
56,11 ἐπεριφοραί A, αἱ περιφοραί $A^{2s(15)}$
60,4 τοῦτο αὐτῷ A, τοῦτο αὐτῶν A^{2s}
74,1 ἄλλος A, κάλλος A^{2s}
ibid.,5 μεριστῶν A, μεριστῶς A^{2}
89,9 παραγραφάς A, περιγραφάς A^{2s}
123,15 βραγχίδες A, βραγχίδαις $A^{2(16)}$
126,7 ἔχοντας A, ἔχοντος A^{2s}
143,10 δεόντων A, δεόντως A^{2s}
156,4 διερμηνεύει A, διερμηνεύειν A^{2s}
175,13 αὐτοῦ A, αὐτῇ A^{2s}
178,14 κερανίῳ A, κεραυνίῳ A^{2s}
188,10 ἀναγκαῖα A, ἀναγκαῖον A^{2s}
195,14 μέρει A, μέρη A^{2}
249,4 μόνος A, μόνους A^{2s}
264,2 ποιητικοί A, ποιητικός A^{2s}
268,2 σώιν A, σάιν A^{2mg}
273,8 τοῖς δέ A, τῆς δέ A^{2s}
281,13 τῆς ἕνα A, τῆς εἰς ἕνα A^{2s}

Enfin les suivantes ne sont confirmées ni par E, ni par P:

26,10 αὐτοῖς τὸ τοῖς A, αὐτοῖς τε τοῖς A^{2s}
57,18 πρὸς αὐτήν A, πρὸς αὐτά A^{2mg}
63,17 ἀλλὰ τῷ A, ἀλλὰ τὸ A^{2mg}
69,13-4 οὐσίας καὶ οὐσίας A alt. οὐσίας: ἐνεργείας A^{2mg}
76,13 τούτων τῶν A, τούτων τὸ τῶν A^{2s}
83,14 παραβαλλομένων A, περιβαλλομένων A^{2s}
87,7 παραβολή A, περιβολή A^{2s}
88,6 ἀποπλήρωσις A, ἀποπλήρωσιν $A^{2(17)}$
91,8 ἁμάρτημέν τι A, ἁμάρτημά τι $A^{2(18)}$
94,2-3 ἀποκαλύπτουσα A, ἀποκαλύπτουσιν A^{2s}
95,16 ἀγάπην A, ἀπάτην A^{2mg}
104,2 ἀπεργαζομένης A, ἀπεργαζομένου A^{2s}
105,10 ἐμποιοῦσα A, ἐμποιοῦσαν A^{2s}
106,10 γνώσεως A, γενέσεως A^{2s}
119,10 ἐπί A, ἐπεί A^{2}
ibid.,12 ὑπ΄αὐτοῖς A, ὑπ΄αὐτῆς A^{2mg}
122,9 δεδομένοι A, δεδεμένοι A^{2s}
138,12 ἐξητούμενοι A, ἐξηγούμενοι A^{2s}
162,16 μοῖραι A, μοίραις A^{2s}
164,4 διάγνωσιν A, διάγνωσις A^{2s}
184,17 ἀφιλίας A, ἢ φιλίας A^{2s}
185,1 ἢ A, ᾗ sit A^{2mg}
194,9 οὕτως νομίζεται A post οὕτως: ὡς A^{2s}
201,7-8 συνταπτομένη A, συνταττομένη $A^{2s(19)}$
210,16 τηνάλως A, τηνάλλως A^{2}

[14] εἶδω.. E.

[15] En marge, la même main diverse écrit inexactement ἐπιφοραί.

[16] Les deux dernières lettres du mot ne sont pas claires dans A, mais probablement elles étaient ες à en juger d'après E.

[17] La leçon primitive de A, devenue illisible par les corrections ultérieures, peut être rétablie d'après E.

[18] La leçon primitive de A, actuellement illisible, peut être reconstruite au moyen de E.

[19] Dans 201,8, tous les codex (exception faite de deux codex abîmés) lisent συντάττουσα (συνάπτουσα est l'émendation de Gale reprise par Pa). Je préfère, par conséquent, l'émendation de A^{2s}. Le sens est du reste le même et la construction de συντάττομαι dans la signification de *s'unir, correspondre, se rassembler* se rencontre déjà chez Polybe 3,67-1.

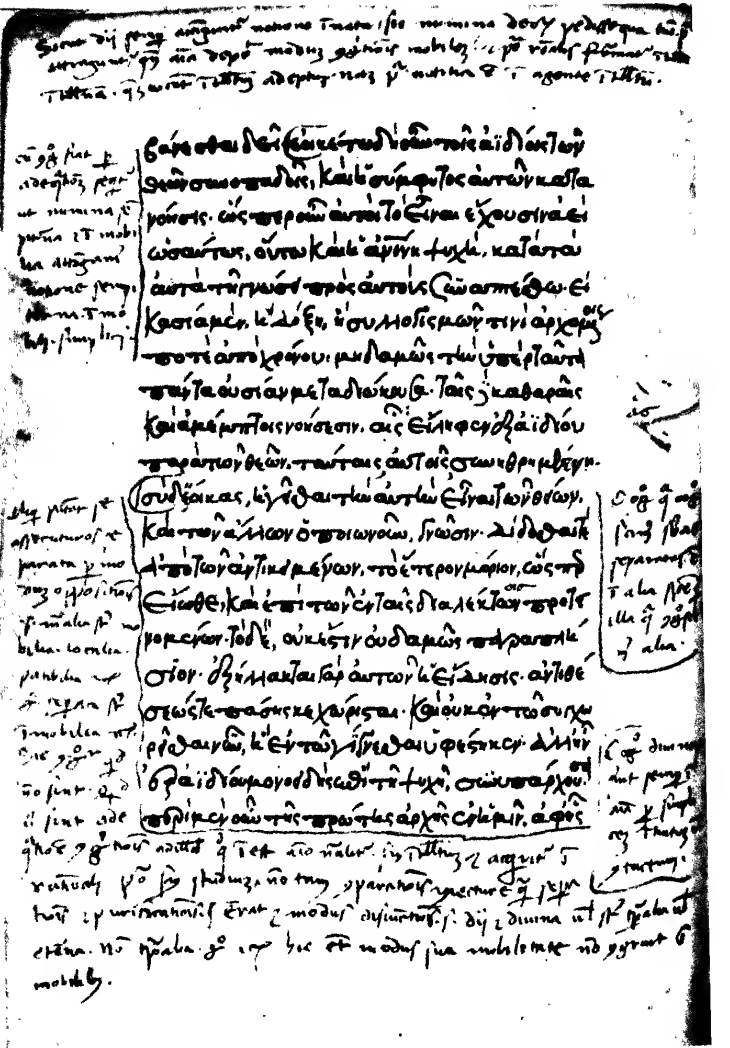

Figure 1

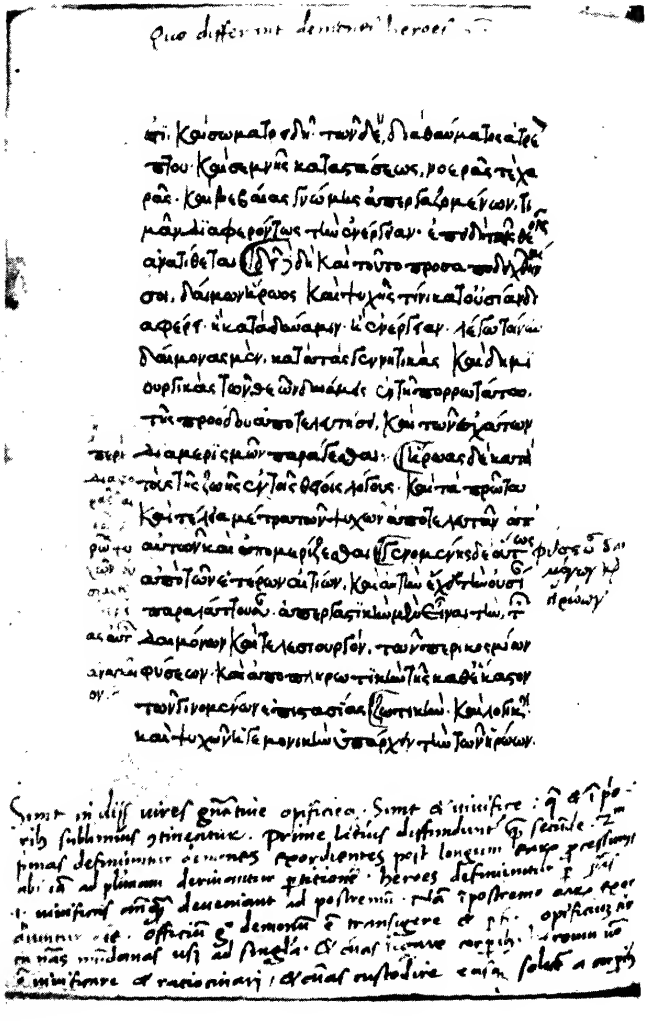

Figure 4 — Fac-similé de la feuille 51ᵛ du codex Vallicellien grec F 20.

215,17 ἀπαθῶν A, ἐμπαθῶν A^{2s}
217,13 ὑπάρχουσιν A, ἐπάρχουσιν A^{2s}
223,9 κατάλληλα A, κατ' ἄλλην A^{2s}
241,4 ἀληβῆ A, ἀναφῆ A^{2mg}
ibid.,15 ἔμβασις A, ἔμφασις A^{2s}
252,4-5 κινήσει τοῦ A, κινήσει τῇ A^{2s}
256,16-7 ἐστὶν ἀγενές A, ἐστὶν συγγενές A^{2mg}
258,6 οἱ δ' A, οὐδ' $A^{2(20)}$
270,9 γνώσεως A, γενέσεως A^{2s} (21)
273,9 αὐτῶν A, αὐτόν A^{2s}
275,1 δαίμων A, εὐδαίμων $A^{2s(22)}$
279,14 ἀπορίαν A, εὐπορίαν $A^{2(23)}$
291,3 θνητῶν A, νοητῶν A^{2s}

*

Examinons une seconde série de corrections. Pour éliminer certaines parties du texte, le correcteur se sert de plusieurs ou d'un seul point mis, le plus souvent, sous le mot ou la syllabe devant être supprimés. Pour ce genre de corrections, il est impossible, tout au moins en général, de préciser s'il s'agit de la même main, ou d'une main diverse. J'adopterai donc, pour les désigner, l'abbréviation A^1 (= *revisor non certo distinctus a scriba*). Une fois de plus, nous nous trouvons là en face de simples conjectures, comme les deux leçons suivantes, supprimées à tort, le prouvent clairement:

21,7 Pa ἀρχικὸν καὶ αἴτιον A
καὶ om. A^1 Pa.
118,3 Pa παθητικὸν εἶναι τὴν A
εἶναι om. A^1 Pa.

Dans le premier cas αἴτιον est un adjectif et non un substantif, comme le suppose A^1; dans le second cas, le correcteur trouve, par contre, étrange une construction normale et fréquente (cf. 118,5-6 τὸ μεθιστάναι... τὴν μουσικήν). Ici se montre, une fois de plus, le caractère arbitraire de plusieurs leçons que Pa a considérées comme authentiques et qu'il a reproduites dans son édition. Je cite les cas suivants:

85,10 Pa ἀρχαγγέλων A
ἀγγέλων A^1 Pa.

Continuant l'examen des γνωρίσματα, c'est-à-dire des signes au moyen desquels il est possible de reconnaître, parmi les ἐπιφανεῖαι les espèces supérieures (dieux, archanges, anges, démons, héros, archontes, âmes), examen commencé dans le chap. 3 de la seconde section (cf. p. 70,8), et après avoir assigné un feu ἀέριον (85,4-6) aux ἀέριοι (démons, héros et archontes), χθόνιον et μελάντερον aux χθόνιοι (âmes particulières des hommes comprises encore

[20] La leçon primitive de A, actuellement illisible, peut être supposée à l'aide de EP. Etant donné que, dans 258,10, c'est ἀλλ' οὐδέ qui suit, je considère comme plus probable la conjecture de A^2 οὐδ' qui raffermit la corrélation négative. La leçon εἰ δ' de Pa, qui se trouve déjà chez Gale, figure dans certains codes abîmés. Dans 258,7, je change naturellement la virgule en un point en haut.

[21] Gale et Pa supposent γεννήσεως. Cf. toutefois 69,16; 270,15; 272,14.

[22] La correction, toujours de main diverse, se répète aussi en marge.

[23] La leçon primitive de A, actuellement illisible, peut être reconstruite à l'aide de EP.

dans le cycle de régénération), λαμπρότερον aux οὐράνιοι (dieux, archanges, anges, âme angélique et âme universelle) l'auteur affirme qu'à chacune des espèces supérieures est attribuée une certaine partie à l'intérieur des trois régions du cosme, ciel, air, terre. Et en examinant la distinction, il dit que les dieux montrent les plus hauts et les plus purs αἴτια d'une pareille τριπλὴ τάξις. Logiquement, on s'attendrait à rencontrer dans ce qui suit une précisation des αἴτια des autres κρείττονα γένη, mais le texte de A et P continue comme suit (85,10-1): τὰ δὲ τῶν ἀρχαγγέλων ὡς ἐκδιδόμενα ἀπὸ τῶν ἀρχαγγέλων, et parle ensuite des démons (85,11-2), des héros (ibid. 12-4), des archontes (ibid. 14-6), des âmes (ibid. 16-7). Les anges y font défaut: d'où la correction de A^1. Même si l'on adopte cette correction, il y a toujours encore les archanges qui manquent. Or je pense, tenant également compte de ce que, dans le passage en question, E lit ἀγγέλων, que déjà le scribe de l'archétype, après avoir copié ἀρχαγγέλων, est passé, par une erreur banale de transcription, à ce qui, dans la suite immédiate, se référait aux anges, et qu'il a ainsi copié ce qui suivait ἀγγέλων, omettant tout ce qui regardait les archanges. Par conséquent, le passage reconstruit irait comme suit: τὰ δὲ τῶν ἀρχαγγέλων..... ‹τὰ δὲ τῶν ἀγγέλων› ὡς ἐκδιδόμενα κ. τ. λ.

94,9 Pa ἀποσπᾶν A
ἀποσπᾶ A^1 Pa.

La correction est inutile. La proposition infinitive τοῦς θεωροὺντας ἀποσπᾶν dépend de αἴτια γίνεται de 94,7. Une pareille construction est fréquente: cf. p. ex. Hérodote 2,26 αἴ. τὸν ἠέρα ξηρὸν εἶναι, Antiphon 5,23 αἴ. πεμφθῆναι ἄγγελον etc.

En pareil cas, ἀποσπάω possède naturellement une valeur intransitive: *je m'éloigne, je me détache.*

229,12 Pa τάξεως καὶ τό A
καὶ om A^1 Pa.

Je conserve la leçon du manuscrit: καὶ est en corrélation avec l'autre καὶ de 229,13: *soit ce qui est invoqué soit ce qui est mis en mouvement.*

281,18 Pa εἰ δὲ μή A
εἰ μή A^1 Pa.

A^1 fut probablement induit à opérer une élimination par la présence de deux autres δέ. Personnellement, je défends la leçon des manuscrits: alors que le premier δ' met ἀτοπώτερον en relation avec ἄτοπον (281,15), et le second établit l'opposition entre μὴ συμφυῆ et διῃρημένα, notre δὲ raffermit la corrélation avec εἰ de 281,15.

Les autres corrections me semblent par contre acceptables. Certaines d'entre elles se trouvent confirmées dans EP. Par ex.:

19,7 περὶ μὲν τῶν μέσων A
μέν om. A^1

62,3 δ΄ ἀμφανῶν A, δ' ἀφανῶν A^1

62,10 εἰσὶν ἀμφανεῖς A, εἰσὶν ἀφανεῖς A^1

141,4 μάντην A, μάτην $A^{1(24)}$

261,5 παλαιῶν οὐσιῶν A, παλαιῶν A^1

d'autres seulement dans E, alors que P s'accorde avec A. Par ex.:

15,13 πρὸς A, πρό A^1

d'autres seulement dans le code P, alors que E s'accorde avec A. Par ex.:

35,11 τῷ συνθέτως A, τῷ συνθέτῳ A^1
57,6 ὡς ὡς A, ὡς $A^{1(25)}$
88,3 φιλοσοφίαν A, σοφίαν A^1
143,6 ἀδιορίστως A, ἀδιορίστῳ A^1
203,1 σωμάτων τῆς τῶν A, τῆς om. A^1

d'autres ne sont que des conjectures personnelles. Par ex.:

68,13 προσβάλλουσα A, προβάλλουσα A^1
69,8 ἔχουσαι A, ἔχουσα A^1
ibid.,10 χωροῦσαι A, χωροῦσα A^1
78,3 πρὸς A, πρό A^1
78,5 ἀρχαγγέλων A, ἀγγέλων A^1
146,14 τὸ ἀγέννητον A, ἀγέννητον A^1

Terminant l'analyse de cette seconde série de corrections, je ne considère pas inutile d'avancer une hypothèse. Considérons les passages suivants:

10,10-1 ἀκούοντας περὶ τῶν κρειττόνων ἢ καθ'ἡμᾶς A
ante περί: καὶ A^{2s}/ἤ om. $A^{1(26)}$

24,3 κρειττόνων ἔξωθεν ἐξ αὐτῶν A
post κρειττόνων: ἀλλ' A^{2mg}/ἐξ om. $A^{1(27)}$

131,16—132,2 τοῦ παντὸς ἁμαρτάνουσι τοῦ δὲ ἄξιον αὐτοὺς ἐν μάντεσι καταριθμεῖσθαι A
δὲ om. A^2/post ἄξιον: εἶναι $A^{2s(28)}$

272,11-2 παντὶ τῇ νοερῷ οὐσίᾳ A
τῇ om. A^1/ante οὐσίᾳ: τῇ A^{2s} [29]

Or, il est clair que ἤ, ἐξ, δέ et τῇ ont été supprimés au moyen de points

[24] La même correction se trouve dans E qui lit μάντην.

[25] οἱ ὡς E.

[26] EP s'accordent avec A et les leçons des codes, reprises du reste par Pa, n'ont guère besoin de corrections. L'expression éliptique ἢ καθ' ἡμᾶς = ἢ γενῶν (ou, mieux encore ἐκείνων ἅ) καθ' ἡμᾶς équivalant à un simple ἡμῶν ne fut probablement pas comprise par le correcteur qui, altérant le sens exact du passage, coordine τῶν κρειττόνων à τῆς πρώτης ἀρχῆς ἐν ἡμῖν de 10,9.

[27] V. pg. 54.

[28] EP s'accordent avec A. Les corrections mèneraient, si seulement elles avaient un sens, à un pléonasme inutile. Gale émende le passage dans le sens de τοῦ δέ en οὐδέ et sa conjecture, indubitablement heureuse, fut reprise par Pa. Personnellement, je conserverais la leçon des meilleurs codex, émendant seulement αὐτούς et je considérerais τοῦ... καταριθμεῖσθαι comme dépendant de ἁμαρτάνουσι. Ainsi s'explique, me semble-t-il, δέ qui sert de moyen de relation avec τοῦ παντός qui précède et αὐτούς avec le médio-passif n'a alors rien d'étrange, comme καθαριθμέομαι dans le sens de *considérer, réputer* a une valeur déponente. ἄξιον pourrait enfin avoir un sens adverbial *à juste raison, justement*. Je traduirais *(de tels hommes insensés) se trompent (non seulement) en tout* (c'est-à-dire: *en pensant de pouvoir, se tenant debout* χαρακτῆρες *donner des réponses sûres leur inspirées par la divinité) mais (ils se trompent) même en se jugeant justement dans le nombre des prophètes.*

[29] EP lisent νοερᾶ leçon adoptée par Pa. La correction est cependant erronée.

faits de la même main diverse laquelle a ajouté καί, ἀλλ', εἶναι, τῇ. S'il est permis d'envisager ce procédé comme une sorte de système appliqué par le correcteur en train d'émender le texte, il semble plausible que même cette seconde série de corrections provienne de la même main diverse.

VI.

Comment travailla le correcteur? Si, d'après les pages précédentes, on pourrait supposer qu'il recourut soit au codex E soit à celui de P, je crois pouvoir prouver d'une façon irréfutable qu'il s'était servi uniquement du code E. Dans 287,9-11 A et E lisent θεολογίας τε ὥσπερ; P, par contre, θεολογίας τε καὶ θεουργίας εἰ δὲ πού τινες παραφύονται τοιοῦτοι παρὰ τὰς τῶν ἀγαθῶν ἐπιστήμας ὥσπερ. Or, A^2, à la vue du passage abîmé, cherche à le compléter, par un supplément arbitraire en marge: θεολογίας τε καὶ φιλοσοφίας ἀλλ'ὥσπερ. Il est évident que, si l'auteur avait connu aussi P, il l'aurait sans nul doute suivi. Un autre exemple: dans 97,15, AE signalent une lacune après θείαν... λησιν alors que P lit θείαν θέλησιν. Au lieu de ceci, A comble la lacune comme suit: θείαν βούλησιν. Dans 101,13, P lit exactement ὑπολαμβάνοι, alors que A^{2s} corrige d'une façon erronée ὑπολαμβάνει s'appuyant sur E. Pareillement dans 250,10 une fois de plus, P lit exactement ἐν τοῖς, alors que A^{2s}, se basant sur E, corrige par erreur αὐτοῖς. On pourrait sans difficulté multiplier le nombre des exemples. Nous voilà donc autorisés à supposer que les corrections de main diverse, confirmées dans E et P, proviennent de E, alors que celles qui sont confirmées par P doivent être attribuées au zèle critique du correcteur, à qui revient le mérite indiscutable d'avoir, à plusieurs reprises, sauvé, d'une façon très intelligente, des passages corrompus d'un ouvrage fort obscur offrant de nombreuses difficultés d'interprétation. Son mérite ne saurait être diminué par quelques erreurs qu'il a commises pour n'avoir eu à sa disposition aucun dictionnaire moderne et pour avoir travaillé à une époque où les études grammaticales et syntactiques de la langue grecque étaient à peine à leur début.

Avant de conclure cette partie de mon ouvrage, j'ai cru nécessaire de préciser ou, pour mieux dire, de rectifier une thèse que j'ai soutenue dans mon étude précédente. L'examen, souvent difficile, que j'ai entrepris des corrections de A, m'a permis d'affirmer que E n'était pas une copie directe de A, comme je l'avais supposé au début, mais plutôt une filiation parallèle avec A. Cette conclusion résulte des pages précédentes, surtout des corrections acceptables entrées dans A à travers E. Comme exemple je cite 158,5-6, où, en comparaison avec la leçon abîmée νοήμασι de AP, E lit νοσήμασι; 268,15 où à ἀέρων de AP correspond dans E ἀστέρων; 269,8 κυκλήσεως E contre κλήσεως de AP. Pour cette raison, j'ai considéré comme utile d'ajouter les variantes du code viennois à l'apparat critique de l'édition que je prépare et qui doit paraître sous peu.

VII.

Cherchons désormais à identifier le correcteur.

En marge de A est transcrite la traduction latine de Marsilio Ficino. Entre cette traduction et celle qui fut publiée, en 1497 par l'imprimerie aldine il y a certaines différences. Je cite l'exemple suivant:

Feuille 4v (v. figure 1)[30]	Edition aldine
Marge supérieure	
sicut dii semper attinguntur notione innata, sic numina deorum pedissequa tunc primum attinguntur quando anima deposuit modum cognitionis mobilem *et potentia rationalis formatur intellectu et intelligentia* quem vocant intellectum adeptum nam prima notitia *est in agente intellectu.*	sicut dii semper attinguntur notione innata, sic numina deorum pedissequa, tunc primum attinguntur, quando anima deposuit modum cognitionis mobilem, *qui ad potentiam spectat rationalem, quae intellectu, intelligentiaque formatur,* quem vocant intellectum adeptum. Nam prima notitia *in agente intellectu consistit.*
Marge gauche	
cum cognitio *fiat per adaequationem* sequitur ut numina sempiterna et immobilia attingamus notione sempiterna immobili simplici.	Cum cognitio *per adaequationem fiat,* sequitur ut numina sempiterna, et immobilia attingamus, notione sempiterna, immobili, simplici.
Marge droite	
cognitio qua cognoscimus substantias separatas est in alia specie quam illa qua cognoscimus alia. Cognitio divinorum fuit semper in anima per simplicem intuitum vel contactum.	Cognitio, qua cognoscimus substantias separatas, est in alia specie, quam illa, qua cognoscimus alia. Cognitio divinorum fuit semper in anima per simplicem intuitum, vel contactum.
Marge gauche et inférieure	
aliqui putant se assecuturos separata *per modum oppositionis* scilicet materialia sunt mobilia localia patibilia etc. ergo separata sunt immobilia etc. *Sic cognoscitur* quid non sint quid vero sint adaequatione cognitionis ad illud *quod inest animo naturaliter per intellectum et acquiritur* in rationali potentia *per studium non* tam comparationis et coniecturae quam separationis *et purificationis.* Erat et modus disiunctionis scilicet dii et divina vel sunt temporalia vel aeter-	Aliqui putant se assecuturos separata *per quendam oppositionis modum,* scilicet materialia sunt mobilia, localia, patibilia, etc. Ergo separata sunt immobilia, etc. *Sic utique cognoscitur,* quid non sint, quid vero sint, adaequatione cognitionis ad illud, *quod animo naturaliter per intellectum inest: acquiritur autem* in rationali potentia *studio quodam, nec* tam comparationis, et coniecturae, quam separationis, *et purificationis officio.* Erat et modus disiunc-

na. Non temporalia ergo etc. hic etiam modus sua mobilitate non congruit immobilibus.[30]

tionis, scilicet dii, et divina, vel sunt temporalia, vel aeterna. Non temporalia, ergo et caetera hic iam modus sua mobilitate non congruit immobilibus.

Ces différences, insignifiantes au point de vue du contenu, sont pour nous d'une énorme importance. A mon opinion, il s'agit là d'une première traduction faite en hâte d'après le texte grec. L'état d'âme dans lequel se trouvait le traducteur au moment où il interprétait le texte, se trahit à travers la plus ou moins grande concision des signes d'abbréviation, et à travers leur caractère, bientôt hâché et nerveux, bientôt calme et distinct, fruit d'une pensée recueillie ou d'une inspiration rapide. C'est la seule façon dont on pourrait s'expliquer, me semble-t-il, la légère différence des caractères qu'on rencontre, p. ex., entre la marge supérieure de la f. 4^{v} (v. figure 1) et les marges de la f. 41^{v} (v. figure 2), d'un côté, et les autres marges de la f. 4^{v}, de l'autre. C'est à un autre moment qu'est intervenue la correction ou, pour mieux dire, la systématisation de la traduction première, laquelle constitue la traduction définitive, publiée après en types vénitiens d'Aldo Manuzio.

Par conséquent, je ne doute guère de ce que la traduction en marge de A a été écrite de la main propre de Marsilio Ficino qui devait, en même temps, être possesseur du manuscrit. Une autre constatation me paraît d'ailleurs confirmer mon assertion. De la seconde traduction, qui fut publiée à Venise, nous possédons le manuscrit: il s'agit du codex Laurentien Plut. LXXXII cod. 15. Or, comme on peut relever du fac-similé de la c. 80^{a} qui y est reproduit (v. figure 3), la main diffère sensiblement de celle des notes marginales dans A. Il est facile de supposer que Ficino ait confié à un copiste la transcription de son original.

De quelle époque date la traduction écrite en marge de A par le philosophe florentin?

Dans une lettre adressée à François Bandini de Florence et datée du 6 Janvier 1489, Marsilio Ficino informe son ami comme suit: « Plotini libros omnes iamdiu me fecisse Latinos intellexisti, atque in eos commentaria scribere mox incoepisse, haec ad dimidium iam perduximus, et forsitan absolvissem, nisi inter commentandum coactus fuissem traducere insuper in Latinum Psellum Platonicum de daemonibus, et Synesium de somniis atque ex parte Porphyrium de abstinentia, ac etiam *divinum Jamblichum de Aegyptiorum Assyriorumque theologia*, et denique Priscianum Lydum Theophrasti mentem, de mente diligenter interpretantem »[31]. Il paraît vraisemblable que le philosophe florentin ait commencé à traduire l'ouvrage

[30] La f. 4^{v} correspond à 9,8 ⟨ἀντιλαμ⟩βάνεσθαι — 10,9 ἀφ' ἧς Pa.
[31] Cf. *Marsilii Ficini Florentini opera*. Basileae, 1561, I, 895—896.

sur les Mystères vers la fin de l'an 1488[32] et c'est seulement si l'on envisage une révision de la traduction originale et sa transcription par un scribe élégant et précis que l'on pourrait s'expliquer la date du 9 Mars 1489 à laquelle Ficino envoya son ouvrage à Jean de Laurent de Médicis, à l'occasion de la nomination de celui-ci au poste de cardinal. C'est sans doute à cette seconde traduction, contenue dans le manuscrit Laurentien Plut. LXXXII 15 que l'auteur fait allusion dans sa lettre adressée à Martino Uranio le 11 Juin 1489 où, entre autres, on lit: « Praeterea multo magis *divinus Jamblichus, nuper traductus a nobis,* alias ad te mittendus ».[33]

VIII.

Or, entre les corrections de main diverse et la traduction de Ficino, il existe des rapports évidents. Les exemples suivants cueillis parmi certaines corrections qui ne sont confirmées ni par E ni par P, suffiront à le prouver. Entre parenthèses, je renvoie aux listes précédentes.

36,3 (vd. pag. 54) atque hanc *impassibilitatem* anima non solum acquirit electione, sed possidet ipsa natura admodum superiore corporibus.

64,17 (vd. pag. 54) confutat quae ex historia Porphyrius adduxerat, scilicet fieri multa *ad deos quasi passibiles essent.*

78,5 (vd. pag. 60) *angelorum* divisus ignis, sed in ideis absolutissimus.

83,14 (vd. pag. 59) archangeli angelos praeferunt, vel praecurrentes, vel circumstantes, vel sequentes, sive aliam quandam turbam angelorum quasi stipatorum *circumvallantium.*

87,7 (vd. pag. 59) sub principatibus circumcurrit eos visorum *circumvolutio* plurimorum difficilis toleratu.

ibid.,14 (vd. pag. 55) affectiones invocantium animorum *occurrentibus diis* excedentem reportant perfectionem.

98,11 (vd. pag. 56) quapropter neque divina puritas per rectam cognitionem efficitur, sicut corporis puritas *per sanitatem.*

106,10 (vd pag. 59) sed in dormiendo penitus solvi possumus, velut a vinculis adhibitis animo, atque vita *a generatione* separata tunc uti.

138,12 (vd. pag. 59) *exordientes* secundum principium unum.

184,17 (vd. pag. 59) communio quaedam consentientis *benevolentiae.*

185,1 (vd. pag. 59) ut haec effectio *sit* divina.

215,17 (vd. pag. 59) atque *ex passibilibus* impassibilia reddunt.

217,13 (vd. pag. 59) iique quoque quae fiunt circa materiam *dominantur.*

---

[32] Cf. A. Della Torre, *Storia dell' Accademia platonica di Firenze.* Firenze, 1902, 621 et n. 3.

[33] Cf. *Marsilii Ficini* etc. I, 899.

241,4 (vd. pag. 59) Porphyrius ambigit, quare oporteat lege sacrorum, eum, qui divina sit inspecturus, exanime corpus eo tempore *non attingere.*

ibid.,15 (vd. pag. 59) vitae namque divinae vestigium quoddam vel simulacrum vel *demonstratio* in corpore per mortem extinguitur.

245,15 (vd. pag. 57) vel arcanum *in abysso* reconditum divulgabo.

248,10 (vd. pag. 57) quoniam quae *in abysso,* id est in profundo sunt abscondita, numquam aperiuntur.

249,1 (vd. pag 57) atque propterea adversus daemones eiusdem verborum usus habet *aliquam potestatem.*

252,5 (vd. pag. 59) ex quo significatur *circularis actio mentis* per eadem videlicet, et eodem pacto se habens.

256,16 (vd. pag. 59) si quid enim aliud diis convenit, sempiternum ipsum, et immutabile diis est prae ceteris *cognatissimum.*

258,6 (vd. pag. 59) *neque vero* dicendum est barbara haec obscura, divinorum nomina esse quaedam praestigiatorum, fascinatorumque machinamenta.

260,16 (vd. pag. 57) et multa earum tradita sint principia habentia ordines differentes.

266,6 (vd. pag. 53) proinde dogmata, quae in *Salaminiacis* sunt, brevissimam partem mercurialium ordinationum continent.

267,8 (vd. pag. 57) iam vero haec non oratione *rationeque nuda* speculari solent.

270,9 (vd. pag. 59) non enim totum in natura fati ligatum est et aliud principium animae et *generatione* praestantius.

272,11-12 (v. p. 60) sicut enim *in universo intellectuali una cum essentia* generatio, imo et hoc totum recte connectitur.

275,1 (vd. pag. 59) asseris denique hunc *beatum.*

279,14 (vd. pag. 59) quidam prohibet figurae dominum, atque daemonem per astrologiam quidem difficile inveniri *facillime* vero per divinum vaticinium, atque sacrificia?

291,3 (vd. pag. 59) item illa *intelligibilium* essentia per sacras sanctimoniae vias rite metitur.

De la liste des divers et nombreux passages il résulte clairement que la traduction de Ficino contient non seulement des corrections d'une importance essentielle pour le contenu mais aussi des corrections dont l'importance est moindre, comme p. ex., conjonctions, particules coordinatives etc., et que nous pouvons reconnaître même dans une version qui n'est pas strictement littérale mais qui cherche à rendre les idées de l'interprète. Je me crois donc autorisé à considérer Marsilio Ficino comme auteur des corrections de main diverse dans le code A. Mon opinion apparaît d'ailleurs confirmée indubitablement par une autre constatation. Le manuscrit A,

comme tous les autres codex des Mystères, exception faite de BC et X (Parisien grec suppl. 292 de 1655-6)[34] présente le suivant désaccord dans la pagination des feuilles qui devait figurer déjà dans l'archétype:

76,6 post ἀλαζονείᾳ transit ad pag. 119,15 καὶ ἀποκάθαρσιν
119,14 post δὲ recedit ad pag. 76,7 πλείονι χρῆται
87,4 post περιηχοῦσιν transit ad pag. 130,12 ἐπιλαμπούσης
130,13 post πολλαχόθεν recedit ad pag. 87,4 ὁ δὲ ὅλος.[35]

Or, à la f. 41v, marge gauche, qui y est reproduite (v. fig. 2),[36] on lit une des quatre annotations marginales au moyen desquelles peut être reconstruit l'ordre adopté, à travers B, dans l'édition de Pa. De l'examen de la main, résulte la conclusion suivante:

1. la main qui a écrit le texte latin à la marge droite de la feuille 41v est la même que celle qui a écrit la traduction marginale latine à la f. 4v (v. fig. 1);
2. la main qui a écrit le texte grec à la marge droite de la f. 41v est la même que celle qui a écrit la correction grecque en marge droite de la f. 4v (v. fig. 1), et, pour être plus clair encore, les corrections grecques en marge droite de la f. 51v (v. fig. 4).[37]

Si donc il est logique de penser que l'auteur des annotations est une seule personne, il est d'autant plus nécessaire d'admettre l'identité entre l'auteur de la traduction latine et celui des corrections grecques. Et comme de tout

---

[34] Cf. A. R. Sodano, op. cit., 16.

[35] Dans A, on rencontre encore le suivant désaccord dans la pagination des feuilles:

63,10 post μεριστόν τό transit ad 104,1—2 ταχόθεν ἄνευ
104,1 post ἐρικεχυμένου πᾶν recedit ad 63,10 τῆς οὐσίας εἶδος
82,4—5 post παρισωμένῳ τῆς transit ad 127,13 αὐτῆς διατριβή
127,3 post ἀδύτοις recedit ad 82,5 ἐπιφανείας

Ce désaccord est fortuit, comme il résulte de la parole πανταχόθεν divisée en παν avec lequel se termine la f. 49v et ταχόθιν avec lequel commence la f. 30r. Ce désaccord est postérieur à la traduction de Ficino et aussi aux codes BC qui dérivent de A, utilisant les corrections de mains diverse: autrement, le philosophe florentin l'aurait remarqué. Il n'est d'ailleurs pas improbable que cette erreur se soit produite lors de la pagination des diverses feuilles du ms. En effet, si l'on devait admettre que le paginateur était le même qui, aux ff. I—II énuméra les œuvres contenues dans le code et qui donna aussi le titre à l'ouvrage *(Opuscula varia Graeca et Latina quorum indicem exhibet sequens pagina)*, il est vraisemblable que les ouvrages variés aient été mis ensemble vers la fin du XVIe siècle, comme le démontre aussi la filigrane (oiseau se tenant au-dessus de trois monts, var. semblable à Briquet 12.250. Rome, 1572). Cette date est considérablement postérieure à la traduction de Marsilio Ficino (derniers mois de l'an 1488), à B (première ou deuxième décade du XVIe siècle; v. A. R. Sodano, op. cit., 12), C (de l'an 1530 envir.; v. A. R. Sodano, op. cit., 12).

[36] La f. 41v correspond à 130,11 ⟨ἐκ⟩ποδών - 13 πολλαχόθεν et 87,4 ὁ δὲ ὅλος — 88,3 καὶ ἀληθείαν Pa.

[37] La f. 51v correspond à 66,12 ἐστι— 67,15 ἡρώων Pa.

ce qui vient d'être dit résulte que Ficino est l'auteur de la traduction, il s'en suit qu'il est en même temps l'auteur des corrections grecques. Cette conclusion n'a rien de surprenant si l'on pense au grand développement du néoplatonisme à l'Académie de Florence dont Marsilio Ficino fut le plus remarquable représentant.

Il ne semblera donc certes pas hasardé si, dans l'apparat critique de mon édition, j'adopte l'abbréviation Fi (Ficino) pour désigner les corrections de main diverse dans le code A.

H. E. DEL MEDICO / PARIS

LE COURONNEMENT D'UN EMPEREUR BYZANTIN VU PAR UN JUIF DE CONSTANTINOPLE

Introduction

Peu d'ouvrages ont été aussi décriés que celui qu'on désigne sous le nom de *Yossipon* ou de *Gorionide*. Dans l'opinion la plus favorable,[1] cet écrit passe pour être la traduction en hébreu d'une traduction latine, faite elle-même sur une version grecque de ce qu'on considère comme l'œuvre de Flavius Josèphe. Seul Trieber a supposé que le Yossipon peut avoir été « écrit » au IVe s.; d'autres l'ont attribué à un rabbin italien qui aurait vécu au milieu du IXe s. — ou vers 940; plus nombreux sont ceux qui n'y ont vu que l'œuvre d'un faussaire encore plus tardif.[2] A la suite de recherches entreprises en un tout autre domaine,[3] je suis arrivé à la conclusion que le Yossipon est en réalité un recueil d'au moins six œuvres principales et que certaines pages peuvent prétendre à une haute antiquité.[4] Plusieurs de ces livres ont longtemps circulé séparément;[5] la date

---

[1] R. Eisler, Ιησους Βασιλευς ου Βασιλευσας. I. Heidelberg, 1929—1930, I., 461—519.

[2] The Jewish Encyclopedia, art. *Joseph ben Gorion*: Scaliger *(Elenchus Trihaeresii Nicolai Serarii)* aurait été le premier à mettre en doute la valeur du Yossipon; L. Zunz, *Zeitschr. f. d. Wissensch. des Judenthums* (1845) 304 sq., après avoir longtemps soutenu que l'écrit devait dater du IXe s., en a finalement abaissé la date à 940; Delitzsch, *Zur Gesch. der jüd. Poesie*, 79 sq., comme Wellhausen, *Der arabische Josippus*, in Abhandlungen der kön. Ges. d. Wissensch. zu Göttingen, N. F. I, 4 (Berlin, 1897) 47, n'ont vu dans cet ouvrage que l'œuvre d'un vulgaire faussaire.

[3] V. Byzantinoslavica XIII (1952) 1—45, 189—226.

[4] Les methodes de datation employées par les auteurs des XVIe et XVIIe s. sont assez spéciales. Ainsi, le fait que le Yossipon renferme, entre autres, une traduction en hébreu du *„Roman d'Alexandre"* du Ps.-Callisthène, avait été considéré par Azariah Dei Rossi (*Meor Enayim*, Mantoue, 1573) comme une preuve certaine que l'ouvrage entier devait être d'époque tardive. Or, précisément ce fragment est peut-être un des éléments anciens du Yossipon: on sait que le „Roman d'Alexandre" a probablement été écrit à Alexandrie à l'époque ptolémaïque; des adaptations grecques du IIIe s. de notre ère sont connues; la traduction latine de Jules Valère fut exécutée avant 340; des traductions anciennes arménienne et syriaque sont attestées par les auteurs du Ve s. Il eût été étonnant que la littérature juive ne se soit pas emparée de cette œuvre avant le Moyen-Age. — Pourtant, l'opinion de Dei Rossi, basée peut-être sur le fait qu'il ne connaissait le roman du Ps.-Callisthène que dans une version italienne tardive, a été acceptée; elle a été souvent répétée depuis et est encore reproduite dans la Jewish Encyclopedia (art. *Joseph ben Gorion*).

[5] Les auteurs juifs du XIIe s. ont souvent cité des passages du Yossipon qui existait déjà à cette époque sous forme de recueil [entre autres: David Qimhi de Narbonne (vers 1150), Abraham Ibn Ezra de Tolède (1092—1167), etc.]. Par contre, les

relativement récente à laquelle ces écrits ont été réunis et tendancieusement attribués à Joseph ben Gorion n'a, en somme, qu'une importance toute relative.

Aussi ne faut-il pas accorder trop de poids à l'opinion courante qui veut que deux éditions anciennes du Yossipon ne reproduisent qu'un texte « abrégé »;[6] il est probable que Seb. Münster, auteur de ces éditions,[7] a réellement eu en mains des manuscrits partiels de ce qui est devenu le Yossipon. Peut-être même le *Vatic. hebr.* 464, qu'on considère comme une copie manuscrite de l'édition de Bâle, remonte-t-il à une date plus ancienne? — Le problème, en tout cas, ne peut encore être considéré comme définitivement résolu.

L'édition juive généralement citée est celle de Venise de 1544. Elle a été souvent réimprimée et est censée reproduire un texte imprimé à Constantinople en 1510.[8] Par contre, l'édition *princeps*, imprimée à Mantoue vers 1476 est rarement consultée.[9] Alors que l'édition de Venise reproduit un texte compilé par R. Yuda Léon ben Moshé Moskoni,[10] celle de Mantoue restitue un texte très différent, établi par Abraham Conath.[11]

---

fragments traduits en arabe dans le *Paris. ar.* 287 se présentent comme des œuvres séparées (XII[e] s.) et le dictionnaire hébreu persan de Salomon ben Samuël (XIV[e] s.) ne mentionne que l'un des livres qui forment le Yossipon, les *„Chroniques du Deuxième Temple" (dbry hymym byt hšny)*. Le *Paris. ar.* 326 (XIII[e] s.) ne renferme que quelques fragments des premiers livres du Yossipon; il en est de même du *Paris. ar.* 750.

[6] Notamment, J. Gagnier dans sa préface au *Josippon sive Josephi Ben Gorionis historiae judaicae libri sex ...*, Oxonii e theatro Sheldoniano, 1706.

[7] *Compendium elegans historiarium Iosephi ...* Wormaciae, 1529; et *Iosephus Hebraicus, diu desideratus, et nunc ex Constantinopolitano exemplari iuxta Hebraismum opera Sebastiani Munsteri versus ...* Bâle, 1541.

[8] L'édition de Constantinople de 1510 est très rare; on mentionne l'exemplaire de la Bodléienne (*op. ad.* 4°, IV, 391) qui a été utilisé par Gagnier. A ma connaissance, l'imprimerie n'a fait son apparition en Turquie que bien après 1500, — après l'établissement des Juifs expulsés d'Espagne par le décret de 1492. Etant donnée la grande similitude entre l'exemplaire d'Oxford et l'édition de Venise de 1544, on peut supposer que l'édition dite de Constantinople fut, en fait, imprimée à Venise avec une fausse indication d'origine.

[9] L'édition de Mantoue, très rare, est représentée à la Bibliothèque Nationale de Paris par un exemplaire complet (*Vel.* 1163) et un deuxième exemplaire auquel manquent les fol. 1 et 10 (numérotés resp. 9 bis et 17 bis) (*Paris.* hebr. 1308).

[10] On suppose généralement que Moskoni vécut à Constantinople au XII[e] ou au début du XIII[e] s. Dans sa préface, reproduite dans l'édition de Venise de 1544 et dans le *Paris. hebr.* 1280, il déclare avoir reconstitué l'ouvrage en réunissant quatre livres fragmentaires, un cinquième plus complet et divers autres fragments. Une autre version de sa préface, dans laquelle la date de naissance de Moskoni est indiquée comme étant 1328, a été publiée dans *Oṣar Tob* I, (1878) 17 sq. (*Jewish Encycl.*, art. *Joseph ben Gorion*); mais cette date n'est probablement pas authentique.

[11] Dans sa postface, Abraham Conath, *medicus Constantinopolitanus* (Seb. Münster), déclare qu'avec l'aide de Dieu il a pu écrire le livre entier en quarante-neuf jours; mais aucune date précise n'est indiquée. Comme il le dit par ailleurs, il n'a pas reproduit fidèlement un manuscrit ancien, mais a arrangé et réuni en un volume ce qu'il a lu dans les livres attribués à Joseph ben Gorion.

La seule comparaison de l'édition *princeps* de Mantoue avec celle de Venise, permet de constater que les textes qui ont été à la base de ces éditions ont reçu des additions très diverses. Dans l'édition de Venise, indépendamment du travail de refonte accompli au XV^e^ s. par David Ibn Yahya d'Imola (en Italie), plusieurs passages qu'on retrouve dans le *Paris. hebr. 1280* (achevé en 1472) se reconnaissent facilement comme des interpolations anciennes. Entre autres, on y relève la relation du couronnement d'un empereur, présentée comme étant la cérémonie qui se serait déroulée à Rome lors du prétendu couronnement de Vespasien.[12]

Ce passage a, naturellement, éveillé les soupçons des premiers traducteurs. D. Kiber[13] refusa de traduire ce chapitre en latin et François de Belleforest[14] n'en donna qu'un résumé en français.

Kiber, qui ne semblait pas très sûr des dates, avait cru voir dans cette interpolation un récit du couronnement d'Othon III, « en l'an 1002, deux cent un ans après le couronnement de Charlemagne(!)»; Belleforest admit cette identification en modifiant seulement la date (998 au lieu de 1002). Mais les circonstances du couronnement du jeune empereur de 16 ans, qui destituait le pape pour se faire couronner à Rome par un de ses cousins, provoquant ainsi la révolte sous laquelle il devait succomber quatre ans plus tard, ne pouvaient en aucune façon cadrer avec ce qu'on lit dans le Yossipon. De même J. Gagnier, dans sa traduction latine, supposa qu'il devait s'agir du récit entièrement fantaisiste du couronnement d'un empereur du saint Empire germanique.[15] Cette opinion fut

---

[12] Comme on le sait, la mort de Néron en 69 provoqua des troubles à Rome: Galba, puis Othon s'emparèrent du pouvoir et Vespasien rendit hommage à l'un comme à l'autre. A la chute d'Othon, Vitellius voulut se rendre maître de l'empire. Soutenu par Mucianus, gouverneur de Syrie, Vespasien se fit proclamer empereur alors qu'il commandait l'armée de Palestine. Les troupes de Pannonie et de Mœsie combattirent pour lui en Occident et prirent pour lui la ville de Rome le 22 Décembre 69. Le sénat romain dut s'incliner et, par la *Lex de imperio Vespasiani*, appelée aussi *lex regia*, délégua à Vespasien le pouvoir impérial. Le nouvel empereur n'arriva à Rome qu'en 70, après un long voyage à travers les provinces de l'empire.

[13] *Historia Belli Iudaici ex Hebraeo quem Iudaei hodie vocant Iosiphon, translata per Davidem Kyberum Argentinensem.* Argentorati, 1550, 138.

[14] *Histoire de la guerre iudaique, tiree de l'hebrieu de Iosephe par David Kiber et mise en Françoys, avec additions extraictes d'Egesippe, par François de Belleforest, Comingeois,* in *Histoire de Fl. Iosephe, ... Revue et corrigée sur le Grec par Gilbert Genebrard.* Paris, 1578, II, 425; « Ce qui s'ensuit au livret de cette histoire ne ressort en rien de l'antiquité et moins de la vérité de l'élection et sacre des Empereurs anciens de Rome, du temps que mesme encore ils estoient idolatres. Car il fait mention de septe electeurs de l'Empire d'esquels la memoire n'estoit point encore nee: tant s'en faut que l'usage en fust reçeu, lequel print commencement après que les successeurs du sang de Charles le grand perdirent le tiltre et insignes de l'Empire, et qu'Othon troisième fust sacré et couronné en Allemaigne, et fust faicte l'ordonnance des electeurs de l'Empire telle qu'on la voit aujourd'hui, l'an de grâce neuf cens nonante huict. »

[15] op. cit., 341, note: *Fingit hic Fabulator Josephus, id est, se ipsum vinctum a Vespasiano Romam perductum fuisse, ut ibi spectator adesset ejus Coronationis, quam*

reprise par F. Breithaupt.[16] J. Basnage[17] crut, à son tour, pouvoir identifier l'empereur en question et supposa qu'il devait s'agir du couronnement d'Othon le Grand en 962. Cette opinion est encore couramment admise et certains vont même jusqu'à supposer que nous pouvons voir dans le texte hébreu le seul témoignage contemporain de cet événement historique.[18]

Le fragment qui nous intéresse ici ne figure ni dans l'édition de Mantoue, ni dans celle de Worms; le texte de l'édition de Bâle s'arrête à la mort de Caligula. Dans l'édition de Venise, comme dans le *Paris. hebr.* 1280, il est introduit dans un long passage, lui-même interpolé, dont de larges fragments semblent provenir d'une « autobiographie » de Josèphe (appelé Joseph ben Gorion par les copistes du Yossipon). Si l'on avait tenu compte du fait que les manuscrits reproduits tant par le *Paris. hebr.* 1280 que par l'édition de Venise provenaient de Constantinople, il aurait été naturel de supposer que le rite du couronnement qu'on y trouve transcrit ne pouvait se rapporter qu'à une cérémonie byzantine. Une analyse des données topographiques et autres, que contient ce passage, confirment cette opinion. Moskoni a visiblement reproduit ici un écrit ancien d'un juif de Constantinople; il aura probablement jugé utile de l'insérer, comme une glose, dans l'œuvre du pseudo-Joseph ben Gorion.

La langue de ce fragment tranche nettement non seulement avec celle du texte principal,[19] mais aussi avec celle des autres passages interpolés. On a nettement l'impression que l'auteur écrivait en une langue qui ne lui était pas familière. Mais, indépendamment de ces faiblesses, certaines particularités laissent supposer que le texte retrouvé devait, à l'origine, se présenter sous une forme assez différente de celle qui nous a été transmise par Moskoni: le fragment original devait mentionner des noms propres, des titres précis que le copiste, dans son désir d'antidater le texte, a délibérément remplacés par des formules vagues en mauvais hébreu.[20]

Malgré ce travail destructif accompli par le copiste, on peut essayer

---

describit cum omni illa Ceremonia inaugurationis Caesarum, qualis longe post tempora Caroli Magni sub Romanis pontificibus instituita fuit, praesentibus nempe, et ministrantibus Septem Imperii Electoribus cum toto illo apparatu quem fuse et lepide narrat. Lege Lector et mirare hominis ingenium!

[16] *Josephus Gorionides, sive Josephus Hebraicus, juxta venetam editionem et cum exemplari constantinopolitano ... collatus ... a Johanne Friderico Breithaupto.* Gothae, 1707, 664—673.

[17] J. Basnage, *Histoire des Juifs depuis Jésus Christ jusqu'à présent*, VII. Paris, 1710, 89.

[18] The Jewish Encyklopedia, art. *Joseph ben Gorion.*

[19] Seb. Münster, dans sa préface à l'édition de Bâle (1541), avait été frappé par la pureté de la langue — *et stilo hebraico elegantissimo et vero biblico, longe discrepante a stilo modernorum rabbinorum* — du texte qu'il faisait éditer. En effet, l'édition de Bâle se signale par l'absence presque totale d'interpolations tardives.

[20] En particulier, l'expression *zh* « un tel » qui revient si fréquemment, ne semble pas avoir appartenu à la version originale; l'expression *hmtqsr* « celui qui va être promu empereur » paraît avoir remplacé le nom d'un souverain; etc.

d'identifier l'empereur byzantin dont le couronnement nous est raconté dans ce chapitre interpolé dans le Yossipon. L'analyse du texte et la comparaison avec certaines pages du Livre des Cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète[21] (LdC) laissent, en effet, supposer qu'il pourrait bien s'agir ici d'une relation du couronnement de Léon Ier, proclamé empereur de Byzance le 6 février 457. De nombreux détails semblent avoir été notés par un témoin oculaire; d'autres semblent pris à des récits d'autres témoins, à des racontars même. Mais, dans l'ensemble, cette narration présente souvent plus de vraisemblance que la relation de Pierre le Patrice, telle qu'elle a été recopiée et refondue par le rédacteur du Livre des Cérémonies.

Naturellement, il ne faut pas se laisser arrêter par le fait qu'il est question de Rome dans ce fragment: au Ve s., le nom officiel de la ville de Constantinople était « la Nouvelle Rome » et jusqu'à nos jours les habitants grecs de Constantinople se sont appelés « Romains » Ῥωμαῖοι; leur langue est « le romain » τὰ ῥωμαϊκά. C'est là l'erreur de base, commise par les auteurs du XVIe et XVIIe s. qui se sont intéressés au Yossipon, d'avoir cherché l'explication du texte à Rome et de n'avoir même pas songé à le rapprocher de Byzance. Dès que l'on tient compte du fait que Constantinople était la capitale de l'Empire romain d'Orient, beaucoup de renseignement qualifiés jusqu'ici de « hautement fantaisistes » s'expliquent facilement et la cérémonie décrite comme étant celle du conronnement d'un « empereur Romain » acquiert la valeur d'un témoignage important — malgré les déformations du texte.

Le couronnement de Vespasien

L'histoire du couronnement de Vespasien est rapportée de plusieurs façons dans les diverses éditions du Yossipon. Le *Paris. hebr.* 1280 (que nous suivons ici) donne deux versions différentes. La première, — qui ne se retrouve pas dans l'édition de Mantoue et qui ne nous intéresse pas pour la présente étude, — est rapportée ici à titre de curiosité: elle suit assez fidèlement, en l'abrégeant, la version qu'on lit dans le Flavius Josèphe grec (*B. J.* IV, X. 2—4), mais est en contradiction avec toutes les traditions rabbiniques qu'on trouve dans le Talmud et les Midrashim (*Git* 56 b; *Thr. r.* 55 b; et *pass.*).

Paris. hebr. 1280; fol. 144 v. — Ch. 209.

Et tous les princes (généraux) romains qui étaient autour de Vespasien se consultèrent pour faire régner Vespasien et le proclamer empereur, et pour lui confier le gouvernement sur tout l'empire des Romains en qualité de roi des rois et d'empereur. Et tous furent du même avis. Ils se rendirent donc auprès de Vespasien et lui dirent: « C'est

[21] Ed. Bonn (1829) I, 410—417 et Commentaires de J. Reiske, Bonn (1830) II, 409—413.

toi qui dois régner sur nous, car à toi est échue la royauté et l'empire de Rome. C'est un homme comme toi qui doit régner sur nous et être empereur dans l'empire suivant le droit impérial. Règne maintenant suivant les aspirations de ton cœur: à toi d'ordonner et à nous d'exécuter ».

Mais Vespasien hésita à les écouter et n'accepta pas de régner sur eux. Eux cependant étaient plus forts que lui; ils l'élevèrent et l'assirent sur le trône royal et placèrent sur sa tête le diadème royal et la couronne impériale. Mais lui, lança la main pour débarrasser sa tête du diadème royal et de la couronne impériale, car il ne voulait ni régner ni devenir empereur.

Les Romains envoyèrent alors un homme d'épée et lui firent répéter: « Règne sur nous et n'hésite pas. Car, si tu hésites encore à régner, tu mourras de mort par la mort de l'épée ». — Et Vespasien eut peur, car ils n'hésiteraient pas à exécuter leur menace et voudraient le tuer. Il eut peur qu'ils le tueraient. Il accepta donc le pouvoir impérial et toute l'armée lui prêta serment; et lui conclut avec eux (les Romains) l'alliance et les accords solennels suivant le droit impérial, et il s'assit sur le trône de la royauté, et il fut empereur et roi des rois.

La deuxième version, dans laquelle Moskoni a introduit un long passage interpolé, — dont notre fragment fait partie, — se retrouve dans l'édition de Mantoue, où nous avons peut-être l'aspect original du texte:

Paris. hebr. 1308; fol. 115 r.

A cette époque, Vespasien envoya Antonius et Mucianus (?) pour qu'ils aillent combattre contre Vitellius plusieurs jours (jusqu'à) et le tuer. Et dans cette guerre tombèrent quatre-vingt mille Romains, jeunes vaillants guerriers, à l'intérieur de Rome. Et Vespasien apprit que Vitellius avait été battu et que les deux généraux, qu'il avait envoyés là, avaient pris le pouvoir. Il se hâta donc d'aller à Rome pour faire confirmer sa royauté.

Et quand Vespasien décida d'aller au pays des Romains, il laissa son fils Titus à Alexandrie, et avec lui la moitié de l'armée des Romains, et il lui ordonna d'aller à Jérusalem pour l'investir. Et Titus alla d'Alexandrie à Nicopolis, ...

Ce court passage a été considérablement amplifié par Moskoni; il sert d'introduction à la longue interpolation dont notre fragment fait partie:

Paris. hebr. 1280; fol. 146 v.

A cette époque, Vespasien envoya Antotnos et Markiménos, deux de ses grands généraux et savants conseillers, pour qu'ils aillent à Rome afin de combattre Voutelin pendant plusieurs jours pour le tuer et, ensuite, il irait lui-même là-bas pour se faire couronner empereur suivant la loi du droit impérial à Rome et pour faire renouveler la couronne de sa royauté là-bas. Et les deux généraux susnommés allèrent à Rome et, grâce à leur savoir, ils réunirent pour eux une armée très puissante. Et ils combattirent contre Voutelin et ils le firent tuer. Et dans cette guerre tombèrent soixante dix mille jeunes gens d'entre les jeunes gens des Romains, à l'intérieur de la grande ville de Rome. Et Vespasien apprit que Voutelin avait été battu et qu'il était mort et que ses généraux qu'il avait envoyés là-bas avaient pris le pouvoir. Il se hâta donc d'aller à Rome pour s'y faire couronner empereur suivant les dispositions de la loi romaine et pour renouveler la couronne de sa royauté et prendre réellement en mains le gouvernement.

Il divisa donc tout son peuple et son armée par moitiés; il fit aller une moitié à l'aide (des combattants) et à la guerre, et l'autre moitié il la laissa auprès de Titus son fils pour marcher contre Jérusalem.

L'interpolation, qui commence ici, est composée de plusieurs fragments, dont quelques-uns appartiennent à une autobiographie de Josèphe, comme il a déjà été dit. Comme ailleurs dans le Yossipon, Josèphe est appelé « Joseph ben Gorion ». Voici le début de l'interpolation:

Et ce fut au moment où Vespasien allait se rendre au pays des Romains, comme nous, l'avons dit, et qu'il allait laisser son fils Titus au milieu de terribles combats, qu'il lui commanda en disant: « Ne bouge pas d'ici à moins que je ne t'aie envoyé une lettre de Rome et t'aie conseillé ce que tu auras à faire et comment tu investiras Jérusalem. » — Et il lui répondit: « Je ferai, mon père, comme tu l'as dit. Commande-moi, et moi j'exécuterai tes ordres. »

Et Vespasien l'empereur fut conduit à Rome; et ce fut pendant son voyage qu'il fit pour renouveler sa royauté: Et il fit aller avec lui Agrippa et Monobaze son fils, car il s'était dit: peut-être me trahiront-ils. Et avec eux lui, il me fit aller, moi, Joseph le prêtre, fils de Gorion le prêtre, prisonnier dans des liens de fer, car ses conseillers lui avaient dit: « C'est vrai que tu as vu un miracle par Joseph, le jour où il fut conduit vers toi, et son esprit non plus ne s'est pas élevé pour tromper par tromperie, car c'est un homme honnête. Mais, qui sait? Après notre départ d'ici il peut changer d'avis et s'apitoyer sur son peuple, et s'enfuir à Jérusalem. Alors, il mettra sa force et sa science à leur service, ... et le peuple de Jérusalem le proclamera roi et il sera un satan pour nous. — Mais, toi aussi, puisque tu vas à Rome, tu as besoin de lui car il est savant et fidèle conseiller pour tous ceux qui écoutent ses conseils, et en tout ce qu'il entreprend il réussit. »

Et quand Vespasien entendit ces paroles, elles eurent du poids à ses yeux. Et il me fit aller avec lui, prisonnier dans le bronze, enchaîné dans le fer, en compagnie du roi Agrippa et de son fils Monobaze. Mais eux allaient avec moi, sans être ligotés dans des liens, ni aux mains ni aux pieds: ils étaient seulement surveillés par des gardiens pour qu'ils ne se dispersent pas d'ici et de là.

(Ch. 221; **fo. 147 r.**) Et quand Vespasien arriva à Rome, tous les habitants de la ville sortirent à sa rencontre et le reçurent avec de grands honneurs et avec joie et allégresse, et ils lui annoncèrent qu'ils agréaient de le voir gouverner et régner suivant le droit impérial. Il ordonna donc qu'on me mît en prison et qu'Agrippa et son fils Monobaze agissent à leur guise. Ce fut donc le lendemain de ce jour que tous les patrices romains se réunirent pour investir Vespasien dans la dignité impériale suivant le droit romain, et le roi Agrippa était avec eux et il était accompagné de Monobaze son fils.

Et il fut agréable au chef de la prison de Rome de me faire surveiller par des gardiens et de me conduire au lieu où se pratique le couronnement impérial, pour voir comment on investit les empereurs suivant le droit romain. Cela lui plut et il fit comme dit. Il me fit conduire au palais royal des empereurs. Je fus enserré dans des liens de fer et il me fit monter avec lui en un endroit d'où je vis tout ce qui se faisait.

Le passage qui nous intéresse ici particulièrement fait immédiatement suite à l'alinéa précédent. Dans le *Paris. hebr.* 1280 il figure comme chapitre 222 (fol. 147 r.); dans l'édition de Venise de 1544 il se trouve au Livre VI, chapitre 77. Nous suivons le texte du manuscrit; les variantes

importantes de l'édition de Venise (Ed. V.) sont signalées en notes; nous négligeons les différences de graphie et les variantes secondaires.

LA CEREMONIE DU COURONNEMENT.

Voici le rite d'un couronnement impérial *(mᶜśh mšpṭ hqsrywt)* suivant le droit qui existe à Rome:

Tous les patrices des Romains *(zqny hrwmyym)* et les sénateurs *('nšy hᶜṣh)* conduisent celui qui doit être promu empereur depuis le temple de leur dieu; et, devant lui, on fait résonner des cymbales et des cythares et toutes sortes d'instruments pour le chant et la danse, et l'on fait sonner agréablement[22] les trompettes, jusqu'à arriver avec lui à environ deux mille aunes du palais royal. Car le palais royal se trouve dans la première région de la ville,[23] près de la côte de la mer, à peu de distance de la ville même, et il lui est accolé par le petit stade qui peut contenir dans la première cour mille[24] cavaliers à cheval.

Et, quand ils arrivent à cet endroit, sept dignitaires *(mlkym)* investis *(mwktrym)* par l'empereur, élus par le sénat romain, s'approchent de lui. Et deux d'entre eux lui amènent un cheval blanc, harnaché de manière à ce qu'un cavalier puisse y monter,[25] et tous deux le tiennent par ses rênes; et ses rênes[26] sont l'une à droite et l'autre à gauche. Et les deux autres apportent devant lui une échelle à sept marches, en or, pour qu'il grimpe par elle pour monter à cheval. Et deux autres s'agrippent au cheval devant eux, aux côtés du cavalier, l'un à droite et l'autre à gauche, jusqu'à ce que le cavalier soit monté à cheval au moyen de cette échelle. Et deux d'entre eux, quand il est déjà à cheval, se tiennent des deux côtés du cheval, l'un par ici et l'autre par là, et le cavalier s'appuie sur chacun d'eux par sa main ou par son pied, d'ici et de là, et on le conduit au palais royal.

Et, pendant la marche, deux dignitaires précèdent le cheval, pas après pas,[27] et le septième dignitaire marche en avant de tous, l'épée nue à la main; et devant lui, mille vaillants hommes, l'épée à la main, marchent à pied. Et l'on n'entend ni une voix, ni une parole, ni un bruit léger; et même la voix des instruments de musique s'est tue. Et le septième dignitaire qui marche en premier crie à haute voix et dit ces paroles:

« Avez-vous vu l'homme que Dieu, le Dieu de l'Univers, a choisi[28] pour qu'il gouverne sur les habitants de son pays et pour qu'il règne dans le monde suivant le droit de l'empire? — Le voilà, c'est lui! Car c'est de Dieu que lui vient la royauté et c'est de Lui que lui arrive la gloire. Le Dieu, qui a satisfait aux demandes de son cœur pour l'élever et le faire monter aujourd'hui aux hauteurs de la dignité d'empereur, mettra en son cœur (le pouvoir) de conduire les rois de la terre et ses habitants dans le chemin de la droiture, et de les juger suivant la loi de la justice, et d'écarter le mal et la

---

[22] *wmryᶜym* — ? — Ed. V.: *wmnᶜym* — sens également douteux.

[23] *bṣd 'ḥd* — Ed. V: *bṣd* ᵓ « dans la première région ».

[24] Ed. V: « cent mille ».

[25] *mwkn lrkwb rwkb ᶜlyw* — Ed. V: *mwkn rwkb ᶜlyw.*

[26] *wsrnw* — lire prob. *wrsnw* — Ed. V: (om). — V. commentaire.

[27] Ed. V: Pendant que les deux premiers dignitaires font marcher le cheval pas à pas...

[28] *'šr bḫr bw h'lwhym 'lhy ᶜwlm* — Ed. V: *'šr śm bw 'lhy ᶜwlm* — en qui le Dieu de l'Univers a mis (le pouvoir)...

violence du monde, et d'enfermer à jamais[29] les méchants et les iniques et de les tenir prisonniers et de les tuer[30] et de les abattre et de les achever, afin qu'ils n'errent pas dans le pays pour égorger les pays et les habitants du monde, et ne se sentent pas forts de maltraiter et commettre des actes de brigandage. Et Lui, — dans Sa grâce et Son empire qui est grand et puissant, plus que tous les empires, au point que personne ne saurait arriver par l'arrangement du discours jusqu'à Son élévation, — qu'Il raffermisse et qu'Il élève et qu'Il renforce et qu'Il soutienne l'empire de Rome[31] et le droit impérial qui y est. Et qu'Il glorifie, et qu'Il élève, et qu'Il exalte, et qu'Il donne longue vie, et qu'Il donne le repos en héritage à notre seigneur, celui-ci, qui devient empereur à partir d'aujourd'hui. — Et dites: Amen! »

Et quand le dignitaire qui crie ces paroles a terminé, les six dignitaires restants, ses collègues, répondent après lui: « Amen ».

Après cela, les deux cavaliers qui se tiennent aux côtés de l'empereur qui va être promu, d'ici et de là, lancent chacun d'eux sept fois, d'ici et de là, des fleurs d'or pur au pauvre peuple qui marche loin des cavaliers, d'ici et de là, de crainte qu'ils ne chevauchent sur eux (d'être piétinés); et eux ils ramassent, chacun autant qu'il peut ramasser. Et ceux qui lancent ces fleurs, chacun d'eux les lance de toutes ses forces, pour lancer tantôt peu tantôt beaucoup. Et ceux qui lancent sont ceux-là même qui ont été élus par le sénat romain et ils sont destinés à devenir, — après [le couronnement de] l'empereur,[32] — celui qui est à sa droite: son second, et celui qui est à sa gauche sera le chef de toute l'armée des Romains et il aura pour charge de désigner les chefs des armées à la tête des peuples, quand les Romains enverront une armée là où ils l'enverront.

Ainsi donc, ce dignitaire qui marche à pied en premier, l'épée nue à la main, crie sept fois; et il crie à l'occasion de l'arrivée de celui qui va être promu empereur à la porte du stade où se trouve le palais royal. Il crie alors pour la septième fois et, quand celui qui va être promu empereur arrive à la porte du stade, il descend de cheval sur les épaules des sept dignitaires. Et là se trouve un siège de terre sèche seulement. Les sept dignitaires l'assoient là-dessus et lui remettent en mains un sceptre fait d'une branche de bois.

Ensuite on fait venir devant lui les conseillers de la ville de Rome et ses anciens. Ils portent le livre gardien de leurs libertés, qui est à Rome, et ils lui demandent de leur jurer qu'il n'y portera pas atteinte et qu'il ne conclura pas d'autres accords en dehors de ceux-ci après qu'il sera élevé à la dignité d'empereur. Et lui, prend le livre et le baise, feuillet par feuillet et page par page, et le place sur sa tête, et jure qu'il gardera tout ce qui y est écrit et encore qu'il ajoutera des droits favorables aux droits qui y sont inscrits, de manière à ce que ce soit profitable aux yeux des conseillers de Rome.

Après cela, il demande à entrer dans le stade: mais il est fermé. Et en haut de ses tours se tiennent les gardiens du stade, et ils lui demandent de leur jurer, à eux aussi, qu'il maintiendra les droits du stade (du palais?) et les droits de ses gardiens. Il jure donc qu'il fera ainsi, et alors les gardiens élèvent et fixent sa bannière et son enseigne sur la tour qui est près de la porte. Et celui qui va être promu empereur entre dans

[29] *b'd* — (?). — Ed. V: *bydw* — dans sa main.
[30] Ed. V: (om).
[31] *rwmh*. — Ed. V: (om).
[32] Ed. V: *'hry htqsr hqysr*.

la cour du stade et là on réunit tous les dignitaires qui se trouvent à Rome et ils disent ceci:

« Que le roi qui règne sur les rois veuille rendre empereur cet empereur-ci et que, dans le ciel, Il manifeste Sa volonté de le rendre empereur dans Son conseil, comme nous l'avons fait empereur sur terre ».

Et là, tous les dignitaires qui s'y trouvent se mettent en marche devant lui, à pied, et lui aussi les suit à pied, et ainsi ils entrent au palais royal où se trouve le trône du siège de l'empire. Et dans ce palais se trouvent deux trônes: l'un est le trône du siège de l'empire, et il est fixe; et le second est un trône qui a été fait pour la circonstance, afin que celui qui sera fait empereur s'y assoie jusqu'à ce qu'il soit fait empereur. Et quand l'empereur arrive au palais, il s'assied sur le trône qui a été fait (dressé?) pour la circonstance. Et l'on fait entrer tous les dignitaires qui se trouvent là; mais seulement après que se seront trouvés sept, pas moins, qui baisent ses deux pieds. Et après on baise[33] la terre devant lui.

Et ensuite on fait entrer sept prêtres (higoumènes — *hgmwnym*) d'entre les prêtres de son royaume, qui ont chacun sous leurs ordres vingt-quatre prêtres; et sous chacun de ces vingt-quatre prêtres seconds il y a cent vingt prêtres troisièmes. Et sous chacun de ces cent vingt prêtres troisièmes il y a cinq cents prêtres quatrièmes. Et ces prêtres premiers arrivent avec le plus grand prêtre de tous,[34] qui leur commande à tous, et c'est lui le prêtre de Rome, et il est le père de tous les prêtres qui sont dans le monde et dans l'empire. Et à Rome on l'appelle pape (pater — *p'ṭr*) et chez les Grecs patriarche (patron — *pṭrwn*).

Et le patriarche (*pṭrwn*) remet dans la main droite de celui qui va être fait empereur un sceptre de bois doré, une chemise sans fragments (sans couture), et à sa tête est attachée une petite bourse remplie de cendres [+ d'un homme mort]. Et il glisse à son petit doigt un anneau fait d'argent [= d'un os ※ d'un homme mort].[35] Et dans sa main gauche il place une coupe haute, au dessus de laquelle il y a une pomme d'or dans le genre d'une boule [= à l'aide de brides][36] pour symboliser la terre entière. Après ceci, il place la couronne royale sur sa tête et le fait roi.

Après avoir été couronné comme roi, le roi baise la main du patriarche susdit. Et le patriarche prend de ses mains la couronne impériale et la place sur sa tête par dessus[37] la couronne royale et il s'écrie à haute voix et il dit: « Vive notre seigneur l'empereur, pour la paix et la bénédiction et la gloire,[38] au-dessus de tous les rois de la terre. » — Et tout le peuple qui se trouve là répond ensemble, d'une seule voix: « Amen. » Et ensuite le patriarche l'embrasse de sa bouche et s'assied à sa droite. Et le second (après l'empereur), susnommé, comme déjà dit, s'assied à sa gauche. Et le chef de l'armée, le grand, le susnommé comme déjà dit, se tient debout devant lui, l'épée nue à la main.

Et ensuite l'empereur fait libérer tous ceux qui sont en prison pour questions d'argent, en payant pour eux (leurs dettes), et il fait affranchir ceux qui sont chargés de chaînes.

---

[33] *ynšqw rglyw šnyhm, w'ḫr ynšqw* ... — Ed. V: *ynšqw rglyw whm ynšqw* ... — qui baisent ses pieds, et eux baisent ...

[34] *šbkwlm* — Ed. V: (om).

[35] V. commentaire.

[36] *tpwḫ zhb kdwry* — Ed. V: *tpwḫ blwry* — V. commentaire.

[37] *'l ktr mlkwt* — Ed. V: *lktr mlkwt* — à la place de la couronne royale.

[38] *wlgdwlh* — Ed V: (om).

En ce jour-là, l'empereur va au palais du patriarche et c'est là qu'il prend le repas du matin ainsi que le repas du soir avec les sept dignitaires premiers qui s'occupent des charges impériales, et avec les sept prêtres premiers qui s'occupent aussi des charges de celui-ci (du patriarche). Et le soir on le conduit au palais royal et il y dort. Et c'est là qu'il demeure avec le gouvernement, pour condamner ou libérer suivant son bon vouloir. Et il ne sort pas du palais royal, si ce n'est une fois par mois, le jour où l'on aperçoit la lune après qu'elle s'est renouvelée dans le mois.

La fin de l'interpolation

Le texte du Yossipon dans la rédaction d'Abr. Conath (éd. de Mantoue) (*Paris. hebr.* 1308, fol. 115 r.) enchaîne (V. p. 48) :

... *il laissa son fils Titus à Alexandrie, et avec lui la moitié de l'armée des Romains, et il lui ordonna d'aller à Jérusalem pour l'investir.* Et Titus alla d'Alexandrie à Nicopolis, et là il monta à bord d'un voilier et se rendit à Thanis. Et il partit de là et se rendit à Héraclée *('rlqyh)* et il quitta Héraclée et arriva à Philippe *(plysys)* .....

Mais dans la version de Moskoni, après la description du rite de couronnement impérial, nous trouvons encore une longue histoire empruntée à cette « autobiographie » dont il a déjà été question. Josèphe raconte en détail toutes les intrigues d'Agrippa à Rome, dans le seul but de lui nuire. Mais Vespasien lui témoigna malgré tout sa confiance; il le fit sortir de prison, lui demanda conseil et finalement le chargea de porter une lettre avec des instructions précises à Titus, qui devait toujours se trouver à Alexandrie. Josèphe n'hésita pas à mettre sa science militaire au service de l'empereur, car il savait que Dieu avait décidé de détruire Jérusalem et il ne voulait pas s'insurger contre le verdict divin. Cette histoire, très longue, remplit plusieurs chapitres du *Paris. hebr.* 1280; l'enchaînement avec le texte principal ne se retrouve (très déformé) qu'au fol. 149 r. (ch. 228) :

Et Joseph demeura auprès de Titus, à Alexandrie, tout un mois, ... et après cela il se concerta avec lui pour monter contre Jérusalem pour l'investir. Car Josèphe savait que ceci était (le verdict) de Dieu, et un mortel ne saurait changer la parole divine. Et Titus partit d'Alexandrie avec toute son armée et son camp et s'arrêta à Ekopolis *('qwpylws)* et de là il entra dans un navire et alla à Thanissa. Et il partit de là et allà à Oqlia *('wqly')*; et il partit de là et arriva à Philippe *(pwlps)* ... ...»

Le *Paris. hebr.* 1280 et l'édition de Venise reprennent ensuite la suite du texte, comme dans l'édition de Mantoue, avec des variantes et d'autres interpolations dont certaines méritent une étude sérieuse. L'édition de Mantoue offre, pour sa part, d'autres additions au texte primitif qui devront faire l'objet d'autres études.

COMMENTAIRE

Comme déjà dit, le rite de couronnement reproduit par le Yossipon dans la rédaction de Moskoni semble se référer à un cas précis: le couronnement de Léon Ier. Le récit de cette cérémonie, rapportée par Pierre le Patrice, a probablement été fortement remanié par le copiste qui a introduit ce chapitre (91) dans le LdC;[1] le texte grec dont nous disposons actuellement ne semble pas être la copie fidèle d'un écrit contemporain de l'évènement et, sur certains points, il est en contradiction avec d'autres narrations.[2] D'autres renseignements doivent cependant être exacts, mais les termes dans lesquels ils sont rapportés laissent planer des doutes qui en rendent la compréhension assez malaisée.

Le LdC sépare les cérémonies du couronnement de Léon Ier en plusieurs épisodes, chacun comportant plusieurs étapes:

1. *De l'Hebdomon à la Porte Dorée:*

D'après le LdC (410,8), Léon Ier fut proclamé empereur ἐν τῷ κάμπῳ, à l'Hebdomon. Le texte mentionne ici la présence d'Anatole, archevêque de Constantinople, et d'un certain Martial le Magistre. Par d'autres sources[3] nous savons que Léon Ier fut proclamé empereur par Aspar, chef de l'armée: il est étrange que le nom de ce personnage important ne soit jamais cité dans le LdC.

Accompagné des acclamations de l'armée, Léon Ier se rendit au « Tribunal », où Bousalgos *campiductor* lui posa sur la tête un torques(?) (μανιάκις) (411, 5); un autre torques(?) lui fut glissé à la main droite par Olympios, autre *campiductor*. Puis, coiffé du diadème (411, 15) et toujours suivi des acclamations de l'armée, l'empereur fit son entrée en ville 412, 18), probablement par la Porte Dorée.

2. *De la Porte Dorée à la muraille Constantinienne:*

A l'entrée en ville de l'empereur, en un endroit qui n'est pas autrement désigné, « le reste s'est fait suivant la règle » (412, 18). Après la lecture du *libellarion* (μετὰ οὖν τὴν ἀνάγνωσιν τοῦ λιβελλαρίου) et certaines autres formalités (que le Yossipon ne mentionne pas), l'empereur se rendit εἰς τὸν παπιλεῶνα. τὴν ἐκκλησίαν[4] où l'évêque ne se trouvait pas (413, 1). Monté sur un cheval blanc, l'empereur se rendit ensuite à l'église de St. Jean Baptiste[5] et fit déposer sa couronne sur l'autel (413, 12).

---

[1] R. Guilland, *AIPHOS* X (1950) 302, n. 3 pense que les additions au texte peuvent dater du VIe s.

[2] V. notamment l'étude de W. Ensslin, *Zur Frage nach der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen . . .*, Byz. Zeitschr. 42 (1942/6) 101—115; 369—372.

[3] Léon Grammatikos (B. 113,2) ne mentionne pas la présence de l'archevêque à l'Hebdomon, mais rapporte que Léon Ier fut élu par Aspar et Ardabour.

[4] Il est possible qu'il faille identifier l'église du παπιλεῶν avec le martyrion des saints Carpe et Papylos, situé sur la rue qui, de la Porte Dorée, mène à l'Hélénianon (V. A. M. Schneider, *Byzanz*, in Istanbuler Forsch. VIII (Berlin, 1936) 1—4.

[5] L'église de St. Jean Baptiste, qu'il ne faut pas confondre avec l'église de l'Hebdomon, devait se trouver sur le parcours du Papiléon à l'Hélénianon, probablement près de la muraille Constantinienne.

3. *De la muraille Constantinienne à l'Hélénianon:*

En suivant le LdC, l'empereur, coiffé de la couronne, remonta à cheval et se rendit à l'Hélénianon.[6] Il y fut reçu par le gardien du palais; les vestiteurs lui présentèrent la « croix » (probablement l'enseigne impériale, — V. inf.) dont ils avaient la garde, et l'empereur entra au palais de l'Hélénianon où il changea d'habits (414, 1).

Si l'on tient compte du facteur temps, on doit supposer que Léon Ier passa la nuit à l'Hélénianon. La proclamation à l'Hebdomon a dû occuper toute la matinée et l'empereur n'aura pu se mettre en route vers la capitale que dans l'après-midi. En comptant les haltes qu'il a dû faire après son entrée en ville, il n'a pu arriver au palais de l'Hélénianon qu'à une heure assez avancée et, en février, la nuit tombe vite à Constantinople. Du reste, rien ne nous dit que le reste des cérémonies se fit à la lueur de torches.

Pour les habitants de Constantinople, l'entrée officielle de l'empereur ne devait avoir lieu que le lendemain matin. Ceci explique pourquoi l'auteur du fragment recopié dans le Yossipon a pu considérer l'Hélénianon, « à environ deux mille aunes du palais », comme le vrai point de départ du cortège impérial. La proclamation de Léon Ier, treize jours après la mort de Marcien, a dû se faire dans une sorte de fièvre à laquelle le peuple de la ville ne participa pas: ce n'est que le lendemain que la foule prévenue a pu s'amasser pour assister au passage du souverain.

Du reste, une curieuse coutume rapportée par le Ps.-Codinos (B. 32)[7] rappelle que les sorties solennelles de l'empereur ne se faisaient que le matin pour éviter la présence d'ivrognes sur le parcours du cortège (V. inf. p. 61 sur la coutume de lancer les sachets de monnaie « très loin »).

Le texte recopié dans le Yossipon ne nous donne que peu de renseignements rétrospectifs sur les cérémonies qui se sont déroulées la veille, jusqu'à l'arrivée de l'empereur à l'Hélénianon.

Les patrices des Romains: Le terme *zqn*, textuellement « barbu », est employé dans le langage biblique dans le sens de « vieux, âgé ». L'hébreu rabbinique a parfois conservé cette acception, mais l'a plus souvent étendue jusqu'à en faire un titre.[8] Dans les fragments anciens du Yossipon, *zqn* désigne les sénateurs; les consuls sont appelés *yšyš* « très ancien, vénérable ». Notre fragment distingue les « membres du conseil » (*ʾnšy hʿṣh*) de l'Etat et de la Ville des simples « barbus », ce qui force à donner ici au terme *zqn* le sens de « patrice ».

---

[6] L'Hélénianon a pu être localisé par A. M. Schneider (*Byzanz*, 3): c'était le nom d'un quartier au sud du Xérolophos, entre la muraille Constantinienne et l'embouchure du Lycos. Il y avait là un palais (Procope, *Bello Pers.* 24, 30) célèbre pour ses bains auxquels Théodore le Lecteur fait allusion (*PG.* LXXXVI, 221 B, 225 C).

[7] V. traduction française de R. Guilland dans Byzantinoslavica XIII (1952) 235.

[8] Au sens propre, on était *zqn* à l'âge de 60 ans; cependant, on pouvait aspirer à ce titre à n'importe quel âge, si l'on avait acquis un certain degré d'instruction à l'académie rabbinique (*Hagg.* 14 a; *Kidd.* 32 b; j. Ber. 4,7 d).

Le temple de leur dieu: Cette expression curieuse désigne certainement une institution païenne. Dans la littérature rabbinique, le sénat romain a parfois été appelé « le temple d'Asmodée »;[9] vraisemblablement notre texte fait allusion au « Tribunal » de l'Hebdomon, où le premier cortège impérial s'est formé.

Cymbales et cythares: L'énumération des instruments de musique dans le texte hébreu est probablement influencée par des réminiscences bibliques (I S. 18.6). Le LdC ne mentionne aucun cortège impérial précédé d'instruments de musique; le Ps.-Codinos par contre (Ch. VI, Bonn 31 et 49, 3)[10] laisse supposer qu'un empereur victorieux était accompagné, au sortir de l'église, d'une fanfare composée de trompettes, de cors, de cymbales et de flûtes, aucun instrument « délicat » n'étant toléré en cette occasion.

Environ deux mille aunes du palais: D'après le texte hébreu, le cortège bruyant se disloqua à environ 1600 m de l'enceinte du palais impérial (l'aune de six palmes mesure env. 80 cm.). En tenant compte des autres données topographiques, cela situe la halte près de l'embouchure du Lycos, à l'endroit où devait se trouver le palais de l'Hélénianon mentionné dans le LdC. C'est probablement là que l'empereur passa la nuit.

4. *De l'Hélénianon au Palais Impérial:*

Le LdC donne deux versions assez divergentes de l'itinéraire suivi par le cortège impérial. D'après la première (414, 7—415, 13), l'empereur, après avoir changé de costume, se serait rendu d'abord au Forum de Constantin, puis, en passant par l'Augustéon, aurait assisté à une cérémonie à l'église de Sainte Sophie, et de là se serait rendu au Palais. D'après la deuxième version (416, 15—20), il serait arrivé directement de l'Hélénianon au Palais Impérial en passant par un endroit nommé ἡ πόρτη et un autre appelé « le forum » (sans autre indication). (V. inf. p. 62.)

En tenant compte des circonstances politiques qui ont porté Léon Ier au pouvoir, on peut supposer que ce deuxième itinéraire est plus vraisemblable; du reste, il correspond mieux à la distance de deux mille aunes indiquée dans le Yossipon.

L'auteur du fragment hébreu commence sa narration au départ du cortège solennel de l'Hélénianon, au moment où l'empereur, après une longue halte, monte sur un cheval blanc pour se rendre au palais impérial.

Le palais impérial: Le texte hébreu donne trois indications qui permettent de localiser le palais impérial: il était situé dans la « première région », il était placé au bord de la mer, et il se trouvait à peu de distance de la ville même. Ces données correspondent exactement à la situation du Grand Palais de Constantinople: il faut comprendre que le palais était séparé de l'agglomération urbaine proprement dite par des places vides assez vastes, comme l'Hippodrome, l'Augustéon, l'Acropole, et qu'il ne confinait à la ville même que par une mince bande de terrain: celle allant

[9] H. E. Del Medico, *Deux manuscrits hébreux de la Mer Morte.* Paris, 1951, 122 (IV, 11).

[10] Cf. la traduction de R. Guilland dans Byzantinoslavica XIII (1952), 235, 243.

du port du Boukoléon à la Sphendonè de l'Hippodrome. Le palais était entouré d'une muraille fortifiée; d'après le texte hébreu, à l'endroit où l'enceinte du palais touchait à la ville, — donc à l'angle occidental, derrière l'église des Saints Serge et Bacchus, — se trouvait une tour fortifiée qui gardait l'accès au « petit stade ».[11]

Le « petit stade »: Le terme *mgrš*, que nous traduisons par « stade », est employé dans l'hébr. bibl. pour désigner un terrain libre, une banlieue non bâtie (Ez. 45.2, 48.17); le vocable est certainement à rapprocher de la √ *grš* « chasser, expulser » et c'est dans ce sens qu'il est employé dans la litt. rabb.[12] Fort probablement, l'auteur du fragment hébreu a voulu traduire une expression grecque: s'agit-il du *kynègion* ou « hippodrome couvert » qui se trouvait entre l'église de St. Serge et l'enceinte du palais? pensait-il au « petit Tzykanistèrion » (Patria, ed. Preger, II, 125), stade qui fut englobé dans l'enceinte du palais et fut appelé plus tard ἡ αὐλή (Théoph. Cont. 325, 336)? Malgré l'exagération évidente du narrateur, on peut relever de ce passage que le « petit *mgrš* » était destiné à l'évolution de nombreux cavaliers.

Sept dignitaires investis: Pour l'auteur (ou le copiste) de ce passage, tous les dignitaires étaient des « rois » et toute investiture équivalait à un « couronnement ». Quoi qu'il en soit, d'après le texte hébreu les dignitaires étaient élus par le sénat; l'empereur devait confirmer l'élection et leur donner l'investiture.

Dans la deuxième version du LdC (416, 15—20), six de ces dignitaires sont mentionnés par leurs titres militaires: c'étaient deux comtes des scholes, deux comtes domestiques, et deux ἀπὸ ὑπάτων στρατιωτικοί. Ils se relayaient aux places qu'ils devaient occuper dans le cortège; seul le septième qui faisait office de hérault, — et que le LdC ne mentionne pas, — gardait sa place pendant tout le trajet.

---

[11] V. les études sur le Boukoléon de M. R. Guilland, Byzantinoslavica X, 16—27; XI, 61—71; 187—206; XII, 210—237. — Tant que des fouilles méthodiques n'auront pas été entreprises, il sera impossible de déterminer si les nombreux vestiges de murailles qu'on trouve en ces parages appartenaient au palais d'Hormisdas, à la muraille du palais ou à quelque autre édifice.

Une récente étude de M. R. Guilland, *Le palais du Boukoléon, l'assassinat de Nicéphore II Phokas*, in Byzantinoslavica XIII (1952) 102—136, permet maintenant d'avoir une vue plus claire sur la partie de l'enceinte du Grand Palais qui allait de la Sphendonè de l'Hippodrome à la mer (107 et n. 35). Il est bien possible que certains terrains en contrebas de Sainte-Sophie, sur lesquels fut édifié plus tard le nouveau Tzykanistèrion, ne faisaient pas partie de l'enceinte du Palais avant Basile Ier (108 et n. 39); mais, incontestablement, avant les travaux entrepris par Nicéphore II Phokas, un mur protégeait déjà l'accès du Palais à l'est de St.-Serge. La très haute tour du Kenténarion (111 et n. 56) fut-elle bâtie ou seulement restaurée et agrandie par Nicéphore II Phokas? Quelle était sa position par rapport au « petit hippodrome »? Ce sont là des questions qui ne peuvent être résolues avec certitude pour l'instant (v. inf., note 23).

[12] Gen r. s. 21, 22a: « Dieu chassa *(grš)* Adam au lieu de chasse du paradis » *(lmgrš šl cdn)*.

Un cheval blanc: L'entrée en ville d'un souverain victorieux sur un cheval blanc est souvent mentionnée par le LdC;[13] notre texte rapporte qu'au départ du cortège solennel, on amena au souverain un cheval blanc, « harnaché de manière à ce qu'un cavalier puisse y monter ».

D'après le LdC, Léon Ier monta sur un cheval blanc au sortir de l'église du « Papiléon » (413, 11) et quitta définitivement sa monture en arrivant à l'Hélénianon (414, 1). Le reste du parcours aurait été fait par l'empereur en καρούχα.

Deux le tiennent par les rênes ...: A l'époque où le LdC fut rédigé, l'armure était beaucoup plus légère qu'au Vème S. Un cavalier pouvait monter seul à cheval, sans l'aide des nombreux dignitaires dont la fonction, à notre époque, n'était pas uniquement honorifique. Le texte hébreu, qui donne tous les détails sur la façon dont un empereur montait à cheval, ne mentionne pas son habillement.

Pourtant, le Par. hébr. 1280 renferme une indication qui fait penser que le texte original parlait de l'armure de l'empereur. Dans une phrase visiblement corrompue (que l'éd. de Venise ne reproduit pas) on trouve le mot *wsrnw*; en nous basant sur le contexte, nous avons proposé de lire ici *wrsnw* « et ses rênes » mais il se peut que la suite de la phrase soit corrompue et que *srnw* soit plus correct que *rsnw*. Dans ce cas, nous pourrions avoir ici une allusion à l'armure de l'empereur (Jer. 51.3 — *srynw*); malheureusement la suite («... est l'une à droite et l'autre à gauche ») ne donne pas un sens satisfaisant.

Le terme καμπαῖα (414, 8), employé par le LdC pour désigner un détail du vêtement impérial, doit avoir le sens d'armure.[14] D'après le texte grec, l'empereur portait en outre un διβητήσιον tout couvert d'or et la chlamyde de pourpre. D'après un autre passage (192, 23), la chlamyde n'était remise à l'empereur qu'au moment de son couronnement, après avoir été bénite par le patriarche (V. inf. p. 68).

Une échelle à sept marches: Si l'on admet que Léon Ier fit son entrée au palais à cheval (et non en carrosse comme la LdC le laisse supposer), il est bien possible qu'on ait réellement apporté à l'empereur un montoir très haut, que le narrateur hébreu appelle une « échelle à sept marches, en or ». La description qu'il fait du souverain montant à cheval ne manque pas de pittoresque et a certainement été prise sur le vif. Engoncé dans son armure, le cavalier devait se livrer à un exercice difficile jusqu'à trouver son assiette; comme le dit le texte hébreu, il s'appuyait « par les mains et par les pieds » sur les épaules des dignitaires et, une fois à cheval, il devait souvent chercher des appuis pour ne pas perdre l'équilibre. C'était une opération délicate et, par le ton de la narration, on comprend qu'elle était suivie avec beaucoup d'intérêt par la foule.

---

[13] V. Reiske, *Commentaire*, II, 417.

[14] Le terme καμπαῖα ne peut pas avoir désigné des bottes, comme le supposait Reiske (II, 419—426), mais une armure, vêtement porté ἐν τῷ κάμπῳ, tout comme τὰ πολιτικά désigne le vêtement civil porté à la ville.

Le Ps.-Codinos (B. 29) rapporte quelques détails sur les personnages qui conduisaient le cheval à l'empereur et (B. 39) sur l'« escabeau » dont le souverain s'aidait pour monter en selle.[15] Ces renseignements d'époque tardive ne rappellent que très vaguement les coutumes qui ont dû être en usage au Vème s.

On le conduit au palais: Le texte hébreu est très affirmatif sur ce point et confirme la deuxième version du LdC (416, 15—20) qui ne mentionne pas le passage de l'empereur par Ste-Sophie. Les circonstances de l'élection de Léon Ier sont assez connues pour laisser supposer qu'effectivement l'empereur ne passa pas par la Grande Eglise avant d'entrer au palais (V. inf. p. 66).

Pendant la marche: Nous retrouvons ici, dans le texte hébreu, la place que les dignitaires principaux devaient occuper pendant la marche du cortège. Deux marchaient à pied en avant, deux autres tenaient les rênes du cheval de l'empereur, et deux autres encore marchaient aux côtés du cheval pour aider le cavalier à garder son équilibre. Ce détail semble avoir été observé par un témoin oculaire.

D'après le LdC, (416, 15—20), les deux premiers tenaient certains globes (τὰ μῆλα τῆς καρούχας) (V. inf. p. 70); aux haltes principales, les dignitaires se relayaient deux par deux dans leurs fonctions.[16]

Le septième dignitaire: Le texte hébreu rapporte qu'un héraut, précédé d'une troupe armée, marchait en tête du cortège. C'était le héraut qui récitait le texte des acclamations, et il avait l'épée à la main.

Le LdC ne mentionne pas le héraut et ne rapporte aucune acclamation durant tout le trajet de l'Hélénianon au Grand Palais. Par contre, les acclamations poussées à l'Hebdomon lors de la proclamation de l'empereur, et celles poussées par les soldats qui accompagnaient le cortège bruyant jusqu'à l'entrée en ville, sont rapportées en detail.

Fort probablement, le texte de ces acclamations n'est pas absolument exact; ainsi, le LdC laisse supposer que certaines phrases auraient été prononcées par l'empereur lui-même (411, 22; 412, 4. 9. 11. 16), ce qui paraît peu vraisemblable.

L'escorte militaire: Le LdC rapporte que l'empereur arriva en ville accompagné de ses troupes, mais ne mentionne aucune escorte militaire pendant le cortège solennel.

---

[15] V. traduction française de R. Guilland dans Byzantinoslavica XIII (1952) 234, 238.

[16] Les μῆλα τῆς καρούχας ont généralement été interprétés comme étant certains pommeaux du carrosse impérial. Il se peut toutefois que nous ayons là aussi une expression corrompue et que ces globes aient représenté une sorte d'insigne, d'origine persane, comme la bannière (v. inf. note 26). En effet, un bas relief d'époque sassanide représente un porte-drapeau « tenant à la main une hampe au haut de laquelle est attachée une traverse de bois portant en dessus trois boules et deux autres en dessous » (Ch. Huart et L. Delaporte, *L'Iran antique*. Paris, 1952, 379). En tout cas, il est difficile d'admettre que les dignitaires qui précédaient l'empereur, d'après le LdC., aient tenu les pommeaux du char qui suivait.

Il n'est nullement certain que la population de Constantinople ait été très enthousiaste à l'idée d'avoir Léon Ier pour empereur et le renseignement donné par le Yossipon, que le souverain se rendit au palais sous une forte escorte militaire (« mille hommes l'épée à la main »), peut bien être exact. Peut-être faut-il aussi attribuer à l'atmosphère spéciale qui devait régner en ville lors du couronnement de Léon Ier, le fait que le cortège impérial ne suivit pas la voie triomphale habituelle (par la Porte du Xérolophos et le Forum d'Arcadius jusqu'à l'Hélénianon, et de là par le Forum Bovis, le Forum Tauri et le Forum de Constantin, à Sainte Sophie), mais se rendit au palais impérial par le plus court chemin.

Ni un bruit léger: Ce détail paraît avoir frappé l'auteur du fragment hébreu, peu habitué au silence de la foule de Byzance au passage de l'empereur. Peut-on en conclure que la population manquait d'enthousiasme? ou que l'auteur de notre fragment venait d'un pays où la foule était moins disciplinée? Le fait, en tout cas, semble avoir été observé comme un phénomène inhabituel.

Le texte de l'acclamation: Il est fort vraisemblable que le texte hébreu ne reproduit pas textuellement les paroles qui furent criées lors de l'entrée de l'empereur au palais, mais on peut supposer que le sens général en a été maintenu. Ces acclamations n'avaient pas le caractère spontané qu'on trouve à celles qui furent poussées par l'armée ou par la foule avant l'entrée de l'empereur en ville (LdC. 410,13—411,3); au milieu du silence général, le héraut semble presque avoir fait des promesses au peuple en vantant les futurs bienfaits du nouvel empereur. Encouragée par l'approbation des dignitaires qui faisaient partie du cortège, la foule semble s'être limitée à une formule d'acquiescement que l'hébreu traduit par le mot « Amen ».

Le LdC ne mentionne aucune acclamation pendant le cortège solennel de l'empereur. On peut cependant admettre que le nouveau souverain pouvait promettre au peuple que son règne amènerait le retour de l'ordre et de la sécurité. En effet, à l'avènement de Léon Ier, la Thrace orientale et les abords immédiats de Constantinople étaient sous la coupe de barbares du nord, refoulés par les invasions des Huns et des Ostrogoths. L'insécurité régnait dans la ville même et un souverain ne pouvait se rendre populaire qu'en promettant de faire respecter le droit.

Les fleurs d'or pur: Cette expression désigne très vraisemblablement les sachets renfermant des pièces de monnaie qui étaient lancés à la foule lors d'un couronnement.

D'après le Ps.-Codinos,[17] on liait dans des fragments d'étoffe trois pièces d'or, trois piéces d'argent et trois oboles de bronze. Ces sachets portaient en grec le nom d'ἐπικόμβια ou ἀπόδεσμοι;[18] mais, dans le langage populaire, il est possible qu'ils aient été appelés des « fleurs d'or ».[19]

---

[17] Bonn, 88,5.

[18] LdC, *Commentaire*, II, 355—356. Pour les ἀποκόμβια offerts par l'empereur, V. id. II, 487 et éd. Vogt. *Commentaires*, I, 64 sq.

Il est surprenant que le LdC ne mentionne pas les largesses impériales, d'usage en pareille circonstance.

Le pauvre peuple: Ici encore, le texte hébreu nous restitue une image saisissante, certainement prise sur le vif. L'étroitesse des rues de Constantinople ne permettait pas à une foule nombreuse de faire la haie au passage d'un cortège; les pauvres gens qui n'étaient pas aux fenêtres pouvaient craindre à tout moment d'être piétinés par les chevaux. Aussi le peuple s'assemblait-il sur les places publiques et aux carrefours où il pouvait se sentir plus en sécurité. C'est à ces endroits que le cortège faisait halte: le héraut poussait son acclamation et l'empereur (ou quelque autre personnage important de sa suite) jetait à la foule les sachets renfermant les pièces de monnaie. Le fait qu'on savait que ces sachets seraient lancés très loin, « de toutes ses forces », devait suffire à écarter des premiers rangs de la foule les pauvres et les miséreux; ceux qui avaient le moyen de renoncer à la possibilité de ramasser un de ces sachets pouvaient se presser en avant pour voir l'empereur de plus près.

Celui qui sera son second: Le récit de Pierre le Patrice, tel qu'il a été recopié dans le LdC, passe entièrement sous silence un personnage important qui joua un rôle capital lors de la proclamation de Léon Ier comme empereur: il s'agit d'Aspar qui, étant Alain d'origine et arien, sut résister au désir de se faire couronner lui-même, mais exigea que son fils fût proclamé César et héritier de l'empire.

Le texte hébreu,[20] bien que ne mentionnant aucun nom, nous apprend que le sénat avait donné son approbation à la nomination d'un « second »,

---

[19] V. Ps.-Codinos, *Commentaires*, 355 sq., citant Pachymère, Livre IX: *fasciculos odoratorum florum* (?).

Les termes hébreux *prḥy zhb ṭhr*, traduits en latin par J. Gagnier (op. cit. XXVI), l'ont amené à supposer que l'auteur de ce fragment, — dans son opinion l'auteur du Yossipon, — avait pensé aux « florins »: *flores aureos, i. e. ut vulgo appellant Florenos.* C'est un de ses grands arguments pour considérer le Yossipon en entier comme l'œuvre d'un faussaire. Si, au lieu de le traduire en latin, il avait traduit le Yossipon en grec, il ne serait probablement pas arrivé à la même conclusion.

[20] On reconnaît ici la main du copiste; elle est encore plus nettement apparente dans les phrases de la fin du chapitre 220 et du début du ch. 221 (Paris. hebr., 1280, fol. 146 v., 147 r.). Le texte hébreu, « *et ceux-là qui lancent sont ceux-là même qui ont été élus par le sénat romain et ils sont destinés à devenir . . .* », devait probablement mentionner, dans la version originale, les noms d'Aspar et de son fils Patricius. Le copiste de ce fragment, ne sachant comment faire cadrer cette donnée avec son hypothèse suivant laquelle il devait s'agir du couronnement de Vespasien, ne s'est pas seulement contenté de supprimer ici les noms propres et, en même temps, la parenté entre les deux personnages qui chevauchaient à côté de l'empereur; il est allé plus loin. Ces deux personnages, père et fils, qui accompagnèrent l'empereur dans son entrée triomphale devaient être, dans son opinion, le roi Agrippa et son fils Monobaze. C'est ainsi qu'il a introduit plus haut, dans son texte (v. sup. p. 49), les mots: « *et le roi Agrippa était avec eux et il était accompagné de Monobaze son fils* ». Cela l'a amené à introduire, plus haut encore une autre phrase, pour dire qu'Agrippa et son fils

avait promu un général à la dignité de « chef de toutes les armées des Romains », et que l'empereur fit son entrée triomphale à cheval, ayant à sa droite le futur César, à sa gauche le généralissime de toutes ses troupes.[21] Nous comprenons ainsi, par le texte hébreu, que Léon Ier fut probablement le seul empereur byzantin à faire son entrée à cheval entre deux personnages qui, en fait, participaient à son triomphe: à sa droite chevauchait le fils d'Aspar, son « second » qui devait être promu à la dignité de César après le couronnement de l'empereur; à sa gauche se tenait Aspar lui-même qui, avec l'accord du sénat, entendait conserver le commandement suprême de l'armée.

Il crie sept fois: D'après le texte hébreu, il semble que le cortège solennel de l'empereur se soit arrêté sept fois sur le parcours de deux mille aunes qui sépare l'Hélénianon du Palais Impérial. En tenant compte de la halte au départ et de celle à l'arrivée, il y eut donc cinq arrêts en cours de route.

Quand l'empereur sortait du palais ou qu'il entrait en ville, un certain nombre de « réceptions » étaient prévues: elles pouvaient aller de cinq à douze et même davantage. Dans la deuxième version du LdC (416, 15—20), deux haltes importantes sont mentionnées entre l'Hélénianon et le Palais: l'une à la « portè », l'autre au « forum.». En tenant compte des données du Yossipon, le cortège dut s'arrêter encore trois fois en chemin.

En supposant que le cortège impérial ait suivi le plus court chemin, la rue de « deux mille aunes » qui relie directement l'Hélénianon au Boukoléon près d'où devait se trouver « le petit stade », on peut essayer de reconstituer les sept haltes en se basant sur le deuxième itinéraire du LdC:

a) au départ du cortège, devant le palais de l'Hélénianon,

b) au croisement de la rue qui allait des Platéa au port de Vlanga[22] — *(halte intermédiaire),*

---

n'étaient pas enchaînés, mais seulement surveillés par des gardiens; et là on reconnaît nettement une de ses tournures habituelles, *pour qu'ils ne se dispersent pas « d'ici et de là »* (v. note 20 sup.).

Ces adjonctions malhabiles du copiste qui a introduit dans le Yossipon le fragment qui nous intéresse laissent en tout cas supposer que, dans sa version originale, le texte hébreu devait mentionner que les personnages qui chevauchaient à droite et à gauche de l'empereur étaient père et fils. De même, peut-on supposer que plus loin, quand il est question des places occupées par ces personnages après le couronnement (v. p. 52 et p. 72), le texte original devait porter « le père » là où nous lisons actuellement « *le grand, comme déjà dit.* » C'est la seule hypothèse qui permette d'expliquer comment le copiste hébreu en est venu à introduire Agrippa « et son fils Monobaze » dans le cortège de l'empereur.

[21] La place du César à côte de l'empereur est attestée par le LdC à une autre occasion: lors l'entrée triomphale de l'empereur Théophile, on pouvait voir, à côté de l'empereur, son gendre le César Alexis Mosélès, monté comme lui sur un cheval blanc (505, 12). Mais aucun texte, à ma connaissance, ne mentionne un généralissime chevauchant à côte de l'empereur. Le cas a pu se produire au couronnement de Léon Ier; il n'a pas dû se renouveler depuis.

[22] V. A. M. Schneider, *Straßen und Quartiere Konstantinopels,* in MDAI III (1950), Pl. II *(Konstantinopel in spätbyzantinischer Zeit).*

c) à l'endroit où la rue faisait un angle pour communiquer avec le port de Kaisarios (?) *(emplacement de l'église moderne de St. Théodore, marqué par une croix sur le plan de A. M. Schneider)*. Il est possible que près de cet endroit se trouvait une porte de la muraille maritime et que, pour cette raison, le LdC (416,16) ait désigné cette halte sous le nom de πόρτη,

d) à un croisement de rues indéterminé entre ce point et le suivant — *(halte intermédiaire)*,

e) aux environs du port de Kontoskalion, au croisement de la rue qui traversait l'Artopolion et aboutissait au Pérama. En cet endroit, où se trouve l'église de Ste-Kyriakè, devait aboutir aussi la grande rue commerçante, prolongement du Forum de Constantin. Il se peut que la deuxième version du LdC ait désigné ce carrefour sous le nom générique de « forum »,

f) aux environs du petit port de Julien (?), — *(halte intermédiaire)*,

g) sur la place derrière l'église des Sts. Serge et Bacchus, devant le « petit stade » qui défendait l'entrée du palais.

La septième halte: En suivant le texte hébreu, le cortège impérial s'arrêta près du port du Boukoléon, devant le « petit stade ». Après une description pittoresque des difficultés rencontrées par l'empereur pour descendre de sa monture, il est question de plusieurs cérémonies qui se seraient déroulées en cet endroit, et que le LdC ne mentionne pas.[23]

5. *L'élection de l'empereur:*

Léon Ier avait été proclamé empereur par l'armée, au cours de diverses cérémonies qui se déroulèrent à l'Hebdomon. A son entrée à Constantinople, il fut reconnu par certains corps constitués (412, 20); tout cela, le fragment du Yossipon ne le mentionne pas. Par contre, il est question dans le texte hébreu d'une « élection » de l'empereur, d'un serment du souverain aux autorités municipales, dont on ne trouve aucune trace dans le LdC. Il est possible que le texte hébreu ait conservé un souvenir plus précis des cérémonies qui se déroulèrent le 6 et le 7 février 457 et que le texte original de Pierre le Patrice ait été fortement altéré par le copiste qui introduisit ce chapitre dans le LdC.

Le siège curule: Dans la version du Yossipon, c'est sur la place devant le « petit stade » (derrière l'église de St. Serge, à l'entrée du palais impérial) que l'empereur descendit de cheval et fut assis sur un « siège de terre sèche » qui s'y trouvait. Il doit s'agir du siège curule sur lequel le souverain élu devait s'asseoir avant de pouvoir monter sur le trône. L'auteur du fragment n'a probablement pas pu observer ce siège de près: il a seulement noté qu'il était fait d'une matière dure (céramique?) et ne comportait pas de coussins. S'il était orné de plaques d'ivoire, il a pu ne pas le remarquer.

[23] Le LdC relate aux ch. 42 (33) et 43 (34) qu'en sortant du palais, l'empereur montait à cheval dans l'Hippodrome couvert, derrière l'église de St.Serge; c'est là également qu'il descendait de cheval pour rentrer au palais.

Le LdC (414, 15) rapporte que l'empereur, ayant à son côte le « premier patrice », se rendit en carrosse au Forum de Constantin où il descendit de voiture pour recevoir l'hommage de l'éparque et des synclètes. Après quoi, il remonta seul en carrosse.

Un sceptre de bois: Si l'on comprend le sens de la cérémonie décrite dans le Yossipon, à l'époque du couronnement de Léon Ier, non seulement le sénat, mais aussi les autorités municipales de Constantinople devaient conférer à l'empereur élu la dignité de magistrat romain et exiger de lui le serment de loyauté avant qu'il ne fût investi du pouvoir suprême. Il est possible que les insignes de la magistrature aient consisté, à l'époque, en un sceptre de bois lisse.

D'après le LdC (414, 17), les autorités municipales offrirent à Léon Ier une couronne murale en or (V. inf. p. 70).

Le livre gardien des libertés: Il s'agit probablement d'un écrit vénérable dans lequel étaient consignés les droits et privilèges de la ville de Constantinople, appelée alors « la Nouvelle Rome ».

Le serment de l'empereur: Les modalités du serment impérial paraissent ici avoir été exactement observées. Bien qu'aucun autre texte ne vienne le confirmer, on peut supposer qu'à une époque ancienne l'empereur devait effectivement baiser le livre des Constitutions, — comme aux siècles suivants il baisait le saint Evangile. Le geste qui consiste à porter le livre sur sa tête est probablement influencé par un rite oriental, encore en usage dans plusieurs pays de l'Orient Méditerranéen.[24]

A l'époque où le LdC fut rédigé, il est probable que le nouvel empereur n'avait pas à prêter serment sur la constitution. Au Vème S., par contre, on peut supposer que ce serment était effectivement exigé, non seulement par le sénat, mais aussi par les autorités municipales et les factions de l'hippodrome. Peut-être Léon Ier dut-il jurer de maintenir la constitution de l'Etat au moment de son entrée à Constantinople[25] et confirmer les privilèges de la ville avant de pénétrer dans l'enceinte du palais (?).

L'entrée au palais: La scène rapportée par le Yossipon, qui nous représente le personnel du « stade » au sommet d'une tour, exigeant du souverain le serment qu'il respectera l'ordre ancien et ne changera rien aux traditions, semble prise sur le vif. Le cas a pu se produire une fois, lors de l'intronisation de Léon Ier; il est peu probable qu'il se soit reproduit en d'autres occasions.

Il est curieux de constater que le LdC (416, 4) ait jugé nécessaire de rapporter, à l'occasion du couronnement de Léon Ier, que le personnel du Grand Palais devait prêter serment de ne pas conspirer contre l'empereur ni contre l'Etat. Cette phrase a pu avoir été introduite dans le texte de Pierre le Patrice pour masquer un incident qui a pu se produire à l'époque et qui nous est rapporté dans le fragment du Yossipon. Il est possible

[24] Comparer l'expression arabe *'ala ra'sy*, — turque *baş üstüne*, etc.

[25] La « lecture du *libellarion* » dont il est question dans le LdC (412, 18) cache certainement une formalité essentielle à laquelle le rédacteur du LdC n'aura voulu faire qu'une vague allusion.

que le personnel du Grand Palais, détenteur de nombreux privilèges, ait voulu s'entourer de certaines garanties avant de livrer accès au nouveau souverain; mais le texte hébreu parle des « gardiens du stade » et l'on peut également supposer que notre fragment ait voulu faire allusion à une reconnaissance de l'empereur par les factions de l'hippodrome. Les Démarques étaient aussi détenteurs de certains *libellaria* et, dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de dire si, à l'origine tout au moins, ces écrits ne contenaient pas certaines chartes ou diplômes consacrant des droits et des privilèges.

La bannière et l'enseigne: D'après le texte hébreu, après que l'empereur eut prêté serment au personnel du « stade » et dès que les portes lui furent ouvertes, l'enseigne et la bannière impériale furent hissées sur la tour qui flanquait l'entrée du « petit stade ».

Le LdC mentionne une « croix » qu'on conservait au palais de l'Hélénianon (414, 5) et qui constituait probablement l'enseigne impériale. Précédé de la « croix » et du περσικίον, — dont il n'avait pas été question jusque là, — l'empereur se serait rendu au Forum de Constantin. Puis il n'est plus question de ces deux objets. Il est possible que ces deux insignes aient accompagné l'empereur jusqu'à son entrée au Palais et que l'enseigne et la bannière, mentionnées dans le Yossipon, désignent précisément la « croix » et le περσικίον.[26]

La tour à l'entrée du « petit stade » pourrait être le Τρικύμβαλος τοῦ Τζυκανιστηρίου (Théoph. Cont. 438); il se peut même que ce donjon ait été conservé longtemps et que l'habitude d'y hisser la bannière impériale se soit maintenue (LdC. ch. 28 (19) et 29 (20): ἐν ᾧ ... καί τὸ βῆλον κρέμαται).[27]

Dans la cour du « stade »: Selon le Yossipon, c'est dans la cour du « petit stade » que les hauts dignitaires se réunirent autour de l'empereur. Si l'on essaie de se représenter les rapports de Léon Ier avec l'Eglise au moment de son avènement au trône, on doit admettre que le couronnement religieux de l'empereur n'a pu se faire qu'à la demande expresse d'un certain nombre de dignitaires chrétiens de l'entourage immédiat du sou-

[26] Le terme περσικίον peut avoir désigné, à cette époque, la bannière impériale, que l'on peut avoir appelée « persane » depuis qu'Arcadius avait nommé Yezdigert Ier, roi de Perse, tuteur de son fils Théodose II. On sait que l'étendard apparaît pour la première fois en Perse: c'était à l'origine le tablier de cuir du forgeron Kâwè que ce dernier avait attaché au bout d'une lance pour appeler le peuple à la révolte contre les puissances du mal. Jusqu'à la conquête arabe, le *dirafsh-i-kâwiyâni* resta la bannière nationale persane: chaque roi tint à honneur de l'enrichir et quand elle fut prise par les Musulmans à la bataille de Qâdisiya (636), elle atteignait près de sept mètres sur cinq. Mais, à l'imitation de l'étendard de Kâwè, les Persans ont été longtemps les seuls à utiliser des drapeaux en guise d'enseignes; on les voit figurés sur les reliefs sassanides sous forme de banderoles longues et étroites attachées à une hampe. Même les tours de leurs éléphants étaient garnies de drapeaux. Quand on tient compte du fait que les armées romaines n'avaient pas de bannières mais des enseignes, on peut très bien admettre que la « bannière » fut appelée à Byzance « l'enseigne persane » ou « la persane » (τὸ περσικίον) tout court.

[27] On peut supposer que la tour du Kenténarion, près des Skyla (v. R. Guilland, Byzantinoslavica XIII/1, 111 et n. 56) n'est que l'ancien Τρικύμβαλος τοῦ Τζυκανιστηρίου, agrandi et surélevé par Nicéphore II Phokas (v. sup., n. 11).

verain.[28] Le Yossipon présente cette demande sous la forme d'une acclamation spontanée des dignitaires réunis dans la cour du « stade »; le texte même de l'acclamation explique le sens qu'il fallait donner au couronnement par le patriarche. Comme l'escorte militaire n'est pas mentionnée dans la suite, on comprend qu'Aspar, séparé de sa troupe, n'aura pas pu s'opposer au couronnement par le patriarche, alors qu'il aurait été en mesure d'empêcher l'empereur de se rendre en cortège à Ste Sophie (V. inf. p. 72).

La ῥηγία dont il est question ici (LdC 415, 14),[29] ne doit pas avoir désigné une porte de l'église de Ste Sophie. Il est possible que ce terme ait désigné parfois une rue marchande, peut-être même celle qui aboutissait à la porte du palais.[30] Mais on peut aussi admettre que la réunion des dignitaires, mentionnée dans le LdC, eut lieu dans une des portes de l'enceinte du palais, qui peut avoir porté le mon de ῥηγία.[31]

6. *Le couronnement religieux de l'empereur:*

Bien que le LdC mentionne le passage de Léon Ier par plusieurs églises, on n'y trouve aucune relation du couronnement de l'empereur par un prélat.[32]

Dans un passage du LdC, peut-être corrompu, il avait été question de la présence d'Anatole, archevêque de Constantinople, au camp de l'Hebdomon (410, 10); plus loin, il est dit que l'évêque ne se trouvait pas à l'église du « Papiléon », ayant précédé l'empereur à la Grande Eglise (413, 2). A l'église de St.-Jean Baptiste, le préposite déposa la couronne impériale sur l'autel et la reprit, sans qu'aucun membre du clergé eût manifesté sa présence (413, 13). La présence de l'évêque à Ste Sophie n'est mentionnée que dans une phrase (415, 10) qui ne semble pas avoir appartenu au texte original de Pierre le Patrice. Du reste, tout le récit du passage de l'empereur par Ste Sophie peut être considéré comme l'adjonction d'un copiste. En effet, d'après le LdC (414, 20—415, 10), Léon Ier serait entré à Ste Sophie par la grande porte, mais se serait arrêté dans le narthex où il aurait remis sa couronne au préposite; après l'avoir fait déposer sur

---

[28] Dans l'opinion de W. Ensslin (op. cit., 370) Aspar, ne pouvant en qualité d'arien couronner lui-même l'empereur (?), aurait été heureux de trouver le patriarche disposé à s'acquitter de cette mission. — Logiquement, on est forcé d'admettre que l'intervention d'une autorité religieuse hostile à l'arianisme ne pouvait que nuire au prestige du généralissime et, si cela avait dépendu d'Aspar, — au cas même où, à cette époque, un couronnement religieux aurait été jugé indispensable, — la bénédiction aurait pu être donnée par un prêtre arien. L'appel au patriarche n'a pu se faire que contre la volonté d'Aspar et non avec son consentement.

[29] V. Reiske, *Commentaire*, II, 268.

[30] V. R. Guilland, *Autour du Livre des Cérémonies . . .*, in Actes du VIe Congrès Intern. des Etudes Byz. II (1951), 171—182, citant Chron. Pasch. 730.

[31] A identifier peut-être avec αἱ βασιλείοι αὐλαί (Théoph. Cont., 336). V. aussi LdC, 230, 21.

[32] Déjà F. Dölger (Byz. Zeitschr., 38, 240) et O. Treitinger (ibid. 39, 196) avaient noté que le LdC ne mentionne pas explicitement un couronnement de Léon Ier par le patriarche. W. Ensslin (op. cit.), se basant sur la mention de Théophane qui affirme que Léon Ier fut couronné par le patriarche Anatole, suppose que le couronnement dut avoir lieu soit sous un dais (?), soit au Triklinos du Palais. Il rappelle, à ce sujet, que l'empereur Zénon fut couronné par le patriarche Akakios au kathisma de l'Hippodrome.

l'autel, l'empereur se serait arrêté un peu devant la balustrade; puis, il se serait rendu à la sacristie, d'où il aurait écouté la lecture de l'Evangile.

Rien dans ce passage n'indique que l'empereur aurait été couronné à Ste Sophie par le patriarche, ni même qu'il aurait participé à une cérémonie religieuse quelconque. Si Léon Ier a été couronné par le patriarche de Constantinople, — et son comportement ultérieur à l'égard de l'Eglise semble indiquer que ce fut bien le cas, — cette cérémonie ne s'est pas déroulée dans une église et, en tout cas, elle n'est pas décrite dans le LdC. Le Yossipon par contre nous rapporte l'écho de cette cérémonie, quoique déformé par la mentalité de l'auteur qui ne pouvait que raconter ce qu'il avait entendu dire, car il est vraisemblable qu'un juif n'aura pas assisté à cette cérémonie.

Les deux trônes: Seul un souverain couronné avait le droit de s'asseoir sur le trône impérial; aussi, pour la cérémonie du couronnement, pendant laquelle le futur empereur ne pouvait rester debout, on prévoyait habituellement un trône provisoire. Au XIVe s., le trône du couronnement était porté à Ste Sophie et érigé sur une estrade haute de quatre ou cinq marches.[33] Notre texte, qui situe le couronnement de l'empereur par le patriarche dans une salle du palais impérial, mentionne très justement le trône provisoire qui devait être utilisé à cette occasion.

Le passage, vraisemblablement interpolé, dans lequel le LdC relate le passage de l'empereur par Ste Sophie, ne fait état d'aucun siège: il n'y est même pas dit que l'empereur se serait assis dans l'église à un moment quelconque.

La réception des dignitaires: D'après le Yossipon, une fois entré dans la salle du trône, sept hauts dignitaires seulement avaient le privilège de baiser les pieds de l'empereur; tous les autres devaient baiser le sol devant les marches du trône. Mais notre texte n'implique nullement que ces sept dignitaires étaient ceux-là même qui avaient participé au cortège solennel.

Le LdC rapporte (415, 18) qu'avant son entrée dans les salles du palais, les comtes des scholes, gardiens de la ville et du palais, baisèrent les pieds de l'empereur; leur nombre n'est pas indiqué.

L'entrée du patriarche: Les vues de l'auteur de notre fragment sur la hiérarchie ecclésiastique sont naturellement très fantaisistes: elles nous restituent l'opinion qu'un juif de Constantinople pouvait avoir au Vème s. sur l'organisation de l'Eglise chrétienne. Le concile de Chalcédoine avait, en 451, accordé au patriarche de Constantinople les mêmes droits et prérogatives qu'au pape de Rome: c'est probablement un écho de cette disposition nouvelle que nous trouvons dans le fragment du Yossipon. L'auteur, après avoir indiqué l'existence des deux chefs de l'Eglise et mentionné leurs titres respectifs de « pater » et « patron », n'emploie dans la suite que le seul titre donné « par les Grecs » à leur chef spirituel. Ce détail, à lui seul, aurait dû suffire pour situer toute la cérémonie du couronnement à Constantinople et non à Rome.

[33] Ps.-Codinos, Bonn 89, 11.

Les préliminaires du couronnement: Notre texte ne fait mention d'aucune onction; ce rite n'était pas encore en usage au Vème siècle.

D'après le Yossipon, le couronnement proprement dit venait après la remise à l'empereur d'un certain nombre d'insignes symboliques. S'il n'est pas certain que tous ces ornements aient été remis simultanément au souverain, comme notre texte le laisse supposer, on peut admettre néanmoins qu'à un moment de la cérémonie le patriarche les prit en mains (pour les bénir?) et les restitua à l'empereur, comme cela se faisait pour la couronne.

Le sceptre doré: Le Yossipon avait déjà cité un sceptre de bois lisse remis par les dignitaires de la cité à l'empereur au moment où il est assis sur la chaise curule (V. sup. p. 64). Il est probable que chaque sceptre. symbolisait un pouvoir différent et, comme l'empereur cumulait en sa personne plusieurs dignités, il devait détenir plusieurs sceptres. Le sceptre doré dont il est question ici devait symboliser le pouvoir royal et n'être remis au souverain qu'au moment de son couronnement.

Bien que les sceptres soient souvent mentionnés dans le LdC, il n'est jamais question de leur remise aux souverains pendant la cérémonie du couronnement. Pourtant cet insigne, que l'on retrouve dans la main droite de l'empereur à certaines occasions (505, 13 et pass.), devait certainement apparaître pendant la cérémonie du couronnement.

La chemise sans « fragments »: Cette expression doit traduire le grec ἀραφίων qui, dans la suite, a désigné toutes sortes de vêtements tissés d'une seule pièce. A l'origine, c'était probablement le vêtement qui, par excellence, ne devait pas être fait de pièces rapportées: — la chlamyde impériale.[34] Notre texte, très peu précis dans tout ce passage, laisse supposer que l'empereur aurait gardé la chlamyde en main pendant toute la cérémonie.

D'après le LdC (414, 9), Léon Ier aurait revêtu la chlamyde de pourpre au sortir du palais de l'Hélénianon. Mais d'autre part, il semble que ce vêtement devait être béni par le patriarche avant d'être remis à l'empereur qui ne l'endossait que quelques instants avant de se voir imposer la couronne (192, 23).[35]

Une petite bourse remplie de cendres: D'après notre texte, un sachet rempli de cendres était attaché à l'encolure de la chlamyde impériale au moment de sa remise à l'empereur par le patriarche. Le texte hébreu semble ici légèrement corrompu: les deux mots *'dm mt* « d'un homme mort » qu'on trouve plus bas, quand il sera question de l'anneau impérial, doivent être restitués ici et, vraisemblablement, la mention originale devait porter: « *une petite bourse remplie de cendres d'un homme mort* ».

---

[34] V. aussi 469, 3 sq. et le *Commentaire* de Reiske, II, 530 sq. — V. également R. Guilland, *Sur quelques termes du LdC ...*, in *Rev. Etudes Grecques* LXII (1949) 328—333.

[35] V. J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*. Paris, 1917, 19, 21.

Cette bourse qui portait en grec le nom d' ἀκακία est souvent mentionnée dans le LdC;[36] on admettait qu'elle devait contenir des cendres ou des ossements d'un mort et symboliser la vanité des choses de ce monde. Le sens de cet emblême peut avoir varié au cours des siècles.[37]

Un anneau: Tel qu'il se présente aujourd'hui, le texte hébreu porte clairement l'indication « *un anneau fait d'ossements d'un homme mort* ». Mais, comme déjà dit, ce passage est corrompu et les mots *'dm mt* doivent se rapporter à l'ἀκακία. En supprimant ici ces deux vocables, de manière à ne laisser subsister que les mots *ᶜśwy mᶜṣm*, cette expression peut se traduire de différentes façons, dont aucune n'est vraiment satisfaisante. Nous proposons donc de voir dans l'hébr. *ᶜṣm* une transcription du grec ἀσῆμι[38] et voulons comprendre que l'anneau impérial était en argent, probablement niellé, peut-être dans le genre de la bague de Palerme.[39]

Il est curieux de constater qu'aucun cérémonial de couronnement byzantin ne mentionne l'anneau impérial. D'après le Yossipon, le patriarche glissait cet anneau au petit doigt de la main droite de l'empereur.

Le LdC mentionne un μανιάκης qui fut glissé à la main droite de l'empereur par Olympios; ce terme a été traduit par « torques », mais peut avoir désigné tout objet orné d'émaux ou émaillé: dans le cas présent, probablement, l'anneau impérial.[40]

---

[36] 766, 10 et *Commentaire* de Reiske, II, 662 sq., citant Petrus Damianus, Epist. I, 17: ut aliquis Imperatori recens coronato *une manu vasculum plenum mortuorum ossibus et pulveribus offerat* (paulo post *cineres* dicet) *in alia vero stuppam lini subtiliter pexam ac pilis pensilibus molliter demolitam,...* — V. aussi J. Ebersolt, op. cit., 66.

[37] Le Ps.-Codinos mentionne (Bonn, 51, 7—19 et *Commentaire*, 292) que l'empereur tenait l'ἀκακία dans sa main gauche au cours de certaines cérémonies. (Traduction de R. Guilland dans Byzantinoslavica, XIII/1952, p. 244).

[38] N. Kondakow, *Histoire et Monuments des Emaux Byzantins*, Frankfort, 1892, 57, n. 1 signale que: la vaisselle de table des empereurs byzantins était en argent jusqu'à Constantin Porphyrogénète et le mot ἀσήμιον signifie en général *vaisselle* ou *argenterie*.

[39] N. Kondakow, op. cit., 248 sq. et fig. 90.

[40] On ne connaît pas la racine grecque des mots μάνιαξ, μανιάκης et μανιάκιον. D'après N. Kondakow (op. cit., 74) ces termes n'ont certainement pas désigné les torques: « si les Byzantins ont connu cet ornement tordu en forme de cercle, cela n'a été que dans l'emploi des barbares ou, dans leur propre patrie, uniquement dans l'emploi du bas peuple, au milieu duquel ces barbares étaient fort nombreux et dont il suivait les usages ». Les *maniaques* μανιάκια « pélerines brodées couvrant les épaules », ou « colliers en or ou en argent » étaient au Xe s. des parures portées par divers dignitaires et différemment ornées suivant leur grade (id. p. 75; LdC 640, 708—709). Par contre, Kondakow relève la similitude du terme grec avec le nom de *minakâr* que portent les émailleurs aux Indes (p. 74), avec le persan *minakari* « émail » (p. 147).

Si, dans la version de Pierre le Patrice, le terme μανιάκης a désigné des ornements « émaillés » (et non des « torques »), on peut supposer que la couronne qui fut imposée á Léon Ier par un *campiductor* était faite de plaques munies d'émaux (comme la couronne des Lombards, le cercle inférieur de la couronne de St. Etienne, la couronne dite de Constantin Monomaque, le cercle inférieur de la couronne de Charlemagne, etc. — N. Kondakow, op. cit. p. 225—234).

L'autre μανιάκης, qu'un autre *campiductor* glissa à la main de l'empereur, peut avoir été un anneau niellé ou émaillé, dans le genre de la bague de Palerme du VIe S. ou comme l'anneau du roi David de Georgie (N. Kondakow, op. cit., p. 248—249).

Une soupe haute: Ici encore, le rédacteur de notre fragment rapporte un renseignement qui, à première vue, ne semble pas concorder avec les données du LdC. En fait, il semble avoir voulu décrire le μοδίολον, sorte de couronne murale particulièrement haute, qu'on pouvait d'autant mieux confondre avec une coupe ou un vase, que le *modiolon* offert à Léon Ier a dû être une couronne votive de faible diamètre, comme la couronne de fer des Lombards (N. Kondakow, op. cit., p. 222) ou la couronne dite de Léon le Philosophe, « couronne votive dont le cercle d'or avait fait probablement partie d'un calice » (id. p. 238).

D'après le LdC (414, 17), le *modiolon* a été « offert » à l'empereur mais ne lui fut pas imposé sur la tête. A l'origine, le *modiolon* était un insigne décerné par les Romains aux militaires qui avaient mené l'assaut d'une citadelle,[41] donc plus souvent une sorte de coupe qu'une sorte de couronne.

Une pomme d'or: Le terme « pomme » traduit certainement le grec μῆλον qui désignait tout objet sphérique: un globe, une boule. Le complément du *Paris. hebr.* 1280 qui porte le mot *kdwry* « en forme de sphère » est un pléonasme et semble corrompu; *blwry* dans l'éd. de Venise semble plus correct. Il convient de traduire ce passage: « une coupe haute *(modiolon)* au dessus de laquelle est fixée une boule *(b. lwry) à l'aide de brides* (grec: λουρί, λωρί) ».

Le *modiolon* a dû, souvent, comporter à son sommet deux arcs croisés pour la fixation d'un ornement, globe ou croix surmontant un globe (comme sur la couronne de St. Etienne). Ce genre de couronnes était appelé, à l'époque de Constantin Porphyrogénète, στέφανος κατὰ τοῦ παλαιοῦ τύπου (LdC 501), pour les différencier d'autres couronnes qui n'avaient pas d'arcs croisés pour supporter la croix et qu'on appelait στέφανος χωρὶς σταυρικοῦ τύπου (N. Kondakow, op. cit., p. 220—221).

La couronne royale: A l'époque où le LdC fut rédigé, le titre de roi ὁηξ était tombé en désuétude; mais le cérémonial aulique mentionnait encore plusieurs couronnes et diadèmes que les empereurs portaient en diverses circonstances et qui tous n'avaient pas la même valeur symbolique. Notre texte, très affirmatif en ceci, rapporte que le nouveau souverain devait être couronné roi avant de recevoir la dignité impériale.

D'après le LdC, Léon Ier reçut plusieurs couronnes: un *maniakès* lui fut imposé au Tribunal (411, 6); il sortit de là coiffé d'un *diadème* (411, 15) et arriva à l'église du « Papiléon » pour y déposer une *couronne* sur l'autel (413, 14); au Forum de Constantin, un *modiolon* lui fut offert (414, 17).

Comme le signale N. Kondakow (op. cit. p. 219), à une époque plus tardive, quand plusieurs hauts dignitaires byzantins portaient couronne, les termes *stemma* et *diadème* ont pu être confondus; le costume byzantin connaissait alors plusieurs formes de couronnes (στέφανος) et d'autres couvre-chefs d'apparat qu'il est maintenant difficile d'identifier. On peut néanmoins supposer qu'à l'époque de Léon Ier, l'empereur devait détenir un diadème royal (?) en plus de sa couronne impériale.

[41] V. Reiske, *Commentaire*, II, 427, et *Thesaurus*, s. v.

Le baise-main au patriarche: Le texte hébreu nous rapporte ici un détail curieux: le patriarche était au-dessus des rois et recevait leur hommage sous forme de baise-main.

On a beaucoup discuté du sens et de la portée qu'il fallait attribuer au couronnement d'un empereur byzantin par le patriarche. Il est clair que le patriarche agissait en qualité de représentant du Christ (V. N. G. Svoronos, in *Revue des Etudes Byzantines* IX [1951/2], p. 125) quand il s'agissait du couronnement impérial: le texte du Yossipon confirme entièrement cette notion. Par contre, il ne faut pas perdre de vue que l'empereur devenait, par le fait du couronnement par le patriarche, le chef de l'Eglise de Constantinople. Un cas analogue se présente encore lors du couronnement d'un roi d'Angleterre qui, dès ce moment, devient le chef de l'Eglise Anglicane.

La cérémonie du baise-main au patriarche, avant d'être couronné empereur, semble avoir dans la suite disparu du cérémonial byzantin; elle n'est mentionnée ni dans le LdC ni dans le Ps.-Codinos. Par contre, elle était en usage récemment encore dans les pays balkaniques de rite orthodoxe où, une fois par an, à Pâques, le roi allait baiser la main du patriarche.

La couronne impériale: D'après le Yossipon, le sacre de l'empereur consistait uniquement en l'imposition de la couronne par le patriarche. Le prélat recevait la couronne des mains de l'empereur et la lui imposait « par dessus le diadème royal ».

Les deux versions du texte hébreu diffèrent ici: le *Paris. hebr.* 1280 emploie l'expression « par dessus », alors que l'éd. de Venise use de la préposition « à la place de ».

Il n'y a aucune difficulté matérielle à supposer que pendant la cérémonie du couronnement le souverain a pu porter simultanément le diadème royal et la couronne impériale: les empereurs perses portaient la double tiare, les pharaons d'Egypte sont figurés coiffés de la double couronne; la tiare papale représente une mitre à trois couronnes superposées. On peut signaler ici que, sur la mosaïque de Ste Sophie de Constantinople, l'impératrice Zoé porte deux couronnes, l'une au-dessus de l'autre.[42a]

Le Ps.-Codinos (B. 51—52)[42] est formel à ce sujet: même aux époques tardives les empereurs portaient simultanément le *stemma*, symbole de leur haut rang, et le *diadème* attestant leur qualité militaire (?); mais la valeur symbolique de ces deux couronnes peut avoir varié au cours des siècles.

L'hommage du patriarche: Si un roi devait baiser la main de celui qui venait de le couronner, un empereur, en tant que chef de l'Eglise, pouvait se considérer supérieur au patriarche. Aussi le Yossipon rapporte qu'après lui avoir imposé la couronne impériale, le patriarche devait le baiser de paix au nouveau souverain.

Notre texte mentionne encore que le patriarche seul acclamait l'empereur et que tous les dignitaires présents confirmaient ses paroles par une formule qui est rendue en hébreu par « Amen ».

---

[42] V. trad. française de R. Guilland dans Byzantinoslavica, XIII, 244.

[42a] Th. Whittemore, *The mosaics of Haghia Sophia at Istanbul*, III (1942), Pl. XIII, XIV et p. 15.

Le baiser de paix du patriarche est encore attesté par le LdC (193, 20); mais il semble que, dans la suite, cette formalité fut remplacée par un simple salut.[43]

Dans le rituel du couronnement à l'époque de Constantin VII Porphyrogénète, ce n'était pas le patriarche seul, mais toute l'assistance qui acclamait le nouveau souverain (193, 4).

L'hommage des dignitaires: Bien que le texte hébreu ne le dise pas expressément, il est clair que l'empereur, après son couronnement, devait s'asseoir sur le trône impérial pour recevoir l'hommage des hauts dignitaires. Si les renseignements donnés ici sont véridiques, la scène décrite n'a pu se produire qu'au couronnement de Léon Ier:

Léon, porté au trône par Aspar, avait pris l'engagement de conférer au fils de ce dernier le grade de César, sitôt après son couronnement. D'après le texte hébreu, l'empereur avait fait son entrée en ville, à cheval, ayant à sa droite le futur César, et à sa gauche le commandant en chef de toutes ses armées: Aspar. On comprend plus loin qu'Aspar a dû céder aux exigences des dignitaires chrétiens qui, au moment de l'entrée de Léon au palais, avaient demandé que l'empereur fût couronné religieusement, par la volonté du ciel, comme il avait été fait empereur sur terre. Il y eut là, sans doute, le cas sans précédent et qui n'a pu se reproduire que rarement depuis, où un patriarche se serait rendu au palais pour y couronner un empereur. Mais la présence du prélat a dû poser un grave problème de protocole. Probablement, deux sièges avaient été prévus aux côtés du trône impérial: celui de droite était destiné au César, celui de gauche à Aspar. A l'issue de la cérémonie, le patriarche occupa le siège de droite; Aspar dut donc céder sa place à la gauche du trône à son fils et « inventer » pour lui une troisième place d'honneur qui n'avait pas été prévue. D'après le texte hébreu, le généralissime se tint debout devant les marches du trône, l'épée nue à la main. Ainsi, c'est devant lui en premier que tous les dignitaires venaient s'incliner pour l'hommage qu'ils entendaient rendre à l'empereur et aux deux hauts personnages assis à ses côtés. Ce renseignement est bien trop précis pour avoir été inventé par un narrateur et, par ailleurs, il correspond parfaitement à une situation qui a pu se produire lors du couronnement de Léon Ier.

7. *Le début du règne:*

Après le couronnement proprement dit, un ensemble d'actes traditionnels devaient marquer le début d'un nouveau règne. Le LdC ne les mentionne pas.

L'acte de grâce: Il est à supposer que tout nouveau règne devait commencer par un acte de grâce du souverain. Le Yossipon nous apporte ici une précision importante: l'amnistie impériale se présentait en fait comme une largesse personnelle du souverain.

Il se peut que ce détail soit propre au début du règne de Léon Ier et

[43] Ps.-Codinos, Bonn, 95, 15.

que d'autres souverains aient été plus larges dans l'amnistie qu'ils accordaient. On comprend qu'à une époque où les prisons regorgeaient de condamnés politiques et de malfaiteurs de droit commun, l'empereur pouvait difficilement commencer son règne en désavouant la justice qui avait été pratiquée sous son prédécesseur. En payant les dettes de ceux qui avaient été condamnés pour questions d'argent, il intervenait uniquement en qualité de bienfaiteur, sans manifester en rien une opinion politique ou religieuse contraire à celle de l'ancien règne.

La visite au patriarche: D'après le texte hébreu, le couronnement impérial a dû avoir lieu le matin (V. sup. p. 55). A l'issue de la cérémonie, l'empereur accompagné seulement de ses sept principaux dignitaires (il n'est question ici ni de son « second », le César, ni du « généralissime » Aspar), se rendit au palais patriarcal où il prit le repas de midi et celui du soir avec le patriarche et ses hauts dignitaires ecclésiastiques.

Le LdC, qui ne mentionne pas la venue du patriarche au palais, relate un repas solennel au palais, après le couronnement, et indique même que, si l'empereur le désire, le ballet est introduit au banquet (416, 14). Il est clair que cette disposition ne se réfère pas au cas spécial du couronnement de Léon Ier.

Les sept premiers prêtres: Le LdC (637) rapporte que, jusqu'au début du VIIe s., le patriarche avait une cour dont les dignitaires portaient les mêmes titres que ceux en usage au palais impérial. Le texte hébreu confirme ici ce renseignement.

Les néoménies: Naturellement, on ne trouve aucune indication sur la célébration des néoménies, ni dans le LdC, ni dans le Ps. Codinos. Mais, à l'époque où Léon Ier monta sur le trône, le paganisme avait encore de nombreux adeptes à Byzance: il est probable que près de la moitié de la population n'était pas chrétienne[44] et, ceux qui l'étaient, étaient divisés en plusieurs schismes. L'empereur devait donc tenir compte des croyances de son peuple et participer à certaines fêtes païennes, surtout du fait que l'armée n'était pas entièrement christianisée. Nous savons que le cérémonial aulique byzantin a toujours conservé une forte teinte de paganisme, que les courses de chars à l'hippodrome ne peuvent être comprises que si on les observe sous l'angle de rites païens. Le silence des textes chrétiens, en tout cas, ne permet pas d'affirmer qu'au Vè s. les néoménies n'étaient pas célébrées à Constantinople par une sortie solennelle de l'empereur. C'étaient des fêtes contre lesquelles saint Jean Chrysostome s'était souvent élevé et, notamment dans une de ses homélies *(in Kalendas)*[45], il avait blâmé certains chrétiens qui allaient à l'église tout en continuant à célébrer la nouvelle année et toutes les nouvelles lunes.

Notre texte dit expressément qu'en dehors de ces sorties mensuelles l'empereur ne quittait jamais le palais impérial. Cela laisse supposer qu'à

[44] V. A. M. Schneider, *Straßen und Quartiere*, 79.
[45] PG., XLVIII, 953—963.

l'époque où se situe ce règne, le calendrier religieux chrétien n'avait pas encore modifié le cérémonial aulique byzantin.

Conclusion

Le fragment qui figure dans l'édition de Venise du Yossipon et que nous avons analysé ici n'apporte naturellement rien pour la connaissance de l'histoire à l'époque de Vespasien. Il était facile de reconnaître qu'il devait s'agir d'une interpolation dans un texte dont de nombreuses pages peuvent, néanmoins, prétendre à une certaine ancienneté. Le discrédit que l'on a jeté sur le Yossipon provient du fait que de tels passages ont été pris pour des éléments de datation sûrs pour l'œuvre entière, — et même ces fragments n'ont souvent pas été correctement interprétés.

Certains de ceux-ci, comme le fragment qui traite du couronnement d'un empereur « romain », peuvent présenter un intérêt considérable pour l'histoire byzantine. Ici nous trouvons des détails topographiques importants, quelques données historiques, des renseignements précis sur une cérémonie tombée dans l'oubli et dont le LdC n'a conservé que quelques éléments en les réadaptant suivant les normes de son époque. Ce que notre texte nous restitue, c'est l'impression d'un homme de la rue, d'un juif perdu dans la foule des chrétiens et des païens qui assistaient au passage du cortège impérial. L'auteur de ce fragment a vu l'empereur monter à cheval; il s'est trouvé parmi le pauvre peuple qui tâchait de ramasser les sachets de monnaie que les personnages à cheval, à côté de l'empereur, lançaient de toutes leurs forces, très loin. Il a dû courir par les rues latérales pour se trouver sur la place devant le palais à l'arrivée du cortège; il a vu l'empereur descendre de cheval et, s'il n'a pu observer tout ce qui se faisait et se disait avant que l'empereur n'entrât au palais, il a cherché à se documenter en recueillant les témoignages de ceux qui se trouvaient aux premiers rangs. Il a dû questionner quelques fonctionnaires sur ce qui s'est passé ensuite au palais et, s'il n'a pas tout compris, il nous a laissé au moins la relation de ce qui se racontait à ce sujet dans le milieu où il vivait.

Le texte n'a certainement pas été fidèlement recopié par Moskoni, qui a cru y voir une cérémonie telle qu'elle se serait déroulée à l'époque de Vespasien; d'autres copistes ont peut-être introduit quelques traits occidentaux dans ce récit. Mais beaucoup de détails, plusieurs expressions même, nous ont été miraculeusement conservés, malgré les difficultés de la transcription du grec en hébreu, malgré l'incompréhension des rédacteurs et copistes italiens pour les expressions en langue étrangère et les institutions byzantines d'une époque révolue.[46] Quelques modifications qu'ils

[46] Par exemple: *prḫy zhb ṯhr* = ἐπικόμβια (fasciculos odoratorum florum?), *mgrš ḥqṭn* = le petit Kynègion; ou encore: ἀσῆμι transcrit *ʿsm;* λουρί transcrit *lwry.*

ont apportées au texte original ont pu facilement être corrigées; d'autres altérations plus profondes demanderont une étude plus approfondie avant de pouvoir être décelées à coup sûr. Mais déjà il apparaît clairement que le fragment interpolé dans le Yossipon se rapporte à une très vieille cérémonie byzantine et, jusqu'ici, personne n'avait songé à Byzance en lisant ces pages qui, — pour un sémitisant peu familiarisé avec les coutumes byzantines, la langue grecque et la topographie de Constantinople, — devaient sembler du domaine de la pure fantaisie.

Grâce au texte hébreu, des données importantes peuvent être obtenues sur la topographie de Constantinople au Vème s.: le parcours de l'Hélénianon au Grand Palais peut être suivi par une rue à laquelle on n'a pas attribué jusqu'ici toute son importance; les abords du Palais derrière l'église de Saint-Serge (Petit Hippodrome, tour du Tzykanistèrion) apparaissent mieux localisés. Quelques hypothèses formulées sur des termes grecs paraissent confirmées (le *modiolon* semble bien avoir été une couronne votive faite d'« un calice »; *maniakès* semble bien avoir désigné un objet « émaillé », parfois en argent); d'autres termes s'expliquent mieux (*persikion* a dû désigner la « bannière »; *kampaia* a dû signifier « armure »). Mais l'importance principale du texte hébreu réside sans doute dans tout ce qu'il nous apprend sur les usages byzantins à l'ocassion d'un couronnement, avant que le christianisme n'ait profondément modifié le cérémonial aulique. Beaucoup de détails peuvent, à première vue, paraître peu croyables (serment de l'empereur sur la Constitution; engagement pris envers les factions, formalités du couronnement et baiser au patriarche, etc.); en y regardant de plus près, on se rend compte qu'ils sont logiques et conséquemment doivent avoir été vrais. Le texte hébreu nous restitue aussi, dans notre hypothèse, des renseignements précieux sur le début du règne de Léon Ier, sur ses rapports avec Aspar et l'Eglise orthodoxe, sur les questions de protocole qui ont dû se poser au couronnement de cet empereur, données qu'aucune autre source ne nous fournit.

Ainsi, grâce à l'initiative d'un copiste peu scrupuleux des textes anciens, peut-être même à la suite d'une erreur de sa part, une page importante pour l'histoire de Byzance au Ve siècle a été sauvée de la perte et de l'oubli.

E. FRANCÈS / BUCAREST

LA FEODALITE ET LES VILLES BYZANTINES AU XIII^e ET AU XIV^e SIECLES

L'étude des villes byzantines pose toute une série de problèmes à qui veut approfondir l'histoire byzantine. A Byzance, la ville a eu une existence ininterrompue depuis l'antiquité jusqu'à la conquête de l'empire par les Turcs, tout en s'adaptant continuellement aux nouvelles conditions sociales et économiques de l'empire et en exerçant, d'autre part, son influence sur le développement historique de Byzance. Aussi la byzantinologie soviétique a-t-elle accordé, ces dernières années, une attention spéciale à ce problème. Ainsi le numéro VI de la revue de byzantinologie Византийский Временник contient deux articles consacrés à ce problème[1] et son éditorial souligne une fois de plus l'importance de l'étude des villes byzantines.[2]

Nous croyons que parmi les problèmes qui peuvent encore être étudiés il serait intéressant d'analyser le moment historique où la population urbaine commence à jouer un rôle politique dans l'Empire byzantin et où commence à s'esquisser le processus d'émancipation des villes byzantines. Récemment, Mr. P. Charanis, dans son intéressante étude *On the social structure and economic organization of the Byzantine empire in the thirteenth century and later,* soutenait que le rôle politique de la population urbaine avait commencé à augmenter peu après la disparition des empereurs macédoniens.[3] D'autres historiens ont vu, dans les événements qui se déroulèrent à Byzance au XII^e siècle, les signes d'un certain degré de maturité de la bourgeoisie, concluant que la ville byzantine aurait obtenu dès lors une certaine autonomie.[4]

Par contre L. Bréhier considère que les mouvements urbains de cette époque doivent être attribués à la puissance croissante de la noblesse terrienne et que parmi ces nobles il y en a beaucoup qui tâchent de transformer les villes en de véritables Etats indépendants.[5] Dans ces conditions, il pourrait être utile de réexaminer ce problème.

Dès le début, nous devons admettre que ces premières *actions d'émancipation* ont un caractère tout-à-fait spécial, qu'elles expriment un aspect de

---

[1] Виз. Врем. VI (1953). — Е. Э. Липшиц, *К вопросу о городе в Византии в VIII—IX вв.* VI (1953) 113—131. — А. П. Каждан, *Цехи и государственные мастерские в Константинополе в IX—X вв.* Виз. Врем. VI (1953) 132—155.

[2] Виз. Врем. VI (1953) 8.

[3] P. Charanis, *On the social structure and economic organization of the Byzantine empire.* Byzantinoslavica XII (1951) 147.

[4] G. I. Brătianu, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin.* Paris, 1936, 101 sq.

[5] L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin.* Paris, 1949, 214.

l'accroissement de la puissance de la féodalité locale et que, par conséquent, il ne saurait être question d'une émancipation réelle résultant de l'action des éléments urbains en plein développement.

Ce n'est que vers la fin du XIII[e] siècle, après que les Grecs eussent reconquis l'empire, que l'influence exercée par les éléments urbains commence à se faire remarquer dans les villes byzantines. Pourtant, cette influence se manifeste politiquement d'une manière plutôt timide par rapport à ce qui se passait à la même époque en Occident, de sorte que la puissance impériale demeure prisonnière des grands seigneurs féodaux; elle ne pourra jamais trouver dans les villes byzantines, l'appui nécessaire pour réaliser l'unification de l'Etat. La conquête turque surprendra Byzance en plein morcellement féodal, en pleines luttes féodales et en plein chaos.

En vue d'élucider le problème, il est intéressant d'examiner préalablement la position politique de la féodalité locale à l'égard des conquérants latins de l'Empire byzantin en 1204 et ses rapports économiques, à cette époque, avec les villes.

*

A la suite de la conquête par les Latins d'une grande partie de l'empire, nombreux furent les éléments féodaux qui quittèrent les territoires conquis et se réfugièrent dans des régions périphériques de l'empire, où une résistance grecque put être organisée, notamment autour des villes de Nicée, Trébizonde et plus tard aussi en Epire. Leurs domaines furent confisqués par les Latins et distribués à titre de fiefs aux Croisés.

D'autres se joignirent aux Latins, comptant pouvoir ainsi conserver les positions économiques et politiques acquises antérieurement et espérant même les accroître. C'est ainsi qu'un Grec féodal *et un Griex, qui mult ere sire del païs* contribua largement à la conquête du Péloponnèse par les Latins. Celui-ci proposa à Villehardouin, neveu de l'historien, naufragé à Modon, de conquérir ensemble de vastes territoires dans le Péloponnèse.[6] Les Vénitiens et l'aristocratie d'Andrinople concluent même un accord pour le partage des conquêtes faites en commun.[7] En général, le manque de patriotisme de l'élément féodal autochtone et son unique souci de conserver ses possessions, même au prix d'une trahison, apparaissent clairement dans de nombreux passages de la Chronique de Morée. Il est suffisant que Villehardouin leur confirme les privilèges sur leurs possessions et leur promette des dignités, pour que les archontes du Péloponnèse se rangent

[6] G. de Villehardouin, *Histoire de la conquête de Constantinople*, 325, II. Paris, 1938—1939, 134. — L'aristocrate mentionné par Villehardouin semble avoir été Jean Cantacuzène, le beau-frère d'Isaac Ange. — J. Longnon, *L'Empire latin de Constantinople*. Paris, 1949, 72.

[7] *Pactum Adrianopolitanum*. Tafel—Thomas, *Urkunden zur Geschichte Venedigs*, II. Wien, 1857, 18.

en masse du côté des conquérants latins. Les accords conclus avec les Latins leur assurent, en premier lieu, l'exploitation féodale des paysans byzantins, aux conditions antérieures.[8] L'aristocratie autochtone comptait que le féodalisme latin renforcerait le féodalisme local et que, grâce à cette nouvelle force, l'exploitation des masses paysannes de l'empire pourrait être assurée et accentuée. La convention entre les conquérants du Péloponnèse et les archontes locaux, mentionnée ci-haut, en est une preuve.

La vague toujours croissante des mécontentements parmi les masses dut provoquer une réelle anxiété à l'aristocratie byzantine. Ce qui se passait à Constantinople, pendant les années qui précédèrent la prise de la ville par les Latins, doit avoir donné beaucoup à réfléchir à l'aristocratie byzantine.[9] C'est ainsi que se laisse expliquer l'attitude de l'aristocratie de Thessalonique; celle-ci envoie même des ambassadeurs auprès de Boniface et l'invite à venir occuper la ville.[10] Dans les conditions de l'époque, la féodalité byzantine voyait donc dans les Latins non pas des conquérants et des ennemis, mais un appui venu à temps pour mettre une barrière à la vague des mécontentements, qui devenait de plus en plus menaçante. L'arrivée de Baudouin à Thessalonique fut saluée par les notables de la ville par de grandes manifestations de joie, fait reconnu même par Nicétas, qui en aucun cas ne peut être soupçonné de sentiments prolatins.[11]

Lors de la rivalité qui éclata entre les deux principaux chefs de la croisade, Baudouin de Flandre et Boniface de Montferrat, ce dernier s'appliqua à renforcer ses positions en menant une politique favorable à attirer les éléments de l'ancienne aristocratie grecque. Ceux-ci lui faciliteront la conquête du pays, surtout à une époque où les croisés se trouvaient divisés. C'est pourquoi Boniface épouse la veuve d'Isaac Ange, emmenant, pendant ses campagnes contre les régions et les villes grecques, le fils d'Isaac, Manuel. Pour les mêmes raisons politiques, il proclame Manuel empereur. Villehardouin souligne la portée de cette manœuvre politique: *Et lors comencent li Grieu a lui a torner par l'acointement de l'empereris, et, de tote la terre de la entor, a une journee ou a deus, venir a sa merci.*[12] Afin de pouvoir comprendre l'importance politique de cet acte, il y a lieu de rappeler que pendant la dynastie des Anges, la puissance de la féodalité byzantine avait continué à s'accroître considérablement. Pour ce motif, la féodalité byzantine ne pouvait qu'être favorable au rétablissement d'une dynastie à la suite de laquelle elle avait tant profité. Il est donc probable

[8] J. A. Buchon, *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIIIe siècle. « Chronique de Morée »*, II. Paris, 1841, 40.

[9] E. Frances, *Sur la conquête de Constantinople par les Latins*. Byzantinoslavica XV (1954) 21 sq.

[10] Villehardouin, op. cit., 276, II, 85.

[11] Nicétas, 793. Concernant la collaboration entre Grecs et Latins en vue de la conquête, voir aussi A. Dandolo, *Chronicon*, édit. Muratori, XII, 334 IV (5).

[12] Villehardouin, 279, II, 88.

que la proclamation de Manuel pour empereur a été saluée avec joie par ces éléments et a accru leur confiance dans les Latins. Nicétas Choniatès mentionne toutes ces tentatives faites par Boniface en vue d'obtenir l'appui de l'aristocratie byzantine. Il assure les Grecs, par toutes sortes de serments, qu'il a abandonné les croisés et embrassé leur cause. Comme une confirmation de ses serments, — écrit Nicétas — il a proclamé Manuel empereur et ainsi ὑπεκστὰς ἐκείνῳ καὶ σχήματος καὶ ὀνόματος καὶ τὸ προσωπεῖον τοῦτο καὶ πρόσχημα κατὰ στίφη τοὺς Ῥωμαίους ἀγήοχε.[13]

Dans ces conditions, les principales villes de la Thrace et de Macédoine: Andrinople, Didymothique, Christopolis, Serrès et Philippopoli sont occupées sans aucune difficulté. Villehardouin souligne les résultats de cette politique habile lors de l'occupation par Boniface de l'importante ville de la Thrace, Didymothique: *Ensi chevaucha li marchis arriere trosque a un chastel qui li Dimos ere appellez, mult bel et mult fort et mult riche. Et cil li fu renduz per un Greu de la ville. Et cum il fu dedenz, si le garni. Et lors comencent li Grieu a lui a torner par l'acointement de l'empereris . . .*[14]

L'analyse de ces événements démontre que le fait d'avoir attiré la féodalité byzantine du côté des Latins a eu pour résultat l'occupation sans difficultés des principales villes européennes de l'ancien empire. Il faut donc admettre que la féodalité détenait dans les villes byzantines une incontestable autorité politique.

Cependant, aussitôt que les deux rivaux se furent réconciliés, un changement d'attitude se fait remarquer chez Boniface. Les habitants de Thessalonique furent dépouillés de leurs biens, quoique peu de temps auparavant ils eussent reçu des garanties, tant de la part de Baudouin que de Boniface, concernant le respect des propriétés et des privilèges acquis antérieurement. Pourtant les éléments féodaux byzantins, qui étaient liés aux Latins par une complexité d'intérêts, continuent à soutenir encore un certain temps Boniface, ce dont Nicétas est fort indigné. Grâce à leur aide, Boniface peut occuper sans difficulté d'abord les riches régions de la Thessalie. Nicétas fait remarquer que jamais les Latins seuls n'auraient pu les conquérir par les armes.[15] Il passe ensuite en Béotie où l'aristocratie locale, pour les mêmes raisons, reçoit les Latins avec bienveillance.[16]

Nicétas relate que les Romaei ont guidé les armées de Boniface à travers les régions montagneuses de la Grèce méridionale et que ce n'est que grâce à leur concours que les Latins ont pu traverser, sans incidents, les fameuses Thermopyles. Ici, bien que Léon Sgouros, maître de Corinthe et d'Argos, eût concentré des troupes importantes et que l'armée de Boniface — selon les relations de Nicétas — ne fût pas trop nombreuse, ni suffisamment

---

[13] Nicétas, 792—793.
[14] Villehardouin, op. cit., 279, II, 86 sq.
[15] Nicétas, 793.
[16] Ibid., 805.

unie, se composant d'éléments hétérogènes, il réussit à vaincre toutes les difficultés et à pénétrer au Sud. De même l'archevêque d'Athènes, Michel Choniate, livra la ville aux Latins, bien que son frère, l'historien Nicétas, reconnût qu'Athènes aurait pu résister avec succès aux assauts des Latins, comme elle l'avait fait peu de temps auparavant contre les tentatives faites par Sgouros pour la prendre.[17] Ainsi apparaît d'une manière évidente le rôle néfaste joué par la féodalité byzantine en Thrace, Macédoine, Thessalie, Béotie et dans le Péloponnèse lors de la conquête de l'empire par les Latins. Les Vénitiens procèdent de la même manière pour obtenir des possessions dans l'empire; ils concluent avec les éléments de l'aristocratie grecque de véritables accords, par lesquels ils établissent le partage du butin.[18]

Les sources historiques, tant latines que grecques, nous font conclure que sans l'aide de la féodalité autochtone, les Latins n'auraient jamais pu conquérir les territoires de l'ancien Empire byzantin.

On ne peut pourtant contester qu'il n'y eut aussi des exceptions. Quelques seigneurs locaux essayèrent au début d'opposer aux conquérants latins une certaine résistance, étant convaincus qu'ils pourraient se dispenser de leur appui dans la domination des masses. En outre ils comptaient qu'en écartant les Latins, ils pourraient rester les seuls bénéficiaires de la situation politique nouvellement créée à la suite de la chute de Byzance. Parmi ceux-ci on peut citer dans la partie européenne de l'empire: Léon Sgouros, maître héréditaire de Nauplion, Corinthe et Argos,[19] ou Léon Chamaretos de Lacédémonie. Nicétas mentionne aussi un certain seigneur local, Senacherim, qui tenta de résister quelque temps aux Latins à Xanthie.[20] Mais après que Boniface eut changé son attitude politique, l'opposition de la féodalité autochtone commence à devenir de plus en plus vigoureuse; elle se rend enfin compte d'avoir été utilisée seulement aussi longtemps que les conquérants eurent besoin d'elle pour consolider leurs positions et que, aussitôt les difficultés écartées, les Latins entendent rester les seuls bénéficiaires de la victoire. L'un des exemples les plus édifiants constitue l'offre faite par les partisans d'Alexis Ange d'entrer au service des Latins.

On sait qu'Alexis III Ange, après sa fuite de Constantinople, avait établi sa résidence à Mosynopolis et continuait probablement à être reconnu comme empereur par la plupart des aristocrates de Thrace. Il n'est pas exclu que les Latins, après la prise de Constantinople, lorsqu'ils tâchèrent de s'attirer les éléments de la féodalité locale, eussent adopté la même attitude envers Alexis. C'est du moins ce qui résulte du témoignage de

[17] Ibid., 805.
[18] Tafel—Thomas, *Urkunden zur Geschichte Venedigs*, II, 18.
[19] Nicétas, 800.
[20] Ibid., 791.

Gunther.[21] En tout cas, dès qu'ils se virent solidement installés dans l'empire, les Latins considérèrent qu'Alexis était l'un des premiers qu'il fallait liquider. Chassé d'une ville à l'autre, Alexis tomba finalement captif de Boniface de Montferrat. Voyant Alexis politiquement liquidé, ses partisans s'adressèrent d'abord à Boniface de Montferrat qui s'était manifesté au début très favorablement envers l'aristocratie locale. Mais ayant entretemps changé d'attitude, Boniface refusa maintenant de collaborer avec ce groupe. Alors ils se tournèrent vers Baudouin, mais avec le même résultat négatif. Ces Grecs, qui offraient avec tant d'insistance leurs services aux conquérants de l'empire, étaient indiscutablement des éléments de la féodalité locale. Des précisions apportées par Nicétas, il ressort clairement: ἦσαν δὲ τούτων οἱ πλείους ἐπίσημοι τὸ γένος καὶ οὐκ ἄδοξοι τὰ πρὸς πόλεμον καὶ πατρίδας τὰς ἐν Θρᾴκῃ πόλεις αὐχοῦντες.[22]

Les chefs latins étaient maintenant unis et maîtres de la plus grande partie de la Grèce continentale; ils se considéraient assez forts pour se dispenser de l'aide des éléments féodaux locaux. Ce n'est que beaucoup plus tard, après leur défaite d'Andrinople, que les Latins modifièrent de nouveau leur attitude et que l'empereur Henri tâchera de nouveau de s'attirer la féodalité autochtone.[23] Cependant, à l'époque dont nous nous occupons, l'hostilité envers l'aristocratie grecque apparaît nettement et une partie de l'aristocratie byzantine, au début alliée aux Latins, se réfugie dans les territoires non encore occupés, où depuis longtemps étaient parvenues les nouvelles au sujet des pillages commis par les Latins. Dans ces régions, les réfugiés byzantins trouvent le terrain propice à l'organisation d'une résistance. Michel Ange, qui au début, comme d'ailleurs la majorité de l'aristocratie grecque, avait soutenu Boniface, fuit en Epire.[24] D'autres éléments de l'aristocratie organisent des révoltes dans différentes villes de l'empire, occupées par les Latins. De nouveau apparaît d'une manière évidente le rôle que les éléments féodaux byzantins avaient dans les villes: aussi longtemps que les Latins coopérèrent avec la féodalité byzantine, ils purent occuper sans aucune difficulté les villes grecques; maintenant que cette coopération a cessé, c'est dans les villes également que commence la lutte de la féodalité byzantine contre les Latins. Alexis Aspiète conduit la révolte à Philippopoli et force Renier de Trit à se retirer dans un château.[25] La plupart des féodaux essayèrent cependant de réaliser avec l'aide de Johanitsa ce qui leur avait échoué avec les Latins. Parmi ceux-ci

[21] Guntherus Parisiensis, *Exuviae sacrae constantinopolitanus I.* Genève, 1876, XX, 110.

[22] Nicétas, 808.

[23] G. Acropolite, 16, 28; éd. Teubneriana.

[24] G. Acropolite, 8, 15, *Chronica Albrici Monachi Trium Fontium*, 886 — Monumenta Germaniae-scriptores, XXIII; Villehardouin, 301 II, 108—109.

[25] Nicétas, 829; Villehardouin 400 II, 211.

furent Constantin Tornikos λογοθέτης δρόμου[26] et les partisans d'Alexis, dont Nicétas dit que la plupart étaient de naissance illustre, courageux et originaires des villes de la Thrace. Ces derniers, après s'être assurés de l'appui de Johanitsa, se soulèvent contre les Latins dans les principales villes de la Thrace et la Macédoine.[27] Les villes réussissent à chasser les garnisons latines et à s'organiser. Les pourparlers ultérieurs des villes avec les Latins ou avec les Vlaquo-Bulgares témoignent de façon évidente l'existence d'une organisation intérieure qui menait sa propre politique et une action diplomatique habile, opposant les Vlaquo-Bulgares aux Latins et plus tard ces derniers aux Vlaquo-Bulgares. Les villes du Sud, c'est-à-dire de l'Attique et du Péloponnèse, qui ne pouvaient s'appuyer sur les Bulgares, eurent recours à un jeu politique encore plus habile, en opposant les Vénitiens aux autres Latins.[28] Les villes concluent des traîtés, demandent des garanties, envoient leurs ambassadeurs, posent des conditions et exigent en particulier que les accords conclus contiennent des clauses leur assurant le respect des privilèges et des lois locales. Tout ceci prouve l'existence d'organismes locaux, notamment dans les villes d'Andrinople et Didymothique.[29]

Bien plus, cet organisme urbain continue à subsister même après qu'Andrinople eût été transformée en fief en faveur de Théodore Branas; aussi les Vénitiens, en vue d'assurer le respect de l'accord conclu avec Andrinople, exigent-ils qu'à la convention prenne part, outre Branas, aussi Michel Costomiris comme représentant de l'aristocratie locale.[30]

Ce même état d'esprit peut être remarqué également dans le Péloponnèse. Chaque ville ouvre ses portes aux Latins seulement à la suite de la conclusion d'un accord. Les pourparlers menés des deux côtés prouvent qu'il existait ici également des organes dirigeants locaux. La ville de Nauplion ne put être occupée par le prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin, qu'après la conclusion d'un accord écrit, signé et confirmé par serments réciproques.[31]

Les empereurs de Nicée, en pénétrant dans la presqu'île Balkanique, mènent de la même manière des pourparlers avec les villes, afin de les attirer de leur côté[32] et les accords conclus sont confirmés par serments comme en 1258.[33]

---

[26] Nicétas, 848.
[27] Nicétas, 808.
[28] A. Dandolo, op. cit., 335, IV (8).
[29] Villehardouin, op. cit., 422—423, II, 234 sq.; Nicétas, 829—830, 835, 837, 846; G. Acropolite 13, 21—22, 24, 38, Henricus imperator Constantinopolitanus, *De varia Latinorum in imperio fortuna.* — Tafel—Thomas, *Urkunden* II, 40.
[30] Tafel—Thomas, *Urkunden* II, 13.
[31] Chronique de Morée, II, 71 Μὴ ὅρκον καὶ προστάγματα ταῖς συμφωνιαῖς ἐπῆκαν.
[32] Dölger, *Regesten III,* N° 1788 et 1789.
[33] Idem, N° 1852.

Tout ceci pourrait nous faire admettre un développement politique des villes, une véritable autonomie acquise par ces dernières. Mais ces données peuvent-elles être considérées comme le signes d'une nouvelle étape dans l'histoire des villes byzantines, comme les indices d'une réelle émancipation? Pourtant, de ce qui précède il résulte que l'initiative dans la conduite politique des villes appartenait à la féodalité locale. Autrement dit, tandis qu'en Occident la ville s'est formée et développée en luttant contre la féodalité, surtout la grande féodalité, parvenant finalement même à subordonner l'économie du domaine féodal, — à Byzance, la ville apparaît au XIII[e] siècle sous la tutelle de l'aristocratie. Le mouvement d'émancipation des villes byzantines, si on peut l'appeler ainsi, loin d'avoir un caractère antiféodal, est donc patronné par les éléments de la féodalité locale. Ce fait résulte indubitablement des informations qui nous sont transmises par Nicétas, selon lesquelles les partisans d'Alexis après avoir offert leurs services aux Latins, qui les refusèrent, s'adressèrent-ils à Johanitsa et, conseillés par celui-ci, probablement même avec son aide, ils soulevèrent les villes de la Thrace et de la Macédoine d'où ils étaient originaires.[34]

Cependant, les relations de Nicétas ne sont pas les seules informations que nous possédions à l'appui de cette thèse. Robert de Clari reproduit les discussions qui eurent lieu entre Boniface de Montferrat et les dirigeants d'Andrinople soulevée. Afin de les convaincre de rendre la ville, Boniface leur montrait la veuve d'Isaac Ange et son fils, leur demandant de se soumettre en leur nom. Il est évident que de pareils arguments ne pouvaient être utilisés qu'envers des éléments de la féodalité byzantine, qui avait bénéficié d'une situation tout-à-fait exceptionnelle sous la dynastie des Anges. Il eût été dépourvu de sens que Boniface essayât de convaincre, par des membres de la famille des Anges, des dirigeants citadins, à qui la dynastie des Anges était devenue odieuse par sa politique d'oppression fiscale. C'est dans ce même esprit qu'est conçue la réponse des dirigeants de la ville d'Andrinople. Ils admettent de reconnaître sans aucune discussion comme souverain Manuel, le fils d'Isaac Ange, pourvu qu'il soit couronné empereur à Constantinople, mais ils se méfient des déclarations de Boniface et les considèrent seulement comme de simples manœuvres politiques, surtout après qu'il se fut démasqué par toute une série d'actes hostiles aux Grecs *et puis quant il eut che fait, si s'en vint a une autre chite, Andernnople avoit a non, ou li empereur avoit mis de se gent; si l'assist et fist drechier ses perrieres et ses mangouniaus pour assalir a le chite; et chil de le chite le contretinrent bien encontre lui. Et quant il vit que il ne les porroit prendre par forche, si parla a chiax qui estoient as murs et si leurs dist: « Ba, seigneur, de ne connissiés vous que che fust chi femme Kyrsaac l'empereur? » Si amenoit se femme avant, et disoit se femme: « Ba, de ne me connissiés vous que je soie empereris, et de ne connissiés vus mes*

[34] Nicétas, 808—809.

deux enfans, que jou euch de Kyrsaac l'empereur? » *Si amenoit avant ses enfans; tant que uns sages hons de le chité respondi:* « *Ouil* » *fist chis,* « *nous connissons bien, que che fu femme Kyrsaac, et que che furent si enfant* ». « *Ba!* » *fist li marchis, pour coi ne connissiés vous dont l'un des enfans a seigneur?* » « *Je le vous dirai* » *fist chis* « *alés en Constantinoble et faites loi coroner; et quant il ara sis en le caiiere Coustentin et nous le sarons, adont si en ferons chou que faire en deverons* ».[35]

Lorsque, finalement, les dirigeants d'Andrinople et de Didymothique, par crainte de Johanitsa, concluent un accord avec les Latins, la région est donnée à titre de fief à un membre de l'aristocratie byzantine, Théodore Branas, partisan des Latins. Son investiture avait été l'une des conditions imposées par les éléments féodaux autochtones, qui dirigeaient la révolte des villes de Thrace, pour arriver à une entente avec les Latins. Autrement, comment pourrait-on s'expliquer que les Latins, si avides de vastes et riches domaines, eussent consenti à céder de bon gré à un Grec cette riche région avec ses grandes villes. Or, la prétention des dirigeants des villes d'avoir pour seigneur de la région ce Branas s'explique justement par le fait que celui-ci faisait partie de leur classe sociale, qu'ils avaient confiance en lui, car il était des leurs.[36]

On peut faire les mêmes constatations en ce qui concerne la situation dans le Péloponnèse. Au moment où elles furent attaquées par les Latins, les villes de Nikli et Lacédémonie avaient à leur tête des archontes, dont les domaines féodaux se trouvaient en Tzaconie.[37] L'administration de la ville de Monémbasie appartenait aux grandes familles féodales Mamonas, Daimoyannes et Sophianos. Pour arriver à soumettre cette ville presque inaccessible, Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, après l'avoir attaquée vainement pendant trois années, gagna les seigneurs féodaux qui la dirigeaient en les investissant avec des domaines dans la Vatique de Tzaconie.[38] Les villes du Péloponnèse ne purent être conquises qu'au moment où les éléments féodaux qui les dirigeaient eurent tous leurs privilèges garantis par les Latins.

Une attitude identique envers les Latins est adoptée par les éléments cléricaux de la féodalité lorsque ceux-ci se trouvent à la tête des villes. C'est ainsi qu'Athènes, à l'époque de la conquête de l'empire par les Latins, est dirigée de fait par l'archevêque Michel Choniate. L'archevêque Michel, qui avait organisé auparavant avec succès la défense d'Athènes contre les attaques de Léon Sgouros, livre maintenant, sans aucune résistance, la ville aux Latins, lorsque ceux-ci arrivent devant elle. Cela se passait à une

---

[35] R. de Clari, *La conquête de Constantinople*, CCI. Paris, 1923, 98—99.

[36] Nicétas, 830 καὶ πέμψαντες ἀγγέλους σφίσι στρατηγὸν ἐξαιτοῦνται τὸν Βρανον Θεόδωρον Villehardouin, op. cit., 423, II, 423.

[37] *Chronique de Morée*, II, 51.

[38] Ibid., II, 72.

époque où les Latins n'eurent pas encore trahi complètement leur attitude hostile à l'égard de l'aristocratie locale.

Il résulte donc que l'occupation par les Latins des régions et des villes les plus importantes de la Grèce se laisse expliquer par la politique des conquérants, qui au début captent la bienveillance de la féodalité grecque; elle fut d'ailleurs attirée par les intérêts de classe et par l'espoir de pouvoir agrandir leur possessions à la suite d'une victoire latine.

*

Sur la base de ces constatations, il nous reste à examiner les conditions dans lesquelles les villes byzantines se trouvaient, au XIII[e] siècle, sous la dépendance de la féodalité et ce que cachait en réalité cette « émancipation » urbaine.

Contrairement au domaine féodal occidental d'un caractère éminemment autarchique, à Byzance le grand domaine a été lié, au cours de son histoire, aux marchés de vente. Du fait que de grands centres urbains ont continué à exister dans l'Empire byzantin, certains traits spécifiques furent imprimés au domaine foncier par suite de sa liaison permanente avec la ville. Ces conditions spéciales se font ressentir dans le mode d'organisation des vastes domaines dès l'époque de Byzance esclavagiste. On sait comment étaient organisés les vastes domaines des Apions en Egypte ou ceux appartenant au patriarcat d'Alexandrie; toute l'économie de ces domaines était organisée en vue de la vente de leurs produits dans les grands centres urbains. Les grands domaines possédaient toutes les installations nécessaires pour la transformation des produits agricoles en biens sonsommables. Ces domaines disposaient aussi de moyens de transport pour faire arriver les produits aux lieux de vente. C'est ainsi que les Apions possédaient une flottille sur le Nil, destinée à transporter jusqu'à Alexandrie les produits de leurs domaines,[39] tandis que le patriarcat d'Alexandrie avait ses propres navires de commerce, qui naviguaient dans la Méditerrannée et l'Adriatique, parvenant parfois jusqu'en Bretagne.[40] Sur la même base étaient également organisés les domaines dans les régions asiatiques de l'empire: Syrie, Cilicie, Pamphylie, Carie ou Bithynie.[41] Aussi ne faut-il pas s'étonner que les huiles et les vins orientaux se trouvaient en abondance en Gaule Mérovingienne.[42]

---

[39] M. В. Левченко, *Материалы для внутренней истории восточной римской империи V—VI вв.* Виз. Сборник (1945) 75.

[40] Leontios von Neapolis, *Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandria.* Freiburg i. B., 1893, 19.

[41] *Expositio totius mundi et gentium — Geographi graeci minores,* II, 423, 516, 518—519, 521, 522. Ainsi pour la Pamphylie l'appréciation du géographe anonyme était *regio optima et sibi sufficiens, oleum autem multum faciens et alias regiones implens.*

[42] L. Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Age.* Byz. Zeitschr. XII (1903) 20—21.

Le fief byzantin de plus tard est organisé de la même manière en vue de la vente de ses produits sur le marché. Ce qui est significatif pour cet aspect du domaine féodal byzantin, c'est le fait que, dans les actes de donation de certains grands seigneurs féodaux byzantins de la première moitié du XIVe siècle, tels que Kosmas Pankalos et Théodore Cantacuzène, figurent entre autres des boulangeries à Serrès.[43] Un autre cas: Goudeles, propriétaire de terres, de vignes et de maisons à Nymphaion, qu'il donne en 1294 au monastère de Lembos, est aussi le propriétaire de deux boulangeries, outre de nombreux ateliers divers.[44] C'est justement ce qui caractérise l'esprit dans lequel sont organisés les domaines féodaux. En vue d'obtenir le maximum de bénéfices, les aristocrates byzantins mettaient en vente sur le marché les produits prêts à être consommés. De cette manière, le domaine féodal réalisait aussi le bénéfice de l'artisan, tout en bénéficiant en plus de l'avantage des exemptions fiscales pour toutes ces opérations de transformation.

Les grands intérêts qui lient la féodalité byzantine aux villes font ressentir son immixtion dans toutes les manifestations de la vie économique et politique de ces dernières. Liés à elles par d'importants intérêts, les aristocrates passent la plupart du temps dans les villes et non sur leurs domaines. Ceci explique dans une certaine mesure l'absence de puissants châteaux-forts sur le territoire de la Grèce continentale, même à une époque où l'affaiblissement de la puissance impériale aurait permis d'édifier de pareils châteaux et les fréquentes incursions des voisins ainsi que les pillages turcs et catalans les auraient rendus extrêmement utiles. L'aristocrate féodal byzantin ne ressentait pas la nécessité de châteaux-forts, parce qu'il vivait dans des villes solidement fortifiées, qui assuraient la sécurité de sa personne et de sa fortune. Cette forte liaison entre l'aristocrate et la ville explique aussi sa participation à toutes sortes d'ateliers ou le fait qu'il détient d'importantes propriétés urbaines, comme ce fut le cas d'un Michel Attaleiates au Xe siècle à Rhaidestos,[45] d'un Goudeles à Nymphaion[46] au XIIIe siècle ou d'un Arsenos Tzamplacon au XIVe siècle à Thessalonique.[47]

A Byzance, le patriciat et l'aristocratie terrienne n'apparaissent pas comme des éléments distincts. Aussi est-il intéressant de constater qu'au XIVe siècle, à Thessalonique, la corporation des matelots était conduite par André Paléologue, qui faisait partie de la haute aristocratie (comme son nom l'indique) et était apparenté à la famille impériale. Ainsi, aucune manifestation de la vie politique de la ville ne pouvait échapper au contrôle et à l'autorité des éléments féodaux, puisque leur bien-être était lié à la domination des villes.

[43] *Actes de Kutlumus*, éd. Lemerle, 62 et 86.
[44] Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata Graeca medii aevi* IV, 285.
[45] Diataxis, éd. Nissen, 23 et suiv.; Attaleiates, Bonn, 244.
[46] Miklosich et Müller, l. c.
[47] Cantacuzène II, 3, 256.

Cantacuzène nous fournit des données assez complètes pour pouvoir apprécier le nombre des éléments de l'aristocratie féodale habitant la ville de Thessalonique pendant la révolte des zélotes. Bien qu'au moment où la ville passe au pouvoir des zélotes, son gouverneur Synadenos, la quitte avec les partisans de Cantacuzène au nombre d'environ mille,[48] évidemment tous les éléments de l'aristocratie locale, il y eut encore une centaine de nobles qui furent capturés et tués lors des massacres de 1345.[49] Pourtant il dût y avoir encore beaucoup d'autres qui réussirent à se sauver pendant les journées révolutionnaires de 1345.[50]

Un grand nombre d'éléments de la féodalité habitaient aussi la ville d'Andrinople.[51] L'attraction vers les villes, en quête de grands bénéfices, est telle qu'un grand seigneur féodal de l'île de Ténédos, un certain Pergamenos, parvint jusqu'à Thessalonique[52] où il établit le centre de son activité. Ainsi, dans les conditions d'organisation du grand domaine féodal byzantin, la ville apparaît comme le centre nécessaire qui polarise toute la vie économique de la féodalité dans la région. De cette manière on arrive à ce que les actions politiques d'un grand seigneur féodal soient concentrées dans une ville et sous ce rapport l'exemple le plus typique en est la ville de Didymothique, devenue une véritable capitale pour les domaines de Jean Cantacuzène.

En raison du rôle qu'a eu l'élément féodal dans les centres urbains, au cours de l'histoire byzantine, on comprend les circonstances dans lesquelles, après la prise de Constantinople par les Latins, l'action des villes a été dirigée par cette féodalité locale byzantine. Ainsi les aspects d'émancipation urbaine expriment-ils en réalité le processus progressif du morcellement féodal de l'empire, de rupture de l'unité économique byzantine. Les villes byzantines, si intimement liées au grand domaine féodal, deviennent naturellement les centres de formations politiques issues du morcellement de l'empire. Mais en se laissant entraîner dans le processus du morcellement féodal, le champ d'activité des villes est sensiblement limité et ainsi apparaît clairement le caractère de frein que les relations féodales exercent dans la Byzance du XIII[e] siècle, en empêchant le développement des villes. La loi de la concordance obligatoire des relations de production avec le caractère des forces de production trouve ici sa pleine application.

Les sénats municipaux, qui avaient disparu au X[e] siècle (Novelles de Léon N° XLVI et N° XLVII), réapparaissent maintenant justement comme des organes exprimant les intérêts de l'aristocratie provinciale et sont un témoignage en plus de l'accroissement continuel de l'influence de la féodalité locale, influence qui culmina par l'action de soi-disante émancipation

[48] Cantacuzène II, 3, 234.
[49] Op. cit., 580.
[50] D. Cydonès, Monodie, *P. G.*, CIX, col. 648.
[51] Cantacuzène II, 3, 176.
[52] Op. cit., III, 4, 276.

des villes, patronnée par la féodalité au XIII^e siècle. Les assemblées populaires des villes, lorsqu'elles existent, n'ont plus rien de commun avec le sens attribué autrefois à cette institution, à laquelle participait toute la population stable de la ville, indifféremment de la catégorie sociale dont elle faisait partie. Ce siècle nous offre un exemple de ce que représente l'assemblée populaire qui traite en 1246 avec Jean Vatatzès, empereur de Nicée, la soumission de la ville de Melnik. Cette assemblée est composée en réalité des membres de l'aristocratie locale et des *gens de cette dernière*, des fonctionnaires de la ville et des troupes communales; du moins c'est ce qui résulte des informations que nous donne Acropolite concernant la composition de la nombreuse délégation que la ville envoya à l'empereur et qui se composait exclusivement de ces catégories d'habitants.[53] A peine voyons-nous des artisans et des négociants participer aux assemblées où l'on discute l'établissement de contributions exceptionnelles, l'empire ayant besoin de leur appui matériel.[54] Le fait qu'au XIII^e siècle les villes byzantines sont conduites exclusivement par les éléments de la féodalité provinciale explique également l'accentuation, dans les villes byzantines, des luttes sociales et leur violence, ainsi que la tentative de la population urbaine de se débarrasser à tout prix du joug féodal suffocant.

Cet aspect de la vie intérieure des villes byzantines nous apparaît clairement dans la narration des évènements qui se sont déroulés en 1205 à Philippopoli. De même que dans les autres villes grecques de la Thrace, les Latins en furent chassés et la ville passa sous la conduite des éléments féodaux locaux ayant à leur tête Alexis Aspietes. Les éléments de l'opposition, dénommés par Villehardouin *popelicans*, appellent à leur aide Johanitsa, qui occupe la ville.[55] Une terrible répression contre les dirigeants suivit la prise de la ville: Aspietes fut pendu, après avoir été préalablement mutilé; l'archevêque de la ville fut également tué; le même sort fut partagé aussi par les autres *halz-homes*, à l'exception de ceux qui avaient réussi à s'enfuir.[56] Le sens du terme *popelican* semble actuellement entièrement établi. L'historien bulgare B. Primov, procédant à une réexamination des sources contemporaines, est arrivé à la conclusion que par *popelicans* il faut comprendre les bogomiles, éléments très nombreux dans la ville de Philippopoli, — contrairement à l'opinion antérieure des historiens Jireček, Zlatarski et Uspenskij, qui les considéraient pauliciens.[57] Le caractère antiféodal du mouvement bogomile est actuellement un fait définitivement

---

[53] Acropolites, 44, 377.

[54] Nicétas, 631.

[55] Villehardouin, 400—401, II, 210—211.

[56] Nicétas, 829; Villehardouin, 399—401, II, 208 sq., *Henricus, imperator Constantinopolitanus, de varia Latinorum in imperio fortuna;* Tafel—Thomas, *Urkunden*, II, 40.

[57] Б. Примов, *Българи, гърци и латинцы в Пловдив през 1204—1205 г.* — Изв. на Бълг. Ист. Дружество XXII—XXIII (1948) 145—158.

établi.[58] Le caractère du mouvement des *popelicans* de Philippopoli apparaît donc clairement comme un mouvement dirigé contre les dirigeants féodaux de la ville. La violence avec laquelle sont poursuivis et tués tous ces *halz homes*, après la prise de la ville par les Vlaquo-Bulgares, prouve l'intensité du mouvement. Probablement que des mouvements ayant le même caractère ont également éclaté dans les autres villes grecques. C'est ainsi qu'à Thessalonique, pendant l'absence de Boniface, la garnison latine fut obligée de se retirer dans la citadelle, tandis que la plèbe de la ville fraternisait avec les troupes de Johanitsa, qui jouissait de sa sympathie précisément à cause de son attitude hostile envers la féodalité byzantine. Pour un court intervalle de temps, on trouve à la tête de la ville le gouverneur vlaque de Prosek, Etzyismenos.[59]

Il y a lieu de remarquer que les Latins, en faisant la conquête de l'empire, ont pris possession du domaine féodal avec les formes d'organisation qu'ils y avaient trouvées et, par conséquent, lors du partage des fiefs, ils ont tenu compte du rôle important que la ville jouait dans la vie économique des régions agraires conquises. C'est pourquoi dans toutes les sources de l'époque, les grands seigneurs féodaux latins sont présentés chacun comme possesseur d'une ville et, évidemment, de la région environnante. Les conquérants latins succédaient donc, dans les mêmes conditions, à la noblesse féodale grecque qui avait fui ou avait été écartée par eux.

*

Pourtant, dans l'Empire byzantin également, par suite de l'accroissement continuel des relations marchandise-argent, la situation des villes commence à changer. Leur population commence à devenir plus puissante, à formuler des revendications, à représenter une force dont les organes du gouvernement de Byzance doivent tenir compte dans les différentes combinaisons politiques. Dans ces conditions commencent à apparaître certains privilèges accordés aux négociants et aux artisans des villes byzantines et ainsi se créent, vers le milieu du XIV^e^ siècle, les bases d'une réelle émancipation. Le processus d'émancipation ne s'est pas développé d'une manière uniforme dans toutes les régions de l'empire. Dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle, l'Empire byzantin était reconstitué dans sa plus grande partie. L'unification politique du pays, l'écartement de l'immixtion vénitienne, la situation de Gênes qui à peine renforçait ses positions dans l'empire reconstitué, ont permis au commerce des autochtones de connaître pendant cette période un certain développement. Ce problème a été récemment étudié et il n'y aurait donc plus lieu d'y revenir.[60] C'est surtout la population

[58] Н. С. Державин, *История Болгарии II*. Москва—Ленинград, 1946, 39 sq.

[59] Nicétas, 818; O. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIV^e^ siècle*. Paris, 1919, 199.

[60] В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV веке*. Вопросы Истории 7 (1953) 106—107.

des villes vivement disputées par les formations politiques ayant survécu sur le territoire de la Grèce, qui a obtenu plus tôt gain de cause. L'empire est plein de ménagements envers ces villes, qui pouvaient à tout moment changer d'attitude politique et se rapprocher soit des Latins soit du despote d'Epire. Dans ces conditions commencent à paraître les premiers actes impériaux qui accordent des privilèges à la population urbaine. Parmi les villes revenues sous l'autorité de l'empereur de Constantinople se trouvaient Ianina et Monémbasie dans le Péloponnèse. Afin de consolider sa domination, Byzance dut leur accorder des concessions substantielles, en raison de la conjoncture politique et de la position géographique leur permettant de se débarrasser à tout moment, aisément, de la tutelle byzantine. C'est ainsi que s'expliquent les privilèges accordés à ces villes, surtout par Andronic II, et son désir de gagner la masse de leurs habitants.

Monémbasie avait été prise par les Latins après de longs efforts. Sa position géographique lui avait permis de résister longtemps et de capituler, à peine en 1248, lorsque, comme déjà mentionné, Villehardouin fit des concessions à l'aristocratie locale. La domination franque ne fut pas de longue durée. A la suite de la victoire remportée par les Byzantins dans la plaine de Pélagonie contre la coalition épirioto-franque, Monémbasie redevint byzantine. La position de cette ville, à proximité immédiate des possessions franques détermina l'empereur Michel Paléologue d'accorder à la population une série d'avantages fiscaux, s'assurant ainsi de son attachement. Cet acte fut confirmé en 1284 par son successeur, Andronic II. L'acte a en vue non seulement la féodalité, comme à l'époque de la prise de la ville par Villehardouin, mais aussi les éléments urbains — les négociants et artisans de la ville, qui furent exempts des droits de douane et des impôts pour toutes leurs transactions commerciales conclues dans la ville.[61]

Pourtant c'est l'aristocratie locale qui continue à demeurer au centre de l'attention impériale. Lorsque Andronic II confirme les privilèges accordés par son père, après avoir énuméré ces privilèges il insiste sur les exemptions concernant les propriétés de l'aristocratie et en plus il lui accorde une liberté complète pour toutes les transactions commerciales. Dans ces conditions, l'aristocratie était en mesure de mener avec plein succès la concurrence contre l'élément urbain. Cet acte est une preuve qu'il ne pouvait encore être question d'une situation privilégiée créée en faveur de cet élément par rapport à la féodalité locale.

Mais le rôle de plus en plus grand de la population urbaine, l'accroissement de sa puissance dans les villes déterminent Andronic III à donner en 1332[62] une nouvelle chrysobulle, accordant une importance particulière aux artisans et aux négociants de la ville. Les transactions des commerçants monémbasiotes sont exemptées des droits de douane dans une série de villes

[61] Miklosich—Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi* V, 154—155.
[62] Miklosich—Müller, V, 165—168.

de l'empire, tandis que pour d'autres villes ces droits sont réduits. En outre, les monembasiotes sont exemptés aussi du paiement des autres impôts. On tâchait ainsi d'attacher à l'empire la population de négociants de Monémbasie; les avantages dont ces négociants jouissaient comme sujets byzantins, en vertu de cette chrysobulle, étaient assez importants pour les intéresser à défendre la ville dans le cas d'une attaque franque. Les Latins n'auraient jamais pu leur accorder quelque chose de semblable pour les dédommager de la perte des privilèges dont ils bénéficiaient pour leur commerce dans tout l'Empire byzantin. L'empereur Andronic ne néglige pas non plus les éléments féodaux locaux; ceux-ci étaient exemptés du paiement des impôts pour la vente des produits de leurs domaines (céréales, vin, bétail etc.). Pourtant une disposition contenue dans la chrysobulle nous prouve que l'élément urbain avait gagné en importance par rapport à l'élément féodal. En faveur du premier sont même prises certaines mesures contre la féodalité, à laquelle il est interdit dorénavant de percevoir des impôts sur les marchandises monembasiotes. "Οθεν ὀφείλουσι διατηρεῖν αὐτοὺς εἰς τὴν τοιαύτην ἀνενοχλησίαν καὶ δεφένδευσιν οἱ τε εἰς τὸ κομμέρκιον τῆς θεομεγαλύντου Κωνσταντινουπόλεως καὶ οἱ εἰς τάς ἄλλας πάσας καὶ χώρας καὶ κάστρα τῆς βασιλείας μου ἐνοχοποιούμενοι κατὰ καιρούς, ἀλλὰ δὴ καὶ πάντες ὅσοι ἐπικρατῶσι κτήματα ἢ ζευγηλατεῖα ἢ κάστρα ὁρισμῷ τῆς βασιλείας μου εἴτε τῆς περιποθήτου μου αὐγούστης εἰσὶν οὗτοι, εἴτε τοῦ ἐρασμιωτάτου υἱοῦ τῆς βασιλείας μου (καὶ) βασιλέως, εἴτε τῶν προσγενῶν ἀρχόντων τῆς βασιλείας μου καὶ τῶν λοιπῶν ἀρχόντων καὶ ἀρχοντοπούλων αὐτῆς οὐδὲν αὐτοὶ ὀφείλουσι χάριν μαγειρείας ἢ ὀψωνίου ἢ ἄλλου τινὸς ζητήματος ἀπαιτεῖν τι ἐξ αὐτῶν ἢ ἄλλο τὶ ἐπάγειν αὐτοῖς ἐπιτίμιον καὶ ἐπιβλαβές. La suppression des barrières douanières féodales représentait un succès évident des citadins de Monémbasie.

On trouve un matériel bien plus riche et plus significatif dans l'acte accordé à la ville de Ianina en 1319.[63] Au cours du XIII[e] et du XIV[e] siècles, Ianina fut l'objet d'une vive dispute entre Arta et Byzance. Vers la fin de 1318, la ville fut réoccupée par Byzance et Andronic s'appliqua à gagner sa population par une série de privilèges. C'est dans ces conditions politiques que fut donnée la chrysobulle mentionnée ci-haut. Elle constitue un moment important dans le processus d'émancipation des villes byzantines.. La population de la ville est exemptée de toute sorte d'impôts, elle n'est pas astreinte au service militaire hors de la ville, elle n'est pas obligée de loger les troupes, ni de monter la garde. Les commerçants de Ianina sont exemptés d'impôts pour leurs transactions dans tout l'empire. Bien plus, la population juive d'artisans et de négociants, nombreuse dans cette ville,[64] jouit du régime privilégié égal à tous les autres habitants de Ianina. La ville possède ses institutions judiciaires et sa milice communale. La chrysobulle contient

[63] Miklosich—Müller, V, 77—84.

[64] N. A. Bees, *Übersicht über die Geschichte des Judentums von Janina*. Byz. Neugr. Jahrbücher II (1921) 159—177.

aussi des dispositions à l'égard des éléments féodaux locaux; ceux-ci sont exemptés du paiement des impôts pour leurs possessions, ainsi que de l'obligation de loger les troupes; en outre ils ne peuvent être astreints à vendre leurs produits pour les besoins de l'armée au-dessous des prix du marché. Pourtant, dans la lutte d'intérêts entre citadins et feudataires, la chrysobulle tâche de défendre les possessions des citadins contre les ingérences féodales, en interdisant la vente de ces possessions aux archontes ou aux militaires.

Cependant cette chrysobulle édicte aussi des mesures pour prévenir la fuite des parèques des domaines féodaux et interdit de donner asyle à ces fuyards, ayant ainsi en vue les intérêts des feudataires, afin que ceux-ci ne soient pas lésés par le développement des villes et par les besoins de ces dernières en fait de main-d'œuvre.[65]

Ainsi les chrysobulles données à Monémbasie et Ianina font apparaître assez clairement la position de la population des villes byzantines, qui est devenue, incontestablement, une force imposant sa volonté et obtenant une série de privilèges dans la conjoncture d'alors de Byzance. Bien plus, elle réussit à obtenir l'appui impérial contre les abus des éléments féodaux, mais ses intérêts, en contradiction avec ceux de ces derniers, ne reçurent pas une solution complète. La chrysobulle de 1319, qui tâche d'arrêter l'exode des parèques vers la ville, est une preuve du rapport des forces entre la féodalité et la bourgeoisie naissante.

Il existe pourtant dans cette chrysobulle une disposition qui semblerait curieuse, bien qu'une partie importante de l'acte lui soit consacrée et qu'elle soit placée au début même de cet acte. Il s'agit de l'assurance donnée qu'aucun habitant de Ianina ne pourra être transféré ailleurs. L'autorité impériale se réserve néanmoins le droit d'appliquer une telle mesure seulement aux provocateurs de désordres et de troubles. Mais la question qui se pose concerne le caractère de ces *désordres*, qui auraient nécessité une disposition expressément formulée dans l'acte et la réserve formelle de la part de la puissance impériale de les sanctionner par l'expulsion de la ville. Le texte de l'acte n'apporte aucune précision, se limitant à des indications vagues qu'il s'agit des personnes qui *importuneraient ceux qui vont sur le bon chemin.*

Il est évident qu'il ne pouvait y être question de *désordres* provoqués par la population pauvre de la ville, car en de tels cas l'intervention de l'autorité impériale ne se serait pas limitée à l'expulsion des auteurs des *désordres*, mais on aurait eu recours à des sanctions beaucoup plus sévères. En outre, pour de tels cas, l'autorité impériale n'avait pas besoin de se réserver par un acte le droit d'intervenir, les sanctions appliquées ne pou-

[65] Miklosich—Müller, 83/20: καὶ οὐδὲ δέχηταί τις τῶν ἁπάντων ἐξ αὐτῶν εἰς κτῆμα

vant incommoder ni les éléments féodaux, ni les classes aisées et moyennes des villes.

Dans cette partie de l'acte se reflètent probablement les luttes à caractère antiféodal, de cette époque, pour l'émancipation des villes. Les avantages accordés par cette chrysobulle à la population urbaine doivent avoir été le résultat des pressions exercées par la nouvelle force, qui grandissait continuellement et qui a pu profiter d'une conjoncture politique spéciale. C'est seulement ainsi que l'on peut expliquer les concessions faites; cependant ces concessions ne dépassaient pas une certaine limite, au-delà de laquelle l'autorité impériale se réservait le droit d'intervenir.

Par contre, dans les villes où l'économie des échanges s'est développée d'une manière plus lente, les positions de la féodalité se maintiennent intactes à la fin du XIII^e siècle. L'acte donné par Michel Gabrielopoulos à la ville de Phanarion en 1295 en est une preuve.[66] La charte des privilèges est adressée seulement aux archontes de Phanarion *grands et petits, laïques et cléricaux, chrysovulats et excusats*, sans aucune mention de l'existence d'une catégorie de la population urbaine, commerçants et artisans, qui soit prise en considération et reçoive quelque privilège; tout au contraire, Michel Gabrielopoulos se réserve le droit de continuer à percevoir des droits de douane, tandis que la petite féodalité était exemptée de toute une série d'obligations. Ainsi apparaît clairement le rôle que la féodalité détenait encore dans les villes faiblement développées au point de vue économique.

Dans les grands centres, les citadins ayant réussi à s'affirmer et à obtenir des privilèges économiques, commencent également à s'affirmer sur le plan politique. Jusqu'au XIV^e siècle, le rôle dirigeant dans les villes revenait, comme nous l'avons déjà vu, exclusivement à l'aristocratie terrienne, dont les intérêts étaient concentrés dans la ville située à proximité de ses domaines. Le Sénat municipal semble devenir plus puissant vers la fin du XII^e siècle, à mesure que faiblit la puissance impériale. Cette institution représente les intérêts de la féodalité locale, comme déjà dit précédemment, tandis que l'assemblée du peuple avait complètement changé d'aspect. Elle se composait soit de *gens des feudataires*, soit aussi d'éléments urbains lorsqu'il s'agissait de leur demander de nouveaux et lourds sacrifices. Cependant à partir du XIV^e siècle, ἐκκλησία τοῦ δήμου commence à jouer un certain rôle non seulement dans la vie de la cité, mais aussi dans celle de l'Etat. Les assemblées sont convoquées pour approuver les mesures fiscales requises par la situation grave de l'empire,[67] mais aussi pour que la population soit mise au courant de la situation générale de celui-ci.[68] Tout cela prouve l'importance que l'on accordait à cet organisme politique au XIV^e siècle. Cantacuzène donne également des précisions au

[66] Miklosich—Müller, *Acta et diplomata* V, 260—261.
[67] Cantacuzène, III, 4, 34.
[68] Idem, II, 3, 176.

sujet de la situation sociale de ceux qui faisaient partie de ces assemblées: outre les militaires et le clergé, y participaient des négociants, des artisans et la plèbe.[69]

L'accroissement du rôle économique et politique de la population urbaine dans l'Empire byzantin signifiait que la lutte avec les éléments féodaux s'aiguisait, car il n'y a aucun doute que ces derniers ne pouvaient abdiquer de leur propre gré de la situation privilégiée qu'ils détenaient dans les villes. Les premières années après 1340 sont caractérisées par des conflits de plus en plus violents entre l'aristocratie féodale et la population urbaine, pour la domination des villes byzantines. Cantacuzène exprime clairement cet état d'esprit.[70] Le mouvement antiféodal des villes culmine par la révolte des zélotes à Thessalonique. La puissance dont la population urbaine de négociants et d'artisans fit preuve vers le milieu du XIV^e^ siècle détermina la féodalité byzantine à changer de tactique. Après que la révolte des zélotes fut étouffée, le représentant de l'aristocratie, l'archevêque de Thessalonique, Grégoire Palamas, de retour dans la ville, s'adresse à ces éléments par des paroles conciliantes.[71]

La population urbaine continua à obtenir des privilèges aussi de la part d'Etienne Douchan, en sa qualité de continuateur de la politique byzantine dans les régions occupées; ce dernier confirme tous les anciens privilèges et continue à en accorder de nouveaux.[72] Les négociants sont protégés contre tout abus de la part des éléments féodaux qui tenteraient de leur prendre les marchandises ou l'argent: des amendes importantes de 500 perpers étaient prévues pour tout acte de violence de cette nature. Le dignitaire ou le feudataire d'une région, qui interdirait à un négociant de passer la nuit dans un village, porte la responsabilité pour tous les dommages provoqués de ce fait. Les anciennes restrictions, qui défendaient autrefois aux commerçants de vendre à Byzance certaines marchandises, comme la pourpre — ce commerce constituant un monopole impérial — sont abrogées par le code de Douchan. Des mesures de protection sont également prises contre les douaniers impériaux. Ceux-ci ne peuvent plus prétendre des marchandises sans paiement et chaque commerçant est libre de transporter ses marchandises aux marchés de son choix.[73] Les citadins ont le privilège de faire juger leurs affaires par des juges urbains, qui sont compétents même dans les causes à juger entre un campagnard et un citadin.[74]

Le code de Douchan, dont la liaison avec le droit byzantin a été fréquemment signalée, confirme toutes ces victoires remportées par la bour-

[69] Idem, III, 4, 34.
[70] Idem, II, 3, 178.
[71] Виз. Врем. I—XXVI (1947) 265.
[72] *Законик Стефана Душана*, art. 119 (118), 120 (119), 121 (120), 161 (159).
[73] Op. cit., art. 121 (120).
[74] Op. cit., art. 178 (176).

geoisie naissante. Mais l'importance de cette dernière continue à augmenter à mesure que le temps passe. Les despotes de Morée, dans la lutte qu'ils mènent contre l'aristocratie locale, spécialement contre la famille Mamonas, s'appuient avec succès sur ces éléments et Théodore II donne, probablement en 1442, une nouvelle chrysobulle en faveur de la ville de Monémbasie. Cette fois-ci l'acte contient des mesures manifestement antiféodales. Les parèques peuvent s'établir librement à Monémbasie, les feudataires ne peuvent plus exiger qu'ils leur soient rendus.[75] C'était un coup très dur pour la féodalité locale, qui demeurait impuissante devant l'exode des paysans vers les villes. En échange, le surplus de main-d'œuvre créait des conditions favorables au développement des villes. Mais l'invasion turque, la piraterie exercée en Egée et en Méditerranée par toutes sortes d'aventuries turcs, génois et catalans, le régime de faveur créé aux marchands génois et vénitiens empêchèrent le développement des villes et l'apparition d'une bourgeoisie, pour laquelle Byzance offrait désormais les possibilités intérieures favorables à sa formation et à son développement.

C'est ainsi qu'à partir de la fin du XIVe siècle, l'importance économique et politique de la population urbaine s'accroît continuellement. Si toutefois son développement a été plus lent, il ne faut pas perdre de vue les conditions difficiles dans lesquelles elle devait se frayer le chemin. Elle eut à mener la lutte non seulement avec la féodalité locale, qui détenait une position dominante dans la vie politique et économique des villes byzantines, mais encore avec la concurrence des républiques commerciales italiennes et avec l'avance des Turcs, qui limitait de plus en plus le champ d'activité des villes grecques.

En dépit de ces conditions générales difficiles, la population urbaine byzantine réussit à s'assurer une série de privilèges au détriment de la féodalité, à réduire l'importance de cette dernière dans les villes, profitant au début de certaines difficultés extérieures de Byzance, mais elle ne réussit pas à transformer les centres urbains byzantins en des organismes politiques vivants et actifs. Un rôle négatif considérable revient sous ce rapport aux commerçants italiens. Ceux-ci avaient tout intérêt à ce que les villes restent sous la domination impériale totale, étant donné qu'ils étaient les bénéficiaires de privilèges spéciaux qui leur avaient été accordés par la cour de Constantinople. Toute émancipation totale mettait en danger ces privilèges et signifiait pour les républiques commerciales italiennes la perspective d'être éliminées de la vie économique des villes byzantines.

A partir du XIVe siècle, la population urbaine byzantine commence à se manifester d'une manière de plus en plus violente contre les marchands italiens, afin de restreindre leur activité, en dépit des traités existants. Les protestations des représentants des républiques italiennes contre les actes d'hostilité de la population sont extrêmement nombreuses, surtout

[75] Miklosich—Müller, op. cit., V, 172/17.

les protestations de la part des Vénitiens, moins favorisés par le gouvernement byzantin que leurs rivaux, les Génois. Bien que Venise eût depuis 1265 un traité avec Byzance, qui fut renouvelé en 1277,[76] les réclamations des Vénitiens à la cour byzantine ne prennent pas fin. Le baile Marco Minotto expose dans un rapport la situation des marchands vénitiens dans l'empire: ils sont insultés, frappés, empêchés d'exercer leur commerce.[77] Sous l'empire de cet état d'esprit hostile aux Latins, le gouvernement byzantin est souvent obligé d'imposer certaines restrictions aux négociants latins, contrairement aux traités, afin qu'ils ne puissent plus faire concurrence aux autochtones. Les Vénitiens protestent fréquemment, surtout à cause des mesures vexatoires auxquelles ils sont soumis.[78] Ces restrictions imposées aux marchands vénitiens étaient donc le résultat des pressions exercées par la population grecque des villes, qui affirmait ainsi son influence aussi dans l'orientation de la politique byzantine.

En conclusion, on peut affirmer sans hésitation que c'est à peine au XIV[e] siècle que le rôle de la population urbaine byzantine s'affirme non seulement contre la féodalité autochtone, mais encore contre les marchands étrangers, de sorte que la population des villes obtient souvent une modification de la ligne politique byzantine.

[76] Miklosich—Müller, III, 79—80.

[77] *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, I, 164. *Quod in Constantinopoli, in Thessallonica, in Enno et per insulas Romaniae imperio subiectos, homines Veneti nullo modo possunt habitare et morari, nam Graeci et Gasmuli verberant ipsos ubique et percutiunt neque unquam per imperatorem fit aliqua ultio de malefactoribus nec prodest aliquid conqueri coram ipso imperatore et ita vadit indiscussum, etiam quotidis vadunt deteriorando.*

Item quod maxima tedia fiunt nostris Venetis in accipiendis comerclis in vindemys, quando vadunt per vinum et de non permittendo laborare artes suas sine questione et de non permittendis morari in domibus suis volentes ascendere affictum terratici.

[78] W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant* I, 466 sq. Leipzig, 1885, 466 sq. — Ch. Diehl, *Etudes byzantines*. Paris, 1905, 244 sq.

R. GUILLAND / PARIS

SUR LES DIGNITAIRES DU PALAIS ET SUR LES DIGNITES DE LA GRANDE EGLISE

du Pseudo-Codinos: chapitres 14—15, 17—22*

Chapitre XIV.

Matines du Grand Dimanche de Pâques.

Le Grand Dimanche de Pâques, on chante matines la troisième ou la quatrième heure du jour, comme il suit. L'empereur revêt parmi ses costumes celui qui lui plaît et les dignitaires leurs insignes personnels. Le protopapas sort de l'église avec l'archidiacre et quelques lecteurs; il remet un grand cierge à l'empereur. Les prélats de service, dont nous avons souvent parlé, remettent des cierges ordinaires à tous les autres dignitaires, comme lors des fêtes dont il a été parlé plus haut. Tandis que les portes de l'église sont fermées, le protopapas encense, puis il entonne d'abord le: « Gloire à la sainte, consubstantielle, vivifiante et indivisible Trinité, de tout temps, maintenant et toujours dans les siècles des siècles ». Les chantres répondent: « Amen ». Le protopapas entonne alors trois fois le tropaire de la Résurrection: « Christ est résuscité d'entre les morts ». Puis, les chantres chantent celui-ci jusqu'à ce que le protopapas ait terminé les versets, autrement dit, jusqu'à: « Que Dieu ressuscite! » / et la suite. Ensuite, l'archidiacre, B 74
selon l'usage, récite les « pacifiques » [prières pour la paix]. Le protopapas ouvre de sa main la porte et, avec sa suite, entre (dans l'église), en chantant d'une voix plus forte: « C'est le jour de la Résurrection. Réjouissez-vous, peuples! » Toutefois, alors que les portes sont encore fermées, il ne dit pas, comme on dit dans beaucoup d'églises: « Nos Princes, ouvrez les portes » et la suite. Après matines, le protopapas et l'archidiacre se tiennent près des portes du sanctuaire. L'un porte l'Evangile, l'autre la croix. L'empereur entre; il baise d'abord l'Evangile, puis le protopapas ensuite la croix et l'archidiacre. Pendant tout le temps que se déroule cette cérémonie, on a disposé le trône impérial dans le triklinos. Une fois que l'empereur est sorti de l'Eglise et que les portes ont été fermées, il s'assied sur son trône, tandis que le grand domestique porte son épée. La messe continue à voix basse jusqu'à la lecture de l'Evangile. Puis, tous les dignitaires font leur entrée jusqu'au dernier et baisent d'abord le pied droit de l'empereur, puis sa main droite, et ensuite sa joue droite.

Si, dans la salle où se trouve alors l'empereur, est aussi présent le podestat des Génois de Galata, ce dernier entre et baise lui aussi, ainsi que sa

* Suite et fin de la traduction française du traité du Pseudo-Codinos. Cf. Byzantinoslavica XIII (1952—1953) 233 sq. et XV (1954) 214 sq.

B 75 suite, l'empereur, comme les dignitaires, ainsi qu'il a été indiqué, autrement dit, il baise son pied, sa main et sa joue. / Alors que l'on chante encore matines, on remet aussi des cierges ordinaires à ces personnages, comme aux autres dignitaires. Après la cérémonie du baiser, ils se retirent.

Les Vénitiens ne viennent ni à la cérémonie du polychronion [souhaits de longue vie] ni à celle du baiser. En voici la raison. L'empereur Michel Ier [Michel VIII Paléologue] conclut avec les Génois un traité d'alliance éternelle dans lequel on régla les honneurs à rendre par eux à l'empereur. Lorsque le podestat arrive de Gênes, la première fois et seulement alors, en entrant pour la cérémonie de l'adoration, il se prosterne devant l'empereur deux fois, en franchissant la porte du triklinos et au milieu de cette salle. Après quoi, il entre et baise le pied et la main de l'empereur assis sur son trône. De même, les autres nobles Génois, venant de l'étranger, s'inclinent et baisent le pied et la main de l'empereur. Lorsqu'ils se rendent à la cérémonie quotidienne de l'hommage, ils enlèvent leur coiffure et s'agenouillent une seconde fois. A l'arrivée de leurs trières, qu'elles soient nombreuses ou peu nombreuses, ou même s'il n'y en a qu'une, ils acclament l'empereur. Voilà pour les Génois. Quant aux Vénitiens, comme le même empereur voulait peu après leur faire la guerre, il ne signa pas avec eux un traité d'alliance de longue durée, mais une trêve de quelque temps. Aussi n'établit-il pas dans le détail le cérémonial
B 76 avec eux, comme pour les Génois. A l'arrivée donc du baile, / le premier jour où celui-ci doit rendre hommage à l'empereur, il fléchit simplement le genou, ainsi que les dignitaires qui l'accompagnent; il ne baise pas le pied de l'empereur. Chaque fois qu'ils viennent ensuite (au Palais), ils se contentent d'enlever leur coiffure, sans fléchir le genou. Ainsi, ils n'assistent pas à la cérémonie du polychronion ni à la cérémonie du baiser, comme il a été dit. De même, leurs bateaux n'acclament pas l'empereur (à leur entrée). Tel est aussi le cérémonial pour les Francs.

La messe continue à voix basse, comme il a été dit, de manière à ce que l'empereur ne l'entende pas là où il est assis. Lorsque la cérémonie du baiser est terminée, il se lève et aussitôt les portes de l'église s'ouvrent. Après l'hymne du Trisagion, on lit l'Apôtre et la messe se termine ainsi. Lorsqu'elle a pris fin, l'empereur se rend à table; il est servi par le grand domestique, le domestique, le préfet de la Table, ainsi qu'il a été dit précédemment pour la fête de la Nativité et pour celle de l'Epiphanie. A l'heure de l'office du soir, l'empereur se rend à Sainte-Sophie; il entend les vêpres; le patriarche l'encense et tous les dignitaires aussi; il en est ainsi également jusqu'au plus humble. Cela n'a lieu que ce jour-là.

Il était jadis de tradition, lors de cet office du soir, que l'empereur pénè-
B 77 trât dans le sanctuaire pour encenser / la sainte table et donner aussi en présent aux clercs sur son trésor privé cent livres d'or. Il n'en est rien aujourd'hui.

Le cinquième jour de la semaine, appelée semaine de la Rénovation

[octave de Pâques], le patriarche se rend au Palais avec les évêques et les dignitaires de l'Eglise ainsi que les archimandrites et les higoumènes. Revêtu de ses habits pontificaux, il (le patriarche) se rend auprès de l'empereur, qu'il trouve debout sur son trône. Les dignitaires palatins ne sont pas là, de manière à entourer (l'empereur). A leur place, se tiennent les évêques, comme il a été dit, ainsi que les dignitaires ecclésiastiques et les autres dignitaires déjà nommés. Le patriarche encense l'empereur. Puis il remet l'encensoir à l'archidiacre. Ensuite, la patriarche s'avance, bénit l'empereur et l'embrasse sur la bouche; l'empereur lui rend également à son tour, son baiser de la même façon. Puis, le patriarche reste debout près de l'empereur. Les évêques viennent deux par deux et baisent aussi l'empereur, d'abord sur la main, puis sur la joue. Successivement tous les dignitaires ecclésiastiques mentionnés, archimandrites et higoumènes, en font de même. Cette cérémonie terminée, le patriarche ajoute une nouvelle prière, puis il se retire et l'empereur rentre dans son appartement.

Lors de la fête du Saint Esprit [la Pentecôte], l'empereur porte de nouveau aux vêpres et à la messe, parmi ses costumes celui qu'il choisit; de même aussi, les dignitaires portent leurs uniformes respectifs. / Un ban- B
quet a lieu le dimanche, servi par le grand domestique et par les dignitaires déjà mentionnés. Au moment des vêpres, si le patriarche est là, l'empereur se rend à Sainte-Sophie et là il entend lues par lui les prières de Basile le Grand, près du *diakonikon*. Sinon, il les entend au Palais, lues par le protopapas.

Lors de la fête de l'Exaltation de la Croix, on dresse dans le triklinos une estrade en bois, que l'on recouvre de tentures rouges. Le patriarche monte sur cette estrade, s'il est présent, ou l'un des autres patriarches, s'il est absent; il procède à l'exaltation de la Croix. Si aucun patriarche ne se trouve là, le protopapas (procède à la cérémonie).

Noter ceci: au début de chaque mois, au Palais a lieu l'office de la bénédiction (ἁγιασμός) sauf en septembre et en janvier. Ces deux mois-là, elle a lieu le 14 pour le premier et le 6 pour le second. L'office est célébré de la manière suivante. L'empereur se tient debout au milieu de sa cour. On chante dehors, dans le vestibule du triklinos, les prières restantes de matines, puis, aussitôt après, a lieu l'office de la bénédiction. Une fois celui-ci terminé, le protopapas s'avance et, à ses côtés, l'archidiacre et le premier chantre, s'il est là, ou un autre personnage ayant un emploi au Palais. L'archidiacre porte la croix, l'autre, le vase que l'on appelle communément burette (οἰνοχεῖον) avec à l'intérieur une petite coupe pleine / d'eau bénite. B
L'empereur vient à leur rencontre, à une distance de deux orgies [3 m. 55] ou même plus. Le protopapas prend la croix des mains de l'archidiacre, la pose sur le front de l'empereur et récite une prière. Puis, l'empereur baise la croix, tandis que toute la cour, qui l'entoure, fait entendre le polykhronion. Puis, le protopapas remet la croix à l'archidiacre et, prenant des

mains du premier chantre la petite coupe, il puise avec ses doigts de l'eau bénite, selon l'usage, et en oint le front et les yeux de l'empereur. Tandis que celui-ci communie avec l'eau bénite de la petite coupe, tous de nouveau font entendre le polykhronion. Cela fait, ils sortent de la salle, tandis que la cour reste debout autour de l'empereur. Un décret conférant des présents est tout prêt, l'empereur le signe et tous de nouveau entonnent le polykhronion. Ce décret a presque la valeur d'un chrysobulle. Il (l'empereur) commence par écrire: « Ma Majesté accorde ceci à un tel ».

Telles sont les fêtes qui se célèbrent dans le Palais.

Chapitre XV.

Des différentes fêtes, auxquelles l'empereur assiste, lorsqu'il se trouve séjourner à Constantinople.

Le Ier septembre, le patriarche avec son cortège et les saintes images,
80 se rend à la colonne de Porphyre /, surmontée d'une croix, endroit appelé jadis forum. L'empereur s'y transporte et assiste à la cérémonie qui y est célébrée, selon l'usage. La cérémonie terminée, il rentre de nouveau au Palais.

Lors de la célébration du grand (saint) Démétrius, il se rend au vénérable monastère, honoré du nom du saint, monastère (fondé par) les Paléologues.

Lors de la fête de la Nativité de la Vierge, il se rend au vénérable monastère de Lips.

Lors de la fête célébrée en mémoire du grand saint (Jean) Chrysostome, il se rend à Sainte-Sophie; il y entend les vêpres. Après la fin de l'office, il monte dans les appartements du patriarche, où il se repose. Le lendemain, à l'heure de la messe, il descend et, l'office terminé, il rentre (au Palais).

Lors de la fête de la Présentation de la Vierge, il se rend au vénérable monastère de la Périblepte.

Lors de la fête de (saint) Basile le Grand, il se rend également au vénérable monastère, qui porte son nom.

Lors de la fête de la Purification, il se rend à l'église des Blachernes, escorté des Varanges. Chaque fois que l'empereur monte à cheval, ils l'accompagnent et portent sur leur épaule leur hache et vont jusqu'aux Lieux Hauts (Ὑψηλά). Mais, ce jour de fête, ils l'accompagnent aussi jusqu'à l'église. Ils
B 81 n'attendent pas, / toutefois, son retour, mais, selon la tradition, ils vont jusqu'à la porte des Lieux Hauts (Ὑψηλά) pour y attendre l'empereur et l'escorter jusqu'à l'endroit où il descend de cheval.

Lors de la fête du grand Saint Georges, il se rend au vénérable monastère des Manganes.

Lors de la fête de Constantin le Grand, il se rend à l'église des Saints Apôtres, où se trouve aussi son saint tombeau.

Lors de la fête de la naissance du vénéré (saint Jean) le Précurseur,

il se rend au vénérable monastère de Pétra, sous l'invocation du saint, escorté là aussi des Varanges, qui l'accompagnent jusqu'au monastère même, comme ils le font lorsque l'empereur se rend à l'église des Blachernes, ainsi qu'il a été dit.

Lors de la fête des Saints Apôtres vénérés de tous, l'empereur se rend de nouveau à la sainte église placée sous leur invocation.

Lors de la fête de la Transfiguration, il se rend également au vénérable monastère du Christ Sauveur Tout Puissant (*Pantokrator*).

Lors de la fête de la Dormition de la très sainte Mère de Dieu [l'Assomption], il se rend aussi à Saint-Sophie pour y passer la nuit, comme lors de la fête de (saint Jean) Chrysostome.

Lors de la fête de la Décollation du vénéré (saint Jean) le Précurseur, il se rend encore à son vénérable monastère de Pétra, déjà mentionné, escorté par les Varanges, comme il a été dit plus haut. / B ε

L'empereur se rend aussi, lors de la fête de la Déposition du vénéré vêtement de la Mère de Dieu à l'église des Blachernes, accompagné des Varanges, comme il a été dit plus haut.

Il se rend aussi à Sainte-Sophie, le dimanche de l'Orthodoxie. Lorsqu'on donne lecture du Synodikon, il reste debout; pendant les acclamations il s'assied sur son trône.

Il se rend également, lors de la fête de la résurrection du saint et juste Lazare, au vénérable monastère placé sous son invocation.

Dans toutes les fêtes indiquées, l'empereur assiste non seulement aux offices du soir, mais encore à la messe.

Il est de tradition, lors des fêtes qui ont lieu dans les monastères, comme il a été dit, que le cordonnier (*tzagkas*) impérial porte l'étendard à deux flammes, à l'exclusion du scutaire. Il le porte obliquement sur ses épaules, accompagné aussi d'un certain nombre de dignitaires de la cour et précède l'empereur au monastère où la fête a lieu et il l'y attend; il tient semblablement aussi le cierge (qu'il doit présenter à) l'empereur. A l'arrivée de l'empereur, il l'allume et le fixe en haut de l'étendard à deux flammes et il le tient droit jusqu'à la fin de l'office, en dehors de ce qu'on appelle les belles Portes, autrement dit, dans le vestibule. On ignore pour quelle raison c'est le *tzagkas* et non un autre qui porte l'étendard à deux flammes.

Voilà ce qui a trait aux fêtes. Mais, lorsque nous parlions du service du Grand Domestique à l'intérieur du Palais, nous avons promis de décrire aussi ses fonctions en dehors du Palais, autrement dit, aux armées. Voici le moment venu d'en parler.

Chapitre XVII. B

Couronnement de l'empereur.

L'empereur, qui doit être couronné, se rend, la veille au soir, au Grand Palais avec les hauts fonctionnaires et tous ses familiers et il y passe la nuit.

Au lever du jour, dès l'aube même, les dignitaires et tous les autres hauts fonctionnaires se rassemblent, ainsi que l'armée et tout le reste de la population de la ville entière. Vers la deuxième heure de ce jour, le nouvel empereur se rend à Sainte-Sophie. Il est d'usage qu'il remette écrite de sa main sa profession de foi; il la fait dans les termes suivants: « Un tel, en Christ notre Dieu, fidèle empereur (βασιλεύς) et autokrator des Romains, j'ai écrit ceci de ma propre main ». C'est ainsi que l'empereur déjà couronné commence d'abord sa profession de foi. S'il a un fils et si son père le lui permet, il écrit lui aussi au début de sa profession de foi les mêmes mots, autrement dit: « autokrator des Romains », sinon, il écrit « Un tel, empereur (βασιλεύς) des Romains, fidèle dans le Christ notre Dieu ».

« Je crois en un seul Dieu, Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, de tout ce qui est visible et invisible », et le reste du symbole de foi jusqu'à la fin. Après quoi, il ajoute: « De plus, je reconnais, je confesse et je confirme les divines et apostoliques traditions ainsi que les constitutions et les décisions des sept conciles œcuméniques / et des conciles locaux 87
occasionnels et de plus les privilèges et coutumes de la très sainte Grande Eglise de Dieu. Je confirme encore et je reconnais tout ce qu'ont accepté et confirmé nos très saints Pères dans ces conciles locaux d'une façon canonique et infaillible. Je promets aussi de demeurer et de me montrer toujours le fidèle et sincère serviteur et fils de la sainte Eglise, d'être, en outre, son défenseur et son vengeur, d'être clément et bon envers mes sujets, autant que faire se peut, de m'abstenir de meurtres, de mutilations ou de tout autre supplice semblable, dans la mesure du possible, de rechercher toujours la vérité et la justice. Tout ce que les saints Pères ont rejeté et anathématisé, je le rejette et je l'anathématise moi aussi. Je crois, de toute ma raison, de toute mon âme, de tout mon cœur au divin symbole précédent. Devant la Sainte Eglise, divine, catholique et apostolique, je m'engage à observer tout cela. En ce mois, tel jour et telle indiction de la présente année ».

Ce que le récipiendaire a écrit en tête de sa profession de foi, il l'écrit aussi de nouveau à la fin de celle-ci, soit: « Un tel, en Christ notre Dieu, fidèle empereur (βασιλεύς) et autokrator des Romains, ou empereur (βασιλεύς) des Romains, j'ai écrit cette déclaration de ma propre main et je la remets à mon très saint seigneur, le patriarche œcuménique X et, en même temps 88
qu'à lui, au divin et saint synode ». /

Puis, l'empereur monte dans le triklinos appelé le Thomaïte, ayant vue sur l'Augustéon, où se trouvent rassemblés tout le peuple et l'armée.

Avant de se montrer, l'un des membres du Sénat, que l'empereur a désigné à cet effet, jette au peuple ce qu'on appelle des *épikombia*. Voici ce que c'est. On découpe des morceaux de toile; dans chacun, on a enfermé trois nomismata d'or, autant d'argent et trois oboles; on les jette à la foule. On jette autant de milliers de ces morceaux de toile que l'empereur en a donné l'ordre. La coutume est de jeter ces *épikombia* dans le péristyle

de la Grande Eglise, autrement dit, ce qu'on appelle l'Augustéon et celui qui les lance se tient debout en haut des marches de l'Augustéon.

Après quoi, le nouvel empereur, assis sur un bouclier, est élevé en l'air et se montre ainsi à tous ceux de la foule qui se tiennent en bas. L'empereur et père du nouvel empereur proclamé, s'il est vivant, ainsi que le patriarche tiennent la partie extérieure du bouclier; les côtés et l'arrière sont tenus par les plus hauts dignitaires, autrement dit, les despotes et les sévastocrators, s'il y en a; sinon, par les dignitaires les plus élevés et les plus nobles. Si l'empereur n'a pas de père, la partie antérieure du bouclier est tenue par le plus élevé des dignitaires ou fonctionnaires avec le patriarche et l'arrière par ceux que nous avons indiqués. / B 8

Tandis que le peuple et l'armée entière l'acclament, l'empereur descend du bouclier et il est conduit à l'église de Sainte-Sophie, où il doit être couronné. On y a dressé auparavant un édicule en bois pour la circonstance. On fait entrer le nouvel empereur dans cet édicule en bois et on le revêt du *sakkos* et du diadème (διάδημα) bénis par les évêques. Il ne porte pas sur la tête de coiffure bien précise, mais une simple couronne (στέφανος) ou toute autre coiffure, à son gré. Pendant ce temps, l'office continue. Près de l'édicule en bois, dont nous avons parlé, on élève également aussi en bois une estrade, que l'on recouvre entièrement de tentures de soie rouge. En haut, sur cette estrade, selon le nombre des empereurs, on place des trônes dorés; ces trônes ne sont pas identiques aux autres trônes impériaux, mais ils sont si élevés, qu'ils ont quatre ou cinq marches. Sortant de l'édicule en bois, les empereurs, s'il n'y en a pas un seul, comme nous l'avons dit, mais plusieurs s'assoient sur ces trônes. En même temps qu'eux montent aussi les impératrices, leurs épouses. Elles prennent place elles aussi sur d'autres trônes. Les souverains et les impératrices sont côte à côte au-dessus, l'une, déjà couronnée, la mère de l'empereur proclamé et portant aussi sa couronne impériale (στέμμα), l'autre, la nouvelle impératrice portant la couronne ordinaire (στέφανος).

Tandis que se célèbre, comme nous l'avons dit, le saint office, le patriarche, avant l'hymne du Trisagion, sort de l'autel et monte à la tribune et avec lui les plus hauts prélats / de l'Eglise, revêtus de leurs vêtements B 9 sacrés. Un profond silence et un grand calme s'étant faits dans l'église, le patriarche envoie chercher les empereurs, qui se rendent à la tribune, où se trouve le patriarche. Une fois ceux-ci arrivés, le patriarche lit les prières composées pour l'onction des empereurs, les unes à voix basse, l'autre à voix haute. Il prie Dieu et il intercède auprès de lui pour l'empereur qui va être oint. Puis, le nouvel empereur enlève la coiffure qu'il porte. Aussitôt toute l'assistance, qui se trouve dans l'église, se découvre et se lève. Alors le patriarche oint en forme de croix la tête de l'empereur avec le saint chrême et il ajoute, à haute voix: « Saint! ». Tous ceux, qui se trouvent avec le patriarche dans la tribune, ayant reçu le ton, répètent eux aussi

trois fois: « Saint! » Le reste de l'assemblée répète également trois fois le même mot.

Ensuite, bien que certains prétendent que le *stémma* impérial est placé sur l'autel, il n'en est rien. A l'intérieur du sanctuaire, des diacres portant leur costume sacré, le prennent et l'apportent à la tribune.

S'il se trouve là, comme nous l'avons dit, l'empereur son père, celui-ci et le patriarche prennent tous deux le *stémma* et le placent sur la tête du nouvel empereur, tandis que le patriarche dit à haute voix: « Il est digne ».
91 Si le père de l'empereur n'est pas là, le patriarche pose seul la couronne. / Comme précédemment lors de l'onction, en ce qui concerne le mot « Saint », ceux de la tribune et le reste de l'assistance, reprenant aussi ce mot, disent à haute voix trois fois: « Il est digne! ». Puis, le patriarche récite de nouveau des prières et l'empereur descend de la tribune, non cependant par le côté par où il était monté, autrement dit, par le côté qui regarde les Belles Portes, mais par l'autre, celui qui regarde la soléa et l'autel.

S'il arrive que l'empereur ne soit pas marié à ce moment, aussitôt après être descendu de la tribune, il remonte sur l'estrade et il s'assied sur son trône. S'il est marié, il est de toute nécessité qu'elle (l'impératrice) soit couronnée aussi à ce moment. Voici quel est le cérémonial.

La mère du jeune empereur, elle-même déjà couronnée, si l'empereur son mari et père donc du nouvel empereur est encore en vie, se tient debout, le *stémma* en tête. Elle tient à la main un sceptre d'or, ayant du sommet jusqu'en bas, sur la longueur d'un empan [de 22 à 24 centimètres] des perles fines et des pierres précieuses, incrustées tout autour. Si celle-ci est veuve, elle tient le sceptre, debout ou assise et elle porte un vêtement noir appelé *himation* et un manteau violet. Quant à la nouvelle impératrice, debout elle aussi, et soutenue de chaque côté par deux de ses plus proches parents,
92 ou si elle n'a pas de parents, par deux eunuques, elle descend de l'estrade /, s'avance et se tient debout devant la *solea*. L'empereur, son époux, descend de la tribune, prend des mains du patriarche le *stémma*, béni auparavant par lui et le place sur la tête de son épouse. Ce *stémma* n'est pas semblable à celui de l'empereur, mais il est d'une autre forme. On l'a préparé d'avance et il est apporté lui aussi par des proches parents, comme il a été dit, ou par deux eunuques. L'impératrice, une fois la couronne placée sur sa tête par la main même de l'empereur, son époux, se prosterne aussitôt devant l'empereur, son mari, comme pour témoigner par cette prosternation qu'elle lui est sujette et soumise. Le patriarche se tient debout près de la *solea*; il prononce de nouveau une prière pour l'empereur, pour l'impératrice et pour le peuple qui lui est soumis.

C'est ainsi que l'empereur couronné couronne aussi sa propre épouse. S'il arrive que l'empereur a déjà été couronné, l'impératrice est couronnée par l'empereur, son époux, lorsque, au moment où il l'épouse, on célèbre la cérémonie nuptiale.

Si la cérémonie se déroule, comme nous l'avons dit, après que le nouvel empereur a couronné son épouse et impératrice et que celle-ci, comme il a été dit, s'est prosternée, tous deux remontent sur l'estrade et s'asseoient sur leur trône. L'empereur tient une croix, la nouvelle impératrice le sceptre (βαΐον) comme il a été dit. Pendant qu'a lieu le reste de / l'office, les empe- B 93
reurs restent assis, mais pendant le chant de l'hymne du Trisagion ou la lecture des Apôtres ou des saints Evangiles, ils se lèvent eux aussi. De chaque côté de l'église se trouvent des estrades en bois qu'on a dressées pour cette cérémonie même, où se tiennent debout les premiers chantres, les domestiques et les lecteurs, appelés, selon une ancienne tradition, *kraktai*. Ils chantent des cantiques composés et rédigés pour ces circonstances dans les cérémonies et les offices de ce genre. De chaque côté, ils tiennent trois lances, ayant chacune des cercles de bois avec des morceaux de soie pourpre et blanche, pendant en cercle et d'une longueur de deux empans. Après la fin de l'office, ces lances précèdent l'empereur. Ceux qui les portent marchent devant lui et chantent jusqu'au Grand Palais. Quel en est le cérémonial, on se le demande.

Lorsque l'on commence à chanter l'hymne du Grand Introït, les diacres les plus élevés en dignité de l'Eglise s'approchent et appellent l'empereur. Celui-ci se rend avec eux à l'endroit appelé la prothèse, où sont déposées les saintes espèces. Alors qu'il se tient encore en dehors de la prothèse, il revêt par dessus le *sakkos* et son diadème (διάδημα) le manteau d'or. Il tient de la main droite la croix, comme il est d'usage que l'empereur la tienne, lorsqu'il porte le *stemma* et, de la main gauche, il tient un bâton. Il remplit alors à l'église le rôle de celui qu'on appelle le député. L'empereur portant donc ces deux insignes, / la croix et le bâton, précède le cortège du Grand Introït. B 94
De chaque côté, l'escortent tous les Varanges, portant la hache et environ cent jeunes nobles en armes. Ceux-ci l'escortent de côté, comme il a été dit. Immédiatement derrière lui marchent les diacres et les prêtres, portant les vases sacrés et en particulier les saintes espèces mêmes. Après avoir fait le tour de l'église, selon la coutume, ils s'avancent jusque vers la *solea*. Tous restent debout en dehors. Seul, l'empereur franchit la *solea*, sur laquelle il trouve le patriarche, se tenant devant les Saintes Portes. Tous deux, le patriarche, à l'intérieur, et l'empereur, à l'extérieur, inclinent la tête en signe de salutation et restent debout. Puis, le deuxième diacre entre, tenant dans la main droite l'encensoir et dans l'autre le vêtement patriarcal appelé l'*omophorion*. Jadis, l'Eglise avait aussi un archidiacre; aujourd'hui, elle n'en a pas, mais le clergé impérial en a un. On en ignore la raison. De même, l'Eglise n'a pas de premier chantre, mais un domestique. Le clergé impérial a les deux. Le premier chantre du clergé impérial est exarque, celui du clergé de l'impératrice est domestique. L'Eglise a tantôt un second domestique à côté de celui de l'impératrice, tantôt le même dessert les deux clergés, de même aussi que le premier prêtre *(protopapas)*. L'empe-

95 reur / a, en effet, un premier prêtre dans son clergé, ainsi que l'Eglise. Parfois, le même se trouve attaché aussi aux deux clergés. Voici ce qu'il en est pour ces dignitaires.

Le second diacre encense l'empereur et, inclinant la tête, il dit à haute voix: « Que Dieu se souvienne de la puissance de ta Majesté dans son règne partout, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles ». Puis, il ajoute: « Ainsi soit-il ». Tous ceux qui viennent ensuite, les diacres et après eux les prêtres répètent les mêmes paroles. Tous ceux-là adressent ces paroles au patriarche, en s'avançant vers l'autel: « Que Dieu, notre Seigneur, se souvienne de ton patriarcat dans son règne, partout, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles ».

Cela fait, l'empereur salue de nouveau le patriarche et quitte le manteau d'or dont nous avons parlé. La coutume veut que ce soit le référendaire de l'Eglise qui le lui retire. L'empereur revient s'asseoir sur l'estrade et se lève seulement lors de la lecture du symbole sacré, lors de l'oraison: « Notre Père, qui es aux cieux... » et lors de l'élévation du saint corps du Seigneur. Après l'élévation, si l'empereur n'est pas prêt pour la communion, il reste assis sur son trône jusqu'à la fin de la messe. S'il s'est préparé à communier,
96 les diacres déjà cités l'invitent de nouveau. / L'empereur se rend avec eux dans le Saint des Saints et prenant l'encensoir, il encense l'autel, en forme de croix, d'abord du côté de l'orient, puis vers le nord, ensuite à l'occident, enfin au midi. Puis, encensant encore à l'orient, il encense le patriarche. Celui-ci salue l'empereur, prend de la main de l'empereur l'encensoir et encense à son tour l'empereur. Ensuite, l'empereur enlevant sa couronne impériale (στέμμα) la remet entre les mains des diacres. Le patriarche, après avoir reçu en communion le vénérable corps (du Seigneur), donne aussi à l'empereur en ses mains une parcelle du corps du Seigneur. Après l'avoir prise, il (l'empereur) communie semblablement avec le sang vivifiant. Il communie, le patriarche tenant le saint ciboire et l'empereur approchant sa bouche du ciboire, comme le font aussi les prêtres.

Après avoir communié, il (l'empereur) replace de nouveau sa couronne sur sa tête et il sort du Saint des Saints. La messe terminée, le pain bénit, que nous appelons *antidôron*, est distribué à l'assistance; il (l'empereur) reçoit sa part. Béni par le patriarche et par les évêques présents, l'empereur baise leurs mains et monte à ce qu'on appelle les catéchumènes. Là, une estrade en bois, de moyenne hauteur, a été préparée ainsi que des trônes, servant habituellement chaque jour. Le nouvel empereur monte ainsi que
97 son épouse, l'impératrice, / avec l'empereur son père et l'impératrice sa mère, entourés des protopsaltes et des domestiques mentionnés. Des voiles d'or dissimulent l'estrade pour empêcher de voir les empereurs. Les chantres chantent: « Levez-vous! ». On relève aussitôt les voiles et tous ceux qui se trouvent dans les catéchumènes acclament les empereurs. Cela fait, les empereurs descendent et rentrent au Palais, en compagnie des impératrices, la

couronne impériale (στέμμα) en tête. Seuls, ils sont à cheval. Tous les autres sont à pied, depuis le despote jusqu'au dernier dignitaire.

Jadis la tradition voulait que le cheval de l'empereur, dans cette cérémonie, portât autour du cou et derrière la selle, sur la croupe, ce qu'on appelait des *khaiômata* (χαιώματα) ornements faits de perles et de pierres précieuses, et, un peu au-dessous des pâturons, des morceaux de soie rouge enroulés, appelés *toubia* (τούβια). Aujourd'hui, cet usage n'est plus observé, sauf pour ce qui est des *toubia*.

Un banquet a été préparé; (les empereurs) y prennent part, la couronne impériale (στέμμα) en tête. Le Grand Domestique est chargé du service. S'il n'y a pas de Grand Domestique, c'est le despote ou l'un des plus hauts dignitaires, qui les sert; sinon, c'est les plus hauts en dignité, tous les fonctionnaires étant là en grand costume. Mais on ne leur sert pas à manger. / B 98

Ils (les empereurs) restent là ce jour; le lendemain, ils se rendent dans les autres palais, d'où un membre du Sénat jette de nouveau des *épikombia* (ἐπικόμβια) à la population. L'empereur, lui aussi, se transporte là de jour à la cour, à l'endroit où se trouve l'image du grand martyr Georges. Le chef du Trésor impérial se tient près de lui; il porte, dans son manteau, un grand nombre de nomismata d'or mélangés. L'empereur les prend et les répartit entre les dignitaires et les fils des dignitaires qui l'entourent, autant qu'il lui plaît. La raison de cette distribution de pièces de monnaie est le désir de l'empereur de voir partager sa joie par tous les dignitaires, les fils des dignitaires, l'armée et le peuple, mangeant et buvant aux frais de l'empereur. Les dix jours suivants, ou plus ou moins, — le nombre de jours n'est pas fixé; l'empereur les fixe selon son bon plaisir —, on célèbre des fêtes splendides, où l'on porte chaque jour les magnifiques vêtements d'apparat.

Ces jours-là ont lieu, comme nous l'avons dit, des banquets et de somptueux repas. Tous les membres du Sénat y prennent part, mangeant joyeusement devant les empereurs, qui mangent eux aussi à leur table particulière. Le (Grand) Domestique et le Préfet de la Table font le service; sinon, c'est l'un des parents de l'empereur, tête découverte, à qui l'empereur en a donné l'ordre. Le Grand Domestique, / à la place qui lui est assignée B 99 avec les autres membres du Sénat, assiste lui aussi au banquet. Ce cérémonial est observé aussi sans aucun changement, lors des noces des empereurs.

Noter ceci: l'empereur, lorsqu'il mange, porte sa couronne impériale (στέμμα) s'il a déjà été couronné. Il siège ainsi sur l'estrade, comme on l'a dit plus haut le jour de son couronnement.

Noter aussi ceci: lorsque l'empereur porte la couronne impériale (στέμμα) lors de la promotion d'un patriarche, d'un despote ou dans toute autre circonstance, la coutume veut qu'il soit assisté de quatre des plus hauts dignitaires de l'empire, deux se trouvant de chaque côté. Ils portent le couvre-cuirasse doré et le *skaranikon* rouge et tiennent chacun en main un bouclier rond, sur lequel est gravée l'image équestre de l'empereur, et

une hache en bois doré. Ces haches s'appellent *rhomphaiai* (ῥομφαῖαι) et ceux qui les portent, *rhomphaiokratorés* (ῥομφαιοκράτορες).

Chapitre XVIII.

Promotion d'un despote.

On tend dans la salle où se trouve le trône de l'empereur, un rideau
100 de soie aux ornements d'or, qui sépare le trône / du reste de la salle et de la cour. Les dignitaires, revêtus de leurs insignes, *skaranikon* et autres, et qui ont été désignés par l'empereur, revêtent le despote, vers l'extrémité de la salle, des chaussures bicolores, du *kabbadion* violet ou pourpre, orné de perles. L'empereur, portant dans ses appartements, la couronne impériale στέμμα) et ses autres insignes, se rend à l'endroit où se trouve son trône. On tire le rideau et tous entonnent le *polykhronion*. Puis, deux des plus illustres dignitaires introduisent, en le soutenant, le futur despote et le placent devant l'empereur. L'empereur debout, lui dit: *Ma Majesté te nomme despote*. Aussitôt, tous font entendre de nouveau le *polykhronion*. (Noter ceci: Ce n'est pas seulement lorsqu'il nomme un despote que l'empereur reste debout; mais, lorsqu'il confère même le plus humble office, il le fait toujours debout.) Le despote s'incline et baise le pied de l'empereur. Une fois qu'il s'est relevé, l'empereur de sa propre main lui met sur la tête une couronne de pierreries et de perles, ayant quatre petits arcs (καμάραι,) devant, derrière et sur les côtés. Si celui qui est nommé est le fils de l'empereur, s'il est son gendre, la couronne n'a qu'un arc de cercle devant. Cette couronne s'appelle *stemmatogurion* (στεμματογύριον). De nouveau, éclatent le *polykhronion*. Puis, on tire une seconde fois le rideau, l'empereur se retire dans ses appartements; le despote se rend dans son palais avec les insignes
101 déjà indiqués, escorté / de tous les dignitaires à cheval, chacun d'eux portant ses insignes propres, comme il a été dit.

Chapitre XIX.

Promotion d'un sévastocrator et d'un césar.

La promotion du sévastocrator et du césar a lieu en tout point semblable à celle du despote, sauf pour la coiffure. On ignore ce qu'elle était jadis. Mais l'empereur Cantacuzène, lorsqu'il titra ses beaux-frères, Manuel et Jean Asan, sévastocrators, leur accorda des couronnes enrichies de pierreries bleues et de perles, ayant chacune par devant un seul et unique arc (καμάρα).

Tous les dignitaires, en grand costume, les reconduisent à leur palais particulier, ainsi que cela a lieu aussi pour le despote.

Chapitre XX.

Promotion des patriarches et des évêques.

Les évêques présents à Constantinople se réunissent, quelque soit leur

nombre, mais, au moins, au nombre de douze. / On en fait venir même au B 102
besoin des églises voisines. Si avec les évêques venus de l'extérieur et ceux des églises voisines, ils ne sont pas (au nombre de) douze, vu la nécessité, on fait siéger tous ceux que l'on peut trouver, pour procéder à l'élection. Ils choisissent pour le patriarchat les trois personnages que Dieu peut suggérer à leur choix. Les prélats ecclésiastiques, désignés à cet effet, portent à l'empereur cette liste écrite de trois noms et l'empereur choisit parmi ceux-ci celui dont Dieu lui suggère le choix. Puis l'empereur envoie des dignitaires, qu'il a désignés, qui, avec les dignitaires ecclésiastiques indiqués, annoncent son élection à celui qui a été élu et choisi par l'Eglise et par l'empereur. Si l'élu accepte, tout est bien; sinon, ils se rendent auprès du second; si celui-ci refuse aussi, ils vont trouver le dernier. Si par hasard le troisième refuse pareillement, on recommence le vote, comme en partant d'un nouveau point de départ. Lorsque l'élu a accepté sa lettre de nomination (μήνυμα), l'empereur le nomme d'après le cérémonial que voici.

On dresse une estrade de bois à l'entrée du Triklinos, recouverte de tentures rouges et sur laquelle on dispose le trône impérial, comme il a été dit, lors du couronnement de l'empereur. Le triklinos est coupé par des tentures de soie, comme il a été indiqué pour la promotion d'un despote. L'empereur, portant la couronne impériale (στέμμα) et les autres insignes, sort de son appartement et prend place sur son trône. Tous les dignitaires / se B 10
tiennent rangés en dehors de la cloison (de tentures), avec leurs insignes et en costume d'apparat. On a disposé un trône de couleur vert-bleu à une distance de la cloison équivalent au tiers du triklinos, en face de l'empereur et recouvert de tapisseries d'or. Le patriarche désigné (il est appelé « patriarche désigné » jusqu'à ce moment) vient prendre place sur ce trône. On tire alors les tentures; tous deux (l'empereur et le patriarche) se lèvent et l'assistance entière entonne aussitôt le *polykhronion*. Ensuite, ce n'est pas l'un de ces hauts dignitaires, tels que le despote, le sévastocrator ou le césar, qui va chercher le nouveau patriarche désigné (ces dignitaires n'assistent pas aux élections de patriarche, car il ne serait pas naturel de les voir debout alors que le patriarche est assis; de plus, pendant qu'on acclame l'empereur, ils ne peuvent rester assis; aussi n'assistent-ils pas à la cérémonie). Le plus haut et le plus éminent des dignitaires prend donc par la main le patriarche et le conduit devant l'estrade. Là, se trouve déposée dans l'enceinte mentionnée, la crosse patriarcale. L'empereur la reçoit de la main de l'un de ses nobles, qui reste tête nue. Alors, l'empereur, debout ainsi que son fils, s'il est présent, dit à haute voix: « La Sainte Trinité, par l'intermédiaire de cette Majesté qu'elle nous a concédée, t'élève à la dignité d'archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome et patriarche œcuménique ». Aussitôt, toute l'assemblée entonne le *polykhronion*. Puis, le patriarche monte sur l'estrade et prend la crosse / de la main de l'empereur; après avoir béni B 1(
celui-ci, il se retire. L'un et l'autre vont s'asseoir sur leur trône et les acclamations retentissent en l'honneur des empereurs et du patriarche. Après

les acclamations, le rideau, qui fermait l'estrade, retombe et l'empereur retourne dans ses appartements; le patriarche regagne à cheval Sainte-Sophie. Son cheval est recouvert d'une housse blanche jusqu'à la tête. Les dignitaires l'accompagnent, eux aussi en grand costume.

Noter ceci: lorsqu'il est encore simplement élu et qu'il vient se faire nommer, le patriarche descend de cheval, en dehors de la cour du Palais; après sa promotion, il monte à cheval, dans la cour (du Palais). On recouvre aussi son cheval d'une housse, comme il a été dit.

Revenu à Sainte-Sophie, après son élection, comme il a été indiqué, il dine en compagnie des évêques et des dignitaires ecclésiastiques. Pour la cérémonie du sacre du patriarche, l'empereur se rend à Sainte-Sophie, vêtu des habits qu'il porte chaque jour. Le patriarche est sacré par l'évêque d'Héraclée, car Byzance était un évêché suffragant d'Héraclée.

Noter ceci: les autres évêques sont consacrés par un double signe de croix (le premier est ce qu'on appelle la petite consécration, le second, la
105 grande consécration, qui est le véritable sacre); le patriarche / est consacré par un seul signe de croix, parce que la promotion par l'empereur tient lieu de petite consécration.

La promotion des autres patriarches a lieu exactement selon le même et identique cérémonial, pour les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem ainsi que pour l'archevêque de Justiniana Prima Akhrida et de toute la Bulgarie, car la seconde Justiniana est Chypre et la troisième Carthage.

Les évêques, après leur élection et leur consécration par le patriarche, quelques jours après leur consécration, chacun faisant une prière pour les souverains et pour leurs sujets, vient se prosterner devant l'empereur et dit à haute voix cette prière, entourés de toute la cour.

Les archimandrites et les protosyncelles, ainsi aussi que les cathigoumènes des saints monastères, après avoir été sacrés par le patriarche, viennent eux aussi se prosterner devant l'empereur et reçoivent de la main de l'empereur la crosse pastorale. Les évêques, lors de la cérémonie de l'adoration de l'empereur, comme il a été dit, viennent avec leur chasuble (μανδύας) orné de « fleuves »; les dignitaires ecclésiastiques portent l'*épiriptarion*
106 (ἐπιρριπτάριον) et les vêtements épiscopaux. /

Chapitre XXI.

Costumes de deuil de l'empereur.

Lors du décès du père de l'empereur, de sa mère, de son épouse ou encore de son fils et de son petit-fils, s'ils sont empereurs, le souverain porte des vêtements blancs aussi longtemps qu'il le juge bon, puis il porte des vêtements jaunes sans galons, puis les mêmes vêtements avec galons et ensuite il reprend ses vêtements de couleur vive. S'il s'agit (du deuil) d'un oncle

ou d'une tante paternelle, d'un frère, despote ou non, d'une sœur ou d'un fils, (l'empereur) porte alors des vêtements de couleur jaune, sans galons, puis avec galons. Pendant le temps que l'empereur porte des vêtements blancs, comme il a été dit, pour le deuil de ses proches, tout le monde porte des vêtements noirs, les dignitaires comme aussi le peuple. Les parents de la personne défunte, tandis que l'empereur porte des vêtements jaunes, sont vêtus de noir, même en présence de l'empereur, pendant quarante jours; après quoi, ils portent des vêtements bleus jusqu'au moment où l'empereur change de vêtements. Eux aussi prennent alors leurs vêtements de couleur claire.

En plus des personnes dont il a été question, s'il survient le décès de quelqu'autre de ses parents par le sang, l'empereur ne porte jamais de vêtements jaunes. Si l'un de ses parents, tels que oncle, cousin, cousin germain perd sa femme, son frère ou son fils, celui qui a perdu le défunt reste dans son palais particulier les jours fixés pour le deuil, / autrement B 10
dit, jusqu'au neuvième jour, comme le veut l'usage; après quoi, il se rend de nuit (au Palais) et, vêtu de noir, vient présenter ses hommages à l'empereur; à partir de ce moment, en dehors (du Palais) il est vêtu de noir, mais, lorsqu'il vient présenter ses hommages à l'empereur, il porte des vêtements bleus. Il n'est pas d'usage, en effet, de porter des vêtements noirs à l'intérieur du Palais.

Chapitre XXII.

Sur la future fiancée de l'empereur et impératrice.

Noter ceci: également: lorsque la jeune impératrice arrive de l'étranger, soit par terre soit par mer et lorsque le jour où elle doit faire son entrée dans la ville est connu, l'empereur, son futur mari et jeune fiancé, se rend à sa rencontre, accompagné de l'empereur son père, s'il est vivant; sinon, il s'y rend seul. Si elle arrive par terre, il est d'usage qu'elle mette pied à terre à la Source (Πηγή); si elle arrive par bateau, elle aborde près de l'église des Blachernes, en dehors de la ville, à l'endroit où la chose est aisée. Les femmes les plus illustres et les plus nobles des dignitaires, des sénateurs et des autres fonctionnaires reçoivent, quel que soit l'endroit où elle arrive, la nouvelle impératrice et jeune fiancée, à son arrivée. Elles l'accueillent en impératrice et la servent (comme telle). Les empereurs viennent aussi à sa rencontre, soit tous les deux soit le jeune fiancé seul, s'il n'a plus son père, comme il a été dit. Si, par contre, / elle arrive par bateau, l'empereur va B 10
à sa rencontre à l'Acropole, à la porte de Saint Eugène; il est à cheval et accompagné des hauts dignitaires; si elle arrive par terre, (il se rend) en dehors de la ville, comme il a été dit. Après quoi, les empereurs ou l'empereur la laissent là et les femmes des dignitaires mentionnés la revêtent des insignes de pourpre ou les impératrices, si elles sont là, ou les femmes des sévastocrators ou celles des césars ou les femmes les plus nobles parmi les

autres. Les vêtements impériaux préparés d'avance, entourée et escortée comme il sied à une impératrice, elle se rend au Palais à cheval; cela fait, les noces sont célébrées le jour fixé.

Noter aussi ceci: lorsque les chasseurs au léopard amènent les léopards, ils entrent à cheval au Palais et en sortent également à cheval. Il en est également ainsi des aides sommeliers qui apportent les cruches à rafraîchir; ils entrent eux aussi à cheval dans le Palais.

Fin de la liste des noms des dignitaires des empereurs de Constantinople et des offices de notre mère (la Sainte) Eglise.

P. CHARANIS / NEW BRUNSWICK

ON THE DATE OF THE OCCUPATION OF GALLIPOLI BY THE TURKS

A capital event in the establishment of the Ottoman Turks in Europe was their occupation of Gallipoli. When did this event take place? A short chronicle written in 1391 by an unknown author gives a very precise date. The passage reads:

"On March 2, 6862 (1354), the seventh indiction, the night of the feast of Orthodoxy, during the reign of John Cantacuzenus, a violent earthquake took place. The walls of Gallipoli and the surrounding towns collapsed and, for sins that God knows, were surrendered to the Turks."[1]

The date given in this passage is confirmed by an analysis of the chronological data that one finds in John Cantacuzenus and Nicephorus Gregoras, two historians who were contemporary with the event. A presumption in its favor also is the accuracy of the various chronological elements contained in the passage. In 1354 the indiction was the seventh and the feast of Orthodoxy fell on March 2.[2] Until quite recently the accepted view has been that Gallipoli fell to the Turks in March, 1354.

Recently, however, this date has been seriously questioned. The doubt has been expressed by G. G. Arnakis in an article,[3] which he published in 1951 concerning the captivity of Gregory Palamas, the famous archbishop of Thessalonica, by the Turks. Arnakis' article is based on two important contemporary documents: a letter which Palamas addressed to the Thessalonians relating how he was captured by the Turks and describing the tribulations of his captivity;[4] and the record of a disputation held at the request of Orkhan, between Palamas and Moslem theologians. The record was made by Orkhan's physician, a certain Taronites, who was present at the event.[5] Both documents have been available for some time, but the credit for calling attention to them as important historical sources belongs to Arnakis.

The disputation between Palamas and the Moslem theologians took place in July 1355 while Palamas was still in captivity. The date is certain, for it is given at the end of the record of the disputation in a way that admits no doubt. This date plus the chronological data contained in the

[1] P. Charanis, *An important short chronicle of the fourteenth century.* Byzantion XIII (1938) 347.

[2] Ibid., 347 f.

[3] G. G. Arnakis, *Captivity of Gregory Palamas by the Turks and related documents as historical sources.* Speculum 26 (1951) 104—118.

[4] Published in Neos Hellenomnemon 16 (1922) 8—21.

[5] Published by A. I. Sakkelion, Soter 15 (1892) 240—246.

letter to the Thessalonians form the basis of the conclusion of Arnakis that Gallipoli fell to the Turks in 1355 and not in 1354 as is commonly believed.

The letter to the Thessalonians contains precious information and important chronological data. Palamas, we are told, left Thessalonica in order to go to Constantinople. He was at Tenedos when a terrible earthquake took place. Palamas and his companions left Tenedos a few days after the earthquake, but the weather was stormy and the captain of the ship in which they were sailing made directly for Gallipoli. Here they were captured by the Turks who had occupied Gallipoli as a consequence of the aforementioned earthquake.

Palamas proceeds now to describe his tribulations as prisoner. Immediately after their capture, he and his companions were taken to Lampsacus on the Asiatic side of the Straits. They stopped there for seven days; on the eighth day they set out for Pegae where they arrived after a journey of three days. In Pegae they stayed a little less than three months and then were removed to Brusa where they arrived after a journey of four days. They were allowed to stay in Brusa only for two days. On the second day of their journey from Brusa they arrived to "a hilly place, surrounded by mountains at a distance and beautified by thick-shaded trees; winds, blowing now from this side, now from that side of the mountain ridges, give it a cool draught and the air all around is refreshing even in summertime. This is the reason why the greatest ruler of the barbarians was spending his summer there."[6] It was in summer then that Palamas and his companions arrived at the "hilly place." There Palamas met the grandson of the Great Emir, but his interview with him was interrupted by a heavy rain. Palamas continues. "When the rain had stopped and the day was drawing to a close, our guards took us all before the presence of the ruler. And at his order we were led to a neighbouring place, inhabited by Christian Romans for a long time, in which there was also a house for the imperial ambassadors. We met them, therefore, day by day, receiving from them some material help and moral encouragement; and in that rough and frigid climate, when those of us who were ill had none of the things we needed, there was no adversity that could lessen their kind intentions. When the Emir suffered from liver trouble, the good Taronites came, invited—he who was the most God-loving and the most beloved of God among all physicians. He had done everything he could for my benefit, and when he saw that I would improve remarkably, both in soul and in body, by going to live at Nicaea, he tried to convince the Emir (to let me go). The latter asked him 'Who is this monk and what sort of a man is he?' And after he (Taronites) said whatever he said, the Emir remarked: 'I, too, have wise and erudite men, who will hold a discussion with him,' and he straightway sent to call for the Χιόνες- men who have thought of nothing, and have been taught by Satan

[6] Neos Hellenomnemon 16, 12. The translation is that of Arnakis, op. cit., 106 f.

nothing, except blasphemy and shamelessness towards our Lord Jesus Christ, the Son of God. And when they arrived, Taronites, who was present, an eyewitness and a listener, put down in writing the things that were spoken and done; and all those who want to do so, may read them and learn them from his work, since it has been copied and circulated."[7] The work of Taronites is, of course, the disputation to which we have already referred.

The intervention of Taronites on behalf of Palamas ended finally in success. Palamas was allowed to go to Nicaea shortly after his disputation with the Moslem theologians. We find him there in July.[8] While what he says about his stay in Nicaea is extremely interesting, his letter contains no further chronological information.

We now turn to Arnakis: He writes:[9] "The epistle of Gregory Palamas outlined above helps us to establish in a conclusive way the date of the capture of Gallipoli by the Turks, as it will appear from the following.

"If we add up the days of his captivity from his landing at Lampsacus to the time when he was brought before Orkhan, we shall have a total of 108 (or perhaps 110) days. From Orkhan's summer resort he was taken to the town which served as quarters for the Byzantine ambassadors. There he fell ill, was treated by Taronites, Taronites was called to Orkhan's court, Orkhan underwent a treatment and began to feel better, Taronites had a suitable occasion to ask a favor on behalf of Gregory, the Χιόνες were called for by the sultan, they travelled to the town of the ambassadors with Taronites and Balaban, and they had the debate with the archbishop. This debate, we are told by the recorder, Taronites, was held in July 1355. It is therefore very probable that there was at least a fortnight's interval between his appearance before Orkhan and the discussion with the Χιόνες, and this fortnight may well be anywhere from late June to the first week of July. It was still July when he took up his sojourn at Nicaea, as he himself tells us in connection with the discussion with the imam at the eastern gate of the city. If Gregory visited Orkhan's summer court on one of the last days of June, 108 or 110 days prior to that time would be very close to 10 March 1355. It must have been at about this time that this ship was captured and his troubles began. According to the epistle, he had embarked at Tenedos a few days after the earthquake. So we have a very important clue of the date of the earthquake which opened the walls of Gallipoli to the Turkish conquerors. It must have taken place in the beginning of March of the year 1355."

This argumentation seems cogent, but there is a serious flaw in it. Already Wittek has refused to accept it and has rejected the new date given

[7] Neos Hellenomnemon 16; 13—14. The translation, except for slight changes, is that of Arnakis, op. cit., 107 f.

[8] Neos Hellenomnemon 16; 15.

[9] Arnakis, op. cit., 111.

by Arnakis.[10] Wittek's position, however, that the letter to the Thessalonians and the disputation "strictly belong together" and as a consequence the date which figures at the end of the latter is that of the epistle and not the date on which the disputation took place is not quite correct. The chronological notice at the end of the disputation reads: "In the month of July, the eighth indiction, of the year 6863 (= A. D. 1355), when this disputation took place."[11] This clearly means that the disputation took place in July 1355. In his rejoinder to Wittek's remarks Arnakis points this out, but his new suggestion, offered as a solution of the chronological problem, that there may have been two earthquakes and two captures of Gallipoli by the Turks, one in March 1354 and another in March 1355, is far from convincing.[12]

The flaw in the argumentation of Arnakis lies in his calculation of the length of time which elapsed between the capture of Palamas and his disputation with the Moslem theologians. The timetable of Palamas from the day of his capture to the day he was taken to the summer court of Orkhan is clear enough, but what is not clear is how long he stayed at the small town of Greek Christians. Arnakis' view that he stayed there a fortnight is absolutely gratuitous, for there is no justification for it in the text. There is a reference in it, however, which indicates that this stay was of some length. This reference is to the rough and frigid climate of the Greek town.[13] This obviously means that Palamas passed at least part of the winter there. How much of the winter we cannot tell from this text, but we know from another contemporary source that his captivity lasted a good year.[14] We know further that when he arrived in Constantinople after his release, a change had already taken place both on the imperial and patriarchial thrones.[15] Cantacuzenus had given up the imperial office and Philotheus had been forced to relinquish the patriarchate. This change is known to have taken place in November, 1354,[16]

---

[10] P. Wittek, Χιόνες. Byzantion 21 (1951) 421—423.

[11] Soter 15: 246. Μηνὶ Ἰουλίῳ Ἰνδικτιῶνος η′ τοῦ ζωξγ′ ἔτους, ἡνίκα καὶ ἡ διάλεξις αὕτη γέγονεν.

[12] Arnakis, *Gregory Palamas, the* χιόνες, *and the Fall of Gallipoli.* Byzantion 22 (1952) 311f.

[13] Neos Hellenomnemon 16: Τὸ τραχὺ καὶ κατεψυγμένον τοῦ τόπου. Κατεψυγμένον here must be taken to mean frigid, not refreshing.

[14] Philotheos, *The Life of Gregore Palamas.* Migne, *P. G.*, 151, 627 Ἐνιαυτὸς ὅλος ἤνυστο τῷ γενναίῳ αἰχμαλωσίᾳ τε καὶ τοῖς τῆς αἰχμαλωσίας δεινοῖς προσταλαιπωροῦντι. The ἐνιαυτὸς ὅλος is a rough estimate and as a consequence it can be taken to cover a period slightly over an exact year.

[15] Ibid., 627.

[16] R. L. Loenertz, *Les Recueils de Lettres de Démétrius Cydonès.* Studi e Testi 131 (1947) 190; V. Laurent, *Philothée Kokkinos.* Dictionnaire de Théologie Catholique, 12. Paris, 1935, 1498. Cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates.* Munich, 1952², 423.

The conclusion is obvious. Palamas was captured in March, 1354. He was taken to the summer court of Orkhan in June or early July of the same year; wintered in the Greek town where the Byzantine ambassadors stayed; had his disputation with the Moslem theologians in July, 1355; was permitted in the same month to go to Nicæa; and was no doubt shortly afterwards released from captivity. Thus, the two documents used by Arnakis to show that Gallipoli fell to the Turks in March, 1355, in reality afford additional proof for the accuracy of the date given by the anonymous short chronicle of 1391. Gallipoli fell to the Ottoman Turks in March, 1354.

I. DUJČEV / SOFIA

JEAN DE RABŠTEJN CONNAISSAIT THEOPHANE LE CONFESSEUR

Dans le *Dialogue latin*, composé en 1469 par l'humaniste tchèque bien connu Jan de Rabštejn (1437— ca. 1473), l'on trouve entre autre le passage suivant: *Tripartitam historiam pre oculis ponamus Athanasii, ubi presules Alexandrini sciencia, auctoritate, rerum experiencia et vite morumque sanctitate summa [n o n summma!] habundantes negocio heresis Ariane extirpande prepositi erant, et cum filii tenebrarum maiorem huius mundi habeant sapienciam filiis lucis, hii nobilissimi presules astucia hereticorum sepius a sede eiecti, ab ecclesiis quoque pulsi fuere. Ibi, quomodo perierit heresis tanta mole fundata, et quid in rebus nostris sit agendum, veluti in speculo considerabimus. Constantinus Augustus concilia multorum convocavit doctissimorum episcoporum; de veritate homousion invenienda per doctissimos theologos illic disputatum est. Simbolo concluso non armis, non incendio, non ruina et clade fides probabatur. Sevierunt heretici: non insurgebant, sed defendebant christiani; et cum defensio hominum defuit, lacrimis, oracione, ieiuniis prostrati, misericordiam implorantes gladii acuti, in manus hostium conversi sunt* ... (v. Jana z Rabštejna *Dialogus*. Ed. A. Grund et K. Hrdina. Praha, 1946, pp. 36, 38, § 125—129). Les derniers éditeurs du texte ont noté à propos du nom d'Athanasii: *Míněny řecky psané apologie Contra Arianos, Ad Constantinum imperatorem, De fuga* (ibid., p. 36, n. 16). Il est utile de relever cependant que les deux manuscrits qui nous ont conservé le texte du Dialogue (cod. A = Bibliothèque de l'Univ. de Wrocław, IV Fol. 151 a, XV^{e} siècle, et cod. B = Bibliothèque de l'Univ. de Wrocław, I Qu 85, XV^{e} siècle), portent la forme *Anathasii* (cf. ibid., p. 109). En éditant le texte du Dialogue d'après B. Max Jordan (*Das Königthum Georg's von Poděbrad.* Lepzig, 1861), avait corrigé, d'une manière un peu hâtive, ce nom en *Athanasii*, et cette émendation a été adoptée même par les derniers éditeurs. On a en vue, en conséquence, le célèbre Athanase d'Alexandrie (295—373) et ses œuvres (cf. B. Altaner, *Patrologia*. Torino, 1952, 193—199).

Il est visible cependant que cette interprétation n'est pas tout à fait persuasive. On me permettra de proposer, à propos de la forme *Anathasii* que l'on trouve dans les manuscrits, non l'émendation Athanasii, mais plutôt *Anastasii*. En prenant en considération le titre cité par Jean de Rabštejn, il devient plus que probable qu'il avait en vue non l'éminent ecclésiastique d'Alexandrie, mais précisément un auteur de la seconde moitié du IX^{e} siècle — Anastase le Bibliotécaire (sur lui v. E. Perels, *Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius. Ein Beitrag zur Geschichte des Papsttums im neunten Jahrhundert*. Berlin, 1920, avec d'autres indications bibliographi-

ques). Jean de Rabštejn nous a cité aussi son œuvre: *Historia Tripertita* (v. l'édition de C. de Boor, *Anastasii Bibliothecarii Chronographia Tripertita*, dans: *Theophanis Chronographia*, vol. II. Lipsiae, 1885, 31—346). Cette œuvre, connue sous le titre de *Chronographia tripertita* ou *Historia tripertita* (cf. De Boor, ibid., 401 sq.), a été utilisé par l'humaniste tchèque dans sa tradition manuscrite, parce que le texte a été édité à peine vers la moitié du XVII[e] siècle (cf. K. Krumbacher, *GBL*, p. 346 § 3). En citant *l'Historia Tripertita* d'Anastase le Bibliothécaire, Jean de Rabštejn visait fort probablement les passages relatifs à la lutte contre l'arianisme: v. *Chronographia tripertita*, ed. De Boor, pp. 79, 1 sq.; 81, 15 sq.; 83, 15 sq.; 86, 13 sq. L'ouvrage d'Anastase, n'étant qu'une compilation d'après les chroniques de George Syncèlle, Nicéphore et Théophane, le Bibliothécaire de l'Eglise de Rome a utilisé, dans les passages mentionnés, la *Chronographie de Théophane* (v. *Theophanis Chronographia*, éd. C. de Boor, I, pp. 12, 17 sq.; 17, 8 sq.; 21, 11 sq.; 29, 32 sq.). Par l'intermédiare donc de la version latine d'Anastase, Jean de Rabštejn, comme quelques-uns des auteurs latins de l'Occident (*Historia Miscella*, Landolfus Sagax, Gotifredus Viterbensis; cf. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, *I.* Budapest, 1942, 334), avait pris connaissance de la Chronographie de Théophane, peut-être dans quelque bibliothèque de l'Italie, où il passa plusieurs années de sa vie.[1] Les citations qu'il en a données représentaient pour lui quelque chose de plus qu'une simple ostentation de ses vastes connaissances: il y voyait une admonition pour l'apaisement de la vie interne de sa Patrie. *Quid in rebus nostris sit agendum, veluti in speculo considerabimus*, ajoutait Jan de Rabštejn (ibid., 38, § 126). Mais si le représentant de l'humanisme tchèque citait, bien qu'à travers la version latine d'Anastase le Bibliothécaire, la Chronique d'un des plus grands chroniqueurs de Byzance, ne devrait-il être considéré à juste titre comme un vrai précurseur des études byzantinologiques en Tchécoslovaquie?

[1] Jean de Rabštejn a passé quelques années d'études à Bologne et à Pavie. En 1469, il dédiait son *Dialogue* à son ami italien Giovanni Grassi (*Clarissimo iuris utriusque consulto Iohanni Grasso preceptori colendissimo:* ibid., 16). En ayant en vue les multiples liens qu'il avait avec l'Italie, son nom devrait être mentionné dans le livre d'A. Cronia, *Čechy v dějinách italské kultury*. Praha, 1936, où a été indiqué uniquement le nom de son frère Procope (ibid., 55).

V. BEŠEVLIEV / SOFIA

WHAT WAS THE TITLE ητζιργου (ητζουργου) βοιλας IN THE PROTOBULGARIAN INSCRIPTIONS?

The Protobulgarian inscription which is on the left side of an antique stone ara found in the village Hambarli, now Malamirovo, near Elhovo[1] contains from the ninth line on the following order: ...τὸν ἀδελφόν μου κὲ ὁ στρατηγὸς ὁ Λέον ἵνα ἦν ὑκοκάτο αὐτοῦ. Ἀπὸ Βερόην κὲ... ΟΔ.ΚΑ τοὺς Δουλτροήνους ἔστὴν πρότος ὁ Τουκος ὁ [ητζ]ουργου βουλνα δ[ηὰ] τὸ δεξηὸν μέ[ρος κ]ὲ ὁ Βαρδάνης κὲ ὁ Ἡανὴς ὑ στρατηγὺ ὑποκάτο αὐτοῦ κὲ δη[ὰ τ]ὸ ἀρηστερὸν μέρ[ο]ς τοῦ σαρακτου μου· τὴν Ἀνχήαλον, τὴν Δεβελτὸν, τὴν Σοζόπολην, τὴν Ρανούλην ἔστὴν κεφαλὴ ὁ Ηραταης ὁ βοηλα καυχανος κὲ ὁ Κορδύλης κὲ ὁ Γρηγορᾶς ὑποκάτο του στρατηγύ. Unfortunately enough the beginning of the inscription is very damaged. Neither the Khan in whose name the inscription was erected nor the name of the Khan's brother who is mentioned in the inscription nor over which district his brother ruled nor what kind of chief in general he was can be established. The contents of the inscription show however that both of the Protobulgarian chiefs Τουκος and Ηραταης were military governors controlling the southern border districts of Bulgaria.

A similar division of the state into the left, or east, part and into the right, or west, part with regard to military government occurs in other Turkish tribes too. According to E. H. Parker[2] in the empire of the Hiung-nu the next in rank to the Jenuye i. e. the king or Emperor of the Hiung-nu, "were the two Dugi, one for the East and one for the West, the Jenuye himself ruling the central portion of the nomad Empire... East and West are equivalent to Left and Right in Chinese parlance ... Of the two the Eastern Dugi was of the higher rank, and was usually heir to the throne." Vil. Thomsen says[3] that "... Jabγu, yabgou ... et šad, chad, étaient deux grandes dignités chez les Turcs. D'après l'ordre établi, il y avait deux chads, l'un pour la partie occidentale de l'empire, l'autre pour la partie orientale." St. Julien[4] gives the following notice from a Chinese source: « Mo-kan mourut après vingt ans de règne; il délaissa son fils Ta-lo-pien et se donna pour successeur son propre frère cadet. Celui-ci s'appela Tho-po-khan. Il

---

[1] В. Бешевлиевъ, *Първобългарски надписи*. София, 1934 (Годишник на Ист.-Фил. Фак. на Соф. Унив. — Annuaire de l'Université de Sofia, faculté hist.-philol., t. XXXI) 1934, № 24, pp. 133 sq. The Protobulgarian inscriptions are cited according to this publication.

[2] E. H. Parker, *A Thousand Years of the Tartars*. New York, 1926², 12 sq.

[3] *Inscription de l'Orkhon*. Helsingfors, 1896, 146.

[4] Journal Asiatique 6e série, t. III (1864) 353.

donna à Che-Thou, fils d'I-si-khan le titre de Eul-fo-khan, et le chargea du commandement général de la partie orientale de ses Etats. Il donna au fils de son frère cadet Jo-tan-khan le titre de Pou-li-khan, et l'établit dans la partie occidentale. » Evlija Čelebī[5] writes of the Ottoman Turks as follows: "Both of the military commanders who are being called 'begs of the right and of the left flank' command all the Roumelian zaims, timariots and alai-begs and employ the army in the trenches and for other work." The examples quoted show that the persons who were charged with the military government of the right and the left districts in the Turkish states were always the highest dignitaries of the corresponding state. The same must be also true of the persons mentioned in the above inscription. The facts that they are mentioned together with the Khan's brother and that two generals of Byzantine origin were subordinated to each of them show clearly their high position in the military hierarchy.

The office καυχανος occurs also in three Protobulgarian inscriptions. All the three speak of the same person, namely Kauchan Isbulos. In one of these inscriptions, dating from the time of Khan Malamir,[6] Kauchan Isbulos is called ὁ παλεὸς αὐτοῦ βοηλας. The inscription concludes with the prayer that the Khan Malamir may live a hundred years along with Isbulos the Kauchan. The conclusion may be drawn from this prayer that the Kauchan was the most important person, second to the Khan in Bulgaria. The Shumla inscription of Khan Malamir says clearly[7] that he ruled together with Kauchan Isbulos (ὁ Μαλαμὶϱ μετὰ τὸν καυχανον Ισβουλον ἐπάρχον). In the Philippi inscription[8] from the time of Khan Persian, Kauchan Isbulos seems to be the highest army commander. It is very remarkable that Isbulos was Kauchan to the two rulers, Malamir and Persian. This shows that the office of Kauchan was probably a lifelong one.

The Kauchan office is also mentioned by some Byzantine chroniclers. According to Georgius Monachus[9] in 921 Tsar Symeon πλῆθος Βουλγάϱων ἀποστείλας ἅμα Καυκάνῳ καὶ Μηνικῷ καὶ ἑτέροις ἐκέλευσε κατὰ τῆς πόλεως... ἐξελαύνειν. Cedrenus[10] announces that Dometian was Kauchan to the son of Samuel, Tsar Gabriel Roman. After the capture of Dometian the brother of the same became Kauchan.[11] P. Nikov's[12] conclusion that the office of Kauchan corresponded to that of Magister in Byzantium is not without

[5] Периодическо Списание LXX (1909) 696.
[6] Бешевлиевъ, nr. 12.
[7] Бешевлиевъ, nr. 18.
[8] Бешевлиевъ, nr. 19.
[9] Ed. Muralt, 819.
[10] Ed. Bonn. II, 462, 1—3.
[11] Op. cit., 462, 18—20.
[12] *Кавханъ Исбулъ* in Сборникъ въ Честь на В. Н. Златарски. София, 1925, 218 sq. In this article the title of Kauchan is discussed in detail and older literature on the question is given.

any ground. The Kauchan was consequently the most important dignitary in the Protobulgarian state. The inscription of Malamir shows further that only one Kauchan existed in Bulgaria at a time.

What does the second title ητζιργου βοιλας or ητζουργου βουληα mean in the Hambarli inscription? The putting together alone of Τουκος, the Khan's brother and the Kauchan Ηρατης shows that it also refers to some kind of high dignitary in the Protobulgarian state. The same conclusion may be drawn also from the fact that ητζιργου βοιλας was the highest military commander of the right or east districts of the Protobulgarian state. From the Philippi inscription of Khan Persian appears that ητζιργου βοιλας was subordinated to Kauchan, i. e. he was second to the Kauchan. The title ητζιργου βοιλας occurs also in the Preslav inscription written in the Protobulgarian language and edited by Iv. Venedikov.[13] Here it has the form ητζηργου βωυλε. The same title can also be completed almost with certainty in the inscription of Khan Omurtag with Ταγγρα found in Madara.[14] In addition to the Protobulgarian inscriptions the title ητζιργου βοιλας occurs also with certainty in other three documents. In the Anastasius Bibliothecarius's list of the Bulgarian legates at the Council of 869/70 at Constantinople[15] Stasis Zerco boilas holds the chief place among the gloriosissimi judices sent off by the Bulgarian ruler Boris. This is the same person Zergobula f... is who signed his name in the marginal notes in the Cividale Gospel.[16] The final word f... is must be read and reconstructed evidently as Stasis. It is a well-known fact that in the medieval Latin manuscripts the letters *s* and *f* resemble each other very much. In unfamiliar foreign words or names these two letters can be confused very easily by the reader or the editor. That is the cause why all the editors of the signatures in the Cividale Gospel read *f* instead of *s* after Zergobula. In the marginal note Jor. Ivanov[17] the last editor of the signatures dates them 867 or 869. The title ητζιργου βοιλας in the distorted form Cerbula occurs also in the address of a letter of 879 by Pope John VIII without mentioning the name of the dignitary:[18] Petro, Cerbulae et Sundicae. Of course, this could also be read Petro cerbulae. In this case the name of ητζιργου βοιλας would be Petrus. The tomb stone, lately discoverd in Preslav, bears an inscription not yet published, written in Old Bulgarian. It was put on the grave of **МОСТИЧЬ** who was in office of **ЧРЬГОѴЬКЪІЛЬСТВО** at the time of Tsar Symeon and Tzar Peter (**ЧРЬГОѴЬКЪІЛИ БЪІКЪІИ ПРИ СѴМЄОНѢ**

[13] Раскопки и Проучвания IV (София, 1950) 167 sq.

[14] Бешевлиевъ, nr. 17.

[15] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* II, 298 sq.

[16] *Българскитѣ имена* въ *Чивидалското евангелие* in Сборникъ въ Честь на проф. Л. Милетичъ. София, 1933, 626 sq.; Moravcsik, *Byzantinoturcica* II, 300.

[17] Сборникъ Милетичъ, 633.

[18] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* II, 301.

ЦРЬИ И ПРИ ПѢТРѢ ЦРЬИ). ЧРЬГОУБѢЛИѦ is the Old Bulgarian form of the Protobulgarian or the Greek ητζιργου βοιλας.

The contents of the above Protobulgarian inscriptions, the great number of armament confited to the ητζιργου βοιλας in the Preslav inscription edited by Venedikov, the predicate *gloriosissimi iudices* in the list of the Bulgarian legates at the Council of 869/70 at Constantinople and the fact that ητζιργου βοιλας is put in the prominent place on the list and in the address of the letter of Pope John VIII show without any doubt that ητζιργου βοιλας was a high dignitary in the Protobulgarian state, second to the Kauchan.

According to F. Dvorník[19] who compares the ητζιργου βοιλας to οἱ ἔσω... Βολιάδες in the famous salutatory formula to the Bulgarian ambassadors to the Constantinople palace transmitted by Constantinus Porphyrogenetes:[20] πῶς ἔχουσιν οἱ ἔξ Βολιάδες οἱ μεγάλοι; πῶς ἔχουσι καὶ οἱ λοιποὶ οἱ ἔσω καὶ ἔξω Βολιάδες; and Gy. Németh,[21] ητζιργου βοιλας means *innerer Boila.* But it is very difficult to admit that such dignitaries as καυχανος and ητζιργου βοιλας would be included in the number of οἱ λοιποὶ οἱ ἔσω καὶ ἔξω Βολιάδες. The passing over in silence of Kauchan who was the most important βοιλας in the salutatory formula may be explained with the fact that he was one of the οἱ ἔξ Βολιάδες οἱ μεγάλοι or rather even the first of them. It is evident that the second in the rank βοιλας (namely the ητζιργου βοιλας) would belong also to οἱ ἔξ Βολιάδες οἱ μεγάλοι. Yet J. J. Reiske, the editor of *De ceremoniis,* has noted in the comment to the above salutatory formula that οἱ ἔσω Βολιάδες may mean the Boilads who lived in the capital and οἱ ἔξω Βολιάδες those who stayed in the country.[22] ητζιργου βοιλας sojourned in the palace or was perhaps the chief of all inner Boilads and as such a one κατ' ἐξοχήν was called ητζιργου βοιλας. That the ητζιργου βοιλας was not one of many οἱ ἔσω Βολιάδες is evident from the Philippi inscription too. In this inscription the definite article τόν which stands before the title ητζιργου βοιλας shows clearly that ητζιργου βοιλας was a definite person. If the ητζιργου βοιλας was one of many inner Boilads, we would expect, in all the cases known at present where ητζιργου βοιλας occurs, to find another word along with ητζιργου βοιλας to determine more precisely the function of this „inner Boilas". Finally as far as the names of the ητζιργου βοιλας are familiar to us we cannot ascertain that two or more persons were simultaneously ητζιργου βοιλας to one and the same ruler. Therefore it must be accepted that as in the case of Kauchan ητζιργου βοιλας was only one person in the Protobulgarian state.

What was the function of the ητζιργου βοιλας? From the inscriptions it is apparent that he was a high military chief. But from other written

[19] BCH LII, 136 sq.
[20] De cer. ed. Bonn. I, 681.
[21] *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós.* Budapest, 1932, 13.
[22] II, 803.

sources it may be concluded further that he had also diplomatic functions and because of that he travelled abroad.

Basing ourselves on the sources known at present we might establish the following approximate chronology of the ητζιργου βοιλας:

Tukos (Khan Omurtag 814—831),

Stasis (King Boris 852—889),

Mostič (Tzar Symeon 893—927 and Tsar Peter 927—969).

Τζόκος, known from the Menologion Basilii,[23] and Τζυκος, known from one Protobulgarian inscription,[24] are probably the one and same person with Τουκος from the Hambarli inscription.

The titles ητζηργου βαγαινος and ιζουργου κολοβρος occur in two Protobulgarian inscriptions.[25] But the contents of the inscriptions do not allow us to establish anything definite about their functions or their relation to ητζιργου βοιλας.

As far as it is known to me the title ητζιργου βοιλας has not been found until now among other Turkish tribes. Only the adjective ičräki "inner" occurs in the Jenissei tomb inscriptions,[26] in the Uigurish inscriptions[27] etc. According to F. W. K. Müller[28] ičräki orunčilar means "innere Beamte", "die sich berufsmäßig im Innern (des Palastes) aufhalten, also wohl Eunuchen", "Pagen". According to Vil. Thomsen[29] ičräki bädizčik signifies "Hofkünstler" and according to P. M. Melioranskij[30] «внутренних (т. е. лейбмастеров . . . ». Taking into consideration all these interpretations it could be accepted that ητζιργου βοιλας (ητζηργου βαγαινος, ιζουργου κολοβρος) means the βοιλας (βαγαινος, κολοβρος) who lives in the palace. The indication ičräki in the Jenissei inscriptions corresponds perhaps to the θρεπτὸς ἄνθρωπος of the Protobulgarian inscriptions.

---

[23] Migne, *P. G.*, 117, col. 276.

[24] Nr. 22.

[25] Nr. 5 and Разкопки и Проучвания IV (1950) 181 sq.

[26] С. Е. Малов, *Енисейская письменность тюрков.* Москва, 1952, nr. 4, 11, 37.

[27] F. W. K. Müller, *Zwei Pfahlinschriften aus den Turfanfunden.* Berlin 1915 (aus den Abhandl. d. königl. Preuß. Akad. der Wissenschaften (1915), Phil. Hist. Klasse, 3) 28 Z. 24; 34.

[28] See note 5.

[29] Zeitschr. d. mittelalt. Gesch. 78 (1924) 144.

[30] Записки Восточного Отделения Русского Археол. Общества XII, 63.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Jan Eisner, *Devínska Nová Ves.* Slovanské pohřebiště. Nakladatelstvo Slovenskej Akadémie vied a umení. Bratislava, 1952, стр. 411 + 7 табл. + 114 карт.

Автор разбивает свой обширный труд на две части. В первой из них он дает описание могил на аварско-славянском некрополе в селе Девинска Нова Вес, расположенном недалеко от г. Братислава близ реки Моравы. Вторая часть дает оценку добытой из могил материальной культуры по отношению к соседним областям, в частности по отношению к Карпатской котловине. Из текста первой части книги вытекает, что в 1926—1933 гг. было исследовано на некрополе в общей сложности 883 могилы, в том числе находки могил с несожженными трупами и 27 могил с трупосожжением. Могилы с костяками принадлежали мужчинам, женщинам и детям, среди которых находились также и погребения всадников с конями. Дальнейшие находки, описываемые И. Айзнером, показывают, что многие могилы были повреждены выемкой щебня. Описания могил и обнаруженных в них находок даны подробно и исчерпывающим образом.

Вторая часть публикации содержит несколько статей. Сначала автор обозревает важнейшие сведения об аварах, проникших во второй половине VI века н. э. из Причерноморья в Карпатскую котловину на территорию современной Венгрии. Здесь Айзнер приводит известную литературу, относящуюся к этому важному разделу истории Подунайской области и Средней Европы вообще. В связи с проникновением аваров в Подунайскую область и с их набегами на соседние территории, населенные в это время славянами, автор высказывает свой взгляд на вопрос т. н. государства Само, в котором объединенные племена дали отпор аварам и разбили их наголову. Автор отмечает, что центральная область, в которой возник военный союз славян под предводительством Само, находилась на территории нижнего течения реки Моравы. Таким образом, автор присоединился к мнению и других историков, которые, по существу, ищут центр власти Само в южно-моравской низменности, расстилающейся до левого берега Дуная. Новейшее археологическое исследование этой территории доказывает существовавшую здесь уже с древнейших времен большую славянскую концентрацию. В результате большого развития производительных сил здесь произошла кристаллизация Великоморавского феодального государства. И. Айзнер отме-

чает роль аваров в Карпатской котловине, являвшихся сравнительно редкой правящей верхушкой в окружающей коренной славянской среде. В ней жил значительный процент коренного населения, из экономического базиса которого иноплеменные номады отчерпывали важнейшие продукты. Славяне занимались земледелием, ремеслом и изготовляли для аваров железное оружие и глиняную керамику. Значение статьи Айзнера об истории аваров в европейской среде состоит в том, что, наравне с другими исследователями, он показал встречающуюся в некоторых необъективных статьях переоценку аварского влияния и его удельного веса в развитии славянской материальной культуры.

В следующей статье своей книги И. Айзнер занимается вопросом т. н. аварских памятников в тех областях, в которых авары не засвидетельствованы письменными памятниками. Это прежде всего восточная предальпийская область на территории современной Австрии, а затем, в особенности, территория Чехословакии. Говоря о так называемых аварских памятниках, автор имеет в виду бронзовые литые оковки с звериными, растительными и человеческими орнаментальными мотивами. Их часто называют памятниками кестегелийского типа. Они встречаются в большом количестве в могилах с трупоположением на территории Венгрии, датирующихся со второй половины VI до конца VIII веков н. э. Эти оковки являлись украшениями частей конской сбруи и кожаных поясов знатных людей. На венгерской территории было исследовано до 15 тысяч могил, в которых были обнаружены упомянутые оковки. В могилах были захоронены всадники вместе с конями, однако здесь погребены также и мужчины, женщины и дети. Кроме названных оковок здесь была найдена керамика, большая часть которой представляет изделия славянских гончаров. Поэтому нельзя с полной уверенностью утверждать, что все эти могилы аварские, и определение их этнической принадлежности потребует длительного изучения, важную роль в котором должна сыграть антропология.

Предметы кестегелийского типа попали также и на территорию Чехии, Моравии и Словакии. И.Айзнер показывает, что в большинстве случаев это единичные предметы, попавшие в славянскую среду этих земель по торговым путям. Поэтому они не могут служить доказательством продолжительного жительства аваров в названных областях. Это прежде всего относится к территории Чехии, которая благодаря природным условиям своего географического положения оставалась в общем и целом недоступной для аварских наездников. И. Айзнер работал в течение ряда лет в Словакии, и поэтому его взгляды и на вопрос аварско-славянских отношений оказываются правильными и объективными. На большей части словацкой и моравской территории в славянских могилах, на селищах и городищах встречаются единичные предметы кестегелийского типа, которые, совершенно так же как и находки на территории Чехии,

ни в коем случае не могут служить доказательством сплошного аварского заселения. Особенного внимания заслуживает, однако, территория южноморавской и южнословацкой низменности, где были обнаружены большие и меньшие погребальные поля со скелетными могилами, в которых были найдены целые серии оковок кестегелийского типа. Здесь были открыты и могилы всадников с лошадьми. Один из самых больших по размерам могильников такого типа был исследован И. Айзнером именно в селе Девинска Нова Вес.

По мнению И. Айзнера планировка нововесского некрополя похожа на планировку больших могильников аварской области. Могилы расположены неправильными рядами, что относится к могилам с трупоположением. Как уже было отмечено, здесь было найдено и 27 могил с урнами. По описанию Айзнера могилы находятся неглубоко под нынешней поверхностью. Урны представляют собой изделия лепной керамики с резными линейно-волнистыми украшениями. Была обнаружена также и одна неукрашенная урна, напоминающая более совершенную форму известного пражского типа, отмеченного И. Борковским как старейшая славянская керамика в Средней Европе. Могилы с трупосожжением на нововесском могильнике связаны, несомненно, с другими славянскими могильниками этого типа в области южной Словакии и южной Моравии. Могилы с трупоположением на этом пространном могильнике в селе Девинска Нова Вес большей частью ориентированы головой на юго-восток, ногами на северо-запад. Только в виде исключения ориентация оказалась противоположной. И. Айзнер полагает, что умершие, погребенные на могильнике, привозились как с близких, так и с отдаленных мест. Таким образом, Айзнер считает нововесской могильник общим для широкой области.

Умершие укладывались в просторные могильные ямы на глубине 3,5 м. В нижних частях могильных ям были обнаружены остатки срубов или деревянной обкладки. Деревянная обкладка не представляет собой какой-либо местной особенности, так как с деревянной обкладкой мы встречаемся, как упоминается и самим автором, также и на других могильниках такого типа, равно как и раньше в могилах периода так называемого переселения народов. Фактом большой научной ценности, установленным при раскопках на могильнике в селе Девинска Нова Вес, является открытие в могильной насыпи кострищ, связанных с погребальной тризной. Такие факты известны и по раскопкам могил с трупоположением великоморавского периода, в частности по раскопкам в г. Старе Место. В большинстве могил покойник был захоронен в одиночку. Были обнаружены также и могилы с двумя скелетами, уложенными навзничь в вытянутом положении. Но при исследовании было также установлено, что кости туловища перебросаны. Айзнер правильно отмечает, что объяснение нужно искать не в разграблении могил, с которым мы встречаемся весьма часто на могильниках так

называемого периода переселения народов, а в том, что на нововесском некрополе умершие погребались в могильной яме в сидячем положении. Вследствие расслабления мускулатуры костяк туловища рушился. Исследование погребального обряда приводит И. Айзнера к заключению, что в некоторые могилы укладывались только головы. Он упоминает о том, что и на других могильниках аварской области были обнаружены сходные явления, но тут же отмечает, что иногда нельзя было точно определить, погребалась ли действительно голова отдельно от трупа или не обнаружен ли здесь череп, погребенный пиететно как остаток какого-то предыдущего погребения. Этому вопросу, очевидно, придется уделять внимание и при дальнейших раскопках, особенно в песчаных и щебеночных слоях, в которых от скелета часто остается только череп или частицы черепа. Сходные явления обнаружены нами на известном славянском некрополе в с. Долни Вестонице в южной Моравии.

В могилах некрополя в с. Девинска Нова Вес найдены многочисленные материалы. Чаще всего была обнаружена глиняная керамика. В сравнительно меньшем количестве она встречается в могилах всадников и в могилах с погребением в сидячем положении. Кроме керамики были найдены также и деревянные, окованные железными обручами, ведерки. Около стен или в углах могильных ям лежали кости животных, свидетельствующие о том, что рядом с умершим клали мясные кушанья. В некоторых случаях были обнаружены и кости курицы и петуха. Такие находки, однако, не особенность, ибо куриные кости встречаются, как отмечает автор, в германских могилах, равно как и на чисто славянских могильниках. То же самое относится и к находкам куриных яиц. В могилах всадников были найдены железные копья, сабли, наконечники стрел и пр. Многочисленны также бронзовые оковки кестегелийского типа.

Керамике И. Айзнер посвящает более обширную статью. Это вполне естественно, так как здесь, на нововесском могильнике обнаружено больше посуды, чем на каком-либо другом месте. Кроме того, И. Айзнер занимался вопросом керамики уже давно до выхода в свет рецензируемой здесь публикации. Он отмечает, что керамику раскопок в с. Девинска Нова Вес можно разделить на пражский, подунайский и потисский типы. Что касается керамики пражского типа, то она представлена, как было уже отмечено, именно в могилах с трупосожжением нововесского могильника. Описания Айзнера показывают, что пражский тип появляется в скелетных могилах в мелких формах в значительном количестве. По первоначальным заключениям И. Борковского, составившего перечень этой неукрашенной лепной керамики и указавшего на ее славянское происхождение, можно было бы сделать постепенный вывод, что керамика пражского типа представлена только сосудами крупных размеров. Новые находки в Пржитлуках в южной Мо-

равии, где было исследовано свыше 436 могил с трупосожжением, показали, что вполне обычны и мелкие формы, совсем похожие на формы, происходящие из раскопок в с. Девинска Нова Вес. Это сходство, однако, не только типологического характера, но оно проявляется и в общем способе обработки, и в глиняном материале. В свете новых открытий не может быть больше сомнения в том, что это древнейшая славянская керамика, ибо вполне доказана ее эволюционная связь с материальной культурой последующих периодов.

Под названием подунайской керамики Айзнер подразумевает посуду, изготовленную на ручном гончарном круге в ремесленных мастерских. Некоторые сосуды, по его мнению, изготовлялись на быстро вращающемся гончарном круге. Сосуды подунайского типа имеют отогнутый край и они укреплены горизонтальными резами, волнистыми линиями в несколько рядов или рядами углублений, вколотых при помощи гребня, употребляемого и для вырезки волнистых линий. Следовательно, к подунайскому типу принадлежит и поморавская керамика и блучинский тип моравских селищ и могильников. И это было отмечено И. Айзнером. В дальнейшем И. Айзнер правильно указывает на то, что подунайская керамика, происходившая из мастерских славянских гончаров, развивалась под влиянием более поздних римских гончарных мастерских, продержавшихся в Карпатской котловине до VI века н. э. Из этих мастерских происходят простые кувшины и амфорки с двумя ушками, обнаруженные также и на могильнике в с. Девинска Нова Вес. Способ их производства и глиняный материал совсем другой, чем обычной славянской керамики подунайского типа. Совсем отдельную группу составляет керамика, выделенная И. Айзнером среди находок нововесского некрополя под названием потисской керамики. Он отмечает, что это тяжелые, довольно массивные лепные сосуды. Их края или отогнуты, как у керамики подунайского типа, или отвесны, как у сосудов пражского типа. Эта грубая потисская керамика встречается в области Карпатской котловины уже в течение IV—V веков н. э., и находки этой керамики обнаруживаются на могильниках с металлическими памятниками кестегелийского типа до конца аварского господства. Это, повидимому, простая керамика, появляющаяся в европейской области одновременно с присутствием кочевых этнических групп. Она представлена сосудами, требовавшими сравнительно короткого времени производства. Они изготовлялись прежде всего для практических целей, между тем как на их внешнее оформление не обращали внимания.

Помимо разных украшений вроде серег из женских могил. И. Айзнер очень подробно описывает и обильный железный инвентарь нововесского могильника. Найбольшее внимание он уделяет находкам оковок упомянутого кестегелийского типа. Он указывает, что особенно в орнаментальных мотивах этих памятников заметны элементы, происхождение которых ищется в азиатской, понтийской, византийской,

провинциально-римской и домашней подунайской областях. Анализом этих памятников занимались преимущественно венгерские археологи. С большим усердием и внимательностью к мельчайшим деталям они изучали и изучают проявления искусства и их возможные связи с отдельными культурными областями. Однако, выводя заключения относительно датировки или определения этнической принадлежности памятников кестегелийского типа, они весьма часто упускают из виду могильные комплексы и их связь с другими находками на полях погребений. Поэтому изучение памятников кестегелийского типа будет, несомненно, и впредь представлять величайший научно-исследовательский интерес не только для венгерских, но и чехословацких археологов, так как именно в южной Словакии были обнаружены изобилующие материалом и важные для датировки могильные комплексы.

Также решение вопроса об этнической принадлежности могильников и памятников кестегелийского типа дело весьма сложное. Бесспорно то, что не все относится только к аварам, но и к другим этническим группам, населявшим Карпатскую котловину во время аварского господства. Среди них видное место занимали славяне, удельный вес которых в производстве памятников кестегелийского типа отмечает и венгерский археолог Д. Чаланы. И. Айзнер обращает внимание на группу памятников так называемого блатницкого типа, названного по известной находке в с. Турчанская Блатница в Словакии. На оковках в этой группе памятников появляется так называемый дионисийский мотив, обнаруженный также и на рукояти блатницкого меча. Венгерский археолог Н. Феттих связывает происхождение находок этого типа, распространенных в районах южноморавской и южнословацкой низменности, равно как и среди славянских находок восточной предальпийской области, с проникновением норманнов в Среднюю Европу. И. Айзнер вполне справедливо отмечает самый большой удельный вес славянских литейщиков в производстве орнаментальных предметов блатницкого типа. Датируя памятники блатницкого типа, И. Айзнер придерживается датировки Феттиха и, следовательно, относит также и конец нововесского некрополя к рубежу VIII—IX веков н. э. На мой взгляд, нельзя исключать и более раннюю датировку, причем я опираюсь на некоторые сведения, установленные в ходе производящихся в настоящее время раскопок на городище Старе Замки вблизи г. Брно. Здесь, как известно, были также найдены предметы блатницкого типа. Таким образом, не исключается возможность отнести прекращение погребений на названном просторном могильнике уже ко второй половине VIII века. Можно согласиться с И. Айзнером в том, что будет гораздо труднее установить время начала погребений на названном могильнике. В этом случае нельзя руководиться металлическими предметами, в частности памятниками кестегелийского типа, датировка которых является спорной. Но зато решающую роль в датировке

может сыграть керамика. Сосуды пражского типа являются уже довольно развитыми, и опираясь на результаты, достигнутые в течение новейших исследований на упомянутом выше погребальном поле с трупосожжением в с. Пржитлуки в южной Моравии, считаю возможным отнести их к VI—VII векам н. э. Поэтому полагаю, что датировка возникновения нововесского могильника к 625 году, установленная Айзнером в результате тщательного анализа всех памятников погребального поля в с. Девинская Нова Вес, не противоречит датировке материальной культуры, найденной при других раскопках в южной Словакии и южной Моравии.

В заключительной статье И. Айзнер задается вопросом этнической принадлежности людей, погребенных на нововесском некрополе. При этом он учитывает как установленные погребальные обычаи, так и найденную материальную культуру. Из этого анализа явствует, что большая часть могил принадлежит, несомненно, коренным жителям — славянским земледельцам и ремесленникам, а также их женам и детям. Несмотря на то, что вследствие плохой сохранности скелетных остатков антропологические исследования не дали принципиальных научных результатов, с археологической точки зрения не может быть никакого сомнения в том, что на нововесском могильнике хоронила своих умерших и иноплеменная этническая группа. В VI—VIII веках н. э территория при реке Мораве и при Дунае представляла наибольший интерес прежде всего для аваров, совершавших не только разбойничьи набеги на территорию южнославянской и южноморавской низменности, но и живших здесь как верхушечный слой в славянской среде. С течением времени, однако, осуществился симбиоз обоих этнических элементов, в котором славянский элемент одержал верх. В IX веке н. э. авары больше ни в каком отношении не проявляются в чехословацкой среде, а славянское население создает вполне собственную материальную культуру, проявляющуюся ярко и отчетливо на известном поле погребений в г. Старе Место, расположенном в среднем Поморавье.

Работа И. Айзнера о могильнике в с. Девинска Нова Вес является ценным вкладом в изучение древнейшего периода словацкой истории. Она станет также необходимым пособием для всех славянских археологов. *Й. Поулик/Брно*

Gabriel Millet, *La Peinture du Moyen Age en Yougoslavie.* Fasc. 1. Album présenté par A. Frolow. Paris, 1954.

This work takes the form of an album in folio, containing 93 plates in collotype, a short introduction, a brief description of each monument of which the frescoes are reproduced, and an iconographical index. The full work will be completed in a number of similar albums; it is not stated how

many. The present one is devoted to paintings of the eleventh, twelfth and thirteenth centuries.

The book has been long awaited. Millet first went to Yugoslavia in 1906. His book on the architecture, *L'Ancien Art Serbe: Les Eglises,* was published in 1919, and almost from the time of his first visit the paintings of Yugoslavia formed an important part of the subject matter of his lectures, both at the Ecole des Hautes Etudes in the Sorbonne and later at the Collège de France. These lectures were attended by many generations of Byzantinists from all over Europe, and the debt that they owe to Millet is a very considerable one.

The paintings reproduced in this first fascicule come from St Sophia at Ochrida (1037—1056), Vodoca (1080), Nerezi (1164), Djurdjevi Stupovi (c. 1168), Kurbinovo (second half XII cent.), the chapel (early XIII) and the church (c. 1183) at Studenica, Žića (1209), Milešovo (1230—1237), and Moraća (1252). The plates are well produced, and afford a valuable addition to the published material. Some, of monuments like Djurdjevi Stupovi which have since perished, are of outstanding value, as they constitute practically the only record that survives. But apart from such as these, most of the material has already been published elsewhere, while in other cases, as in that of St Sophia at Ochrida, what is included is only a small part of what is today available, thanks to the extensive cleaning and restoration that has been done in recent years. In fact, the book, which would have covered an entirely new field had it appeared in 1920, is now somewhat patchy and incomplete. But it does make available to scholars who are not able to obtain Yugoslav publications a very important mass of material, in reproductions of good quality. With a few notable exceptions, like Professor Bošković's monograph on Dećani,[1] reproductions in the Yugoslav publications have often been of rather poor quality.

It is, however, not so much new and excellent plates that one wishes to see in this book, however valuable they may be, as a text from Millet's hand. It is safe to say that few discoveries in the whole story of European painting have been as vital as those made in Yugoslavia in the last thirty years or so, yet they have never been dealt with as a whole in anything like an adequate manner. Much that has been written has been in Serbo-Croat, a language familiar to only a few scholars outside Yugoslavia itself, and even when summaries in French, English or German have been included, these have necessarily been very brief. What has been published in more familiar languages has usually been in the form of monographs on individual buildings and their paintings, as for example the work of Okunev contained in various numbers of Byzantinoslavica. In brief, a survey from a broad west-European standpoint is badly needed. Nobody could have been better equipped to write it than Millet. His knowledge was out-

[1] *Manastir Dećani.* 1 Vol. text and 3 albums of plans and plates. Serbian Acad., 1941.

standing, and he knew not only the fundamental but also the comparative material equally well. For one who was, in his generation, the world's leading authority on later Byzantine painting, Millet wrote singularly little. True, his *Iconographie de l'Evangile* is a monumental work, but his famous books on Mistra and Athos are no more than albums, and his articles are few and far between. His lectures would afford the basis for a full text. It is to be hoped that they will be edited by M. Frolow to provide this before the series comes to an end. A truly memorable and vital work will then have been completed.

D. Talbot Rice/Edinburgh

Josef Kurz, *O nově nalezeném emauzském charvátskohlaholském zlomku žaltáře.* Slavia 22 (1953) 81—104.

Dans son article, l'auteur donne une description et une analyse détaillée d'un fragment de psautier croato-glagolitique découvert, au début du mois de Janvier 1952, lors des travaux de restauration dans le monastère d'Emmaüs à Prague, et conservé, actuellement, à la bibliothèque de Musée National (code 1 Dc 1/22).

L'article, accompagné d'une photographie du fragment, reproduit le texte de celui-ci — il s'agit du psaume 106, à partir du vers 1, sans inscription, jusqu'au vers 30 non achevé — en transcription cyrillique, avec indication des vers du psaume, avec annotations textuelles en bas et avec de nombreuses variantes puisées dans d'autres codes de psautiers et dans des citations comprises dans d'autres documents vieux-slavoniques. Dû à l'écriture difficilement lisible de la première page de la feuille, le texte en question a été, au besoin, complété à l'aide du psaume correspondant contenu dans le bréviaire de Zagreb III C 12. Vient ensuite l'analyse des particularités paléographiques, linguistiques et textuelles attestant une considérable ancienneté du fragment et du texte, malgré toutes les traces révélant nettement le milieu de leur origine. L'auteur situe le document dont le fragment analysé faisait partie, au vrai début du XIV^{e} siècle. Il avait été conçu directement en Croatie, avant l'arrivée même à Prague — au monastère d'Emmaüs — des moines croates qui l'avaient sans doute apporté. Le fragment représente donc un précieux héritage des premiers temps du rite slave à Emmaüs. Or, l'intervalle entre l'origine du manuscrit, dont le fragment relève, et l'arrivée des moines croates à Emmaüs est relativement étendu. S'appuyant sur la version authentique d'une lettre du pape Clément VI à l'archevêque Ernest de Pardubice, du 9 Mai 1346, l'auteur interprète cet intervalle par le fait que, immédiatement avant leur départ pour Prague, les Croates glagolites ne disposaient, en raison des luttes incessantes sévissant alors, dans leur pays, entre les Vénitiens et le roi de Hongrie — Croatie, ni de calme in-

dispensable ni de moyens nécessaires pour s'adonner à l'activité littéraire et que, par conséquent, ils se virent obligés d'emporter surtout aussi des livres un peu plus anciens à Emmaüs. A Emmaüs, on continua à se servir du manuscrit dont l'écriture y fut, partiellement, restaurée. Le manuscrit devait désormais partager la destinée du monastère. L'auteur profite de cette occasion pour insister sur l'importance du rite slave à Emmaüs, contestant ainsi l'opinion énoncée par V. Vondrák, dans sa Chrestomatie du Slavon Ecclésiastique, p. 142, et selon laquelle, au monastère d'Emmaüs, le rite slave n'aurait que végété. Partant de la lettre mentionnée du pape Clément VI — « In confinibus et circa partes regni Boemie, que de eadem lingua et vulgari existunt, sint multi scismatici et infideles, qui, cum eis sacra scriptura latine dicitur, exponitur vel predicatur, nec intelligere volunt nec commode ad fidem christianam possunt converti dictique monachi et fratres vulgares predicatores, ritum predictum habentes, in dicto regno et ipsius confinibus summe necessarii et utiles pro dei laude et augmentacione christiane fidei esse noscantur » — et examinant, dans leur ensemble, les résultats du travail qui avait été accompli dans le monastère, l'auteur se croit autorisé à considérer celui-ci comme une institution très utile pour le pays et un foyer fort important de glagolitisme, dont le rayonnement, très sensible dans les pays voisins, finit par exercer une influence rétroactive même sur la Croatie. C'est du même monastère qu'émanent les premières tendances menant à la coopération des Slaves et nourrissant les anciennes traditions indigènes (voir aussi l'étude de M. Paulová, *L'idée cyrillo-méthodienne dans la politique de Charles IV et la fondation du monastère slave de Prague*. Byzantinoslavica XI (1950) 174—186).

Pour les exégètes des textes bibliques écrits en slavon ecclésiastique, l'analyse textuelle du fragment est d'une importance incontestable. Non seulement que le fragment a conservé, selon l'auteur, la traduction originale du psaume, faite du grec, mais il importe de relever le fait que, dans certains passages, le texte du fragment d'Emmaüs dévie du Psautier de Sinaï, tout en s'accordant avec d'autres codes, citations, etc., pouvant servir à titre de comparaison. Dans des cas pareils, l'auteur affirme que le psautier de Sinaï ne contient guère la traduction originale. Selon l'auteur, le texte du psautier aurait, en Macédoine, subi très tôt une révision consistant en une nouvelle comparaison du psautier traduit en slavon ecclésiastique avec l'original grec, en adaptation linguistique, etc. (celle-ci aurait pu apparaître déjà dans l'original immédiat du Psautier de Sinaï), remaniements qui, cependant, ne parvinrent guère en Croatie. La traduction originale pénétra en Croatie de la Grande-Moravie aussi; or, celle-ci ne comportait encore aucune des adaptations mentionnées. L'analyse du fragment révèle une autre adaptation ultérieure qui se réalisa sur le sol croate et qui consistait en un certain rapprochement de certains passages au texte latin. A quelques endroits, le fragment d'Emmaüs maintient des leçons plus anciennes que d'autres textes croato-glagolitiques, et on peut confirmer, en somme, l'observation qui vient d'être

faite, sur les grandes différences entre les textes croato-glagolitiques conservés. L'analyse du fragment du psautier d'Emmaüs justifie pleinement l'importance de l'examen textuel des psautiers conservés. Les psautiers en slavon ecclésiastique méritent une attention consciencieuse, car ils offrent au zèle érudit des savants maints problèmes jusqu'alors obscurs ayant trait à leur analyse textuelle et linguistique, à leurs rapports mutuels, à la filiation des recensions et des manuscrits, à leur rapport aux originaux grecs, etc.

Compte-rendu de l'auteur

A. Borst, *Die Katharer*. (Schriften der Monumenta Germaniae Historica XII). Stuttgart, Hiersemann, 1953, pp. XII, 372.

Seit der belgische Dominikanerpater A. Dondaine im Jahre 1939 in einer Florentiner Bibliothek einen neumanichäischen Traktat aus dem 13. Jh., entdeckte und diesen aufsehenerregenden Fund in einer mustergültigen Edition der Fachwelt vorlegte,[1] haben sich erfreulich zahlreich Religionswissenschaftler und Historiker fast aller Länder der Erforschung mittelalterlicher Ketzergemeinschaften zugewandt. Seit der Reformation hatte man sich mit schwankender Intensität, aber cum ira et studio, mit mittelalterlichen Häresien, die man zumeist unter dem Sammelbegriff „Manichäer" zusammenfaßte, beschäftigt. Sowohl die Kämpfe der protestantischen Theologen um die Rechtfertigungslehre, als auch ihre Angriffe gegen die vom apostolisch-urchristlichen Wege abgeirrte katholische Kirche förderten die schärfere Herausarbeitung häretischer Doktrinen des Mittelalters. Dieser stark polemische Zug reichte bis ins 19. Jh., aber die immer stärker einsetzende exakte Forschung zeichnete nach und nach ein Bild von dem Umfange neumanichäischer Sekten im Mittelalter, das zu dem Schlusse führen mußte, daß man es damals nicht mehr mit sectae, sondern vielmehr mit einer ecclesia zu tun hatte. Auch die katholischen Historiker mußten sich nach und nach mit diesen Tatsachen vertraut machen, wenn es auch nicht an Reaktionen fehlte, die auf eine Bagatellisierung des Quellenwertes der Zeitgenossen hinauslief. Besonders kraß zeigte sich diese Tendenz bei einer Reihe jugoslawischer Historiker, die den bogomilischen Charakter der bosnischen Kirche im Mittelalter glatt leugneten und die Existenz einer neumanichäischen Sekte überhaupt als Hirngespinst moderner Historiographie hinstellten — ein Streben, das noch im Jahre 1945 seine Vitalität bekundete.[2] Die Funde und Unter-

[1] *Un traité néo-manichéen du XII^e siècle; le Liber de duobus principiis, suivi d'un fragment de rituel cathare.* Institutum historicum Fratrum Praedicatorum. Rom, 1939.

[2] Hierzu gehören J. Šidak, *Bosanska crkva. Problem bosanskoga bogumilstva i sredovječna crkva bosanska.* Savremenik 26 (1937); idem, *Crkva bosanska i problem bogumilstva u Bosni.* Agram, 1940. Č. Truhelka, *Bosanska narodna (patarenska) crkva. Povjest hrvatskih zemalja Bosne i Hercegovine*, I. Sarajevo, 1942; V. Glušac, *Istina*

suchungen der letzten Jahre erlauben keinem Historiker mehr, wenn er Wert darauf legt, ernstgenommen zu werden, die dualistischen Häresien im okzidentalen Mittelalter einfach zu negieren. Der Forschung im 20. Jh. ging es vielmehr immer mehr um die Feststellung ihrer zeitlichen und räumlichen Ausdehnung, um ihre Lehren, ihre mögliche „Kontinuität" mit spätantiker Gnosis und spätantikem Manichäismus, ihrer Wirkung auf die okzidentale Geisteshaltung u. a. Eine erste wissenschaftliche Darstellung gelang 1849 dem Elsässer Ch. Schmidt, ein Werk, das in seinem Materialreichtum und seinem feinen Einfühlungsvermögen auch heute noch, trotz der sachlich notwendig gewordenen Korrekturen, seinen Wert als Handbuch behalten hat.[3] Angeregt durch die Einzelstudien auf allen Gebieten des mittelalterlichen Sektenwesens, versuchte 1946 der Engländer St. Runciman in einem kühnen Wurf den mittelalterlichen Manichäismus in seiner Entwicklung und seinem Wesen zu erfassen, wobei er wieder, wie schon Schmidt, das von den westeuropäischen Historikern vernachlässigte Balkangebiet in sein Buch mit einbezog.[4] Trotz guter Analysen gelang auch ihm eine befriedigende Lösung des Themas nicht, weil er sich, genau wie fast alle Historiker vor und nach ihm, auf eine Darstellung der äußeren und inneren Geschichte des Neumanichäismus im wesentlichen beschränkte und das soziale Milieu nur nebenbei erwähnte. Aus dem gleichen Grunde mußte auch die religionshistorische Arbeit des Schweden H. Söderborg Torso bleiben, da er nur einen dogmatisch-spekulativen Vergleich im Auge hat und daher die Bruchlinien zwischen Spätantike und Mittelalter nicht zu erklären vermochte.[5] Dagegen führt das quellenmäßig und literarisch gleich kenntnisreiche Werk von D. Obolensky über die Bogomilen weiter, da es dem westeuropäischen Forscher wertvolle, gut fundierte Einblicke in die Geschichte der Balkanketzer gibt und ihm so Vergleichsmöglichkeiten für den westlichen Zweig des Dualismus liefert.[6] Auf der gleichen Ebene liegen die Studien der Franzosen Ch. Puech und A. Vaillant, denen eine ausgezeichnete Übersetzung des Kronzeugen des frühen Bogomilentums, Cosmas, gelang.[7] Allerdings wird man auch bei Obolensky nicht übersehen dürfen, daß er sowohl die Paulikianer als auch die Bogomilen vor allem unter re-

---

o bogomilina. Belgrad, 1945. — Kritische Auseinandersetzung mit diesen Theorien und schlagende Widerlegung durch A. V. Solovjev, *La doctrine de l'église de Bosnie.* Acad. Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, 5e Série, t. 34. Bruxelles, 1948, pp. 481—534.

[3] *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois,* I, II. Paris-Genf, 1849.

[4] Mir nur in französischer Übersetzung zugänglich: *Le Manichéisme médiéval. L'hérésie dualiste dans le christianisme.* Bibliothèque scientifique. Paris, 1949.

[5] *La religion des Cathares. Etudes sur le Gnosticisme de la basse antiquité et du Moyen Age,* Upsala, 1949.

[6] *The Bogomils. A study in Balkan Neo-Manicheisme.* Cambridge, 1948.

[7] Puech-Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre.* Traduction et étude. Travaux publiés par l'Institut d'Etudes Slaves XXI (Paris, 1945).

ligiösem Aspekt betrachtet und den sozialen und politischen Beziehungen nur einen sekundären Charakter beimißt. Zu Recht wendet daher der bulgarische Forscher D. Angelov ein, daß diese Auffassung im Widerspruch zur historischen Wirklichkeit stehe, einer Wirklichkeit, die die engen Verbindungslinien zwischen bogomilischer Doktrin und sozialer und politischer Entwicklung in Bulgarien aufzeige.[8] Daß gerade auf dem Gebiet der Erforschung des Bogomilismus auf dem Balkan noch sehr viel zu tun ist und daß wir hier mit weiteren Überraschungen zu rechnen haben, zeigt eine noch unveröffentlichte Studie von S. Hadžialić: *Die Bogomilen und die Islamisierung Bosniens und der Herzegowina.*[9] Er kann nachweisen, daß zwischen den Balkanmanichäern und den vom Manichäismus stark beeinflußten sozial, motivierten Bewegungen islamischer Sektierer im Vorderen Orient und in Nordafrika bedeutungsvolle Beziehungen bestanden. So liefen beispielsweise Fäden von den bosnischen Patarenern zu den süditalienischen Sarazenen oder direkte Einwirkungen seldschukischer sufi's im 13. Jh. auf Bulgarien und Bosnien. Hadžialić kann dadurch Besonderheiten des patarenischen Kultes und der Organisation erklären, wie etwa die Heiligung des Freitags oder das fünfmalige Beten am Tage. Man kann nur wünschen, daß diese Studie des bosnischen Mohammedaners bald der Öffentlichkeit zugänglich ist.

So drängten Funde und Forschungen erneut nach einer allseitigen Zusammenfassung des mittelalterlichen Manichäerproblems, einer Synopsis, die die seit Ch. Schmidt gemachten Entdeckungen mit verarbeitete und vor allem auch die neuen methodischen Erkenntnisse anwandte, d. h. die Verbindung und Wechselwirkung von religiöser Ideologie und sozialem und ökonomischem Sein.

Es ist das Verdienst von A. Borst, diese Aufgabe in Angriff genommen zu haben. Er hat die gesamte bisherige Forschung auf diesem Gebiete verarbeitet, gewertet und versucht, mit seinen eigenen Erkenntnissen eine abschließende Darstellung des Katharerproblems zu geben.

Das vorliegende Buch ist ein mit bewunderungswürdiger Gelehrsamkeit und Akribie geschriebenes Werk, das seinem Verfasser und seinem Lehrer Prof. Schramm, Göttingen, alle Ehre macht. In einer lückenlosen Darstellung der Forschungsgeschichte gibt es in einem ersten Hauptabschnitt (Die Katharer im Spiegel von Quellen und Forschungen, S. 1—58) dem Leser einen Eindruck von der auf diesem Gebiete bereits geleisteten Arbeit, an-

[8] Rezension in der Byzantinoslavica X (1949) 303—312. Über die Ansichten Angelovs vgl. auch seine Studie: *Der Bogomilismus auf dem Gebiete des byzantinischen Reiches. Ursprung, Wesen, Geschichte.* Annuaire de l'Université de Sofia, Fac. hist.-phil., 2, 1948.

[9] Angezeigt von L. Sadnik, *Religiöse und soziale Reformbewegungen bei den slawischen Völkern,* II. *Die bosnische Kirche.* Blick nach Osten II (1952) 261—266. Vgl. auch den Forschungsbericht von A. Schmaus, *Der Neumanichäismus auf dem Balkan.* Saeculum II, 2 (1951).

gefangen von den Briefen und Traktaten gegen die Ketzer im 12. Jh. bis zu den Untersuchungen und Theorien des 20. Jh. Schon allein für dieses Kapitel wird die Fachwelt dem Verfasser Dank wissen, da bisher eine derartig gründliche und umsichtige Zusammenstellung und Einordnung fehlte. In dem 2. Hauptabschnitt seines Buches gibt B. die historische Entwicklung des Katharismus, (S. 59—142), spannt dabei aber ganz richtig den Bogen zeitlich vom 10. Jh. bis ins 14. Jh., d. h. er beschreibt nicht nur die erst in der zweiten Hälfte des 12. Jh. beginnende eigentliche Geschichte der Katharer, sondern beginnt mit dem Bogomilentum auf dem Balkan und führt von dort die Linie über Italien, die Niederlande, das Rheingebiet und Frankreich im 11. und der ersten Hälfte des 12. Jh. Es überrascht dabei den Leser, daß B. bewusst die Bezeichnung Neumanichäer vermeidet. Bereits bei der kurzen Darstellung der bogomilischen Lehre des 10. Jh., die auf neuer Sekundärliteratur beruht, bemüht er sich, den eigenständigen Charakter der Häresie herauszuarbeiten, den starken christlichen Einschlag nachzuweisen. So treten die Paulikianer als Mittler manichäischen Denkens stark zurück. Daher ist das Kennzeichen der Lehre Bogomils ein Gemisch von Dualismus und Christentum, ein eigenständig bulgarisches Gewächs, das erst im 11. Jh. durch eine Rückwirkung aus Byzanz selbst dualistisch radikalisiert wurde.

Hier zeigt sich bereits die schwache Seite der Arbeit, die sich wie ein roter Faden durch das gesamte Werk zieht: Der Verfasser begreift die Sektenbewegung allein von ihrer religiös-dogmatischen Erscheinung her und stellt in nur sehr begrenztem Rahmen die Frage nach ihrem sozialen Inhalt, nach ihrem soziologischen Wesen. So sieht er nicht den sozialen Standort des Popen Bogomil, inmitten einer frei-bäuerlich lebenden Bevölkerung, die sich gegen das Vordringen der feudalen Institutionen wehrte in Erinnerung an den alten, patriarchalischen Kommunismus und seine demokratischen Einrichtungen. Daher auch dieses „zwischen Dualismus und Christentum schwebende Gefühl", wie es B. nennt (S. 68), diese „Hinwendung" zur „mönchischen Gesinnung", dieses „bescheidene Büßerdasein in Gebet und Innerlichkeit" (S. 67).

Man wird auch schon hier einige Vorsicht bezüglich der Betonung des eingeständigen Kernes der bogomilischen Lehre anmelden müssen, wenn man bedenkt, daß Cosmas vor allem als Priester die ethische Seite der Ketzerei beschrieb, da diese den bulgarischen Christen am ehesten zugänglich war und ihnen als Erkennungszeichen dienen konnte. Die Dogmatik interessierte ihn nur am Rande, und es genügte ihm, die Bogomilen einfach als Dualisten einzuordnen.[10]

Dazu kommt, daß schon der eigentliche Manichäismus in der Spätantike ähnliche Züge zeigt wie die von Cosmas geschilderten: die dualistische Dogmatik weicht vom christlichen Bekenntnis stark ab, aber in seiner

[10] Vgl. dazu St. Runciman, l. c., 70 und D. Obolensky, l. c., 126, Anm. 2.

Frömmigkeitspraxis ist er der christlichen verwandt. Das beweist der Papyrifund von Medinet Madi im Südwesten des Fajjum.[11]

Der im 11. und 12. Jh. in Byzanz ausgebildete radikale Dualismus, der sich bei den Südslawen in der dragowitischen Kirche niederschlägt, war nicht die Wiederaufnahme einer verlorengegangenen Kausalreihe, sondern das Produkt neuer gesellschaftlicher Verhältnisse, Ergebnis des Klassengegensatzes der Stadt.[12] Hier liegt meines Erachtens auch der Schlüssel zum Verständnis für den abendländischen Zweig der manichäischen Häresie, für die Einordnung und die Ergründung der Ketzer des 11. Jh., die B. unter der Überschrift: „Abendländische Ketzer im Zeichen der Weltflucht" (S. 71—80) charakterisiert und dabei nicht wesentlich über H. Grundmann hinauskommt, der schon 1935 den Anfängen abendländischer Sektenbewegungen vor dem 12. Jh. wenig Bedeutung beimaß.[13] Auch B. ist die Ketzerei des 11. Jh. nur „ein anarchisches Aufflackern des Werdenden, das dann, ohne sie, ja nicht einmal gegen sie, Gestalt gewinnt." (S. 80). Er ist bestrebt, ihren Charakter zu verniedlichen und sie zu einer weltfeindlichen Bibelbewegung zu stempeln, „die vielleicht manchmal ein Echo auf den bogomilischen Ruf bedeutet", sich im Wesen jedoch in die abendländische Wendung zum christlichen Lebensernst einfüge (S. 80). Drei zeitgenössische Schriftsteller, Ademar, Anselm und R. Glaber, berichten aber übereinstimmend, daß diese Ketzer als Manichäer befunden wurden und über die verschiedenen Gebiete Europas Missionäre aussandten, es verstanden, sich im Verborgenen zu halten und so viel sie konnten, Männer und Frauen zu ihrer Lehre hinüberzogen.[14] Man kann wohl die weithin organisierte Missionsbewegung nicht leugnen, genau wie den neumanichäischen Wesenszug, der uns aus den Akten der Synode von Arras 1025 deutlich entgegentritt und von den Zeitgenossen richtig erkannt wurde.[15] A. Dondaine schreibt ganz richtig, daß man nur zu oft leichtfertig schloß, da sich die Grundzüge der manichäischen Mythen und der Kosmogonie nicht im ursprünglichen Katharertum des 11. Jh. finden, seien Beziehungen zwischen beiden ausgeschlossen. „Was wissen wir aber schon von der Metaphysik, die den moralischen Lehren der Ketzer des 11. Jh. zugrunde liegt?"[16] Man hätte es gerade für das 11. Jh. wärmstens begrüßt, wenn B. die soziale Krise, die eine Bedingung für den

[11] H. H. Schaeder, *Der Manichäismus und sein Weg nach Osten.* Glaube und Geschichte, Festschr. f. Fr. Gogarten. Giessen, 1948, 239.

[12] Dazu neuerdings D. Obolensky, *Bogomilism in the Byzantine Empire.* Actes du VIe Congrès Intern. d'Etudes Byz. I. Paris, 1950, 289—297.

[13] *Religiöse Bewegungen im Mittelalter.* Hist. Stud. Ebering, Berlin, 1935.

[14] *Ademari Historiarum liber III.* MG SS IV, cap. 59, p. 143; Anselm, *Gesta episcoporum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium.* MG SS VII, z. J. 1048, p. 226; u. Rudolfi Glabri *Historiarum.* Col. des textes pour servir à l'étude et l'ens. de l'hist., I Paris, 1881, lib. III, cap. 8, p. 74.

[15] *Acta Synodi Atrebatensis in Manichaeos.* Migne, *P. L.*, 142.

[16] *L'origine de l'hérésie médiévale, a propos d'un livre récent.* Rivista stor. chiesa Italiana 6 (1952) 52.

Einsatzpunkt der neuen Häresie war, in West- und Südeuropa verdeutlicht und wenn er auf der anderen Seite Fernhandel und Wiedererstehung der Kommune beachtet hätte, die eine religiöse Ideologie, die sie zweifellos aus dem Osten importierte, sehr gern aufgriff, die der Kirche das Recht auf Besitz bestritt.

Schon H. Pirenne war es aufgefallen, daß der Okzident vor der Wiedererstehung der Städte nicht von Häresien heimgesucht wurde und daß die Katharer im 11. Jh. zeitlich mit der städtischen Bewegung zusammenfallen.[17]

Diese Einsichten, die B. kaum erwägt, wären ihm auch bei der Erfassung der unmittelbaren Vorläufer der eigentlichen Katharer, den „Ketzern im Zeichen der Kirchenreform" (bis 1140), wie er sie nennt, zugute gekommen. So faßt er diese Männer, also etwa Peter von Bruis, Heinrich von Lausanne, Tanchelm, Eon von Stella und Arnold von Brescia nur als radikale Übersteigerer der Kirchenreform auf, die „Buße und christliche Armut an Stelle einer reichen, in den Wirren der Welt verhafteten Kirche" wollen (S. 89). Wie sehr vermißt man hier doch die Verbindung zu den kommunalen Bewegungen, etwa in Le Mans und Cambrai, die zwar gewissenhaft erwähnt werden, aber neben den ketzerischen Angriffen einherlaufen und keinen erhellenden Niederschlag in der Untersuchung finden. Musste es nicht den Vf. stutzig machen, daß es bei Tanchelm wieder die großen Fernhandelsplätze wie Antwerpen, Utrecht und Köln waren, wo seine Lehre auf fruchtbaren Boden fiel, und daß die Kirche Norbert von Xanten zur Wiederherstellung ihrer Autorität in Antwerpen herbeirief?

Es wäre unsinnig, wollte man dem Verfasser zumuten, eine Sozial- oder Wirtschaftsgeschichte zu schreiben, um die Katharer darin irgendwo unterzubringen. Aber es hätte der Lösung seiner Aufgabe ungemein genützt, wenn die Ketzer in ihrer Zeit, in ihrem Milieu allseitig beleuchtet worden wären, wenn die gesellschaftliche Situation und die Häresie zusammen erfaßt worden wären. Wenn es dem Vf. darum ging zu erforschen, wie es wirklich gewesen ist, welchen besseren Weg hätte er zu dieser Rankeschen Forderung einschlagen können? Darüber hinaus hätte ihm die Gleichzeitigkeit des ersten Auftretens der Häresie im Okzident in den voneinander weit entfernt liegenden Orten in Erwägung ziehen lassen müssen, daß hier ein System zugrunde lag, das von den Bogomilen übermittelt wurde, wie das A. Dondaine an Hand eines überzeugenden Vergleiches der Hauptlehren dartun konnte.[18]

Man muß zugeben, daß sich der Vf. bei der Untersuchung der Katharer des 12. und 13. Jh. bemüht hat, die Klassenstruktur des Ketzertums mit zu

[17] *Histoire de l'Europe des invasions au XVI^e siècle.* 10. Aufl. Paris, Bruxelles, 1936, 177. Prof. Dr. Sproemberg ist in seinem Leipziger Historischen Seminar diesen Beobachtungen nachgegangen und konnte überraschende Ergebnisse durch einen Vergleich der Fernhandelsstraßen, der Kommunen und der Sektenherde erzielen.

[18] *L'origine* . . ., 53 sq., 55.

erwähnen. So etwa, wenn er auf die soziale Schichtung nach 1167 eingeht, also jener Zeit, als das südfranzösische und italienische Katharertum durch die Mission des griechischen Häresiarchen Niketas zur radikal-dualistischen Lehre bekehrt worden war.[19]) Die einfache Rationalität der dualistischen Lehre habe besonders die unteren Schichten angezogen, so daß Handwerker und Tagelöhner das Gros ihrer Anhänger bildeten. Man könne geradezu von einem „proletarischen Intellektualismus" sprechen, wenn sich auch Angehörige des Adels und der Geistesaristokratie noch unter ihnen befänden (S. 105). Er sieht auch richtig in der weiteren Entwicklung des Katharertums eine immer stärkere Verankerung in den Städten, und zwar in der Schicht der Kaufherren, der Geldwechsler, Notare, aber auch der Schmiede, Weber und Tagelöhner. „Wir spüren eine Verlagerung nach unten" (S. 125). Der Katharismus wird jetzt eine Mittelstandsreligion, die den ehemaligen Gedanken der evangelischen Armut nun völlig überwindet (ebd.). So sei es auch kein Wunder, daß die Waldenser ihren Hauptfeind in den Katharern, nicht aber in der Papstkirche sehen, da sie eine unchristliche Lehre predigten und das apostolische Leben in Armut nicht mehr vorlebten (S. 110). Gewiß eine wichtige Erkenntnis für die Stellung der Waldenser im Klassenkampf des Mittelalters, denn nur zu oft wurden Waldenser und Katharer gleichgesetzt oder verwechselt. Bei diesen Ausblicken ist es für den Leser verwunderlich, daß B. kaum die Bedeutung des Leistungsgedankens der Lehre der Katharer für ihre soziale Wirkung erwähnt. Gerade darin, daß sich der Perfectus, der Lehrer und Führer der Gemeinde, durch asketisch-moralisch einwandfreies Leben für seine Berufung ausweisen mußte, lag doch eine magnetische Wirkkraft für die Massen. Nicht mehr Sakramente heiligten den Priester, sondern persönliche Leistung. Auch der Bischof der Katharer war in der Reihe der perfecti nur primus inter pares, da es keine höhere Bewährung gab als die gelebte Lehre. Dieser antichristliche Wesenszug des Neumanichäismus müßte m. E. scharf herausgestellt werden. Er wird auch dann nicht aufgegeben, als das Katharertum den Weg der Verkirchlichung beschreitet und katholische Sakramente nachahmt (S. 218). Katharische Brotbrechung und Consolamentum sind doch immer nur Beiwerk, die nie zu einer sakramental-charismatischen Religion führen, wie sie das Christentum darstellt.[20] Eine Religionsgemeinschaft, die dem Einzelnen den Aufstieg allein durch Anspannung seiner sittlichen und moralischen Kräfte ermöglichte, „wo der Totengräber Bischof werden konnte und der ehemalige Prälat unter Webern saß", mußte die Grenzen der Ständehierarchie sprengen (S. 228.).

[19] Dieses Ereignis hat 1946 A. Dondaine untersucht und eine mustergültige Edition der Charte de Niquinta gegeben: *Les actes du concile albigeois de Saint-Felix de Caraman.* Studi e Testi, 125. Ibid., 326 sq. die Charta. Dondaine sieht das Jahr 1167 in gewissem Sinn als historische Geburtsstunde des Albigensertums an (Anm. 53).

[20] Daß das Consolamentum übrigens ein bogomilisch-manichäisches Erbstück war, weist A. Dondaine überzeugend nach. *L'origine...*, 72 sq.

Konnte sich dieses Leistungsprinzip nicht sehr leicht mit dem kaufmännischen Erwerbsprinzip verbinden, das genau so an der Aufhebung eines exklusiven Priesterstandes, an der reichen, politisierenden katholischen Kirche interessiert war wie die Prediger des katharischen Glaubens? Hier tauchen Fragen auf, die B. nicht oder unbefriedigend beantwortet hat. Er sieht den Katharismus zu sehr unter dem Blickpunkt dogmatischer Evolution, die, im Vergleich zur katholischen Scholastik, in einer selbst verschuldeten Sackgasse irrationaler dualistischer Spekulation endet. Dieser, dem Abendland im Kern wesensfremden Lehre, geht er in dem 3. Hauptabschnitt nach (Der katharische Glaube, S. 143—222), wobei er alle vorhandenen Quellen heranzieht und ein übersichtliches Bild des katharischen Glaubens mit sicherer Hand zeichnet. So meint er nachweisen zu können, daß die theologischen Inkonsequenzen, die nicht durch mythologisches Flickwerk verdeckt werden konnten, die keine Aufnahme philosophischer Elemente duldeten, wenn nicht die gesamte Lehre in Gefahr geraten sollte, sich in christlicher Doktrin aufzulösen, schließlich zum Untergang dieser bedeutendsten mittelalterlichen Häresie führten.[21] Was die brutale Gewalt der Albigenserkriege nicht vermochte, was der Inquisitionsterror nicht fertigbrachte, das vollendete schließlich die weltanschauliche Kraftlosigkeit des Dualismus: gegen Ende des 14. Jh. versinkt die katharische Kirche und verfällt der massiven Phantasie abergläubischer Knechte (S. 228). So ist kaum ein Kulturelement der abendländischen Welt durch die dualistische Spekulation des Katharertums hinzugetragen worden. Das Abendland hat vielmehr jene ihr fremde Lehre weithin beeinflußt und geprägt und schließlich den unprägsamen Rest ausgestoßen. — Soweit Borst.

Man wird dem Vf. gern darin folgen, daß der Katharismus kein Vorläufer modernen Denkens war, daß er nicht Aufklärung und Toleranz dem 18. und 19. Jh. vorweggenommen hat, wie das D. Roché glaubhaft zu machen versucht, der in ihm eine köstliche Frucht des „génie d'oc" sieht.[22] Man wird auch mit ihm zugeben, daß man die Tatsache des „merkwürdigen Bundes" der Troubadours mit den Predigern der Weltverachtung nicht zu einem „Knoten zusammenziehen" solle, sondern daß man bestrebt sein muß, „die provenzalische Hochblüte, zu der Minnesang und Ketzerei, aber auch Mariendienst und Klosterreform gehören, als ein Ganzes zu sehen" (S. 107 f., Anm. 37).[23]

Aber man kann sich doch bei aller Hochachtung der Leistung des Vf. nicht verhehlen, daß auch dieser neue Lösungsversuch des alten Problems

[21] Den gleichen Gedanken äußert Schäder bezügl. des Manichäismus, wenn er schreibt, daß er an der eigenen Unfruchtbarkeit gestorben sei, an der Starrheit und Lebensferne des Dogmas. L. c., 240.

[22] *Le Catharisme*. Toulouse, 1947[2] (Institut d'études occitanes de Toulouse).

[23] Im Anschluß an Roché hat der südfranzösische Literaturprofessor R. Nelli versucht, Beeinflussungen der Troubadourlyrik durch die Katharer in großem Ausmaß nachzuweisen: *De l'amour provençal*. Cahiers d'Etudes cathares 9—10 (1951) 50—89.

nicht restlos befriedigt. Zu stark sind Dogma und gesellschaftliches Sein voneinander abstrahiert, anstatt zur gegenseitigen Erhellung und Erklärung zu dienen, zu stark wird jeder östliche Einfluß beschränkt, um nicht zu sagen negiert, um eine autochthone westliche Geisteshaltung nachweisen zu können. Es fehlt die Dynamik der hochmittelalterlichen Feudalgesellschaft, mit ihren aufblühenden Städten, ihren rustikalen Metamorphosen, ihren zentralstaatlichen Bestrebungen — kurz die Kämpfe der Klassen und Schichten. B. sieht zwar das Bedeutungsvolle des mittelalterlichen Bürgertums im 12. und 13. Jh. für die Expansion der Katharer, aber er geht, wie bereits hervorgehoben, diesen Dingen nur am Rande nach. Er sieht die mittelalterliche Stadtbevölkerung auch als zu homogene Masse an und vergißt, daß sich um die Jahrhundertwende (12/13. Jh.) die verschiedenen Klasseninteressen in der Stadt bereits voneinander abheben. Nicht zuletzt resultierten die Spaltungen innerhalb des Katharertums in einen gemäßigten und radikalen dualistischen Flügel aus den verschiedenen gesellschaftlichen Situationen auf dem Lande und in der Stadt, in Frankreich und Italien. Eine Konfrontierung der bürgerlichen Forderungen nach einer „wohlfeilen Kirche" und der katharischen nach einer „urchristlichen" Kirchenverfassung wäre zur Erklärung der Missionserfolge wünschenswert gewesen. Je nach dem sozialen Nährboden verschoben sich dann die dualistischen Gewichte, die apostolisch-asketischen Forderungen, die neumanichäischen und christlichen Komponenten. Die katholische Orthodoxie stand ja vor derselben Frage, und es gelang ihr nur durch die ganze Weite ihres dogmatischen Schwingungsfeldes, ihrer großzügigen Metamorphosen christlicher Praxis und ihres grausam-nüchternen Terrors fanatischer Inquisitoren, ihrer in dem behandelten Zeitraum Herr zu werden. Freilich ist damit noch nicht der letzte Grund für den raschen Verfall und Untergang des Katharismus gegeben, der ja im Unterschied zu den Waldensern keine Renaissance mehr erlebte.[24]

Vielleicht lag die Ursache in der zu starken Verkettung mit den Interessen der unteren Schichten der Städte, wodurch eine Umbildung zu einer Religion des frühkapitalistischen Stadtbürgertums verhindert wurde — freilich nichts als eine Vermutung. Selbst wenn man den Anteil des Albigenserkrieges und der Inquisition an dem Untergang des Katharertums höher bemißt, als das durch B. geschieht, bleibt doch die Frage nach wie vor unbeantwortet. Franziskaner und Dominikaner waren die katholischen Erben der Anhängerschaft, und was sie davon nicht absorbierten, strömte

[24] Ob allerdings alle Spuren ausgelöscht waren und das Katharertum den spätmittelalterlichen Häresien überhaupt kein Erbe hinterließ, wie der Vf. meint, möchte ich im Hinblick auf die wicliffitische und hussitische Bewegung nicht ohne weiteres sagen. Gerade der Leistungsgedanke scheint mir bei diesen beiden Strömungen einen Niederschlag gefunden zu haben, wenn auch zuzugeben ist, daß die Beeinflussung durch waldensische Gruppen weit stärker und nachhaltiger war. Vgl. dazu D. Prohaska, *Husitství a bogomilstvo*. Časopis pro moderní filologii a literaturu V (1915/16).

den Waldensern zu. So bleibt der weiteren Forschung noch manches zu tun übrig. B.'s Werk ist noch nicht das letzte Wort auf diesem Gebiet, aber es ist eine solide, kenntnisreiche und quellenkritische Grundlage, wie wir sie seit Ch. Schmidt nicht mehr besessen haben. Niemand, der sich mit mittelalterlicher Kirchen-und Sozialgeschichte beschäftigt, wird an ihr vorübergehen können. Es ist eine Fundgrube von Einzeltatsachen und Quellenbelegen, schon allein wenn man den Anhang berücksichtigt, der zum ersten Male eine Liste der katharischen Bistümer und Bischöfe in Frankreich und Italien zusammenstellt, oder der an Anmerkungen ergänzte und erläuterte „Liber de duobus principiis". (Anhang III, S. 254—318).

Man wird immer wieder gern auf dieses Buch zurückgreifen und sich belehren lassen, wenn man sich auch manches anders beleuchtet gewünscht hätte und man in einigen Teilen in der Zukunft zu anderen Ergebnissen kommen wird. Man kann nur hoffen, daß der Vf. noch recht oft zu diesem Thema das Wort ergreift und der gelehrten Welt weitere gewichtige Untersuchungen schenkt.

E. Werner/Leipzig

Δ. Ι. Πάλλας, Ἡ „θάλασσα" τῶν ἐκκλησιῶν. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ χριστιανικοῦ βωμοῦ καὶ τὴν μορφολογίαν τῆς λειτουργίας. Ἀθῆναι, 1952, pp. 185.

Французский институт в Афинах издал как 68-ой том своей серии новый научный труд Д. Паласа, посвященный вопросам древнехристианской литургии и развития христианского храма.[1]

Книга содержит четыре главы: La thalassa — basin, La thalassa — fosse, La fonction de la thalassa — fosse и Le nom de « thalassa ».

Проблема христианского алтаря, хорошо известная по многочисленным трудам, опирающаяся на археологические и письменные источники (как, например, по обширному труду Брауна и, в особенности по книге Барнеа Τὸ παλαιοχριστ. θυσιαστήριον, Афины, 1940), все еще не вполне ясна, в том числе и проблема так называемой „θάλασσα", о которой имеются письменные сведения еще со средневизантийского времени и которой занимался более систематически только Барнеа. Алтарь, часть которого является θάλασσα, все еще считается только местом совершения евхаристии, хотя известно языческое влияние на христианское богослужение. П. справедливо возражает против объяснения формы только из содержания, в данном случае из духовности христианского богослужения, так как форма более устойчива и продолжает существовать несмотря на изменения содержания и смысла. Поэтому автор придает

[1] Ср. предыдущий труд Ἀρχαιολογικὰ-Λειτουργικά Β'. Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XX (1950) 265 сл.

особое значение жертвоприношениям и литургическим формам — официальным и неофициальным, народным, совершающимся в провинции и в отдаленных областях.

Автор сначала уделяет внимание „θάλασσα" как устройству для обрядовой очистки священнослужителей, так наз. θάλασσα-χέρνιψ. В литературных источниках упоминается о переносном тазе, употреблявшемся для этой цели, и в древних базиликах сохранились в алтарном пространстве остатки подставок каменных тазов (Стоби, Айгина, Тигзирт, Никополь и пр.) или даже и таз со столбиком (Ἀφεντέλλη на острове Лесбос), в отдельных местах и разные сходные сосуды. Ритуальное умывание заимствовано христианами у язычников и евреев (ср. χαλκὴ θάλασσα в Соломоном храме в Иерусалиме), также и употребляемые для этого обряда сосуды с разными подставками. Письменные памятники относятся прежде всего к малой и большой „θάλασσα" в храме Ая София в Константинополе. Однако, они довольно неясны. Малая, так наз. θαλασσίδιον, принадлежала к алтарю и, может быть, представляла собой каменный сосуд на подставке. Но большая θάλασσα, так наз. Λεοντάριον, совсем другая вещь — это фонтан с несколькими струями воды, а именно вне алтарного пространства.

Бо́льшая часть книги посвящена проблематике θάλασσα βόθρος, т. е. углубления, соответствующего сходным устройствам хтонического культа. Во второй главе автор отмечает разные сохранившиеся памятники сходного характера, в третьей главе он уделяет внимание вопросу их литургической функции. Некоторые из немногочисленных письменных памятников говорят о „θάλασσα" под алтарем. В древних базиликах, действительно, обнаружены разные углубления под алтарем. Следует отметить, однако, что их назначение в многих случаях неясно. Они встречаются в Северной Африке, Тебесса (одна в главном корабле храма, второе в боковой пристройке с центральным планом), Генхир Тарлист (при перестройке базилики углубление было перемещено вместе с алтарем), Ἅγιος Μηνᾶς вблизи Александрии, Морсот, но и в других местах, в Коринте, Теурнии в Норике и др. Неясность первоначального назначения очевидна в случае находки в базилике Аркадия в Ἅγιος Μηνᾶς. В алтарном пространстве этой базилики имеется большое углубление, в котором находятся человеческие кости (стр. 45). Погребальный характер, по мнению автора, является более поздним. В некоторых случаях, однако, связь с культом умерших — мучеников ясна. Палас отмечает два места (Белезма в Нумидии и Дермех-Карфаген; их число можно было бы увеличить, ср. J. Braun, *Der christliche Altar*. Мюнхен 1924, I, 527 сл.). Другой тип углубления был кругообразный, Менинкс (Эл Кантара) в Тунизии или Эмаус. Тождествен, может быть, встречающийся в византийских источниках алтарь, построенный над колодцем. Языческую аналогию Палас усматривает во внутреннем хтоническом βόθρος в эпидаурском „θόλος" или в небольшом кругообразном свяги-

лише на коринфском перешейке. К θάλασσα-βόθρος автор причисляет и сводчатые склепы, находящиеся под алтарным пространством и соединенные с ним, так, например, в Корыке (почитались останки, повидимому и цистерна), в Анкире или в Иерусалиме под некоторыми базиликами (пещерообразные пространства). Образцом являлись сирийские храмы. Из других углублений представляет большой интерес кругообразный βόθρος в иерусалимской базилике святого Степана, соединенный с подставкой алтаря двумя небольшими каналами, или углубление под алтарем базилики в г. Градо, которому соответствует отверстие в верхней плите алтаря. Здесь функция очевидна: углубление служило для поимки стекавшей с алтаря жидкости. Для βόθρος в качестве устройства для поимки жидкости имелись у язычников образцы в виде ям хтонических культов. Языческие аналогии существуют, наконец, и для древнехристианских алтарей с кругообразным углублением посередине верхней плиты. Палас обращает внимание на богатство разных типов, свидетельствующее и о разнообразии литургии. Углубления считаются, однако, обыкновенно местами культа мучеников за исключением тех случаев, которые со всей очевидностью представляют собой устройства для поимки жидкостей, так св. Степан в Иерусалиме, Эмаус, Градо. В таких случаях отрицается связь с языческими устройствами хтонических культов в связи с признанием зависимости древнехристианской литургии только от некоторых языческих жертвоприношений. Именно поэтому автор уделяет столько внимания литургической функции христианской θάλασσα-βόθρος в следующей, третьей главе. Христианский алтарь является наследником двойного эллинистического алтаря: mensa для евхаристии и βόθρος. Он имел разную форму согласно языческим образцам, а поэтому и сходное назначение — разные возлияния и жертвоприношения. Возлияние воды, имеющее смысл жертвоприношения, как и жертвоприношение хлеба, вина или других жидкостей, сохранилось как часть мессы в Египте у коптских яковитов. Возлияние вина происходит отчасти из погребальной традиции, возлияние на могиле мученика (ларцы для останков или с углублением), отчасти из традиции мистерий, как место хтонического жертвоприношения жидкостей, отражение более древней литургической традиции перед уложением останков под алтарем. Таково, по мнению автора, лучшее объяснение и небольших углублений на верхней плите некоторых алтарей. Возлияние вина — крови Христа — является, собственно, кровавым жертвоприношением. Существовали, однако, и настоящие кровавые жертвоприношения, сохранившиеся до сих пор в народных христианских обрядах в отдельных греческих областях, на некоторых островах и в Малой Азии с турецким названием kurbani или ghurpani. Они совершаются вне церкви и в церкви перед алтарем при участии духовенства. Эти народные кровавые жертвоприношения представляют собой органическую часть культа, несмотря на то, что против них

велась борьба уже с древних веков. Из древнехристианской эпохи известны кровавые жертвоприношения как часть богослужебного обряда в области Черного моря и в Армении, где из принесенных в жертву животных готовились блюда для продолжавшегося всю ночь литургического пира с молитвами и пением, завершаемого евхаристией. Из Ἀποστολ. καν. 3 вытекает, что до половины V века жертвоприношения животных совершались официально как часть богослужебного обряда. Только с этого времени запрещались некоторые жертвоприношения, в том числе и животных, в течение литургии у алтаря. С этим фактом Палас связывает появление нового помещения в церквах (около атриа), диаконикума, ризницы, например Гераса — первая базилика, Филиппи А и Б и др., где был особый βόθρος. Развитие древнехристианской литургии проходило, по мнению автора, через три основные стадии: 1. Литургические пиры с жертвоприношением животных и с евхаристией, ἀγάπη. 2. Затем произошел отрыв евхаристии от пира и у алтаря совершались разнообразные жертвоприношения. Богослужение получает более богатое оформление по языческим образцам, конец III, особенно IV вв. 3. С середины V в. отделена евхаристия от других жертвоприношений, которые совершались в диаконикуме или прямо в церкви, но не у алтаря. Кое-где устраивалось подобие второго алтаря для кровавых и сжигательных жертвоприношений (кадило), ср. Фарасса в Каппадокии. В жертву приносились также и разные съестные продукты — мед, молоко, сыр, овощи и фрукты. Затем были отделены от евхаристии и эти жертвоприношения и приурочены к концу обрядов. Обычай сыпать зерно на могилу и на крышу храма сохранился до настоящего времени. Первоначально, повидимому, насыпали зерно по языческому образцу в углубление под алтарем. Для всех названных жертвоприношений общей характерной чертой является их постепенное отделение от ядра обряда.

В последней, четвертой главе, предметом которой является название θάλασσα, Палас указывает на библейский текст Septuaginta, где это название встречается во-первых в значении металлического сосуда для литургической очистки в Соломоновом храме в Иерусалиме, откуда θάλασσα-χέρνιψ, во-вторых в значении канала вокруг алтаря на горе Кармел (из еврейского theala через транскрипцию θαλαα или θααλα). Автор кроме того отмечает разные языческие θάλασσα, места хтонического культа Посейдона, как, например, в Эрехтеуме в Афинах или в Мантинее, и приходит к заключению, что θάλασσα — море, которому приносились хтонические жертвы, собственно тождественно с βόθρος, почему название θάλασσα употреблялось и в значении углубления хтонического культа.

Подвергаясь влиянию мистерий и языческих обрядов как в честь небесных божеств, так и хтонических, первоначальный простой вид богослужения преобразовывался. Богослужение, имевшее сначала ха-

рактер энтуазистического посвящения в тайны, постепенно менялось в созерцание, смысловое восприятие присутствия бога. В противоположность Дэльгеру Палас утверждает, что в христианскую литургию проникли и возлияния и другие жертвоприношения, прежде всего в неофициальный культ народных слоев и деревни, где сохранились языческие местные традиции и старинные формы жертвоприношений, затем и в официальный культ, представителями которого являлись города и их верхние слои населения. Палас исходит из противопоставления города и деревни у Ростовцева, в которых единство эллинистической культуры сменилось единством нового верования. Официальный культ защищался от чуждых ему языческих элементов, но, наконец, заимствовал языческие пережитки из народных обрядов, вкладывая в них, конечно, новое содержание и связывая их с Ветхим Заветом. В этой развитой ступени христианской литургии автор видит крупный вклад народных слоев в средневековую культуру.

Из приведенного обзора книги видны основные положения автора. Это прежде всего богатство древнехристианской литургии как в диахроническом, так и синхроническом разрезе: обогащение первоначальной простой литургии языческими пережитками, разные жертвоприношения как ядро богослужебного обряда, их позднейшее отделение от евхаристии, общественная дифференциация древнехристианской литургии с противоположностью официального и неофициального культов и, наконец, проникновение народных тенденций и в официальную сферу. С этими литургическими проблемами связаны и дальнейшие положения автора о функции углублений в алтарном пространстве древнехристианских церквей. Поскольку не вполне доказано существование мартириума, автор считает их местом для совершения жертвоприношений, главным образом жидкостей, т. е. таким местом, каким является βόθρος в языческом хтоническом культе. Βόθρος предшествовал мартириуму, с которым он впоследствии часто сливался (жертвоприношения на могиле мученика). Доказывая свои положения, автор исходит из археологического материала, причем выводит из разнообразного оформления углублений, аналогичных с языческими образцами, заключения о разнообразии литургии, о разных жертвоприношениях. С другой стороны, автор обращает внимание на народную литургию, особенно в отделенных областях, с разными литургическими формами, аналогичными с античными, и считает их пережитками более древнего общераспространенного состояния, связанного с языческими обрядами. Для разных жертвоприношений нужно было и особенное устройство, что привело к заимствованию античного βόθρος. Положения автора как относительно существования разных жертвоприношений, так и относительно факта, что многие из углублений под алтарем или в его непосредственной близости представляют так наз. θάλασσα, являются вероятными. Отдельные случаи, однако, спорны. Недостатком является осо-

бенно отсутствие глубокого анализа отношения θάλασσα — confessio, sepulcrum. Необходимо учесть, что оба возможных назначения существуют параллельно и в хронологическом плане, самое позднее с IV в. Например, уже во II в. была построена мученическая святыня над традиционной могилой апостола Петра, ставшей впоследствии ядром базилики, построенной при Константине Великом (остатки сохранились под главным алтарем), ср. Journal of Rom. Stud. 42 (1952) 21 сл. Также и отношение официального и неофициального культов нуждается в проработке с тем, чтобы его освободить от слишком упрощенной схематичности. Что касается слова θάλασσα, необходимо подчеркнуть, что в языческой античности оно имеет только значение морская вода, ср. Her. VIII, 55, Apollod. III, 14, 2, Paus. I, 26, 5, VIII, 10, 2—4. Θάλασσα = χέρνιψ или βόθρος, канал встречается только в Septuaginta, следовательно, это термин из еврейско-христианской сферы. Правда, теоретически можно сделать вывод о фактическом тождестве θάλασσα и βόθρος (хтоническая сущность моря и Посейдона, действительный наружный вид некоторых культовых мест, посвященных Посейдону), но такой вывод все же не позволяет утверждать, что слово θάλασσα употреблялось также в значении βόθρος. И место в тексте Septuaginta является транскрипцией еврейского theala.

Книга Д. Паласа представляет, несомненно, ценный вклад в изучение древнехристианских церквей и литургии. Некоторым недостатком является ее слишком узкая тематика, вызывающая желание читателя, чтобы автор решил проблематику с учетом развития христианского храма в целом, но византологам она, безусловно, даст желанные сведения. *О. Пеликан/Брно.*

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHY
BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: A. Dostál. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), A. Dostál (A. D.), H. Ditten (Ditt.), Iv. Dujčev (I. D.), A. Elian (A. E.), Suzanne Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), M. Gyóni (M. Gy.), G. Hansen (G. H.), M. Heppel (M. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), Kl. Junack (Kl. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), F. V. Mareš (F. V. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Pieknieweski (Piekn.), E. Rechenberg (E. R.), F. Sbordone (Sb.), A. R. Sodano (A. R. S.), Kurt Treu (Tr.), Ursula Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE.

H. G. BECK, *Bericht über die Versammlung der deutschen Byzantinisten in Würzburg, 9.—11. Oktober 1953.* Byzantion XXIII (1953) 545—551. R. G.

Bulletin analytique de Bibliographie Hellénique XII (1951) . . (V. Byzantinoslavica XV, 67). — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques 67 (1954) 320. R. G.

Bulletin analytique de Bibliographie Hellénique. Athènes, 1953. — Collection de l'Institut français d'Athènes XIII (1952), pp. 484. — Ce tome XIII est encore plus riche que le tome XII; le nombre des ouvrages recensés est encore plus grand et les analyses plus détaillées. C'est un Répertoire unique et exhaustif de tout ce qui est publié aussi bien en Grèce qu'à l'étranger par des Grecs. Le XIII^e Tome comprend comme le précédent, deux grandes parties: La première consacrée aux ouvrages: littérature (№ 269), Sciences (№ 270 à 427), Sciences humaines (№ 428—981) comprenant la philosophie, le droit, la sociologie, l'histoire, la littérature, la linguistique, l'archéologie, le folklore, la musique, les sports, la bibliographie, les livres scolaires, entre autres, et Traductions (№ 982—1065). Cette première partie occupe les 292 premières pages. La seconde partie, peut-être la plus précieuse par les services immenses qu'elle rend, est l'analyse de 176 Revues et périodiques: I. Revues de littérature et d'art, II. Mélanges, III. Revues scientifiques (généralités et médecine), IV. Revues des sciences humaines (questions religieuses, pédagogie, droit, questions politiques et sociales, défense nationale, questions économiques, agriculture-forêts-pêche, histoire-archéologie-philologie), V. Divers: folklore, la Nature, tourisme, l'hellénisme à l'étranger, philatélie, bibliographie, occultisme et enfin, VI. Rappel (Mélanges). Cette seconde partie comprend les № 1066 à 1242. Un important Index alphabétique des noms cités (p. 451—484) termine cet excellent instrument de travail et dont on ne saurait être trop reconnaissant au Directeur de la Collection et à son animateur, Mr O. Merlier, qui en assure la publication régulière et l'améliore chaque année. R. G.

Byzantion. Tome XXIII (1953), pp. XXII, 606. Volume dédié à Silvio Giuseppe MERCATI. R. G.

C. CECCHELLI, *Bibliografia del mondo barbarico.* Rome (1954) I, pp. XIII, 353; II, pp. VI, 312 + 5 pl. + nombreuses figures. — Les deux premiers volumes d'une collection de quatre volumes dont le moindre défaut est d'être fort peu maniables; il est

vrai que l'on va de l'anthropologie au folklore. Le choix et les critiques qui ont été faites jusqu'à présent des ouvrages et articles intéressant l'histoire byzantine et l'histoire slave sont inattendus. A. G.

Premier Congrès Historique Calabrais (15—18 septembre 1954). Ce premier congrès tenu à Cosenza portait sur l'histoire de la Calabre antique, médiévale, moderne et contemporaine. Notons, en attendant la parution des *Atti* qui formeront le premier fascicule de *l'Archivio storico per la Calabria e la Lucania de 1955*, quelques titres de communications intéressant l'histoire médiévale grecque de cette province éloignée de l'Empire: U. ZANOTTI-BIANCO, *Le ricerche archeologiche in Calabria nel ultimo cinquantennio*, E. PONTIERI, *Il Medio Evo Calabrese. I suoi problemi e gli studi relativi nel ultimo cinquantennio*, R. CORSO, *Tracce della civiltà araba in Calabria*, G. ALESSIO, *La stratificazione linguistica della Calabria;* retenons aussi les vœux émis à l'occasion de ce Congrès: réunion des œuvres manuscrites d'origine calabraise, constitution d'une *cartoteca*, achèvement des musées nationaux et provinciaux de Calabre et des bibliothèques provinciales et communales. A. G.

Dumbarton Oaks Papers, No 6 ... (V. Byzantinoslavica XV, 68). — Comptes-rendus: J. M. HUSSEY, Class. Rev. IV, 1 (March 1954) 60—61; R. J. H. JENKINS, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 192; D. TALBOT-RICE, The Antiquarie Journ. XXXIII, 1—2 (Jan.—April 1953), 91—92. M. H.

Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν XXIII (1953) Κανίσκιον Φαίδωνι Ι. Κουκουλέ, pp. XXXV, 730. — Tome offert, comme Mélanges à Phédon Koukoulès, membre de l'Acad. d'Athènes, Prof. honoraire à l'Univ. d'Athènes. R. G.

Годовщина падения Константинополя в академических институтах ЧСАН. Byzantinoslavica XV (1954) 263—265. A. D.

H. G(RÉGOIRE), *In memoriam Ernest Honigmann.* Byzantion XXIII (1953) 586—598. — L'œuvre d'Ernest Honigmann, décédé subitement à Bruxelles le 30 juillet 1954; Ernest Honigmann et l'Oriens Christianus; préface de Franz Cumont au livre d'Ernest Honigmann, *Le Synekdémos d'Hiéroklès* (Bruxelles, 1939), E. Honigmann et l'hagiographie; le dernier ouvrage d'Ernest Honigmann; biographie d'Ernest Honigmann. R. G.

H. GRÉGOIRE, *La mort de Roger Goossens.* Byzantion XXIII (1953) 599. R. G.

A. GUILLOU, *Le IXe congrès international des Etudes byzantines (Thessalonique, 12—15 Avril 1953).* — Byzantinoslavica XV (1954) 265—267. A. D.

J. IRMSCHER, *Die Pflege der Byzantinistik in der Deutschen Demokratischen Republik.* Byzantinoslavica XV (1954) 63—66. A. D.

Mélanges Henri Grégoire II ... (V. Byzantinoslavica XII, 336; XV, 71). — Compte-rendu: R. J. H. JENKINS, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 191—192. M. H.

Mélanges Martin Jugie ... (V. Byzantinoslavica XV, 268). — Compte-rendu: T. M., Boll. B. Gr. Grottaferata VII (1953) 191. F. V. M.

GY. MORAVCSIK, *Současný stav a úkoly byzantologie.* Listy Filologické 77 (1954) 157—169 (mit russischer und deutscher Zusammenfassung). — Vortrag, den der Verfasser am 9. VI. 1954 in Prag an der Karls-Universität über den Stand und die Aufgaben der Byzantinologie hielt. M. Gy.

I. T. PAMBOUKI, Βιβλιογραφία Φαίδωνος Ι. Κουκουλέ (1905—1954). Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 20—33. Bibliographie de l'œuvre de PH. KOUKOULÈS par année et comprenant 235 Nos. R. G.

ΠΡΟΣΦΟΡΑ εἰς Στιλπῶνα Π. ΚΥΡΙΑΚΙΔΗΝ, ἐπὶ τῇ εἰκοσιπενταετηρίδι τῆς καθηγεσίας αὐτοῦ (1926—1951). Παράρτημα 4 des HELLENIKA (Thessalonique, 1953) pp. 735. — Bibliographie des publications de ST. P. KYRIAKIDIS par H. LAZARIDÈS, comprenant 719 Nos de 1910 à 1953 (p. IX—LXXII); discours prononcés (p. 1—25); 58 études (p. 27—735). R. G.

Radovi Staroslavenskog Instituta. Izdaje Staroslavenski Institut u Zagrebu. Uredio Vj. ŠTEFANIĆ. Kniga I (1952), pp. 205, II. M. P.

W. SAS-ZALOZIECKY, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft.* Vienna, 1952, pp. 192 and occasional plates. — Rev. by D. TALBOT-RICE, The Burlington Magazine XCVI (September 1954) 297. M. H.

Slovo. Časopis Staroslavenskog Instituta. Odgovorni urednik: Dr. Sv. RITIG. Uredio J. HAMM. I (Zagreb, 1952) 86; II (1953) 91; III (1953) 124. M. P.

Studi Bizantini e Neoellenici VII et VIII (1953). — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques 67 (1954) 319.

G. Th. ZORAS, Ἱστορία τοῦ Πτωχολέοντος. Κρητικὰ Χρονικά VII (1953) 267—295. — Texte (p. 285—295), précédé d'une Etude détaillée: le contenu de l'ouvrage, les manuscrits et les éditions, le titre, la langue, la métrique, l'auteur, le lieu de l'époque de l'œuvre. R. G.

II. LANGUES.

A. Grec.

N. P. ANDRIOTIS, Ἡ χρήση ἀμεταβάτων ρημάτων ὡς μεταβατικῶν στὴ μεσαιωνικὴ καὶ νέα Ἑλληνική. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 51—62. R. G.

W. BAUER, *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur.* Berlin, Töpelmann, 1952⁴, pp. XVI + 1634. — Dieses Standardwerk bedarf keiner besonderen Empfehlung. Es ist das beste Wörterbuch in deutscher Sprache, das bisher für das NT und die urchristliche Literatur erschienen ist. Auch der Byzantinist kann es nicht entbehren. Zu den einzelnen griechischen Stichwörtern ist die einschlägige Literatur bis in die neueste Zeit nachgetragen. Piekn.

D. DIMITRAKOS, Μέγα Λέξικον τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης ... (V. Byzantinoslavica XV, 268—269). — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques 67 (1954) 320. R. G.

Д. ДЕЧЕВ, *Античното име на Несебър. Изв. на Института за Бълг. Ист. (1954)* 367—371. — L'auteur explique le nom de la ville Mesemvria au sens de *ville sur la ligne qui sépare la mer en deux parties.* C'est un mot d'origine thrace: μέσσα = *limite*, ligne de partage et βρία = *ville.* D. A.

F. DÖLGER, Φαγεῖν καὶ πιεῖν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1954) 57—64. — Sur les infinitifs devenus des noms. Exemples pour les deux verbes *manger* et *boire.* R. G.

V. GRUMEL, *De l'origine du nom* ΑΚΟΜΙΝΑΤΟΣ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) Κανίσκιον Φαίδωνι I. Κουκουλέ p. 165—167. — Ἀκωμινᾶτος proviendrait d'abréviations et de ligatures mal comprises: Νική(τα) τοῦ ἀ(πὸ)κώμιν α(ὐ)τοῦ Χωνιάτο R. G.

А. ИВАНОВ, *К вопросу о реконструкции основного греческого текста Нового Завета.* Журнал Моск. патриархии 1 (1954). — L'auteur pose la question d'un texte revu grec du Nouveau Testament. En manuscrit existe une telle édition nouvelle revue, soignée par le savant exégète roumain prof. Dr. V. Gheorghiu. M. Ş.

S. G. KAPSOMENOS, Συμβολὴ στὴν ἱστορία τοῦ ρήματος εἰμί. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 305—325. R. G.

ANT. KERAMOPOULLOS, Βλάχοι. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 326—344. — Origine et histoire du mot. R. G.

PH. KOUKOULES, Ἡ νεοελληνικὴ ἑρμηνεία τῶν ὀνείρων καὶ ἡ ὀνειροκριτικὴ παράδοσις. Acad. d'Athènes. Πραγματεῖαι 20 (1954) 1—29. — A propos des survivances, dans le vocabulaire, de l'oneiromancie l'auteur donne d'intéressants renseignements sur les auteurs byzantins ayant parlé de ce moyen de prédiction de l'avenir: Hèsychios, M. Psellos. R. G.

A. G. TSOPANAKIS, Πολύγυρος. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παραρτήμα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 685—691. — Sur l'étymologie du nom de ce village, qui apparaît pour la première fois à l'époque de Nicéphore III Botaniate (1079—1081) et rapproché de Πολύαρος. R. G.

B. Latin.

H. et R. KAHANE, *Italo-Byzantine Etymologies IV.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 280—284. — Etymologie des mots vénitiens *colomba, nombolo* et *calaverna.* R. G.

D. Langues orientales.

СТР. ЛИШЕВ, *Прабългарите и прабългарското народностно име в Европа около началото на V в.* Изв. на Института за Бълг. Ист. V (1954) 351—364. — En se basant sur les sources historiques, l'auteur établit que les Protobulgares, lors de leur formation en tant que peuple, se sont fait connaître tout d'abord en Europe occidentale, et sont venus en contact avec l'Occident. Voilà pourquoi vers la fin du IVe et le début du Ve, ils ont été de près et le mieux connus en Occident par les auteurs occidentaux. D. A.

S. SZÁDECZKY-KARDOSS, *The Name of the River Tisza.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1953) 77—115 (mit russischer Zusammenfassung). — *A Tisza legrégibb elnevezéseire vonatkozó megjegyzések (Bemerkungen zu den ältesten Benennungen der Theiss.).* Magyar Nyelv 50 (1954) 105—110. — Auf Grund der Zusammenstellung der auf den Fluß Theiß bezüglichen antiken und byzantinischen Angaben wird festgestellt, daß der Name des Flusses bis zum 4. Jh. u. E. in einer mit der Silbe *Par-* beginnenden Gestalt, vom 5. Jh. angefangen jedoch in der mit der Silbe *Ti-* beginnenden Gestalt gebraucht wird. Die Erklärung der verschiedenen Namensformen geschieht, indem sie mit den in der Gegend des Flusses lebenden mannigfaltigen Völkern in Verbindung gebracht werden. M. Gy.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; MÉTRIQUE.

A. Histoire de la littérature byzantine.

J. BAAR, *Untersuchungen zur Terminologie der Iliasscholien.* Phil. Diss. Hamburg vom 29. Juli 1952, pp. 120. (Maschinenschrift vervielfältigt.) — Die grammatischen, rhetorischen und ästhetischen Ausdrücke der Iliasscholien sind bis heute kaum völlig erfaßt und erkannt. Aus ihrer Durcharbeitung lassen sich wichtige Schlüsse für die Quellen mancher Scholien ziehen. Verfasser untersucht hier den Ausdruck διὰ μέσου und verwandte Begriffe, vor allem bei Nikanor, aber auch bei Porphyrius. Tr.

M. GIGANTE, *Poeti italo-bizantini di terra d'Otranto (Altri versi di Giovanni Grasso).* Ἑλληνικά 13 (1954) 111—121. — Edition critique et sommairement commentée de quatre poésies inédites de Jean Grassos et réédition de deux autres poésies. La première des poésies inédites (VII) est dédiée à saint Arsénius, métropolite de Corfou, qui avait repoussé victorieusement l'attaque d'une flottille de pirates Ethiopiens; la seconde (VIII) est dédiée à St-Jean Baptiste, la troisième (IX) à l'Annonciation, la quatrième (X) à St-Christophore ... La première des deux poésies déjà éditées (XI)

reprend le mythe d'Héro et de Léandre, et la seconde (XII) celui d'Apollon et de Daphné. R. G.

L. HADROVICS, *Az ó-magyar Trója-regény nyomai a déls tzláv irodalomban (Die Spuren des altungarischen Troia-Romans in der südslavischen Literatur).* A Magyar Tudományos Akad. nyelv- és irodalom tudományi esztályának Közleményei 5 (1954) 79—175. — Auf Grund der Lautformen der Eigennamen, des Wortgebrauches, der nur aus dem Ungarischen verständlichen Korruptelen und einiger Hungarismen wird bewiesen, daß der Urtext der slavischen Trojaromane auf eine ungarische Vorlage zurückgeht. Da wir wissen, daß der anonyme Notar des ungarischen Königs Béla III. die Geschichte des trojanischen Krieges bearbeitet hat, ist es wahrscheinlich, daß ein unbekannter Autor dieses verschollene Werk ins Ungarische übertrug und daß die serbischen und kroatischen Übersetzungen, auf welche die bulgarischen und russischen Übersetzungen und Auszüge zurückgehen, von einer Variante dieses ungarischen Textes abstammen. M. Gy.

A. KURFES, *Vergils wierte Eklope bei Hieronymus und Augustinus.* Sacris erudiri. Jaarboek voor Godsdienst Wetenschappen VI (1954) 5—13. A. B. R.

E. LAATHS, *Geschichte der Weltliteratur, eine Gesamtdarstellung.* Berlin—Darmstadt, Deutsche Buchgemeinschaft, 1953, pp. 832 + 535 Abb. + 72 Tafeln. — Diese Geschichte der Weltliteratur soll alle Zeitalter und alle Kulturkreise umfassen, die je literarisch in Erscheinung getreten sind. Dabei bleibt für die einzelnen Völker und Literaturen nur wenig Raum. Über die byzantinische Literatur wird in einem kurzen Abschnitt S. 121 bis 129 gehandelt. Als einziger Name nach Prokop wird Anna Komnena genannt. U. Tr.

M. MATHIEU, *Cinq poésies byzantines des XIe et XIIe siècles.* Byzantion XXIII (1953, paru en 1954) 129—142. — I. Nouvelle lecture d'une inscription grecque du dôme de Bari; — II. Manuel Comnène, *vanneur de Barbares,* dans une poésie de Théodore Prodrome; — III. Un πρίγκιψ Manuel Comnène, issu de terre sicilienne; — IV. L'épitaphe du sébaste Roger; — V. La basilissa Irène de Hongrie, *maîtresse de toutes les nations d'Occident.* R. G.

S. G. MERCATI, *Alfabeti intromessi nelle versioni greche di S. Efrem Siro.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 41—44. — Indication de cinq Alphabets introduits dans le texte grec de St. Ephrem le Syrien et texte d'un Alphabet, resté inconnu, parce qu'il était inséré dans le sermon Κατὰ μίμησιν παροιμιῶν. R. G.

I. T. PAMBOUKIS, Θεωνᾶς ἀνύπαρκτος χρονόγραφος τῆς αὐτοκρατορίας τῆς Τραπεζοῦντος. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 716—721. — Un faux du faussaire bien connu Constantin Simonidès. R. G.

A. A. PAPADOPOULOS, Βυζαντινὸν ἔπος ἐξ Αἰσωπείου μύθου. Ἐπετηρὶς Ἑτ Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 386—391. — A propos de la poésie médiévale, le *Synaxaire de l'âne,* qui appartient, en réalité, au cercle ésopique. R. G.

S. SALAVILLE, *Un Acathiste turc avec acrostiche alphabétique grec.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 484—490. — Le fait est intéressant pour l'histoire de l'hellénisme en Asie Mineure; il montre l'attachement des populations orthodoxes d'Anatolie à l'alphabet grec et la dévotion à la Théotokos, sous la domination musulmane. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Εἰς Συμεῶνα τὸν Μεταφραστήν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 113—138. — Renseignements relatifs à: I. la bibliographie de l'œuvre de Syméon Métaphraste; II. le nom et la titulature de ce dernier: Μεταφράστης ou Μεταφραστής ? logothète et magistres; sénateur; III. la vie: renseignements tirés de l'Akolouthie en son honneur, de son Eloge, l'une et l'autre de Psellos, du synaxaire de Marc Eugénikos, des poésies de Nicéphore Ouranos, de poésies alphabétiques; IV. Les poésies, les lettres, la langue. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Ὕμνοι εἰς τοὺς ἁγίους Δημήτριον καὶ Νικόλαον ἐκ χειρογράφων ἐκδιδόμενοι. Athènes, 1954, pp. 86. — Suite de l'édition des hymnes de Romanos. La présente édition comprend des hymnes en l'honneur de St-Démétrius et de St-Nicolas:

un Eloge (Αἶνος) et un hymne «pour l'octave» (μεθεόρτιον) de St-Démétrius par Romanos (№ 1 et 4 de l'édition), un Eloge (Αἶνος) par Etienne de St-Démétrius (№ 2) un hymne et une ode de Romanos (cette dernière d'attribution douteuse) sur St-Nicolas (№ 5 et 6). Chaque texte est précédé d'une Introduction; l'édition est une édition critique faite sur les manuscrits, dont les sigles sont donnés en tête de l'édition. R. G.

C. Littérature populaire.

PH. KOUKOULES, Νεοελληνικῶν τινων μηνῶν λαϊκὰ ὀνόματα. Φιλολ. Πρωτοχρόνια (1954) 36—40. — Nombreuses références aux auteurs byzantins, Théodore Prodrome, Michel Psellos et Manuel Philè. R. G.

PH. KOUKOULES, Παραμύθια μύθοι καὶ εὐτράπελοι διηγήσεις παρὰ Βυζαντινούς. Δέλτιον τῆς Λαογρ. Ἑτ. XV (1954) 219—227. — Le savant historien de la langue grecque a réuni dans cette étude les très rares renseignements qu'il a pu trouver sur les contes, les fables et les récits humoristiques des Byzantins. R. G.

PH. KOUKOULES, Παροιμιογραφικά. Δέλτιον τῆς Λαογρ. Ἑτ. XV (1954) 228—237. — Certains proverbes grecs modernes trouvent leur équivalent dans certains proverbes ou dans certaines expressions proverbiales du temps de l'Empire byzantin (№ 1, 8, 9 et 14)? R. G.

G. A. MEGAS, Ὁ Μιχαὴλ Ψελλὸς ὡς λαογράφος. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 99—109. — A propos d'un opuscule de Psellos *Qui est Baboutzikarios?* édité par K. Sathas (MB V, 571—572), l'auteur étudie Psellos comme folkloriste, en citant d'intéressants détails sur la fête féminine à Byzance consacrée à Agathè, rapportée par Psellos; il montre combien les connaissances de Psellos en folklore étaient vastes, et comment il tenta de lutter contre la crédulité de ses contemporains. R. G.

E. KRIARAS, Ἀκριτικά, Ὁ τάφος τοῦ Διγενῆ καὶ ὁ βυζαντινὸς μονόκερως. Προσφόρα *St. P. Kyriakidis.* Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 383—388. — A propos du passage de Digénis Akritas, VIII, 235—243. R. G.

J. MAVROGORDATO, *Some notes on the Escorial and Russian version of Digenes Akritas.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1954) 463—468. R. G.

D. Folklore.

F. DÖLGER, *Antike Zahlenmystik in einer byzantinischen Klosterregel.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique 1953) 183—189. — Michel Attaleiates, dans son Typikon pour le monastère du Christ Sauveur de Constantinople fixe le nombre de ses moines à 7, nombre lourd d'un sens mystique, car il est seul dans la décade 1—10 à ne pouvoir être changé de place; aussi l'archistratège Gabriel a-t-il dû être choisi pour être le messager de l'Annonciation à la Vierge, car il est le seul, parmi les autres archistratèges, dont le nom compte 7 lettres. R. G.

A. SOLOVIEV, *Le tatouage symbolique en Bosnie.* Cahiers d'Études Cathares V (1954) 157—161 + 11 figures. — Thèmes de folklore qui paraissent dépendre de la propagande des théories bogomiles. A. F.

G. K. SPYRIDAKIS, Βυζαντιναὶ δημωδεῖς παροιμίαι καὶ παροιμιώδεις φράσεις ἐκ τῶν ἁγιολογικῶν κειμένων. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 630—635. — Proverbes cités par Nicétas de Paphlagonie, Théodore Prodrome, Nicéphore de Constantinople et surtout Constantin Acropolite. R. G.

M. STRIEDL, *Antiker Volksglaube bei Johannes Chrysostomus.* Phil. Diss. Würzburg v. 15. Dez. 1948, 81 Bl. (Maschinenschrift.) — Verfasser handelt sehr eingehend alle Erwähnungen von Magie, Beschwörung, Astrologie und Mantik bei Johannes Chrysostomus ab und versucht, ein Bild des damaligen Aberglaubens zu gewinnen. Er gibt

dadurch einen wichtigen Beitrag für die Geschichte des Aberglaubens in der Zeit der letzten Auseinandersetzung zwischen antikem Heidentum und christlichem Glauben.
U. Tr.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIES.

A. Sources narratives et travaux monographiques.

W. ENSSLIN, *Des Symmachus Historia Romana als Quelle für Jordanes.* Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss. Phil.-hist. Kl. 1948, Nr. 3. München, 1949. — Verfasser sucht zu beweisen, daß Symmachus nicht nur die Quelle für die Getica des Jordanes darstellt, sondern daß seine Historia Romana die Hauptquelle für die Romana des J. ist. Ein wirkliches Bild des Historikers S. zu geben, ist freilich nicht möglich; allem Anschein nach überragt seine römische Geschichte nicht den Durchschnitt der damals üblichen lateinischen Geschichtsschreibung. U. Tr.

H. GREGOIRE, *Nicéphore Bryenne. Les quatre livres des Histoires.* Traduction française avec notes. Byzantion XXIII (1953) 469—530. R. G.

M. GYÓNI, *A román történet bizánci forrásai (Die byzantinischen Quellen der rumänischen Geschichte).* A Magyar Tudományos Akad. nyelv- és irodalomtudományi osztályának Közleményei 5 (1954) 71—78. = *Les sources byzantines de l'histoire des Roumains.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1953) 225—235 (mit russischer Zusammenfassung). — Vorläufiger Bericht über Plan, Material, Methode und Einteilung eines dreibändig geplanten Werkes, an welchem der Verfasser seit mehr als einem Jahrzehnt arbeitet. Das Werk, dessen Material schon größtenteils gesammelt und teilweise auch bearbeitet ist (s. die diesbezüglichen Aufsätze des Verfassers), gibt die kritische Bearbeitung der auf die Rumänen bezüglichen byzantinischen und anderen Quellen aus dem X.—XIII. Jhdt. M. Gy.

Гръцки извори за българската история. Изд. на Ист. Инст. на Бълг. Акад. на Науките, 1 (София, 1954) отг. ред. чл. кор. В. БЕШЕВЛИЕВ, pp. 1—238. — Das historische Institut der Bulg. Akad. d. Wiss. hat die Herausgabe sämtlicher Texte aus griechischen und lateinischen Quellen unternommen, die sich auf die Geschichte der bulgarischen Länder und des bulgarischen Volkes beziehen. Die Texte sind mit bulgarischer Übersetzung und kurzem Realkommentar versehen. Der erste Band umfaßt die Periode von der zweiten Hälfte des III. Jhdt. bis zur Mitte des VI. Jhdt. und enthält einzelne Abschnitte aus folgenden byzantinischen Schriftstellern: Dexippos, Eusebios, Eunapios, Philostorgios, Sokrates, Sozoprenos, Theodoretos von Kyros, Olympiodoros, Priskos, Malchos, Zosimos, Eustathios, Epiphanios, Pseudo-Kaesarios, Andreas von Kaisareia, Kosmas Indikopleustes. D. A.

H. W. HAUSSIG, *Theophylakts Exkurs über die Skythischen Völker.* Byzantion XXIII (1953, paru en 1954) pp. 275—462 + 12 pl. h. t. + 2 cartes. — Longue étude sur le passage de l'Histoire de Théophylacte de Simocatta (ed. de Boor p. 256, 23—262, 17) relatif aux peuples de Scythie. Nachträge (p. 400—436); Index général (p. 436—453), index des mots spéciaux (p. 453—454), index des sources citées, index des mots et noms altaïques (p. 454), index des mots et noms grecs (p. 454—456), index des mots chinois (p. 457—461), index syrien, index arabe et index arménien (p. 461). R. G.

H. HOMEYER, *Attila der Hunnenkönig von seinen Zeitgenossen dargestellt. Ein Beitrag zur Wertung geschichtlicher Größe.* Berlin, de Gruyter, 1951, pp. VII, 281. — Die Zeit des 5. Jahrhunderts mit ihrem politischen Wirrwarr und wirtschaftlichen Katastrophen in dem zerfallenden Römerreich bildet den Hintergrund für ein sorgfältiges Gemälde des Hunnenkönigs und seines Volkes. Wichtig dabei ist die sorgfältige Übersetzung und Verwertung zahlreicher zeitgenössischer Quellen, sowohl aus der antiken europäischen Welt als auch chinesischer. Abbildungen, Quellenübersicht und ein ausführliches Register ergänzen das Werk. — Compte-rendu: W. ENSSLIN, Hist. Zeitschr. 174 (1952) 691—692. U. Tr.

J. KRAEMER, *Der Sturz des Königreiches Jerusalem 583/1187, in der Darstellung des ʿImad ad-Dīn al-Kātib al-ʿIsfahāni. Nach dem 1. Buch d. fath al-qudsī fī l-fath al-qudsī.* O. O. (1949) XIX, pp. 113 + 1 Karte. Tübingen, Phil. F. Diss. v. 8. Okt. 1948. — Verfasser bemüht sich, aus dem historischen Werk des Imad, das sonst nur in einer arabischen Kompilation benützt wird wegen seiner unerträglichen Rhetorik, aus dem Schwulst, den Metaphern und Redefiguren den historischen Kern herauszuholen, nämlich die Geschichte des schnellen Siegeszuges Saladins gegen das fränkische Königreich. U. Tr.

G. LABUDA, *Materiały źródłowe do historii Polski feudalnej. Słowiańszczyzna pierwotna.* Warszawa, 1954, 359. — Encore un choix des textes pour l'enseignement supérieur. C'est le premier volume d'une série qui va comprendre l'histoire générale et l'histoire de Pologne au Moyen-Age. Tous les textes sont traduits et pourvus des notes bibliographiques. Le chapitre II (29—57) contient les relations des chroniqueurs byzantins sur les Slaves à partir de Jordanes jusqu'au Constantin VII, leurs migrations, leurs invasions sur le territoire de l'empire. Dans le chapitre IV (77—95) on trouve tous les renseignements des chroniqueurs byzantins sur l'organisation des Slaves au Ve—VIIe s., dans le chapitre XI (284—313) — les informations que nous donnent Léon le Sage, Théophylacte Simocatta et Constantin Porphyrogenète sur la technique de guerre chez les Slaves. I. D.

M. H. SEREJSKI, *Upadek Cesarstwa Rzymskiego i początki feudalizmu na Zachodzie i w Bizancjum.* Warszawa, 1954, 214. — Ce volume qui est le second de ladite série des textes a été composé par M. H. Serejski, B. Zwolski et H. Kappesowa. Il contient comme le précédent un choix de textes grecs et latins dont la grande majorité ont été traduits en polonais. La seconde partie du livre (136—186) se rapporte à Byzance aux Ve—Xe siècles. Les textes des chroniquers ont été choisis de manière à illustrer l'organisation sociale et économique de l'empire, les grands mouvements populaires et la civilisation byzantine. Le livre est destiné aux étudiants des universités. I. D.

M. PLEZIA, *Greckie i łacińskie źródła do najstarszych dziejów Słowian. Część 1 (do VIII wieku).* Poznań—Kraków, 1952, pp. 201 + 3 cartes (Prace Etnologiczne, III). — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byzantinoslavica XV (1954) 249—253. A. D.

MICHAEL PSELLUS, *Chronographia.* Trans. by E. R. A. SEWTER. (V. By zantinoslavica XV, 85.) London, 1953, pp. VII, 320. — Rev. by H. ST. L. B. MOSS, Journ. Eccl. Hist. V, 1 (1954) 107—108. M. P.

K. A. SCHÖNDORF, *Die Geschichtstheologie des Orosius.* Phil. Diss. München v. 29. Februar 1952, pp. 145 (Maschinenschrift). — Verfasser erklärt, daß das von Augustin angeregte Geschichtswerk des Orosius aus der bewußten Absicht hervorgegangen sei, Christen und Heiden gleichermaßen zu zeigen, daß nur unter Christen, nur unter Christi Herrschaft auf Erden ein friedliches Leben möglich sei. Um das zu beweisen, zählt er in langer Folge alle Kriege und gewaltigen Unglücksfälle auf, so daß man fälschlich von ihm behauptete, er schwelge im Unglück. Aber Orosius hofft, daß aus dem Imperium Romanum ein Imperium Romanum Christianum, ein Sacrum Imperium werde. Damit nimmt er, vielleicht mehr als Augustin, schon mittelalterliche Ideen voraus. U. Tr.

G. CH. SOULIS, Περὶ τῶν μεσαιωνικῶν Ἀλβανικῶν φύλλων τῶν Μαλακασίων, Μπουλῶν καὶ Μεσαριτῶν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 213—216. — A propos d'un passage de l'Histoire de Jean Cantacuzène, Bonn I, 474. R. G.

F. TAUER, *Les versions persanes de la légende sur la construction d'Aya Sofya.* Byzantinoslavica XV (1954) 1—20. A. D.

T. THIRIET, *Les Chroniques vénitiennes de la Marcienne et leur importance pour l'histoire de la Romanie gréco-vénitienne.* Mélanges, d'Archéol. et d'Hist. (1954) 241—292. — Renseignements sur les chroniques anonymes de la classe VII de la Marcienne, du XIVe et du XVe siècles et ayant trait aux territoires byzantins devenus vénitiens, après la prise de CP en 1204. Etude de cinq chroniques importantes par les

renseignements qu'elles apportent: les chroniques de Nicolo Trevisan et de Giangiacopo Caroldo, pour le XIVe siècle et les trois chroniques attribuées à Antonio Morosini, à Zancaruodo et à Zorzi Dolfin, si riches pour la première moitié du XVe siècle, époque à laquelle Venise voit la plus grande partie de ses « colonies » conquises par les Turcs Ottomans. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Οἱ Βυζαντινοὶ ἱστορικοὶ ἐν σχέσει πρὸς τὴν ἀρχαίαν ἱστοριογραφικὴν παράδοσιν καὶ ἡ σημασία αὐτῶν. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς de l'Institut de Philos. de l'Univ. d'Athènes pour l'année 1954—1955. Athènes (1955) 82—95. — Remarques sur les rapports qui peuvent être établis entre les historiens de la Grèce classique et les historiens byzantins: caractères des historiens et des chroniqueurs byzantins; remarques sur Procope de Césarée, Jean Lydos, Jean Malalas. R. G.

O. VEH, *Zur Geschichtsschreibung und Weltauffassung des Prokop von Caesarea I—II* ... (V. Byzantinoslavica XV, 86.) — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques 67 (1954) 320—321. R. G.

S. WITTEK—DE JONGH, *Le césar Nicéphore Bryennios, l'historien, et ses ascendants*. Byzantion XXIII (1953) 463—468. — I. Qui était Nicéphore Bryenne? C'était le petit-fils du rebelle Nicéphore Bryenne, aveuglé en 1087 par Nicéphore III Botaniate et non le fils de Nicéphore. — II. La famille Bryenne: le curopalate Nicéphore Bryenne, duc de Macédoine et de Cappadoce, né vers 1005, révolté et aveuglé en 1057, eut deux fils: Nicéphore et Jean. Nicéphore, né vers 1030—1035, révolté et aveuglé en 1078 et duc d'Andrianople en 1094, eut un fils, dont on ignore le nom, né vers 1062 et patrice en 1078, qui eut un fils, Nicéphore, né en 1081 et qui épousa, en 1097, Anne Comnène. Quant à Jean, né vers 1035, curopalate et grand domestique d'Occident en 1078, il eut un fils, dont on ignore le nom, né vers 1060 et qui épousa, en 1077, Hélène Trachaniote. Cette étude sert d'introduction à la traduction en français des deux premiers livres de l'Histoire de Nicéphore Bryenne, par Henri Grégoire. R. G.

G. ZORAS, Ἡ βασιλεία τῶν σουλτάνων Μουρὰτ Α', Βαγιατζὴτ Α', Μουσουλμάνου, Μουσᾶ καὶ Μεχμέτ. Ἐπιστημον. Ἐπετ. τῆς Φιλοσ. Σχ. τοῦ Πανεπιστ. Ἀθηνῶν I (1953—1954) 219—262. — Edition, d'après le cod. Barber. III, de la première partie (fol. 11r—35r) d'une Chronique anonyme, en langue parlée, exposant les règnes des sultans de Mourad I à Sélim (1373—1513). L'auteur suit en général Laonikos Chalcocondyle le résumant parfois; il s'en éloigne aussi dans certains passages. De toute manière, le texte offre des renseignements intéressants. Edition critique et commentée avec un Index des noms propres. R. G.

B. Manuscrits et documents.

S. ANTONIADIS, *Sur une lettre de Théodore II Lascaris*. L'Hellénisme Contemp. 2e Série, VIII (1954) 356—361. — La lettre sur Pergame (№ 32) montre la sensibilité artistique de Théodore II; elle fournit certains renseignements archéologiques et elle est un exemple de la richesse de certaines Correspondances byzantines, malgré la difficulté très grande à préciser souvent des allusions à des faits ou à des personnages contemporains. R. G.

A. DAIN, *Les manuscrits* ... (V. Byzantinoslavica XV, 88.) — Compte-rendu: A. SZALAY, Antik Tanulmányok — Stud. Antiqua 1 (1954) 199—200. M. Gy.

I. IONAȘCU—L. LĂZĂRESCU—M. ROLLER, *Documente privind Istoria României, B. Țara Românească în secolele XIII—XV (1247—1500)*. Bucarest, 1953, pp. 280. — C'est une partie de la grande publication des documents concernant l'histoire des Roumains, publiée par l'Acad. de la République Roumaine, dont sont parus déjà 25 volumes, relatifs à la Moldavie, l'Ungrovlahie et la Transylvanie. Dans le volume cité se trouvent quelques documents concernant les rapports avec Byzance, mais en première ligne les rapports religieux avec le patriarcat œcuménique et les monastères du Mont Athos, aux temps de l'établissement de la Métropolie roumaine de l'Ungrovlahie (p. 5,

11, 12, 13, 16, 20, 21, 23, 25, 28, 66, 94, 210). Il est surprenant, que dès ce temps, ne se sont pas conservés des documents politiques entre l'Ungrovlahie et Byzance, quoique des relations étroites aient toujours existé. M. Ş.

Journal of Egyptian Archeology, № 40 (December 1954). — Contains numerous articles on papyrology. M. H.

V. LAURENT, *Deux chrysobulles inédits des empereurs de Trébizonde Alexis IV, Jean IV, et David II.* Ἀρχεῖον Πόντου XVIII (1953) 241—278. — Edition, d'après le Vatic. Gr. 1902 de deux chartes inédites, importantes pour l'histoire religieuse et institutionnelle de Trébizonde, au début du XIVe siècle, les originaux et les copies des documents des Grands Comnènes étant extrêmement rares. Les deux chartes sont émises en faveur du couvent du Pantocrator, au Phare, inconnu jusqu'ici et sur lequel le R. P. Laurent donne tous les renseignements qu'il a pu recueillir. Le chrysobulle d'Alexis IV est daté (1432), le second, de David II, de 1460. Chaque texte est précédé d'une analyse, le texte impeccablement édité, comme d'habitude, et accompagné de notes substantielles. Deux Index, l'un des noms propres, l'autre des « termes notables » permettent d'utiliser les richesses des textes et des Notes. R. G.

M. I. MANOUSSAKAS, Συμπληρωματικὸς κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει ἱερᾶς μονῆς Σταυρονικήτα. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 304—311. — Notices sur onze nouveaux manuscrits, numérotés 175—185, du XVIe au XIXe s. R. G.

C. H. ROBERTS, *The Rylands Collection of Greek and Latin Papyri.* Bull. of the John Rylands Library 36, № 1 (Manchester, 1953) 97—110. M. H.

В. ТЪПКОВА-ЗАИМОВА, *Съобщения за харистикии в нашите земи.* Изв. на Института за Бълг. Ист. V (1954) 385—392. — Der Verfasser bringt in bulgarischer Übersetzung und erklärt zwei Briefe von Michael Psellos, in den über Charistikiergüter in den bulgarischen Ländern im XI. Jhdt. die Rede ist. D. A.

C. Bibliothèques et archives.

J. BOMPAIRE, *Les archives byzantines de Xéropotamou.* Byzantion XXIII (1953) 121—128. — Toutes les catégories d'actes y sont représentées, sauf les actes patriarcaux. Le dossier des Praktika est particulièrement riche; ils confirment les renseignements donnés par les autres documents, chrysobulles, prostagmata, actes de vente; ils montrent que le domaine de Xéropotamou était très important, au début du XIVe siècle. R. G.

P. LEMERLE, *Les archives du monastère des Amalfitains au Mont Athos.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 548—566. — Analyse critique des documents relatifs au couvent des Amalfitains, onze pièces s'échelonnant de 901 à 1198; étude plus détaillée de cinq documents, dont trois datent de 1287 et deux, inédits, datant de 1502 (avec le texte) et Juillet 1762. Correction aux *Régestes* de V. GRUMEL: le prétendu acte du patriarche Alexis Stoudite (№ 829 bis) est en réalité du patriarche Grégoire II. La Notice rédigée par V. Grumel est donc à supprimer. R. G.

M. ŞESAN, *Mileniul bibliotecii patriarhale din Alexandria.* Telegraful Român 3/4 (Sibiu, 1953). — Un récit historique sur la bibliothèque patriarcale d'Alexandrie, pendant et après l'époque byzantine. M. Ş.

V. HISTOIRE.

A. Travaux historiques en général.

Le P. F.—M. ABEL, *Histoire de la Palestine depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à l'invasion arabe.* I: *De la conquête d'Alexandre jusqu'à la guerre juive;* II: *De la guerre juive à l'invasion arabe.* Paris, 1952, pp. XV, 505; X, 406. — Compte-rendu: E. MARY SMALLWOOD, Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 207—208. M. H.

A. ALFÖLDI, *A Conflict of Ideas in the Late Roman Empire.* The Clash between the Senate and Valentinian I. Transl. by H. MATTINGLY. Oxford, Clarendon Press,

1952, pp. VIII, 151. — Rev. by E. A. THOMPSON, Class. Rev., New Ser. IV, 1 (March, 1954) 63—64; N. H. BAYNES, Journal of Roman. Stud. XLIII (1953) 169—170. B. criticises A.'s interpretation of Ammianus' history. M. H.

Д. АНГЕЛОВ, *Турското завоевание и борбата на балканските народи против нашествениците*. Ист. Преглед IX (1953) 374—398. — Auf Grund zahlreicher, zum Teil noch nicht benützter Quellenangaben, schildert der Verfasser die Eroberung der Balkanländer durch die Türken und den hartnäckigen Widerstand der Bevölkerung gegen die Eindringlinge. Er betont, daß die Erfolge der Osmanen sich hauptsächlich durch die verräterische Politik des feudalen Adels sowie durch die feindseligen Beziehungen zwischen den balkanischen Staaten erklären lassen. D. A.

1453—1953. Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople. L'Hellénisme Contemp. 2e série — 7e année — Fasc. hors-série. Athènes, 28 Mai 1953, pp. 287, XX h. t. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 261—262. A. D.

A. E. R. BOAK, *Politai as landholders at Karanes in the time of Diocletian and Constantine*. Journ. of Egyptian Archeol. 40 (1954) 11—14. M. H.

A. BON, *Le Péloponnèse Byzantin*... (V. Byzantinoslavica XV, 93, 274.) — Compte-rendu: KEWIN ANDREWS, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 194—195. M. H.

V. BRĂTULESCU—AL. I. CIUREA—GH. I. MOISESCU—I. PULPEA—L. STAN *Ştefan cel Mare, binecredinciosul domn şi apărător al dreptei credinţe*. Biserica Ortodoxă Romînă 7 (Bucureşti, 1954) 700—742. — Les auteurs exposent la vie et l'activité du grand voïévode moldave Stéphane le Grand (—1504) qui, lié aux traditions byzantines et apparenté aux Comnènes et Paléologues, fut un authentique athlète du Christ contre les Turcs. M. Ş.

АЛ. БУРМОВ, *Против буржоазно-идеалистическите становища по въпроса за налагането на християнството в България през IX в.* Ист. Преглед X, кн. 2 (1954) 36—53. — Der Verfasser vertritt den Standpunkt, daß vor der offiziellen Bekehrung Bulgariens zum Christentum die christliche Religion unter der Bevölkerung gar keine Wurzeln hatte. So erklärt er die feindliche Stellung gegenüber dem König Boris I und den kurz nach der Bekehrung ausgebrochenen Aufstand. D. A.

АЛ. БУРМОВ, *Към въпроса за отношенията между славяни и прабългари през VII—IX в.* Ист. Преглед X, кн. 1 (1954) 68—94. — Dem Standpunkt der Sowietwissenschaft folgend und zum Teil ergänzend, nimmt der Verfasser an, daß in Moesien schon vor der Ankunft der Protobulgaren im Laufe des VII. Jhdt. ein slawischer Staat entstanden war. Er betont dabei, daß die Verhältnisse zwischen den Slawen und den Protobulgaren freundschaftlich waren und für eine Unterwerfung der Slawen durch Asparuch keine Beweise bestehen. D. A.

The Cambridge Economic History of Europe, II. *Trade and Industry in the Middle Ages*. Ed. M. M. POSTAN and E. E. RICH. Cambridge Univ. Press, 1952, pp. 604 + 4 pl. + 11 maps. — Includes a survey of trade and industry in the Byzantine Empire by S. RUNCIMAN. — Rev. by E. O. BLAKE, Antiquity, № 111 (Sept., 1954) 179—182; YVES RENOUARD, Engl. Hist. Rev. LXIX, № 270 (Jan., 1954) 84—90; H. F. KEARNEY, Irish Hist. Stud. VIII, № 31 (March, 1953) 289—292. M. H.

M. CANARD, *Histoire de la dynastie des Hamdanides de Jāzira et de Syrie*, I. Alger, 1951. — Compte-rendu: A. ABEL, Byzantion XXIII (1953) 572—577. R. G.

Г. ЦАНКОВА-ПЕТКОВА, *Бележки към началния период от историята на българската държава*. Изв. на Института за Бълг. Ист. V (1954) 319—346. — Der Verfasser unterzieht einer kritischen Untersuchung den Text von Theophanes, sowie andere Quellen, die sich auf die Gründung des bulgarischen Staates beziehen, und kommt zu folgenden Schlüssen: 1. Die Bezeichnung „ἑπτὰ γενεάς" bedeutet nicht „sieben Stämme", sondern nur einen Stamm, der diesen Sammelnamen trug. 2. Die oft bestrittenen Worte „ὑπὸ πάκτον ὄντας" sind als „die in Bündnisbeziehungen standen" zu er-

läutern. 3. Der Krieg zwischen dem byzantinischen Staate und den Protobulgaren, sowie die Gründung des bulgarischen Staates sind nicht vom Jahre 681, sondern vom Jahre 680 zu datieren. D. A.

P. CHARANIS, *On the ethnic composition of byzantine Asia Minor in the 'thirteenth century.* Προσφορα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 140—147. — L'Asie Mineure était peuplée de différentes races: Grecs, anciens éléments de la population hellénisés ou non, Arméniens, Slaves, Koumans et Turcs. R. G.

СТ. ЦОНЕВ, *Стоковото производство във феодална България в светлината на колективните монетни находки.* Трудове на държавния университет в гр. Сталин (1952—1953) 541—572. — Auf Grund einer Untersuchung der kollektiven Münzfunde, deren Zahl bisher ziemlich bedeutend ist, nimmt der Verfasser an, daß die Warenproduktion in Bulgarien sich im X. Jhdt. zu entwickeln begann und in den folgenden Jahrhunderten, besonders im XIV. Jhdt. schon stark um sich gegriffen hatte. D. A.

P. CONSTANTINESCU, *450 ani dela moartea lui Ştefan cel Mare.* Biserica Ortodoxă Romînă 7 (Bucureşti, 1954) 691—699. — Conférence prononcée à Athènes R. P. R. sur le 450 anniversaire de la mort du Stéphane le Grand de la Moldavie, héros de la lutte contre les envahisseurs turcs et l'espérence européenne pour en chasser ceux-ci même de Constantinople. M. Ş.

Б. ЦВЕТКОВА, *Принос към изучаването на турския феодализъм.* Изв. на Института за Бълг. Ист. V (1954) 71—149. — L'auteur se propose d'éclairer, à l'aide de la méthode marxiste-léniniste, certains problèmes fondamentaux sur le féodalisme turc en Bulgarie aux XV^e—XVI^e siècles, spécialement sur le caractère de l'économie et le caractère de l'agriculture ottomane féodale. Il traite la question des institutions et des rapports féodaux sur la formation du système féodal turc en Bulgarie. Il donne un nouveau classement des propriétés foncières en les divisant en trois groupes: les terres miriennes, les vakufs et les mülks. D. A.

Б. ЦВЕТКОВА, *Робството в Османската империя и по специално в българските земи.* Ист. Преглед X, кн. 2 (1954) 82—100. — Auf Grund zahlreicher Quellenangaben gibt der Verfasser eine Übersicht über die Verbreitung des Sklaverei im Türkischen Reiche während des Mittelalters mit besonderer Hinsicht auf die bulgarischen Länder. D. A.

K. CZEGLÉDY, *Heftaliták, hunok, avarok, onogurok* (Hephthaliten, Hunnen, Avaren, Onoguren). Magyar Nyelv 50 (1954) 142—151. — Auf Grund des Vergleiches der byzantinischen und östlichen Quellen wird festgestellt, daß es zwei Gruppen der Ephthaliten gab: die im Westen angesiedelten, in Städten wohnenden Οὖννοι λευκοί und die östliche Stammgruppe Οὐαρχωνῖται, welche letztere mit den in Pannonien ansässigen Avaren identisch sind. Der byzantinische Name der Ephthaliten geht auf das mittelpersische heftal zurück, in dem Namen Κερμιχίωνης ist das mittelpersische *karmīr χyōn* verborgen. Die Onoguren wohnten auf jenem Gebiet, wo später laut mohammedanischen Quellen die Ogusen wohnten. Hier muß auch die Stadt Βίχαθ der Onoguren gesucht werden. Die Erzählung des Theophylaktos Simokattes von der Namensänderung und Herkunft der Avaren in Pannonien ist ein weit verbreiteter Topos. M. Gy.

K. CZEGLÉDY, *Herakleios török szövetségesei* (Die türkischen Verbündeten des Kaisers Herakleios). Magyar Nyelv 49 (1953) 319—323. — Verfasser beweist mit Berücksichtigung der östlichen Quellen, daß die bei Theophanes (ed. de Boor 315—316) und dem Patriarchen Nikephoros (ed. de Boor 15—17) erwähnten Verbündeten des Kaisers Herakleios die unter der Herrschaft der westlichen Türken stehenden Chazaren waren. Indem er die byzantinischen, armenischen und grusischen Varianten vergleicht, kommt er zu dem Ergebnis, daß die ursprüngliche Gestalt des Namens des chazarischen Chagans *Jebγu* war. M. Gy.

K. CZEGLÉDY, *A kangarok (besenyők) a VI. századi szír forrásokban* (Die Kangaren [Petschenegen] in den syrischen Quellen des VI. Jhdt.). A Magyar Tudományos Akadémia nyelv- és irodalomtudományi osztályának Közleményei 5 (1954) 243—276. — Es wird nachgewiesen, daß der Name der drei Petschenegenstämme Κάγγαρ in der Form *χangāt* auch in zwei syrischen Quellen und zwar im Zusammenhang mit den Ereignissen des Jahres 541 vorkommt. Dieser Umstand weist darauf hin, daß die Petschenegen aus zwei Volkselementen zusammengesetzt waren. Der Verfasser zieht aus diesem Umstand den Schluß, daß Konstantinos Porphyrogennetos den viel älteren kangarisch-sawardischen Krieg mit dem petschenegisch-ungarischen Krieg in 889 verwechselt hat. M. Gy.

M. DENDIAS, *Sur les rapports entre les Grecs et les Francs en Orient après 1204.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 371—379. — Extrait d'un ouvrage encore inédit sur *Le despotat de l'Hellade (Epire).* L'attitude méprisante et trop défiante des Croisés à l'égard des Grecs tendit de plus en plus les relations entre Grecs et Latins; ces derniers furent finalement obligés d'abandonner leurs conquêtes. De l'élément latin ou latinisé, il ne resta que quelques centaines de familles suivant le rite romain, quelques toponymes et quelques mots plus ou moins corrompus. R. G.

N. S. DERŽAVIN, *Die Slaven im Altertum. Eine kulturhistorische Abhandlung.* Arbeiten aus dem Gebiet der Slavistik in Übersetzung. Hrsg. v. Slavischen Institut der Universität Leipzig, Heft 1. Weimar, Böhlaus Nachfolger, 1948, pp. 286. — Das Werk ist in zwei Abteilungen gegliedert, in eine historisch-ethnographische Abhandlung und in einen Abriß der slavischen Frühgeschichte, der ersten slavischen Staatsgründungen. Verdienstvollerweise hat der Übersetzer ein Personenverzeichnis, ein geographisches Register, ein Sachverzeichnis und verschiedene Karten beigesteuert. Verfasser widmet dem Verhältnis der Slaven zu Byzanz besondere Aufmerksamkeit; es wird vor allem in den historischen Abschnitten abgehandelt. — Compte-rendu: H. FALK, Stimmen der Zeit 75 (1949—1950) 158. U. Tr.

E. FRANCES, *Sur la conquête de Constantinople par les Latins.* Byzantinoslavica XV (1954) 21—26. A. D.

J. GEANAKOPLOS, *The Nicene Revolution of 1258 and the usurpation of Michael VIII Palaelogos.* Traditio IX (1953) 420—430. — 1. La conspiration contre le protovestiaire Georges Muzalon. 2. Le meurtre de Muzalon et l'accession au trône de Michel Paléologue. Les sources ne diffèrent entre elles que par quelques détails. Toutes s'accordent pour faire remarquer qu'en moins de quatre mois, Michel Paléologue devint de Grand Connétable empereur. Il ne lui restait qu'à faire légitimer son usurpation, but désormais de tous ses efforts, et que seule la reconquête de Constantinople sur les Latins devait rendre possible. R. G.

Geschichte des byzantinischen Reiches. (Ins Deutsche übertragen von F. REHAK. Red.: J. IRMSCHER und H. DITTEN. Im Auftr. der Kommission für spätantike Religionsgeschichte.) Berlin, Rütten & Loening, 1953, pp. 35. (Große Sowjet-Enzyklopädie, Reihe Geschichte und Philosophie, 16.) — Es wird in gedrängter Form die gesamte Geschichte des oströmischen Reiches von der Gründung Konstantinopels bis zur Einnahme durch die Türken behandelt. Dabei wird vor allem auf die ökonomischen Grundlagen der Geschichte hingewiesen, es wird die Bedeutung der revolutionären Volksbewegungen und der Slaweneinfälle für die Struktur des Reiches gezeigt, ferner die Entwicklung der Feudalherrschaft, die dann gegen Ende des Reiches wieder verfällt, aber durch das Regime der Türken nach der Eroberung für lange Zeit konserviert wird. U. Tr.

V. GRECU, *La signification de Hieron Stomion.* Byzantinoslavica XV (1954) 209—213. A. D.

H. GREGOIRE, *La carrière du premier Nicéphore Phokas.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 232—254. — H. Grégoire étudie successivement: la « maturation » d'une dynastie; l'ancêtre des Phocas: Nicéphore

l'Ancien; la reconquête de la Calabre; Nicéphore Phocas et la guerre bulgare; Nicéphore est mort entre 894 et 896; le roman de sa survie; découverte dans le Vaticanus 153 d'une biographie complète — et romancée — de Nicéphore Phocas; la carrière de Nicéphore reconstituée; les exploits d'Asie Mineure; l'émir de Tarse Apoulpher-Yazaman. Appendice. Les interpolations Nicéphoriennes du Vaticanus 153; Addenda: I. L'église votive de Nicéphore à Brindisi (ou Bari?); II. Le palais de Nicéphore à Constantinople; III. L'âge du César Bardas Phocas. R. G.

H. G(RÉGOIRE), *Le tome III de l'Histoire des Croisades de M. Steven Runciman*, Byzantion XXIII (1953) 584—586. — Note de H. G. R. G.

EDW. ROCHIE HARDY, *Christian Egypt: Church and People, Christianity and Nationalism in the Patriarchate of Alexandria*. New York, Oxford Univ. Press, 1952, pp. IX, 241 + 1 map. — Rev. by H. I. BELL, Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 206—207. M. H.

W. HARTKE, *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*. Berlin, Akad.-Verl., 1951, pp. XI, 487. — Das Werk ist aus einigen ursprünglich getrennt verfaßten Abhandlungen entstanden. Es beschäftigt sich mit den Grundproblemen der römischen Geschichtsschreibung und der Verfassungsprinzipien des römischen Kaisertums, dargestellt an vielen einzelnen Quellen, besonders der spätantiken Zeit. Der Auseinandersetzung zwischen dem Christentum und dem römischen Imperialismus ist z. B. ein eigener Abschnitt gewidmet. Das Buch ist eine unerschöpfliche Fundgrube für die Geschichte und Weltauffassung der spätrömischen Zeit. — Compte-rendu: C. KOCH, Theol. Lit.-Ztg. 77 (1952) 420—422. U. Tr.

J. HASHAGEN, *Kulturgeschichte des Mittelalters. Eine Einführung*. Hamburg, Kröger, 1950, pp. 552. — Verfasser bestimmt drei historische Grundkräfte für die Kultur des MA (antikes, nichtantikes Heidentum und Christentum) sowie drei seelische Triebkräfte (Kollektivismus, Gradualismus, Irrationalismus), dann geht er historisch vor. Byzanz und sein Einfluß auf die mittelalterliche Kultur wird nur gelegentlich erwähnt und nicht gesondert behandelt (wie z. B. die Wikinger). Das Buch ist ein Kompendium von Zitaten, von eigener wissenschaftlicher Tätigkeit ist nicht viel zu spüren. — Compte-rendu: W. v. den STEINEN, Hist. Zeitschr. 174 (1952) 565—566. U. Tr.

O. HILTBRUNNER, *Kleines Lexikon der Antike. Umfassend die griechisch-römische Welt von ihren Anfängen bis zum Beginn des Mittelalters* (6. Jhdt. n. Chr.). München, Lehnen, 1950², pp. 554 + cartes (Sammlung Dalp. Bd. 14). — Dieses Lexikon der Antike ist für eine erste Einführung sehr brauchbar. Die Literaturangaben am Schluß sehr vieler Artikel helfen gut weiter. Eine kurze allgemeine Literaturzusammenstellung findet sich S. 7 ff. Erfaßt ist die griechisch-römische Welt von ihren Anfängen bis Justinian. Piekn.

A. HOFMEISTER, *Studien zu Theophano*. In: Festschrift Edmund E. Stengel zum 70. Geburtstag am 24. Dezember 1949. Dargebracht von Freunden, Fachgenossen und Schülern. Münster—Köln, Böhlau-Verl., 1952, 223—262. — Die Problemstellung: *Wer war Theophano, die deutsche Kaiserin, die einem byzantinischen Kaiserhause entstammte oder mit ihm eng zusammenhing?* wird unter Zugrundelegung der Quellen und der Literatur eingehend erörtert. Nach Ansicht des Verfassers ist quellenmäßig sicher bezeugt, daß Otto II. im Jahre 972 u. Z. *eine Nichte des seit Ende 969 an des ermordeten Nikephoros Stelle getretenen Johannes Tzimiskes, der seinerseits eben als zweite Frau eine Schwester des Romanos II. heimgeführt hatte*, geheiratet hat. Es handelt sich demnach um eine Kaisernichte, nicht aber um eine Kaisertochter. Es wird weiter die Frage nach den Kindern Otto II. und der Theophano und deren Lebensfähigkeit wegen angeblich biologisch ungünstiger Auswirkungen griechisch-deutscher Heiraten auf die Nachkommenschaft aufgeworfen. Auch das Vorhandensein anderer Geschwister der Theophano in Deutschland prüft der Verfasser nach und verneint diese Möglichkeit. Piekn.

H. HOMEYER, *Attila, der Hunnenkönig von seinen Zeitgenossen dargestellt.* Berlin, 1951, pp. IX, 238 + 4 pl. + 1 table. — Rev. by J. M. WALLACE-HADRILL, Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 170. M. H.

Istoria Evului Mediu. Manual pentru clasa VI-a, publicat de Ministerul Învăţămîntului. Bucureşti, 1954. — C'est un manuel pour l'enseignement historique des écoles, concernant le Moyen-Age. Il contient aussi des récits sur l'histoire byzantine des Ve et VIe siècles (p. 11—20), sur les rapports entre les Slaves et Byzance (p. 21—23), sur l'histoire byzantine entre les VIIIe et IXe siècles (p. 24—29), sur le schisme de 1054 (p. 66 sq.), sur la culture byzantine (p. 81 sq.), et l'influence de celle-ci sur les croisés et le monde occidental (p. 107—116), sur l'état byzantin aux XIVe et XVe siècles (p. 214 sq.) et la culture (p. 239), en terminant avec la chute de Constantinople (p. 219 sq.). M. Ş.

R. J. JENKINS, *The date of Leo VI's Cretan expedition.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 277—281. — Préparée au printemps de 911, elle eut lieu vers avril 912. R. G.

A. CH. JOHNSON, *Egypt and the Roman Empire* ... (V. Byzantinoslavica XV, 100.) — Compte-rendu: H. I. BELL, Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 205—206. M. H.

J. KABRDA, *Les problèmes de l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque.* Byzantinoslavica XV (1954) 173—208. A. D.

Г. КАЦАРОВ, *Принос към историята на древна Тракия.* Изв. на Института за Бълг. Ист. V (1954) 155—172. — La présente contribution à l'histoire de la Thrace fait suite à une étude antérieure de l'auteur sur l'origine du royaume des Odryses et son épanouissement au temps de Sitalkas. L'auteur étudie le développement historique, et plus particulièrement l'histoire politique de la Thrace à l'époque des deux Seuthes (I et II) et d'Hébrizelmis. D. A.

H. KÄMPF, *„Weltgeschichte" — ohne Byzanz?* Geschichte in Wiss. u. Unterricht 5 (1954) 697—700. — Ausgehend von der neuen Reihe E. von Iványkas („Byzantinische Geschichtsquellen") wird auf die Notwendigkeit hingewiesen, Byzanz in das „universale" Geschichtsbild und damit auch in den Geschichtsunterricht einzubeziehen. Irm.

А. П. КАЖДАН, *Аграрные отношения в Византии XIII и XIV вв.* Москва, Акад. Наук СССР, 1952, pp. 242. — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, Byzantinoslavica XV (1954) 42—50. A. D.

OD. LAMPSIDIS, Ὁ βασιλεὺς τῆς Τραπεζοῦντος κατὰ τὸ χρονικὸν Μιχαὴλ τοῦ Παναρέτου. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 567—576. — Entre 1204 et 1461, le trône de l'Empire de Trébizonde fut occupé par 21 souverains, dont trois impératrices. Ces dernières n'exerçaient le pouvoir que lorsqu'il n'y avait pas de prince héritier vivant. Il y eut parfois un co-empereur, mais en règle générale, c'était le fils aîné, ou, l'aîné des fils vivants, qui succédait à son père. Le couronnement solennel avait lieu dans l'église de la Panaghia Khrysokephalos ou à Saint Eugène. R. G.

P. LEMERLE, *Trois actes du Despote d'Epire Michel II concernant Corfou, connus en traduction latine.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 405—426. — Liste des documents conservés des despotes d'Epire Michel I, Théodore I, Manuel I, Nicéphore I, Thomas. Etude du chrysobulle de décembre 1236 de Michel II (Michel II): analyse du document angevin, analyse du chrysobulle inséré. — Analyse des chrysobulles de janvier et de février 1246. Renseignements importants pour l'histoire encore mal connue de Corfou, sur ses institutions administratives, agraires et fiscales, et sur l'organisation du clergé. R. G.

M. V. LEVTCHENKO, *Byzance des origines à 1453.* (V. Byzantinoslavica X, 347, XI, 300.) — Compte-rendu: M. GYÓNI, Antik Tanulmányok—Studia Antiqua 1 (1954) 200—202. M. Gy.

J. LINDSAY, *Byzantium into Europe.* London, 1952, pp. 485. — Compte-rendu: H. EVERT-KAPPESOWA, Byzantinoslavica XV (1954) 241—244. A. D.

C. A. MACARTNEY, *The Mediaeval Hungarian Historians* ... (V. Byzantinoslavica XV, 277.) — Comptes-rendus: R. R. BETTS, Engl. Hist. Rev. LXIX, № 271 (1954) 307—309; J. M. WALLACE-HADRILL, Medium Aevum XXIII, № 1 (1954) 61—63. M. H.

K. D. MERTZIOS, Περὶ Παλαιολόγων καὶ ἄλλων εὐγενῶν Κωνσταντινουπολιτῶν. Γέρας A. Κεραμοπούλου. Athènes (1953) 355—372. — Sur les Grecs qui réussirent à fuir de Constantinople, en 1453, sur la galère du Génois Zorzi Doria, d'après la décision du Sénat de Venise du 31 décembre 1502. Théodore, Andronic, Manuel, Thomas et Démétrius Paléologues avaient réussi à s'enfuir. Textes tirés de l'Archivio di Stato di Venezia, Miscellanea Gregolin, Busta № 36 et № 21 et traduction en grec. R. G.

V. MINORSKY, *Caucasia IV*. Bull. of the School of Oriental and African Stud. XV (1953) 504—529. — A survey of conditions in Caucasian Albania in the ninth and tenth centuries. M. H.

G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates* ... (V. Byzantinoslavica XV, 104.) — Compte-rendu: R. J. H. JENKINS, Journal of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 192—194. M. H.

J. PRAWER, *Etude de quelques problèmes agraires et sociaux d'une seigneurie croisée au XIIIe siècle*. (Suite.) Byzantion XXIII (1953) 143—170. — Suite de l'étude commencée dans Byzantion XXII (1952) 5—61. — Observations générales: A. Caractère de l'habitat et du peuplement. B. L'agriculture. C. Propriété communale ou propriété familiale. La charrue. D. Le problème de la continuité du régime des terres. R. G.

R. REMONDON, *A propos de la menace byzantine sur Damiette sous le règne de Michel III*. Byzantion XXIII (1953) 245—250. — Il est probable que la flotte byzantine a fait quelque démonstration, en 855, au large des côtes égyptiennes et a inquiété Mutawakkil, au moment où les Byzantins attaquaient à l'improviste Anazarbe. R. G.

G. ROUILLARD, *La vie rurale dans l'Empire byzantin*. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1953, pp. 207, avec une Postface de Louis Robert. — Comptes-rendus: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 50—51; R. REMONDON, Byzantion XXIII (1953) 553—561. A. D.

ST. RUNCIMAN, *A History of the Crusades. Volume two. The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East, 1100—1187*. Cambridge Univ. Press, 1952, pp. XII, 523 + 8 pl. h. t. + 6 cartes. — Comptes-rendus: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 258—260; J. PRAWER, Byzantion XXIII (1953) 569—572. A. D.

G. SAKELLARIOS, Ὁ Πλήθων ὡς κοινωνιολόγος. Ἑτερηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 160—164. — Cette brève étude sur les idées en matière d'économie politique de Pléthon, veut montrer que celui-ci visait deux buts: donner pour base à l'hellénisme la vertu, en modifiant complètement l'ordre politique et l'ordre économique et surtout, préparer et organiser la résistance à ses puissants ennemis et, en sauvant le Péloponèse, sauver la capitale. R. G.

G. SOULIS, *On the Slavic settlement in Hierissos in the tenth century*. Byzantion XXIII (1953) 67—72. — Ces Slaves, mentionnés dans un chrysobulle de Romain II de 959—960, sont, comme le déclare Fr. Dölger, des Bulgares. R. G.

Studies in Roman Economic and Social History in honour of ALLEN CHESTER JOHNSON ... (V. Byzantinoslavica XV, 279.) — Compte-rendu: A. H. M. JONES, Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 183—184. M. H.

I. ŠEVČENKO, *The Zelot revolution and the supposed Genoese colony in Thessalonica*. Προσφορὰ St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 603—617. — La colonie génoise à Thessalonique était peu importante et il n'est pas possible d'établir de relation entre les mouvements sociaux génois et les mouvements sociaux thessaloniciens. Le mouvement zélote s'explique par la situation sociale, économique de l'Empire byzantin à cette époque. R. G.

M. ŞESAN, *In amintirea lui Ştefan cel Mare*. Foaia bunului creştin 23/24 (Sibiu, 1954) 3. — L'auteur se souvient du grand voïévode roumain Stéphane le Grand (-1504),

commémoré aussi par l'Académie roumaine. Stéphane le Grand étant apparenté aux Paléologues, avait été considéré en Occident un vrai *athlet du Christ*, seul en mesure d'en chasser les Turcs même de Constantinople. M. Ş.

NIK. B. TOMADAKIS, Αἱ περὶ Μακεδόνων σκλάβων ἐν Κρήτῃ εἰδήσεις Ἰωσὴφ Βρεννίου (1401). Γέρας Α. Κεραμοπούλου. Athènes, 1953, 105—111. — Sur les Bulgares de Macédoine vendus comme esclaves en Crète et portant un nom grec. R. G.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *О внутренних причинах падения Византии в XV веке*. Вопросы Ист. (1953) 102—120. — Compte-rendu: B. ZÁSTĚROVÁ, Byzantinoslavica XV (1954) 236—241. A. D.

P. N. URE, *Justinian and his Age* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 179.) — Rev. by A. H. M. JONES, Journal of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 194. M. H.

Ф. І. УСПЕНСКИЙ, *История византийской империи* III. (V. Byzantinoslavica X, 181; XI, 133, 302; XIII, 179). — Compte-rendu: GY. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 1 (1954) 203—204. M. Gy.

Die Volksrepublik Albanien. (Red.: W. HÖPPNER u. G. MÖCHEL). Berlin, Kultur u. Fortschritt, 1953, pp. 77 + plus. tab. + 2 cart. (Große Sowjet-Enzyklopädie. Reihe Länder der Erde 4.) — In Kap. V (Geschichte) findet sich ein kurzer Abschnitt, in dem vom Verhältnis Albaniens zu Byzanz berichtet wird. Albanien fiel schon 395 bei der Reichsteilung an Ostrom, Justinian I festigte dann die byzantinische Herrschaft wieder, vom 9. Jahrhundert an wechseln bulgarische, byzantinische, unabhängige albanische und verschiedene feudalmonarchische Herrscher. Im 14. Jhdt. erobert Stephan Dušan Albanien, von da an ist der byzantinische Einfluß gebrochen. Vom Ende des 14. Jhdt. an beginnt der Freiheitskampf gegen die Türken. U. Tr.

K.—E. WÄDEKIN, *Der Aufstand des Bürklüdsche Mustafa. Ein Beitrag zur Geschichte d. Klassenkämpfe in Kleinasien im 15. Jhdt.* Leipzig, Phil. Fak. Diss. vom 29. Juli 1950, pp. 69, maschinenschriftlich. — In der Zeit nach der Schlacht auf dem Amselfeld bis zur Einnahme Konstantinopels erwächst das türkische Reich zu einer Großmacht. Die ganze Last dieser Staatwerdung liegt auf der niederen, teilweise noch christlichen Bevölkerung. Sie wird durch zahllose innere Kämpfe noch vergrößert. So kommt es zum Aufstand des Bürklüdsche Mustafa, der einzigen bewußten Vertretung der Interessen des unterdrückten Volkes in Kleinasien. Er steht in keinem Zusammenhang mit gleichzeitigen Aufständen anderswo im osmanischen Reich. Tr.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique etc.).

FR. BABINGER, *Witwensitz und Sterbeplatz der Sultanin Mara*. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 240—244. — Elle se retira à Jezevo (Eziova, aujourd'hui Daphni). Elle ne fut pas enterrée dans le monastère de la Théotokos de Kosinitza, près de Drama, mais à Daphni. Ce sont là hypothèses à vérifier. R. G.

I. BARNEA, *Relaţiile dintre aşezarea dela Bisericuţa—Gărvăn şi Bizanţ in sec. X—XII*. Studii şi cercetări de Istorie veche IV, 3/4 (Bucureşti, 1953) 641—671. — L'auteur parle des rapports entre Dinogeţia et Byzance, à l'époque de Jean Tzimiscès jusqu'à Comnènes, marqués par la découverte d'une croix pectorale (engolpion), des petites croix, d'un fondement de l'église du temps de Basile II Bulgaroctone, et d'un sceau du *Syméone* ... *katepan tu Paradunavu* ... M. Ş.

D. CSALLÁNY, *A bizánci fémmüvesség emlékei* I. Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 1 (1954) 101—128 (mit russischer und französischer Zusammenfassung) = Памятники византийского металлообрабатывающего искусства I. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1954) 311—348 (mit französischer Zusammenfassung). — Ausführliche Beschreibung verschiedener Schnallen, welche teilweise aus der verschollenen Konstantinopler Sammlung des Gy. Mészáros, teilweise aber aus Funden, welche auf dem ehemaligen Gebiet des byzantinischen Reiches entdeckt wurden, stammen. Es sei erwähnt, daß die vielbesprochenen Grabfunde in Korinthos, die von einigen Forschern als avarischer

Herkunft betrachtet wurden, auf Grund der Vergleiche mit ähnlichen Funden als rein byzantinische Erzeugnisse anerkannt werden. M. Gy.

G. FEHÉR, *Les fouilles de Zalavár (1951—1953). Rapport préliminaire.* Acta Archæol. Acad. Scient. Hung. 4 (1954) 201—265 (mit russischer Zusammenfassung) = Zalavári ásatások (1951—1952). Archaeologiai Ertesítő 80 (1953) 31—52. — Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen in Zalavár („Mosapurc" der *Conversio Bagvariorum et Carantanorum*), deren Ergebnisse auf jene slavische Kultur, welche die landerobernden Ungarn hier vorfanden, Licht werfen. Es sei erwähnt, daß in den Gräbern auch Objekte der byzantinischen Geldschmiedekunst gefunden wurden (s. Fig. 3, S. 213). Die Ohregehänge sehen denen in Moravia, in Staré Město gefundenen sehr ähnlich. Der Bericht wird noch durch folgende Aufsätze ergänzt: Á. CS. SÓS, *Rapport préliminaire des fouilles exécutées autour de la chapelle du château de Zalavár.* Acta ebda 267—274: K. B. MIKES, *Le cimetière dit « de la commune » de Zalavár. Compte-rendu préliminaire,* ebda 275—280: S. BÖKÖNYI, *Rapport préliminaire sur l'examen des animaux recueillis au cours des fouilles de Zalavár,* ebda 281—286. M. Gy.

N. FETTICH, *Régészeti tanulmányok a késői hun fémművesség történetéhez — Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst* (Archaeologia Hung. N. F. XXXI). Budapest, Akad. Verl. 1951, pp. 206 + 57 Taf. + 2 geogr. Karten (ungarisch und deutsch). — Beschreibung und Charakteristik von Funden aus Westungarn und aus der Gegend des Dnjepr. Die Fundstücke werden in das 6. Jhdt. verlegt und müssen laut J. HARMATTA, der das Vorwort dazu schrieb, mit den Kutriguren in Verbindung gebracht werden. M. Gy.

N. FETTICH, *A szeged-nagyszéksósi hun fejedelmi sírlelet — La trouvaille de tombe princière hunnique à Szeged-Nagyszéksós* (Archaeologia Hung. N. F. XXXII.). Budapest, Akad. Verl., 1953, pp. 206 + 58 Taf. + 2 geogr. Karten (ungarisch und französisch). — Publikation eines wichtigen hunnischen Fundes, dessen Herkunft man in die ersten Jahrzehnte des 5. Jhdts verlegt. In dem Vorwort von J. HARMATTA werden Schlüsse bezüglich der hunnischen Gesellschaft gezogen. M. Gy.

Fouilles de Jijia, Traian, Verbicioara, Poiana, Histria, Grădişte, Dinogeţia et Succava. Studii şi cercetări de Istorie veche III (Bucureşti, 1952) 19—432. — Comptes-rendus sur les fouilles exécutées en 1951 par les délégués de l'Académie R. P. R., qui ont découvert aussi des restes byzantins à Histria (p. 231 sq.) et Dinogeţia (p. 349 sq.), jusqu'au VI^e siècle. M. Ş.

Fouilles de Truşeşti, Traian, Sărata, Histria, Grădişte, Spanţov, Gravăn-Dinogeţia, Moreşti, Suceava. Studii şi cercetări de Istorie veche IV 1/2 (Bucureşti, 1953). — Comptes-rendus sur les fouilles archéologiques exécutées en 1952, qui ont apporté aussi des restes byzantins à Histria (p. 90 sq.), Dinogeţia (p. 220 sq.) jusqu'au XI^e siècle, avec un intervalle entre les VII^e et IX^e siècles. M. Ş.

GY. GYÖRFFY, *A szávaszentdementeri görög monostor XII. századi birtokösszeírása.* (V. Byzantinoslavica XV, 284). — Compte-rendu: D. DERCSÉNYI, Művészettörténeti Értesítő 1954, № 2, 314—315. M. Gy.

W. KIAULEHN, *Die eisernen Engel. Geburt, Geschichte und Macht der Maschinen von der Antike bis zur Goethezeit.* Mit 132 Abbildungen im Text und auf Tafeln. Hamburg, Rowohlt-Verl., 1953, pp. 320. — Das Buch ist eine erweiterte Neuausgabe des gleichnamigen Werkes von 1935. Der Verfasser geht nicht historisch vor, sondern schildert nacheinander die Entstehung und Entwicklung der wichtigsten Maschinen und die Lösung der damit verbundenen Probleme. Dabei streift er die Geschichte der Technik des Altertums und der byzantinischen Zeit, ohne ihren einzelnen Äußerungen viel Raum zu widmen. U. Tr.

СТ. МИХАЙЛОВ, *Първата славянска столица — Плиска — в светлината на последните археологически разкопки.* Ист. Преглед X, кн. 4 (1954) 122—139. — Kurze Übersicht über die äußere Lage, die materielle Kultur und die Geschichte der

alten bulgarischen Hauptstadt Pliska im Zusammenhang mit den letzten archäologischen Ausgrabungen, die dort stattgefunden haben. D. A.

E. NAGY, *A székesfehérvári István-koporsó keletkezése* (L'origine du sarcophage du roi Etienne). Művészettörténeti Értesitő № 1 (1954) 101—106. — Die genauen technischen Untersuchungen ergaben, daß der Sarkophag, den die ungarische Fachliteratur für den Sarg des König Stephan I. hält, ursprünglich ein römischer Sarkophag gewesen ist, der später — wie dies im Mittelalter üblich war — neu bearbeitet und zweitmalig benützt wurde. M. Gy.

C. A. RALEIGH RADFORD, *Justiniana Prima, Tsaritsin Grad: a sixth-century city in Southern Serbia.* Antiquity 109 (1954) 15—19. — Based on available published reports of excavations undertaken between 1937 and 1940 and since 1947, supplemented by accounts of the more recent work supplied by Dj. Mano-Zisi. M. H.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire.

M. BACHMANN, *Die Nachwirkungen des hippokratischen Eides. Ein Beitrag zur Geschichte der ärztlichen Ethik.* Med. Diss. Mainz v. 9. April 1952. Würzburg, Triltsch, 1952, pp. 55. — Der sogenannte Eid des Hippokrates hat einen sehr weitgehenden Einfluß gehabt. Im byzantinischen Kulturkreis ist er nicht wesentlich verändert, abgesehen natürlich vom Einfluß des Christentums. Allerdings sind die quellenmäßigen Belege für diesen Eid in Byzanz spärlich; drei Texte sind erhalten, die wohl vor dem 10. Jhdt. abgefaßt sind, während am Pantokrator-Nosokomion in Byzanz (12. Jhdt.) wahrscheinlich kein offizieller Ärzteeid geschworen wurde. Wesentlich umfangreichere Belege für den Einfluß des hippokratischen Eides finden sich im arabischen Kulturkreis. U. Tr.

A. E. BALAKOPOULOS, Ἱστορικὲς παραδόσεις τῶν Ἑλλήνων τοῦ Σογιοὺτ. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 77—88. — Renseignements intéressants sur la chute de Bèlokôma, en 1305, due en partie à la trahison de ses propres habitants. R. G.

A. BERGER, *Procanon. Note on a rare term in the scholia to the Basilica.* Festschrift F. Schulz, II. Weimar, H. Böhlaus Nachfolger, 1951, pp. 19—20. — Die Bedeutung des sehr seltenen Wortes προκανών wird unter Herbeiziehung von drei Scholienstellen zu den Basilika eingehend geprüft. Verfasser hält es für eine nachbasilikanische Schöpfung. Er läßt die Möglichkeit der Zusammenziehung aus προκείμενος κανών offen, zumal dieser Ausdruck in der Form τῷ προκειμένῳ κανόνι in den Scholien belegt ist. Piekn.

S. BORSARI, *L'amministrazione del tema di Sicilia.* Rivista Storica Italiana LXVI (1954) 133—158. — La Sicile forma un thème distinct, indépendant de l'exarchat d'Italie, sous Justinien II, au début du VIIIe siècle. Lorsque la domination byzantine cessa dans l'Exarchat, les possessions byzantines de l'Italie méridionale furent rattachées au thème de Sicile, qui comprit en plus le duché de Calabre et le duché de Naples. Dans la seconde moitié du VIIIe siècle, le duché de Naples fut détaché du thème de Sicile; en 827, la Sicile commença à être conquise par les Arabes; le territoire dépendant du stratège de Sicile fut réduit à la Calabre. Les stratèges de Sicile furent patrices entre 842 et 856; en 899 le stratège de Sicile est patrice-proconsul. Les sceaux révèlent l'existence de l'ἐπὶ τῶν δεήσεων qui dépendait de son homonyme de Constantinople. La création du thème de Sicile accentua le détachement politique de la Sicile d'avec Constantinople. En 965, ce qui restait du thème de Sicile fut absorbé par le catépanat d'Italie, avec à sa tête un toparque, en relation étroite avec Constantinople. Ce solide exposé est suivi de deux Appendices: I. La Sicile et la Calabre dans l'ouvrage géographique de Georges de Chypre; II. Sceaux des fonctionnaires du thème de Sicile conservés au Musée Archéologique de Syracuse. R. G.

P. CHARANIS, *The term HELLADIKOI in byzantine Texts of the sixth, seventh and eigth centuries.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 615—620. — Ce terme apparaît deux fois dans Théophane, deux fois dans Cosmas Indikopleustès, trois fois dans Malalas, une fois dans le Chronikon Paschale et dans les Scriptores Originum Constantinopolitanarum. Il en résulte que, contrairement à l'opinion admise, *Helladikoi* a conservé son sens éthnique, pour désigner les Hellènes, sens qu'il a gardé dans Procope de Césarée, les Miracula sancti Demetrii, la Chronique de Monemvasie, bien qu'avec la création du thème de Hellas, il ait pris aussi la signification administrative et qu'il ait désigné les habitants de ce thème. R. G.

A. P. CHRISTOPHILOPOULOS, Περὶ τὸ Ἐπαρχικὸν βιβλίον. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 152—159. — I. Sur le tétartéron, introduit par Léon VI et non par Nicéphore II Phokas; II. Sur *les traces de Livres du Préfet.* Il a sûrement existé d'autres Novelles comme le Livre du Préfet, qui nous est parvenu: témoin, la mention faite par Théodore Balsamon, dans son Commentaire du Nomokanon du Pseudo-Photios, sur la corporation des avocats et dans la Novelle de Constantin IX Monomaque de 1045, relative à la réorganisation de la *Faculté* de Droit de Constantinople. R. G.

P. COLLINET, *La genèse du Digeste, du Code et des Instituts de Justinien.* (Etudes historiques sur le Droit de Justinien, III.) Paris, 1953, pp. 331. — Compte-rendu: J. IMBERT, Rev. Etudes Latines, XXXI (1953) 509—511. R. G.

I. DUJČEV, *Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médiévale.* Acta Orientalia Acad. Scient. Hung. 3 (1953) 167—178 (mit russischer Zusammenfassung). — Um diese altbulgarische Institution zu erhellen, greift der Verfasser zu Parallelen aus dem Leben anderen Türkvölker. Seiner Meinung nach ruht der Unterschied zwischen den οἱ ἔσω βολιάδες und οἱ ἔξω βολιάδες (KONSTANTIN, *De cerim.*, ed. Bonn. 681—682) auf territorialer Grundlage. M. Gy.

G. FEHÉR, *Аваро-византийские сношения и основание Болгарской державы.* Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 5 (1954) 55—59 (mit französischer Zusammenfassung). — Der Verfasser stellt im Gegensatz zu Csallány (s. Byzantinoslavica XV, 137) fest, daß der Verkehr zwischen Konstantinopel und der ungarischen Tiefebene auch nach der bulgarischen Landnahme auf der bekannten Heerstraße abgewickelt wurde. Den Umstand, daß aus den nach der bulgarischen Landnahme stammenden Funden die byzantinischen Münzen fehlen, erklärt er damit, daß zu jener Zeit das avarische Reich schon geschwächt war und die Byzantiner nicht mehr den Avaren, sondern den Bulgaren die Jahresgelder zahlten. M. Gy.

H. E. FEINE, *Kirchliche Rechtsgeschichte, Auf der Grundlage des Kirchenrechts von Ulrich Stutz. I.: Die katholische Kirche.* Weimar, H. Böhlaus Nachfolger, 1950, pp. XX, 662. — In dieser Geschichte des katholischen Kirchenrechts findet die orientalische Kirche ebenfalls Berücksichtigung (p. 60—67). In Byzanz entwickelt sich auch auf kirchlichem Gebiet der Cäsaropapismus oder Byzantinismus oder, wie Bréhier ihn nennt, *Théocratie byzantine.* Der Kaiser bezeichnet sich selbst als *imperator christianus.* Er ist der *ins Sakrale erhobene Herrscher*, der *irdische Basileus, Bischofskaiser, Königspriester Melchisedek* und schließlich auch *sacerdos imperator.* Als solcher bestätigt er auch die Beschlüsse der Synoden. Schon Konstantius hat auf der Mailänder Synode von 355 den Ausspruch getan: Ὅπερ ἐγὼ βούλομαι, τοῦτο κανὼν νομιζέσθω. Und das Konzil von Konstantinopel 536 hat ausdrücklich erklärt: *Praeter opinionem et iussum imperatoris nihil in Ecclesia fieri debere.* — Im § 9 (S. 71 ff.) findet der Ursprung und das orientalische Mönchtum eine kurze Darstellung. Abgesehen von einem allgemeinen Literaturverzeichnis zu Anfang jedes Hauptteils wird auch am Schluß jedes Abschnittes auf das einschlägige Schrifttum hingewiesen. Piekn.

F. FOCKE, *Szepter und Krummstab. Eine symbolgeschichtliche Untersuchung.* Festgabe für A. Fuchs zum 70. Geburtstage am 19. Juni 1947. Hrsg. v. W. TACK. Paderborn, Verl. F. Schöningh, 1950, pp. 337—387. — Nach einer Beschreibung der drei silbernen Szepter der Eberhard Karls-Universität zu Tübingen werden die Grund-

fragen der Stabsymbolik beginnend mit Homer bis Vergil untersucht. Ein Zusammenhang des bischöflichen Krummstabes mit dem römischen lituus der Auguren besteht nach Ansicht des Verfassers nicht. Unter Heranziehung der Quellen und sonstiger Literatur wird im Abschnitt IV, S. 368 ff. ein kurzer Überblick über die geschichtliche Entwicklung des Bischofstabs der Westkirche und der morgenländischen Kirchen gegeben. Piekn.

H. GERSTINGER, *Zur Klausel* ἀποτάττομαι πάσῃ βοηθείᾳ νόμων *in den byzantinischen Landpachtverträgen.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 206—212. — Edition et commentaire de la fin d'un bail, de 600 ap. J. -C., tiré du Pap. Graec. Vindob. 26.269, de la Bibliothèque Nationale d'Autriche, à Vienne. R. G.

R. G. GOODCHILD, *The Roman and Byzantine Limes in Cyrenaica.* Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 65—76. — G. gives an account of the defensive system of Cyrenaica during Roman and Byzantine occupation, and suggests that the evidence shows that the Byzantines wished to maintain a firm hold on the Cyrenaica plateau. M. H.

R. GUERDAN, *Vie, grandeurs et misères de Byzance.* Paris, 1954, pp. II, 270 + 84 illustr. dans le texte + 68 illustr. h.-t. Libraire Plon. — Sans valeur. L'un des plus mauvais ouvrages, peut-être même le plus mauvais ouvrage de *haute vulgarisation* paru sur la civilisation byzantine. L'ouvrage est farci d'erreurs grossières historiques, chronologiques, littéraires, culturelles, topographiques, archéologiques, déparé de fautes, inexplicables chez un spécialiste (Alphen pour Halphen, Brechier pour Bréhier; laubarum pour labarum, le Myrobolion de Photios pour le Myriobiblos, le Prêt spirituel de Jean Moschos, accompagné de commentaires de caractère bancaire, pour le Pré spirituel; l'existence d'une dignité aulique, découverte par l'auteur on aimerait savoir où et, d'après lui, très recherchée, *chatouilleur juré de la plante des pieds de l'empereur*). Malgré l'Avertissement de l'éditeur, une Préface *posthume* de Charles Diehl, mise en tête de l'ouvrage mais destinée à un autre ouvrage non paru, risque de laisser croire que celui que fut le Maître des Etudes Byzantines en France jusqu'à sa mort, en 1944, aurait recommandé ce livre étrange et à l'auteur duquel *les connaisseurs de l'histoire byzantine seront reconnaissants du soin qu'il a pris de remonter aux sources* (d'après l'éditeur). R. G.

R. GUILLAND, *Sur les dignitaires du Palais et sur les dignités de la Grande Eglise du Pseudo-Codinos: chapitres 1—4, 8—13.* Byzantinoslavica XV (1954) 214—229. A. D.

R. GUILLAND, *Les factions à Byzance.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1954) 1—26. — Etude du rôle « cérémoniel » des factions à Byzance: les démarques, les factions garde civique, cérémonial des réceptions aux stations, remise du placet, bénédiction, réceptions et piquets d'honneur, leur nombre; droit de propriété des factions sur les stations. R. G.

R. GUILLAND, *La noblesse byzantine à la haute époque (IVe—Ve siècles). Observations diverses.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 255—266. — A la haute époque, la noblesse byzantine est une noblesse de fonctionnaires et la hiérarchie nobiliaire comptait six classes. L'empereur ne conférait pas directement le titre nobiliaire; à chaque fonction était attaché un titre nobiliaire fixe, mais aucun titre nobiliaire n'était attaché aux fonctions subalternes. En général le fonctionnaire, au moment de prendre sa retraite, passait dans la classe nobiliaire supérieure. Les fonctionnaires formaient trois groupes: réels ou actifs, vacants ou en disponibilité, honorifiques ou fictifs. Bien que chaque fonction eût sa classe nobiliaire et son rang hiérarchique assignés, l'ordre établi n'était pas respecté. En principe, les fonctionnaires prenaient place dans la classe nobiliaire à laquelle ils étaient rattachés, mais cette règle souffrait des exceptions. Valentinien I s'efforça par diverses lois de 372, de fixer l'ordre hiérarchique des fonctions. Enfin, les titres étaient en réalité primitivement des épithètes qui, consacrées par l'usage, finirent par se transformer en titres de noblesse. R. G.

H. HUNGER, *Lexikon der griechischen und römisohen Mythologie*. Wien, 1953, pp. XI, 372. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 54—55. A. D.

J. KALLERIS, „Τροφαὶ καὶ Ποτά" εἰς πρωτοβυζαντινοὺς παπύρους. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 689—715. — Renseignements tirés des papyrus John Rylands Library, № 616—651, ayant appartenu à un certain Théophane, d'Hermouplis d'Egypte de la fin du IIIe siècle et du début du IVe siècle. Renseignements très nombreux et très intéressants sur les noms désignant le pain, les viandes, les poissons, les fromages, les fruits, les desserts, les boissons diverses. Cette solide étude montre combien il serait urgent de continuer des recherches de ce genre, pour la connaissance précise du vocabulaire byzantin relatif à ce sujet. R. G.

G. T. KOLIAS, Λόγοι καὶ Χρόνος ἐκδόσεως τῆς Νεαρᾶς 109 Λέοντος Ο' τοῦ Σοφοῦ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 323—347. — La Novelle 109 a été publiée à l'occasion du mariage de sa fille Anne, née de son second mariage, avec Louis de Bourgogne, et qui n'avait pas l'âge légal. La Novelle permet à l'empereur de lever l'interdiction de mariage. La Novelle a été publiée entre la fin de l'été 895 et l'été 896. R. G.

M. FUAD KÖPRÜLÜ, *Alcune oservazioni intorno all' influenza delle istitutioni bizantine sulle istituzioni ottomane*. Trad. dal turco a cura del Centro di Studi Italiani di Istanbul e dell' Istituto per l'Oriente di Roma. Publ. dell' Istituto per l' Oriente, № 50. Roma, 1953, pp. 174. — Dans quelle mesure peut-on parler d'influence des institutions byzantines sur les institutions turques? Y a-t-il même eu influence? C'est à ces questions que veut répondre la très solide et très documentée étude du grand historien qu'est M. Fuad Köprülü. Après avoir rapporté les opinions des divers savants relatives à l'influence de Byzance sur les institutions ottomanes, depuis Busbecq jusqu'à N. Iorga, en passant par Leunclavius, Du Cange, Rambaud, Ch. Diehl, Mordtmann, Finlay, Oberhummer, von Scala, Kramers, J. Deny et Sokolov, l'auteur aborde la question en indiquant, tout d'abord, quels sont les principaux arguments et les erreurs de ceux qui soutiennent l'existence de cette influence (ch. II) et suivant quelle méthode l'on doit chercher les origines des institutions ottomanes (ch. III). Puis, dans un long chapitre (ch. IV, p. 25—135), l'auteur examine l'origine des diverses institutions que l'on prétend avoir été empruntées par les Ottomans aux Byzantins et il montre leur évolution jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453. C'est ainsi que sont étudiés les principaux hauts dignitaires (vizir, beylerbey ...) le système des impôts, l'organisation de l'armée, les diverses institutions administratives, les usages auliques et l'influence byzantine sur la civilisation matérielle et sur la vie économique. L'auteur tire, dans le chapitre suivant (ch. V, p. 135—140) les conclusions de cet exposé: depuis 1453, les institutions ottomanes n'ont subi aucune modification importante sous une influence byzantine. L'influence byzantine s'est exercée antérieurement et en particulier à l'époque des Seldjoukides. Pour clarifier davantage la question, l'auteur indique rapidement les ressemblances et les différences entre l'Empire ottoman et l'Empire byzantin. Un dernier paragraphe (VI, p. 140—155) présente un rapide exposé des relations entre le monde musulman-turc et Byzance avant les Ottomans et rapporte les opinions relatives à une influence réciproque des deux mondes l'un sur l'autre. Une abondante et précieuse Bibliographie (p. 157—166) et un bon Index analytiques (p. 167—172) terminent cette très intéressante étude. R. G.

PH. KOUKOULES, Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός.... (V. Byzantinoslavica XV, 117.) — Comptes-rendus: D. I. D., Irenikon XXVI (1953) 429; P. CHARANIS, Speculum XXVIII (1953) 901—903; GY. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 1 (1954) 202—203. R. G.

PH. KOUKOULES, Εἰς τὸ Οἰκουμενικὸν Διδασκαλεῖον. Publication de l'Institut d'Etudes Orientales de la Bibliothèque Patriarcale d'Alexandrie, № 3 (1954) 43—51. — Renseignements intéressants sur l'Université de Constantinople: âge des étudiants, con-

ditions d'accès à l'Université, les professeurs, l'enseignement, nombre des professeurs, titres portés par eux. R. G.

PH. KOUKOULES, Βυζαντινῆς πόλεως ἅλωσις. Acad. d'Athènes, 1954, 238—244. — Sur le sort des habitants d'une ville prise d'assaut, à l'époque byzantine, et, en particulier, sur le sort des prisonniers de guerre. R. G.

ST. P. KYRIAKIDIS, Πῶς ἡ λέξις Θέμα ἔφθασεν εἰς τὴν σημασίαν τῆς στρατιωτικῆς περιοχῆς. Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 392—394. — Le sens militaire de Θέμα viendrait du sens byzantin du verbe τίθημι s'étendre pour dormir. Θέμα serait l'équivalent de κοίτη τῶν φύλακιτῶν. On peut rapprocher pour la même évolution de sens les mots latins *cohors, excubiae, contubernium*. Les anciens thèmes, Opsikion, Bucellaires, Optimates étaient désignés par le nom des corps de troupes qui y étaient stationnées; les thèmes formés plus tard, ont été désignés par le nom de la région où ils étaient stationnés: Thracésiens, Anatoliques, Arméniaques, Paphlagonie... Lorsqu'en 688, Justinien II transféra l'Opsikion en Bithynie, les troupes de Thrace qu'avait sous ses ordres, jusque là, le comte de l'Opsikion et hypostratège de Thrace, furent rattachés à la Lydie, voisine de la Bithynie et donnèrent naissance au thème des Thracésiens. Hypothèse séduisante, mais à vérifier, comme le reconnaît l'auteur lui-même. R. G.

V. LAURENT, Ὁ μέγας Βαΐουλος. *A l'occasion du parakimomène Basile Lécapène*. Ἐπετηρὶς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 193—205. — I. Le μέγας βαΐουλος Basile Lécapène: témoignages faisant connaître ce dernier. II. Le μέγας βαΐουλος: titre d'origine incertaine; c'est un précepteur chargé à la fois de *l'instruction et de l'éducation et de tout ce qui doit aider l'enfant à devenir physiquement et intellectuellement un homme*. Liste des six grands baïouloi actuellement connus. 3. La dignité-fonction: importance et durée. Fait surprenant, le titre βαΐουλος ne se trouve pas dans le Clétorologe de Philothée (X^e siècle), alors que la fonction à certainement existé, probablement de tout temps. Au XIV^e siècle, le titre est tombé en désuétude, le Ps.-Codinos avouant qu'il ne le connaît pas. Le témoignage le plus ancien est celui de Théophane, mais il y a lieu de rechercher les personnages qui, sans avoir été désignés dans les sources par le terme de βαΐουλος, ont exercé, en réalité, cette charge. Il semble que le titre de μέγας βαΐουλος n'apparaît qu'avec Basile Lécapène (X^e siècle) qui le porta entre 944 et 947. R. G.

G. LECOMTE, *L'enseignement primaire à Byzance et le Kuttab*. Arabica I (1954) 324—331. — Les principes et le régime général des études présentent à Byzance et en Islam de nombreuses ressemblances: désir de répandre l'instruction, enseignement primaire, régime des études (les maîtres, les programmes, les méthodes). Intéressants renseignements sur le φαλάγγας qui est la *falaqa* des Arabes. L'auteur a raison de dire que *l'interpénétration des deux civilisations rivales du Moyen-Age méditerranéen* ménage encore de nombreuses surprises. R. G.

LEIFER, *Possessio, possessor, possidere*. Artikel in Pauly-Wissowa-Krolls Real-Encycl. XXII, 1 (1953) Sp. 831—859. — Nach einer philologischen Vorbemerkung über die Etymologie des Wortes possessio wird die Bedeutung dieses Rechtsbegriffs unter Heranziehung der Rechtsquellen und der modernen Literatur eingehend geprüft. Während possessio ursprünglich den Besitz, die Nutzung am ager publicus d. h. an Grund und Boden darstellt, wird die possessio in der späteren Republik auch auf Fahrnis und in der spätrömischen Zeit auf Personen ausgedehnt. Man unterscheidet nach Riccobono eine dreifache Gliederung: possessio civilis, possessio ad interdictum und possessio naturalis. Diese Dreiteilung ist nach den Forschungsergebnissen Albertarios in nachklassischer Zeit von einer Zweiteilung — possessio vera (= possessio iure) und possessio corpore (naturalis) — abgelöst worden. Auch sei nach Albertario in der Begriffsbildung insoweit eine Wandlung eingetreten, als sich für die possessio aus dem animus possidendi der animus dominantis (ψυχὴ δεσπόζοντος) entwickelt habe. In nachklassischer bzw. byzantinischer Zeit soll die possessio auch im Gebiet von Statusverhältnissen verwendet worden sein. Zu den zahlreich angeführten Digestenstellen wird

auf die Interpolationen nach den neuesten Forschungsergebnissen hingewiesen. Piekn.

P. LEMERLE, *Etudes byzantines*. Rev. Etudes Slaves 29 (1952) 140—146. — Revue des principales publications relatives à la civilisation byzantine parues de 1950 à 1952. R. G.

A. N. LETZA, Γεωργοῦ χεὶρ οὐ τέμνεται. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 427—441. — Sur l'ablation de la main, en particulier à Byzance, d'après les novelles impériales et les textes juridiques, Ekloga, Prokheiros Nomos, Epanagôgè. Il semble que les Grecs aient pris aux Perses cette législation, par suite de la protection particulière qui entourait l'agriculture. R. G.

N. I. LOUVARIS, Σφραντζῆς ὁ Φιαλίτης. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 657—662. — Sur le surnom de Φιαλίτης donné par l'auteur de la Chronique brève de Sphrantzès à ce dernier, on ne sait pour quelle raison. Φιαλίτης se rattache au port de la Phiale (auj. Körfes), désignant ceux qui habitaient, ou plus sûrement, ceux qui exerçaient quelque fonction dans la marine byzantine, sous les ordres du protospathaire de la Phiale. R. G.

C. MANGO, *A note on the Ros-Dromitai*. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 456—462. — A propos du passage du Ps.-Syméon (Bonn 707) contenant l'étymologie du nom Ros-Dromitai. Jenkins et Vasiliev ont voulu y voir une allusion à l'expédition d'Oleg contre Constantinople, en 907. R. G.

S. MICHAELIDES-NOUAROS, Περὶ τῆς ἀδελφοποιΐας ... (V. Byzantinoslavica XIII, 186). — Compte-rendu: A. FROLOW, Rev. de l'Hist. des Religions CXLV (1954) 104—106. A. F.

GY. MORAVCSIK, *La tactique de Léon le Sage comme source historique hongroise*. Acta Hist. Acad. Scient. Hung., I, 2. Budapest, 1952, 161—184. — Compte-rendu: J. MACŪREK, Byzantinoslavica XV (1954) 52—53. A. D.

B. OPFERMANN, *Die liturgischen Herrscherakklamationen im Sacrum Imperium des Mittelalters*. Weimar, H. Böhlaus Nachfolger, 1953, pp. 226 mit Nachtrag von pp. 4. — Im Teil A der *Abhandlung* gibt der Verfasser einen ausführlichen Überblick über Akklamationen beginnend mit dem Altertum bis zum Mittelalter, wo er auch auf die laudes regiae, ihren liturgischen Vollzug und ihre Melodien eingeht. Auf S. 62 f. werden die Krönungsfeierlichkeiten in Byzanz mit den üblichen Akklamationen beschrieben. Der Teil B *Texte* enthält 61 der verschiedenartigsten Laudes und 5 Laudes-Melodien. 8 Verzeichnisse, darunter eine sehr brauchbare Bibliographie, erschließen den Inhalt der auch für den Byzantinisten wertvollen Arbeit. Piekn.

G. OSTROGORSKY, *Sur la date de la composition du Livre des Thèmes et sur l'époque de la constitution des premiers thèmes d'Asie Mineure. A propos de la nouvelle édition du « De Thematibus » de A. Pertusi*. Byzantion XXIII (1953) 31—66. — Le livre « *Des Thèmes* » a été composé entre 934 et 944 et très vraisemblablement au début de cette période. La constitution des premiers thèmes remonte à Héraclius et précède sa campagne victorieuse contre les Perses. Leur existence est signalée par Théophane en 622 et pour les thèmes des Arméniaques et de l'Opsikion, en particulier, en 626—627. Une *Note additionnelle* justifie, contre les opinions de N. Baynes et de W. Enßlin, la date de l'époque où apparaissent les premiers thèmes, 622—627, le témoignage des sources étant formel, ce qui me semble personnellement incontestable. R. G.

A. PERTUSI, *Nuova ipotesi sull' origine dei „temi" bizantini*. Aevum XXVII (1954) 126—150. — L'auteur, précisant l'idée émise dans la préface de son édition du *De Thematibus* et pour répondre aux critiques de F. Dölger [Byz. Zeitschr. 45 (1952) 391] et W. Enßlin [Byz. Zeitschr. 46 (1953) 362—368] reprend ce problème essentiel de l'histoire byzantine et tente de démontrer que la création des thèmes n'est pas antérieure à la fin du troisième quart du VII^e siècle. Il faut lire le compte-rendu de l'édition du *De Thematibus* par G. Ostrogorsky dans Byzantion XXIII (1953) 31—66, qui fait un sort à la thèse de A. Pertusi et paraît clore le débat. A. G.

C. PHARR, *The Theodosian Code and Novels and the Sirmondian Constitutions*.

A translation, with commentary, glossary and bibliography, in collaboration with T. S. DAVIDSON and M. B. PHARR, with an introduction by C. Dickerman Williams. Princeton, Univ. Press (London, G. Cumberlege), 1952, pp. XXVI, 643 + 1 map. — Rev. by M. G. FISHER, Journal of Roman Stud. XLIII (1953) 181—182. M. H.

E. PIRCHAN, *Kostüm-Kunde. Die Bekleidungen aus 5 Jahrtausenden.* Zeichnungen v. H. BRONEDER. Ravensburg, Maier, 1952, pp. 107. — Das Buch ist als Handbuch für Kostümzeichner und -schneider gedacht. Die Zeichnungen mitsamt dem Text sind gewissenhaft und historisch treu mit allen Einzelheiten durchgeführt. So ist z. B. bei den byzantinischen Kostümen das Vorbild der Mosaik des Justinian und der Theodora aus Ravenna. U. Tr.

ST. RUNCIMAN, *Byzantine Linguists.* Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 596—602. — Pendant longtemps le latin fut, à Byzance, la seule langue officielle et ne fut jamais oubliée. Les autres langues occidentales étaient peu connues des Byzantins. Par suite des nécessités économiques et politiques l'arabe, l'arménien, le slave et le turc furent connus, mais, d'une manière générale, les Byzantins n'ont pas cherché à étudier les languages étrangères: ils estimaient que leur langue était plus riche et plus élégante que toute autre, que leur littérature était de beaucoup supérieure et que, de plus, le grec était la langue de la religion orthodoxe. R. G.

E. SACHERS, *Potestas patria.* Artikel in Pauly-Wissowa-Krolls Real-Encyclopädie XXII, 1 (1953) Sp. 1046—1175. — Unter Herbeiziehung sehr zahlreicher Quellen der römischen Rechtsliteratur, insbesondere aus den Digesten und dem Codex des Corpus Iuris Civilis wird das Wesen und die Wirkung der potestas patria in den einzelnen Phasen der römischen Rechtsgeschichte einer eingehenden Untersuchung unterzogen. Während in der klassischen Zeit die potestas patria dem pater familias eine unumschränkte Gewalt über die seiner potestas Unterworfenen zuließ und verlieh, machte sich in nachklassischer Zeit der Einfluß der Christenheit mit ihrer Lehre von der pietas patris (Tertullian, Minucius Felix, Augustinus u. a.) auf das Wesen der potestas patria bemerkbar und gab ihr damit unter starker Einschränkung der Strafgewalt den Charakter einer Pflicht zur Gewährung von Schutz und Beistand. Die den Rechtsgedanken der pietas besonders zum Ausdruck bringende Marcianstelle in Dig. 48, 9, 5 (nam patria potestas in pietate debet, non atrocitate consistere) ist unecht. Piekn.

H. SIBER, *Römisches Verfassungsrecht in geschichtlicher Entwicklung* ... (V. Byzantinoslavica XV, 282.) — Behandelt wird das Recht der Verfassung des Römischen Imperiums von der Königszeit bis zum Ende des Prinzipats. Der letzte Abschnitt „Ende des Prinzipats" leitet unter Berücksichtigung der Gesetzgebung Theodosius' II. und Justinians zum byzantinischen Verfassungsrecht über. Der Verfasser sieht in der staatsrechtlichen Gestaltung des byzantinischen Kaisertums keinen Abschluß des Prinzipats sondern *den Gegenstand einer neuer Entwicklung, die mit Diokletian begann und erst mit dem Untergang des byzantinischen Reiches ihr Ende fand.* Piekn.

B. SINOGOWITZ, *Studien zum Strafrecht der Ekloge.* Jurist. Diss. München von 3. Juli 1952, pp. XIV, 151 (Maschinenschrift). — Nach einer kurzen geschichtlichen Untersuchung über die Herkunft und Beeinflussung der Ekloge durch frühere Rechtskodifikationen prüft der Verfasser kritisch die einzelnen Bestimmungen des Strafrechts, wobei er sie eingehend mit den betreffenden vorhergehenden Bestimmungen vergleicht, andererseits auch feststellt, inwiefern sie spätere Rechtsurkunden beeinflußt haben. Knapp und sehr sachlich geschrieben dürften diese Studien für die Rechtsgeschichte der Zeit der Isaurierkaiser bedeutsam sein. U. Tr.

M. G. SOTIRIOU, Τὸ λεγόμενον θωράκιον τῆς γυναικείας αὐτοκρατορικῆς στολῆς Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 524—536. — On ne saurait identifier le thorakion du costume féminin avec le thorakion mentionné par Constantin VII Porhpyrogénète dans son *Cérémonial.* C'est vraisemblablement la bande postérieure du lôros du costume de l'impératrice; ses transformations s'étendent du IXe au XVe siècle. R. G.

G. K. SPYRIDAKIS, Περὶ δυσοιώνου σημείου πρὸ τῆς θανατώσεως τοῦ καίσαρος Βαρδᾶ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 445—449. — Sur le vêtement à perdrix, envoyé par Théodora sa sœur à Bardas, alors absent de Constantinople, d'après Génésios et le Continuateur de Théophane. Le sens funeste de la perdrix est d'origine grecque. R. G.

G. K. SPYRIDAKIS, Συμβολὴ εἰς τὴν γνῶσιν τοῦ βυζαντινοῦ ἐθιμικοῦ δικαίου. Ἐπιστημ. Ἐπετ. τῆς Φιλοσ. Σχ. τοῦ Πανεπ. Ἀθηνῶν I (1953—1954) 286—292. — Renseignements sur le droit coutumier à la fin du XIe siècle et au début du XIIe siècle à Thèbes, d'après la Vie de St-Mélétios le Jeune (1035—1105) par Nicolas de Méthone et Théodore Prodrome. R. G.

W. VOGLER, *Rechtshistorische Untersuchungen zu den alexandrinischen Märtyrerakten.* Erlangen, Jur. Diss. vom 1. 7. 1949 (Maschinenschrift). — Verfasser gibt eine eingehende Darstellung der Protokollform und des Strafprozeßverfahrens, das den alexandrinischen Märtyrerakten zugrunde liegt. Angeknüpft werden hieran staatsrechtliche Fragen, die sich insbesondere für Alexandria ergeben. Piekn.

R. WEISS R., *The Greek culture of South Italy in the later middle ages.* The Proceedings of the British Academy XXXVII, 25—50. — Compte-rendu: M. P., Boll. B. Gr. Grottaferrata VII (1953) 193. F. V. M.

F. WIEACKER, *Oströmische Gaiusexemplare.* Festschrift F. Schulz, II. Weimar, H. Böhlaus Nachfolger, 1951, pp. 101—144. — Der Digesten- und der Institutionen-Kommission lagen verschiedene Exzerptionsexemplare des Gaius vor. Eingehende Untersuchungen an Beispielen ergeben, daß die Institutionen-Kommission „durchgreifender und entschiedener" interpoliert hat, als die Digesten-Kommission. Die Meinung, die Institutionen stünden dem ursprünglichen Gaiustext näher, als die Digesten, ist nicht bestätigt worden. Wenn auch die Überlieferungsgeschichte des Institutionentextes des Gaius (vgl. S 104 ff.) sehr verwickelt ist, so hat sich doch der Kern konstant erhalten. Piekn.

D. A. ZAKYTHINOS, *Le thème de Céphalonie et la défense de l'Occident.* L'Hellénisme Contemp. 2e Série, VIII (1954) 303—312. — La création du thème de Céphalonie marque une date importante dans l'histoire des Iles Ioniennes au Moyen-Age. Il semble bien que Céphalonie n'a jamais fait partie du thème du Péloponèse, dont il est question pour la première fois au IXe siècle. Les documents écrits et sigillographiques permettent de dire que le thème de Céphalonie apparaît au début du IXe siècle et cesse d'être mentionné au XIIe siècle. Il n'est question de ce thème qu'à l'occasion d'événements ou de personnages ayant trait à l'Italie; le thème de Céphalonie est placé sous le commandement des thèmes de Macédoine, de Thrace et de Longobardie, enfin, des stratèges de Céphalonie, assument comme ceux d'autres thèmes maritimes, comme catépans, le commandement des forces byzantines en Italie. On peut affirmer que c'est surtout le péril arabe, qui a donné son importance au stratège de Céphalonie, qui avait sous son commandement les îles Ioniennes, devenues l'une des principales bases de défense de l'Occident. R. G.

D. Histoire de l'Eglise.

D. AMAND DE MENDIETA, *Damase, Athanase, Pierre, Mélèce et Basile.* 1054—1954. L'Eglise et les Eglises, I. Chevetogne, 1954, p. 261—277. — Les rapports de communion ecclésiastique entre les Eglises de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche et de Césarée de Cappadoce de 370 à 379. R. G.

G. BARDY, *Alexandrie, Rome et Constantinople.* 1054—1954. L'Eglise et les Eglises. I. Chevetogne, 1954, p. 183—207. — Relations entre les Eglises d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople de 325 à 451. R. G.

YVES M.—J. CONGAR, *Neuf cents après. Notes sur le «Schisme oriental». 1054—1954.* L'Eglise et les Eglises, I. Chevetogne, 1954, p. 3—95. — Facteurs politiques,

facteurs culturels, facteurs ecclésiologiques. Conclusion: ce qu'est le *schisme oriental*. R. G.

H. DIEPEN, *Les Trois Chapitres au Concile de Chalcédoine*. — Rev. by J. MITCHELL, The Downside Rev. LXXII, № 228 (1954) 211—212. M. H.

ΓΑΒΡΙΗΛ ΔΙΟΝΥΣΙΑΤΟΥ, Λαυσαϊκὸν τοῦ ἁγίου Ὄρους. Ἐν Βόλῳ 1953, pp. 116. — Первая часть представляет популярный очерк истории Афонской горы с половины XVIII века. Период с 1750 до 1820 гг. он считает *золотым веком* Афона. Вторая часть описывает нынешнее состояние Святой горы. — Рецензия: T. M., Boll. B. Gr. Grotta-ferrata VII (1953) 190. F. V. M.

FR. DVORNÍK, *Les Bénédictins et la christianisation de la Russie*. 1054—1954. L'Eglise et les Eglises, I. Chevetogne, 1954, p. 323—349. — Un certain nombre d'ouvrages fort lus dans la Russie kiévienne, sont d'origine occidentale, car ce sont des traductions du latin en vieux slavon. Ces traductions ont été écrites en Bohême, où l'œuvre littéraire inaugurée par les saints Cyrille et Méthode, avait eu de nombreux continuateurs ont pénétré de Bohême en Russie à partir de la fin du X^e siècle. Les intermédiaires entre la Bohême et Kiev ont été les Bénédictins de Bohême, dont le centre principal était l'abbaye de Sázava, fondée par St-Procope. La Russie kiévienne resta ouverte à l'influence occidentale du X^e au XII^e siècle. L'expulsion, en 1095, des moines slavons de Sázava et la destruction des livres liturgiques slavons éloignèrent de l'Occident la jeune Eglise russe. Les sentiments de plus en plus anti-latins et anti-romains, répandus en Russie par le clergé grec, de plus en plus hostile à l'Occident, après les excès des Croisades, éloignèrent définitivement l'Eglise russe de l'Occident. R. G.

1054—1954. L'Eglise et les Eglises. Neuf siècles de douloureuse séparation entre l'Orient et l'Occident. Etudes et travaux offerts à dom LAMBERT BEAUDUIN. Collection Irénikon. Editions de Chevetogne, 1954, pp. XVII, 488. — Recueil de 16 études, offertes pour son 80e anniversaire à dom L. Beauduin, fondateur du monastère de l'Union d'Amay, transporté en 1939 à Chevetogne, et formant le Tome I, divisé en 4 parties: Neuf cents ans après; L'Unité et le Schisme sous l'angle de la théologie biblique et patristique; Histoire et relations des anciennes métropoles ecclésiastiques; Byzance et l'Orient jusqu'à la fin du Moyen Age. R. G.

W. H. C. FREND, *The Donatist Church: a movement of Protest in Roman North Africa* ... (V. Byzantinoslavica XV, 127.) — Rev. by H. CHADWICK, Journ. Eccl. Hist. V, 1 (1954) 103—104. M. H.

H. FUHRMANN, *Studien zur Geschichte mittelalterlicher Patriarchate*. Phil. Diss. Kiel vom 7. Aug. 1952, pp. XIV, 191 (Maschinenschr.). — Verfasser gibt zunächst eine ausführliche Einleitung über Entstehen und Amt des Patriarchats vom Spätjudentum an. Danach stellt er die einzelnen Patriarchate geographisch getrennt ausführlich dar. Pseudoisidor verband die Ausdrücke „patriarcha" und „primas" zu einer Synonymität, stellt sie in der Hierarchie zwischen den Papst und den Metropoliten. Verfasser untersucht nun gewissenhaft, ob und welche Vorbilder der Fälscher gehabt haben könnte, ferner, inwieweit seine Fälschung in die Wirklichkeit umgesetzt wurde. U. Tr.

C. GIANNELLI, *Il cognome e la carriera ecclesiastica di un arcivescovo di Bulgaria (Costantino I ?)*. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 224—232. — Une notice de Michel Gaza déclare que Constantin aurait été κανστρίσιος de Ste-Sophie à Constantinople, qu'il s'appelait ὁ Βυκινάτωρ, avant d'être archevêque de Bulgarie. Il prit part au synode de Constantinople de 1170, qui condamna le métropolite de Corfou et Jean Irenikos, à propos de la querelle du ὁ πατήρ μου μείζων μού ἐστι. R. G.

M. GOEMANS, *Chalkedon als „Allgemeines Konzil"*. In: Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart. I: Der Glaube von Chalkedon. Würzburg, Echter-Verl., 1951, p. 251—289. — Nach eingehender Darstellung der Vorgeschichte über das Zustandekommen des Konzils und die Bemühungen des Papstes Leo beim Kaiser Theodosius II. und seinem Nachfolger Markian wird durch die Anwesenheit der päpstlichen Legaten der ökumenische Charakter der Synode unterstrichen, so daß die aktenmäßige Bezeich-

nung als „heilige und allgemeine Synode" zu Recht besteht. In einem besonderen Abschnitt zeigt der Verfasser den Verlauf der einzelnen Sitzungen. Grundlage für die Beratungen und für die schriftliche Formulierung der kirchlichen Lehre war die „Epistula dogmatica" Leos des Großen an den Patriarchen von Konstantinopel, Flavian. Der Papst, der an dem Konzil nicht selbst teilgenommen hatte, bestätigte zwar die gefaßten Beschlüsse nicht ausdrücklich, sondern protestierte nur gegen den 28. Kanon, der die Gleichberechtigung des Patriarchen von Konstantinopel mit dem Bischof von Rom ausgesprochen hatte und in Abwesenheit der päpstlichen Legaten angenommen worden war. Bereits die Legaten hatten gegen diesen Kanon feierlich Protest eingelegt. Mit Ausnahme des Kanon 28 haben alle anderen Konzilsbeschlüsse auch ohne ausdrückliche päpstliche Bestätigung ökumenische Geltung erlangt. Piekn.

V. GRUMEL, *Formation et variations des patriarcats orthodoxes.* Annuaire de l'Ecole des Législations religieuses (1952) 17—27. — Leur création est due à des raisons géographiques, historiques et politiques diverses. La fondation de Constantinople comme capitale, la „Nouvelle Rome" a conduit l'Orient à son statut ecclésiastique. Etude des variations des divers patriarcats orthodoxes, bulgare, serbe, russe, roumain. R. G.

O. HEIMING, *Der Ordo des heiligen Mönchs — „schema" in der syrischen Kirche.* In: *Vom christlichen Mysterium.* Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, pp. 152—172. — Verfasser legt in der deutschen Übersetzung der syrischen Handschrift 154 der Pariser Nationalbibliothek einen Ordo für die Einkleidung eines Mönchs in der syrischen Kirche vor. Die Handschrift stammt aus dem Jahre 1001 (1312 der griechischen Zählung) n. Chr. Der Ritus wird in den Anmerkungen unter weitester Berücksichtigung der Literatur eingehend erläutert. Piekn.

E. HERMAN, *Absetzung und Abdankung der Patriarchen von Konstantinopel (381—1453).* L'Eglise et les Eglises, I. Chevetogne, 1954, p. 281—307. — Bref exposé sur les causes et l'histoire de la déposition et de l'abdication des patriarches de Constantinople. R. G.

G. HOFMANN, *Papst und Patriarch unter Kaiser Manuel I Komnenos. Ein Briefwechsel.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1954) 74—81. — Edition et commentaire de deux lettres inédites, contenues dans le cod. Marc. gr. 575, l'une vraisemblablement du pape Alexandre III (1159—1181), l'autre du patriarche Michel d'Anchialos, vraisemblablement. La lettre du patriarche confirme l'idée que Manuel I Comnène a engagé des pourparlers pour l'Union des Eglises, mais le patriarche ne l'entend nullement dans le sens où l'entend le Pape. R. G

P. L'HUILLER, *The Greek Church in Italy in the Middle Ages.* The Christian East II, Nos 7 and 8 (1953—1954) 206—215. M. H.

А. ИВАНОВ, *Великий грех папской гордости.* Журн. Московской Патриархии 2 (1954). — Récit sur les conditions et l'histoire du grand schisme de 1054. M. Ş.

А. ИВАНОВ, *О значении крестовых походов в развитии отношений между православным Востоком и римскокатолическим Западом.* Журн. Московской Патриархии 3 (1954). — L'auteur expose le caractère des relations religieuses entre l'Orient orthodoxe et l'Occident latin pendant les croisades. M. Ş.

R. JANIN, *Le schisme byzantin de 1054.* Nouvelle Rev. Théol. (1954) 563—575. — Les prodromes; la lutte, l'excommunication, l'extension du schisme, conclusion: les contemporains n'ont pas interprété l'événement de 1054 comme un schisme véritable. Il a, toutefois, marqué le début d'une séparation durable entre Constantinople et Rome. Il y eut, du reste, à toutes les époques, des unionistes sincères, hommes d'Eglise ou hommes politiques, qui payèrent souvent de l'exil ou de la prison leur unionisme. Si le cardinal Humbert fut incontestablement un diplomate maladroit, on ne saurait impartialement le rendre responsable de la rupture entre les deux Eglises. Pour l'éviter, il aurait fallu changer la mentalité des Byzantins. R. G.

Д. КАЛЕВ, *Дело на вяра и народни въжделения.* Народен Пастир 17 (София,

1954) 3. — Récit sur le patriarcat bulgare et ses liaisons avec Byzance jusqu'à la chute de la Bulgarie, en 1396. M. Ş.

Д. КАЛЕВ, *Св. патриарх Евтимий*. Народен Пастир 6 (София, 1954). — Exposé sur la vie et la théologie du grand et dernier patriarche Euthyme des Bulgares (-1400), promoteur de la théologie du St-Grégoire Palame sur la rédemption. M. Ş.

TH. KLAUSER, *Der Ursprung der bischöflichen Insignien und Ehrenrechte. Rede gehalten beim Antritt des Rektorats der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Bonn am 11. Dezember 1948*. Krefeld, Scherpe-Verl., 1948, pp. 44. Bonner Akad. Reden, 1. — Die Bischöfe erhielten ihre Insignien und Ehrenrechte auf Grund ihres staatlichen Ranges vom Kaiser verliehen. Sie gehörten zur Hofklasse der „illustres". Der Verfasser vermutet, daß der Hirtenstab der Bischöfe der römischen Kirche und das mit einem Ankerkreuz geschmückte Dikanikion der griechischen bischöflichen Würdenträger aus dem westlichen Marschallstab hervorgegangen sind. Piekn.

G. T. KOLIAS, Βιογραφικὰ Στεφάνου Α' οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου (886—893). Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 358—363. — Etienne est né en 868, ses deux frères, Léon VI en 866 et Alexandre en 867. R. G.

P. KOVALEVSKY, *L'Eglise russe en 1054*. L'Eglise et les Eglises, I. Chevetogne, 1954, p. 475—483. — L'année 1054 n'a eu pour conséquence que d'affermir davantage les rapports entre la Russie et Byzance, mais n'a apporté aucun changement dans ses relations avec l'Occident, qui continueront longtemps encore. La rupture ne se produira qu'avec la croisade des Suédois et des Ordres germaniques (1240—1242). R. G.

R. MAYNE, *East and West in 1054*. Cambridge Hist. Journ. XI, № 2 (1954) 133—148. M. H.

J. MEYENDORFF, *Les débuts de la controverse hésychaste*. Byzantion XXIII (1953) 87—120. — I. Les personnages: Barlaam, Akindynos, Grégoire Palamas; — II. Le début de la controverse. Analyse des deux premières lettres de Palamas à Akindynos, et de la réponse de Barlaam à la première lettre, Akindynos la lui ayant communiquée, et des deux premières lettres de Palamas à Barlaam. Il en ressort les conclusions suivantes: au début, la querelle de Barlaam avec les moines hésychastes était de caractère purement doctrinal; d'un autre côté, la controverse hésychaste précise le conflit latent entre les moines et les humanistes byzantins, dont une bonne partie de l'exégèse tourne au tour de l'œuvre du Pseudo-Denys R. G.

A. MICHEL, *Schisma und Kaiserhof im Jahre 1054. Michael Psellos*. L'Eglise et les Eglises, I. Chevetogne, 1954, p. 351—440. — Importante étude sur le rôle joué par Psellos dans les événements de 1054. I. Aperçu général. La situation avant Cérulaire et l'importance de Psellos. II. Premières phases. Psellos dans la politique et la nouvelle politique de Leichudès ainsi que la résistance de Michel Cérulaire. III. Tentative d'Union: l'essai désespéré de médiation de Psellos. IV. Nouvelle scission. La bulle d'excommunication et la capitulation de Constantin IX due à Psellos; la contre-excommunication lancée par Michel Cérulaire. V. Psellos dans l'impasse: la démission de Leichudès et le départ des amis. L'entrée de Psellos au couvent et son retour à la cour. L'accusation contre Michel Cérulaire. VI. Triomphe du schisme: panégyrique de Michel Cérulaire. VII. Appréciation finale: le schisme, qui existait déjà avant Michel Cérulaire, a des causes politiques et est dû aussi au changement d'état d'esprit d'alors. Constantin IX Monomaque a fait preuve d'une remarquable ténacité pour maintenir, contre le sentiment populaire, l'Unité de l'Eglise. R. G.

A. MICHEL, *Sprache und Schisma*. Aus der Festschrift Kardinal Faulhaber zum 80. Geburtstag dargebracht vom Professorenkollegium der Phil.-theol. Hochschule Freising. München, J. Pfeiffer, 1949, pp. 274 (p. 37—69). — Der oströmische Kaiser nahm für seine Person das dreifache Amt des kirchlichen Oberhirten für sich in Anspruch. Er erließ, wenn er es für erforderlich hielt, dogmatische Dekrete, die von den Bischöfen der Ostkirche entgegengenommen und unterzeichnet wurden; er bestimmte des öfteren, wer in den heiligen Diptychen, dem allgemeinen Kirchengebet, zu nennen war und übte

durch Ernennung ihm genehmer Bischöfe das kirchliche Hirtenamt aus. Er vereinigte damit in seiner Hand neben dem Hirtenamt das kirchliche Lehramt und das Priesteramt. Diese drei Ämter waren im Westen dem Bischof von Rom als Papst vorbehalten. Dazu kommt noch die Verschiedenheit der Sprachen, die im Kult der beiden Kirchen gebraucht wurden. Die lateinische Sprache der Westkirche war bei den Griechen in Vergessenheit geraten, während das Griechische, obgleich es die Sprache der hl. Schrift des NT aber auch des AT in der Übersetzung der Septuaginta war, bei den Römern nicht gepflegt wurde. Der byzantinische Klerus hat dies in einem Brief an Papst Innocenz III. (1207?) mit folgenden Worten zum Ausdruck gebracht: „Durch die Enge der Sprache und ihre Ungleichheit wie den Mangel an Demut sind wir soweit von einander getrennt, daß wir uns nicht kennen". Piekn.

A. MICHEL, *Die Weltreichs- und Kirchenteilung bei R. Glaber*... (V. Byzantinoslavica XV, 131.) — Parce que le texte du Glaber comprend une information qui semble favoriser le patriarche de Byzance, Michel le déclare faux. Mais il n'en est pas, parce qu'au contraire il correspond à la conception latine sur la primauté du pape, et Glaber n'était pas un ami de Byzance. Le patriarche œcuménique ne désirait pas une primauté similaire en Orient, parce qu'il respectait le principe de la pentarchie patriarcale, selon laquelle on réfusait en Orient la primauté jurisdictionnelle du pape, en lui reconnaissant seulement une priorité honorifique, dans le même cadre de la pentarchie. C'était l'empereur byzantin qui souhaitait par une priorité du patriarche œcuménique, reconquérir les régions orientales opprimées par les Arabes. M. S.

A. MICHEL, *Die Kaisermacht in der Ostkirche (843—1204)*. Ostkirchl. Studien 2 (1953) 1—35, 89—109. — Dieser hochinteressante Aufsatz überschreitet die zeitlichen Grenzen oft nach beiden Seiten. M. untersucht zunächst das spätantike Erbe (Herrschertum und Bischofsamt des Kaisers) und sodann die in der Blütezeit des Reiches eingetretenen Wandlungen (der Kaiser als *Gesalbter* [Χριστός] *des Herrn*). Im weiteren werden Sach- und Personalrechte des Kaisers aufgeführt: Bestimmung der Grenzen der Patriarchate und Bistümer, die Mission, die verschiedenen Nominationsrechte usw. Für die Geschichte der slawisch-byzantinischen Beziehungen enthält die Untersuchung vieles Interessante. G. H.

GH. I. MOISESCU, *Urmările schismei la Români*. Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 339—364. — L'auteur montre que le schisme de 1054 avait apporté aux Roumains-Valaques de graves conséquences politiques et religieuses lorsque les missionnaires latins avaient envahi les pays roumains. M. Ş.

C. G. MOR, *La lotta fra la Chiesa Greca e la Chiesa Latina in Puglia nel sec. X*. (V. Byzantinoslavica XV, 131.) — Compte-rendu: T. M., Boll. B. Gr. Grottaferrata VII (1953) 192. F. V. M.

O. M. MUŽÍK, *Naše křesťanství*. Pravoslavný Sborník (Praha, 1954) 107—117. — Exposé sur l'histoire du christianisme oriental, parti de Byzance, dans la Moravie antique, grâce aux saints Cyrille et Méthode et à leurs disciples jusqu'au XVe siècle. M. Ş.

D. B. OIKONOMIDES, Ἀπὸ τὰς ἑλληνο-ρουμανικὰς ἐκκλησιαστικὰς σχέσεις. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXII (1953) 450—471. — Les quatre premières pages de cette étude intéressent seulement l'époque byzantine. R. G.

K. ONASCH, *Groß-Novgorod und Feofan der Grieche*. Ostkirchl. Studien 111—213 (Würzburg, 1954) 179—192. — L'auteur présente la conception iconographique du Théophane le Grec, en liaison avec l'hésychasme primaire et celui théorétique palamite, placé dans le milieu social russe de Novgorod. M. Ş.

TH. H. PAPADOPOULLOS, *Studies and Documents relating to the Greek Church and People under Turkish Domination*. Bibliotheca Graeca aevi posterioris, I. Bruxelles, 1952 (De Meester, Wetteren, Belgique) pp. XXIV, 507. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 260—261. A. D.

A. F. PARISI, *Il monastero di S. Michele e SS. Anargiri nel Carrà.* Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. VIII (1954) 37—42. A. G.

P. K. POLAKES, Ἡ Ἑλληνικὴ Ἐκκλησία καὶ ὁ κόσμος τῶν Βαρβάρων. Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης 1951, pp. 90. — Etude détaillée de certains aspects de l'histoire des missions de l'Eglise byzantine et plus particulièrement de l'Eglise de Constantinople chez les peuples voisins de l'Empire byzantin. I. Le christianisme des colonies grecques du Pont-Euxin (L'apôtre de « Scythie », l'apôtre de Byzance; les premiers martyrs et les premières œuvres philanthropiques en Chersonèse; monuments chrétiens et relations avec Constantinople). — II. Le problème des Barbares (L'Eglise de CP et les Goths; Basile le Grand et les Goths du Danube; Jean Chrysostome et Synésius et les Barbares). — III. Les limites des missionnaires byzantins (Justinien et les missions de l'Eglise de CP; les perturbations apportées par le monophysisme; les Slaves du Sud; les Arabes, les Chazars, les Moraves, les Bulgares); — IV. Le christianisme des Russes (Les premiers chrétiens Russes; la princesse Olga; Vladimir et la princesse Anne). Les sources historiques sont consciencieusement consultées, mais les témoignages des Vies de Saints sont peut-être un peu trop retenus. Un Index des noms propres aurait facilité la consultation de cette étude, importante pour l'histoire de l'influence de l'Eglise byzantine jusqu'au XI^e siècle. R. G.

P. K. POLAKES, Ἱστορικαὶ προϋποθέσεις τοῦ πρωτείου τοῦ ἐπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως. Athènes, 1954, pp. 107. — Solide étude sur les fondements historiques de la prééminence du siège de Constantinople. I. Une seule Eglise dans la communion d'une même foi, d'une même espérance, d'un même amour. — II. Le schisme d'Antioche et Rome. — III. Le droit d'ancienneté de l'évêque de Constantinople. — IV. Définition officielle de l'ancienneté de l'évêque de Constantinople. R. G.

T. M. POPESCU, *Geneza şi evoluţia schismei.* Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 163—217. — Après l'analyse du schisme de 1054, présentée par I. Paşce, *Atmosfera in care s'a desăvârşit desbinarea din 1054.* Anuarul Acad. teologice ortodoxe Cluj (1938) 19—50, l'œuvre citée est le meilleur exposé, très documenté, sur le problème du schisme, au point de vue oriental. M. Ş.

I. PULPEA, *Limbajul necreştin folosit de papalitate faţă de celelalte confesiuni creştine.* Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 395—429. — L'auteur présente un recueil des citations haineuses, utilisées par les auteurs latins envers l'Eglise orthodoxe, en liaison avec le schisme de 1054. M. Ş.

F. RUSSO, *L'ultimo metropolita greco di Reggio.* Boll. B. Gr. Grottaferrata 7 (1953) 163—178. — Историческое рассуждение о митрополите Василии (IX век). F. V. M.

H. SCHAEDER, *Kirche und Staat in Rußland* ... (V. Byzantinoslavica XV, 134.) — L'auteur croit que le césaropapisme de Pierre le Grand s'appuie sur la conception byzantine. C'est une erreur, parce que Pierre avait copié les principes de l'Occident rationaliste et l'idée césaropapiste lui vient de l'Angleterre, où le roi était en fait le chef de l'Eglise. Si Pierre dirigeait son attention vers le Bosphore, c'était pour l'Istamboul politique et pas pour Byzance, anéantie auparavant. M. Ş.

K. F. SCHMIDT, *Grundriß der Kirchengeschichte. I: Die Geschichte der christlichen Kirche auf dem Boden der hellenistisch-römischen Kultur.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1949, pp. 142. — Der Verfasser gibt auf S. 17 ein Schema, wie seiner Ansicht nach die Kirchengeschichte eingeteilt werden muß, und sieht in der katholischen Kirche der hellenistisch-römischen Welt die gemeinsame Grundlage aller Kirchen. Es wird die Geschichte der Kirche bis zum 7. Jahrhundert dargestellt und im § 15 Ziff. 3 (S. 138 ff.) ein Überblick über die Lage des Christentums in der islamischen Welt und über die Weiterentwicklung der orientalischen Kirchen gegeben. Piekn.

K. F. SCHMIDT, *Grundriß der Kirchengeschichte. II: Das Zeitalter der Alleinherrschaft der katholischen Kirche auf dem Boden der germanisch-romanischen Völkerwelt. Kirchengeschichte des Mittelalters.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1950,

pp. 143—272 (130). — Es wird besonders auf § 20 (4) S. 174 (32) ff.: „Die Christianisierung der Slawen" und auf § 21 (5) S. 180 (38) ff.: *Das Schisma zwischen der Kirche des Ostens und der des Westens* hingewiesen. Zum Wesen des Schismas des Photios macht der Verfasser auf S. 182 (40) mit den neuesten Ergebnissen Fr. Dvorniks im Gegensatz zu Hergenröther bekannt. Piekn.

A. M. SCHNEIDER, *Die altchristliche Bischofs- und Gemeindekirche und ihre Benennung*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1952, pp. 153—161. (Nachrichten der Akad. d. Wiss. in Göttingen, 1. Philol.-hist. Kl., Jg. 1952, Nr. 7.) — Während im Urchristentum sich die Gemeinde ἔνθα ἑκάστῳ προαίρεσις καὶ δύναμίς ἐστιν (Acta Justini 3; Justin gest. um 167 u. Z.), versammelt, wird später zum Bau von Basiliken zu Kultzwecken übergegangen. Im christlichen Altertum spielte sich das Gemeindeleben insbesondere in der Bischofs- und Gemeindekirche ab. Strittig ist, ob die Kirchen aus dem Totenkult bzw. der Martyrerverehrung nach dem Vorbild des ἡρῷον (basilica discoperta) oder als Halle für den himmlischen König aus der hellenistisch-orientalischen Königshalle hervorgegangen sind. Verfasser schließt sich keiner der beiden Auffassungen an. In Afrika wurden die Kirchen zuerst basilica genannt und hatten auch dieses Aussehen, während die Kirchen Konstantins ihren gewaltigen Ausbau in Anlehnung an die forensischen Prachtbasiliken erhielten. Die Weihe der Kirchen auf einen bestimmten Schutzheiligen kannte die Kirche erst in der 2. Hälfte des 4. Jahrhunderts. Vorher hieß die Haupt- oder Bischofskirche Μεγάλη ἐκκλησία oder Ecclesia magna usw. Eventuell erfolgte auch eine Benennung der Kirche nach ihrem Gründer. Mit einem Exkurs über die Wörter basilica. — βασιλική schließt die Arbeit. Piekn.

M. ŞESAN, *Le V^e concile œcuménique*. Byzantinoslavica XV (1954) 230—235. A. D.

M. ŞESAN, *Desbinarea bisericeasca din 1054*. Foaia bunului creştin 23/24 (Sibiu, 1954) 2. — L'auteur commémore le triste anniversaire du schisme de 1054 entre Rome et Byzance. M. S.

M. ŞESAN, *Pravoslaví na západě po roce 1054*. Hlas Pravoslaví 7 (Prague, 1954) 129—130. — L'auteur montre que le mot *orthodoxe* a été utilisé par les écrivains occidentaux dans le même sens traditionnel byzantin, en 12 formes variées latines, jusqu'au XIV^e siècle, inclusif le pape Innocence III. C'est une continuation des recherches, dont un résultat fut publié dans Byzantinoslavica XII (1951) 175 sq. M. Ş

M. ŞESAN, *Православіе на Заході*. Голос Православіа 3 (Prague, 1954) 41. — L'auteur cite les auteurs occidentaux jusqu'en 1054, qui emploient le mot *orthodoxe* dans leurs écrits. M. Ş.

M. ŞESAN, *K rozdvojení křesťanstva roku 1054*. Hlas pravoslaví 6 (Praha, 1954) 107—108. — L'auteur indique quelques moments tracés par les occidentaux qui avaient collaboré au schisme de 1054. Même texte dans Голос Православия 7 (Praha, 1954) 137—138. M. Ş.

M. ŞESAN, *Sinodul V ecumenic*. Telegraful Român 26/27 (Sibiu, 1953). — Commémoration du V^e concile œcuménique avec l'accent sur la conception de la pentarchie patriarcale et le principe de Justinien sur la *symphonie* entre l'Eglise et l'Etat. M. Ş.

M. ŞESAN, *Despre tradiţia bisericească*. Telegraful Român 3/4 (Sibiu, 1953). — L'auteur expose la définition de la Tradition ecclésiastique pendant l'époque des conciles œcuméniques. M. Ş.

L. STAN, *Aspecte ignorate al e schismei*. Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 300—338. — L'auteur souligne certains aspects du schisme de 1054 du point de vue social et canonique. M. Ş.

D. STĂNILOAE, *Motivele şi urmările dogmatice ale schismei*. Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 218—259. — L'auteur montre les motifs et les conséquences dogmatiques du schisme de 1054, qui ont apporté avec eux la division confessionnelle entre l'Orient et l'Occident chrétiens. M. Ş.

B. K. STEPHANIDES, Ὁ ἀκραῖος σταθμὸς τῶν σχέσεων Ἐκκλησίας καὶ Πολιτείας τοῦ Βυζαντίου καὶ τὰ ἄμεσα ἀποτελέσματα αὐτοῦ *(1416—1439)*. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ.

XXIII (1954) 27—40. — L'opposition du patriarche de Constantinople, Euthyme II (1410—1416) à l'empereur, pour protester contre la sujétion de l'Eglise au pouvoir impérial. Les représailles de l'empereur Manuel II Paléologue, qui contraignit le synode permanent à reconnaître les privilèges ecclésiastiques de l'empereur. — II. Sylvestre Syropoulos et Syméon de Thessalonique avaient les mêmes idées sur les rapports entre l'Eglise et le pouvoir impérial. Erreur de L. Bréhier qui, n'ayant pas reconnu cette identité de vues, a fait quelques erreurs à propos de Syméon de Thessalonique (Miscellanea Giovanni Mercati, III, 376, et Les institutions de l'Empire byzantin, 1949, p. 480—481). — III. Les rapports de l'Eglise et du pouvoir impérial au concile de Ferrare-Florence (1438—1439) et le caractère de l'opposition du patriarche de Constantinople, Joseph II. R. G.

K. D. SURMA, *Rozkol v křesťanské církvi roku 1054.* Pravoslavný Sborník (Praha, 1954) 69—72. — L'auteur indique les motifs du grand schisme de 1054. M. Ş.

N. B. TOMADAKIS, Ὁ Προκόπιος, ἡ αὐτοκράτειρα Θεοδώρα καὶ ἡ μονὴ τῆς Μετανοίας. Ἐπιστημ. Ἐπετ. τῆς Φιλοσ. Σχ. τοῦ Πανεπ. Ἀθηνῶν I (1953—1954) 168—174. — Sur les renseignements des Anekdota et des Edifices de Procope de Césarée et de Malalas (440,14—441,7 Bonn). On ne saurait affirmer que le monastère fondé par Théodora soit le même que celui que mentionne Théophane. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Γεώργιος ὁ Σχολάριος καὶ αἱ πολιτικαὶ αὐτοῦ ἀντιλήψεις. Ἐκκλησία XXXI (1954); tiré à part, 27 pages. — L'opposition de Byzance à l'Union des Eglises avant Georges Scholarios et raisons de l'attitude de ce dernier. R. G.

E. WERNER, *Die gesellschaftlichen Grundlagen der Klosterreform im 11. Jahrhundert.* Berlin, Deutscher Verl. d. Wissenschaften, 1953, pp. VII, 128. — Verfasser berücksichtigt nur die von Cluny beeinflußte Klosterreform und geht in seinen Überlegungen der Produktion von den Produktionsverhältnissen und auch von der Frage des Überbaus aus. Den Byzantinisten interessiert insbesondere Abschnitt III (S. 36—70), wo der Verfasser die östlichen Parallelen in den Consuetudines Cluniacenses, der Architektur und Skulptur aufzeigt. Es werden die Liturgie Clunys, die cluniacensische Architektur, Skulptur und Malerei auf ostkirchliche Spuren, ferner Fragen nach ihrer Herkunft untersucht. Piekn.

H. ZAYAT, *Vie du patriarche melkite d'Antioche Christophore (967) par le protospathaire Ibrahim b. Yuhanna.* Document inédit du Xe siècle. (Extrait de Proche Orient Chrétien, II, 1952, pp. 62.) — Compte-rendu: M. CANARD, Byzantion XXIII (1953, paru en 1954) 561—569. R. G.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES.

A. Paléographie et épigraphie.

I. BARNEA, *O inscripţie creştină dela Axiopolis.* Studii Teol. 3/4 (Bucureşti, 1954) 219—228. — L'auteur informe minutieusement sur l'inscription grecque d'Axiopolis (Cernavoda), datant du IVe siècle et découverte en 1947, qui indique les noms de martyrs: *Cyrile, Kindéos et Dasius.* C'est pour la première fois que le nom des martyrs, connus par sources littéraires, est confirmé par une inscription locale. Le signe de la croix manque. M. Ş.

F. HALKIN, *L'inscription métrique d'Anazarbe en l'honneur de Saint Ménas.* Byzantion XXIII (1953) 239—243. — Texte et commentaire. R. G.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique.

J. BABELON, *Magnence. A propos de quelques médaillons de Trèves.* Mémorial d'un voyage d'études de la Société Nationale des Antiquaires de France en Rhénanie (juillet 1951). Paris, 1953, pp. 201—210. A. F.

J. M. T. CHARLTON, *Roman and Byzantine coins from Keele Hall.* The Numismatic Chronicle, Sixth Series, XIII, № XLIII (1953) 144. — The collection includes one good specimen of a *follis* of Justinian. M. H.

H. GEBHART, *Numismatik und Geldgeschichte.* Heidelberg, Carl Winter Universitätsverl., 1949, pp. 115. (Winters Studienführer. Gruppe Kulturwissenschaften.) — Nach einer allgemeinen Einführung in das Fach und seine Problematik gibt der Verfasser einen *Umriß einer Geldgeschichte.* Er nennt drei Entwicklungsstufen von *spezifischer Eigenart* und nach dem Entstehen und Wesen des Geldes. In der Stufe I (etwa bis zum Eintritt Babyloniens und Ägyptens in die Geschichte) ist die Geldsubstanz *magisch-mythisch bedingt.* Die Stufe II kennt die *stoffwertbedingte Geldsubstanz,* und in der Stufe III ist die Geldsubstanz funktionsbedingt. Auf S. 76 wird der römisch-byzantinische Solidus erwähnt als die Münze, *deren Wertprinzip am sinnfälligsten stoffmäßig bedingt war.* Rom und Byzanz gehören somit in die Stufe II. Auf das Schrifttumsverzeichnis (S. 102—115) wird besonders hingewiesen. Piekn.

PH. GRIERSON, *A Byzantine hoard from North Africa.* The Numismatic Chronicle, Sixth Series, XIII, № XLIII (1953) 146—148. — A list of a small collection of Byzantine *solidi* of the sixth and seventh centuries, with comments on three undated *solidi.* M. H.

PH. GRIERSON, *A new Isaurian coin of Heraclius.* The Numismatic Chronicle, Sixth Series, XIII, № XLIII (1953) 145—146. M. H.

L. HUSZÁR, *Das Münzenmaterial in den Funden der Völkerwanderungszeit im Mittleren Donaubecken.* Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 5 (1954) 61—109 (mit russischer Zusammenfassung). — Lehrreiche Zusammenstellung jener römischen und byzantinischen Münzen, welche aus Grabfunden in Ungarn stammen. Der Verfasser gibt ihre genaue Beschreibung samt bibliographischen Notizen. M. Gy.

O. ILIESCU, *Despre tezaurele monetare şi viaţa economică în sec. III.—XIV. pe teritoriul ţării noastre.* Studii, revistă de istor. şi filosofie III, 5 (Bucureşti, 1952) 178—185. — L'auteur constate des restes byzantins dans plusieurs régions roumaines, provenant des temps de Constantin le Grand jusqu'à Héraclius (à Rupea, Axiopolis, Histria, Bran, Reşiţa, Bucureşti, Tulcea, Dinogeţia, Constanţa-Tomis, Măcin, Timişoara Făgăraş, Craiova et Sucidava), du temps de Basile II jusqu'à Constantin X (à Dinogeţia) et des temps des Comnènes (à Craiova, Isaccea, Timiş, Zimnicea et Măcin). En conclusion l'auteur constate plusieurs époques des influences byzantines dans les pays roumains, désignées par les trésors de monnaies: 1°. L'époque de Constantin le Grand 2°. L'époque jusqu'à Justinien. 3°. L'époque du VII^e siècle jusqu'à l'empereur Jean Tzimiscès, privée de trésors. 4°. L'époque de Tzimiscès jusqu'au X^e siècle. 5°. L'époque des Comnènes, riche en trésors. 6°. L'époque féodale avec des monnaies etrangères et 7° l'époque dernière, jusquà la chute de Byzance, riche en trésors de monnaies byzantines d'or. M. Ş.

C. Diplomatique.

F. DÖLGER, *Urkundenfälscher in Byzanz.* Festschrift Edmund E. Stengel zum 70. Geburtstag am 24. Dezember 1949. Dargebracht v. Freunden, Fachgenossen und Schülern. Münster—Köln, Böhlau-Verl., 1952, pp. 3—20. — Wie zu allen Zeiten sind auch in Byzanz Urkunden und literarische Erzeugnisse ge- und verfälscht worden. Der Verfasser zeigt an verschiedenen Beispielen, mit welchen Mitteln die Fälscher, unter denen sich auch viele hohe Geistliche und angesehene Gelehrte befanden, ihre Machtpositionen und ihre sonstigen politischen Erfolge zu erhalten bzw. zu erringen suchten. Auf das Quellenmaterial und die einschlägige Literatur wird in ausführlichen Anmerkungen hingewiesen. Von einer Bestrafung der Fälscher ist in allen Quellen nicht viel die

Rede, so daß der Eindruck erweckt werden muß, als ob zu damaliger Zeit kein besonderer Wert auf Bestrafung gelegt worden sei. Man hat wohl diese Delikte nicht sehr ernst genommen, sondern als eine Chance des Schicksals angesehen, „unter Einsatz eines mehr oder weniger großen Risikos den ἥττων λόγος zum κρείττων zu machen."
Piekn.

S. MIKUCKI, *Etudes sur la diplomatique russe la plus ancienne.* Bull. de l'Acad. Polonaise des Sciences et des Lettres, Classe de Philol., d'Hist. et de Philos., Supplément № 7 (1953), pp. 40. — Compte-rendu: A. FLOROVSKIJ, Byzantinoslavica XV (1954) 56—57. A. D.

W. OHNSORGE, *Legimus. Die von Byzanz übernommene Vollzugsform der Metallsiegeldiplome Karls des Großen.* Festschrift Edmund E. Stengel zum 70. Geburtstag am 24. Dezember 1949. Dargebracht v. Freunden, Fachgenossen und Schülern. Münster-Köln, Böhlau-Verl., 1952, pp. 21—30. — Ausgehend von einer Nachzeichnung einer Legimus-Unterschrift der Urkunde Ludwigs des Frommen vom 22. Februar 839, die Gratien Capot im Jahre 1668 angefertigt hat, zeigt der Verfasser in einer eingehenden Untersuchung an einem Beispiel auf, daß in der ersten Hälfte des 9. Jahrhunderts die Legimus-Unterschriften in byzantinischen Urkunden ganz vom Kanzler vollzogen wurden. Eventuell könnte das Kreuz am Anfang des Wortes „legimus" vom Kaiser stammen. Im Frankenreich rühren jedenfalls beide Kreuze, also auch das Kreuz am Ende des „legimus" vom Kanzler her, ohne daß die Urkunden einen Bestätigungsvermerk des Kaisers enthalten.
Piekn.

VII. PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE.

A. Philosophie byzantine.

M. V. ANASTOS, *Aristotle and Cosmas Indicopleustès on the void. A Note on theology and science in the sixth century.* Προσφορά St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 35—50. — Introduction; II: περὶ τοῦ κενοῦ III: Cosmas and his opposition to the monophysites. Les monophysites étaient hostiles à Aristote et à la cosmologie biblique, défendus par Cosmas.
R. G.

J. HIRSCHBERGER, *Geschichte der Philosophie*, I. (V. Byzantinoslavica XV, 140.) — Une œuvre de prétentions qui ignore la philosophie byzantine d'un Michel Psellos et d'un Grégoire Palame qui d'ailleurs avaient dirigé la spiritualité byzantine et du monde orthodoxe, manifestée aussi par les humanistes grecs, abrités en Occident. La théologie de St-Grégoire Palame, orientée vers l'analyse sur l'essence et les attributs de Dieu, constitue une philosophie, qui avait pénétré dans les acathystes et les explications de l'Evangile pour les dimanches chez les orthodoxes, en réalisant une harmonie entre Dieu et l'homme pécheur, entre l'esprit et la matière, entre science, philosophie et théologie. Même si cette conception était considérée de la part de la philosophie scholastique comme erronée, elle est une partie considérable de la spiritualité humaine et orientale et méritait d'en être mentionnée.
M. Ş.

B. KNÖS, *Encore Gémiste Pléthon.* Bull. de l'Association G. Budé, 4e série, № 3 (1954) 61—65. — Il est *le symbole de l'hellénisme alors en agonie.* Il désirait une nouvelle organisation sociale des territoires grecs, afin de sauver ce qui pouvait encore être sauvé. Comprenant que la religion chrétienne était incapable de sauver le monde byzantin, il a tenté de construire un système mi-laïque, mi-religieux, d'où le christianisme, d'ailleurs, n'était pas absent. Il emprunta plus d'un élément à la philosophie platonicienne, mais c'est surtout un amour ardent pour sa patrie qui l'inspire. *Il apparaît comme la personnification de la résistance grecque.*
R. G.

B. Questions théologiques en général.

B. ALTANER, *Patrologie, Leben, Schriften und Lehre der Kirchenväter...* (V. Byzantinoslavica XII, 295; XIII, 159; XV, 141.) — Diese sehr bekannte Patrologie berücksichtigt das altchristliche Schrifttum bis zum 8. Jahrhundert und seinen Ideengehalt. Es behandelt auch die frühbyzantinischen kirchlichen Dichtungen des Romanos des Sängers, des Georgos Pisides, des Andreas von Kreta und auch den Hymnos Ἀκάθιστος. Eingehende, bis auf die neueste Zeit ergänzte Literaturangaben weisen den Weg zur weiteren Forschung. Für die Byzantinistik ist das Werk unentbehrlich. Piekn.

L. BROU, *Etudes sur les Collectes du Psautier.* Sacris erudiri. Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen VI (1954) 73—95. A. B. R.

V. BUCHHEIT, *Studien zu Methodios von Olympos.* Phil. Diss. München v. 31. Juli 1952, pp. X, 128 (Maschinenschrift). — Verfasser gibt eine gründliche Untersuchung des Sprachgebrauchs des Methodios. Durch die zahlreichend eingehenden Vergleiche mit zeitgenössischen und späteren Kirchenschriftstellern ist die Diss. ein wichtiger Beitrag für eine Grammatik dieser Zeit, vor allem aber für eine ordentliche Neuausgabe des Methodios, bei der genau geklärt werden muß, welche Schriften ihm wirklich gehören. U. Tr.

I. GH. COMAN, *Unitatea Bisericii şi problema refacerii ei în lumina Sfinţilor părinţi.* Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 430—466. — A l'occasion de l'anniversaire du schisme de 1054, l'auteur analyse la conception patristique relative à l'unité de l'Eglise du Christ. M. Ş.

M. HEPPELL, *Slavonic translations of early Byzantine ascetical literature.* Journ. of Eccl. Hist. V (1954) 86—100. M. H.

E. KADLOUBOVSKY—G. E. H. PALMER, *Early Fathers from the Philokalia.* Faber, 1954. — Rev. by A. OAKLEY, Church Quarterly Rev. CLV, № 317 (1954) 417—418. M. H.

B. LAOURDAS, Ἰσιδώρου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης ὁμιλίαι εἰς τὰς ἑορτὰς τοῦ ἁγίου Δημητρίου. Ἑλληνικά. παράρτημα 5 (1954), pp. 84. — Les homélies ou sermons d'Isidore, archevêque de Thessalonique à la fin du XIVe siècle, renferment des détails importants pour l'histoire de la ville sous l'occupation ottomane. Les cinq sermons sur St-Démétrius, édités d'après l'unique codex Parisin. Graec. 1192, datent les deux premières, de 1393; les trois autres semblent dater des environs de 1383. Les deux derniers sermons sont particulièrement intéressants pour l'histoire de Thessalonique sous la domination des Turcs. Ces sermons sont, en général, très oratoires. Le texte est suivi de Commentaires et d'un Appendice: Notes sur les 8 lettres d'Isidore de Thessalonique, éditées par Lampros dans le NE 9 (1912) 343—414; Isidore et Démétrius Kydonès (notes sur les deux lettres adressées par Démétrius Cydonès à Isidore de Thessalonique); Note sur le cod. Parisin. Graec. 1192 (histoire du manuscrit). Index utile des noms propres. R. G.

J. R. LOENERTZ, *Théodore Métochite et son père.* Archivum Fratrum Praedicatorum XXIII (1953) 184—194. — Le père de Théodore Métochite est l'archidiacre Georges Métochite, mort en 1328 et emprisonné comme unioniste. Textes de Georges Métochites, traduits et commentés (la *Doxologia*, écrite alors qu'il était le grand favori d'Andronic II Paléologue). R. G.

S. Y. RUDBERG, *Études sur la tradition manuscrite de Saint Basile.* Uppsala-Lund, 1953, pp. 224. — Список и классификация около 400 рукописей, содержащих сочинения св. Василия. Автор в них выделяет три категории: письма, омилии и «corpus asceticum». В омилиях, например, он дальше различает 14 типов. В конце печатаются некоторые до сих пор неизданные письма. Сочинение представляет собой огромный и точный, хотя и не первый текстово-критический труд своего рода. — Реферат: T. M., Boll. B. Gr. Grottaferrata VII (1953) 192—193. F. V. M.

R. STROTHMANN, *Morgenländische Geheimsekten in abendländischer Forschung*

und die Handschrift Kiel arab. 19. Berlin, Akad.-Verl., 1953, pp. 45 + 7 tab. (Abhandlungen d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Klasse f. Sprachen, Literatur u. Kunst, Jg. 1952, Nr. 5.) — Es wird ein Abriß der Geschichte der abendländischen Forschung über orientalische Geheimsekten gegeben, angefangen von Carsten Niebuhr, dem Vater des berühmten deutschen Historikers, bis zur Gegenwart. Im Mittelpunkt stehen dabei die Drusen und die Nuṣairī. Besonders die Nuṣairī-Forschung hatte große Schwierigkeiten auf Grund der durch die Verfolgung dieser Sekte bedingten Exklusivität. Die Nuṣairī werden in ihrem Verhältnis zu anderen Sekten wie den Sabiern, Karmaten und Ismailiten betrachtet und von diesen abgegrenzt. Als Grundlage ihres Glaubens nimmt der Verfasser *die alte orientalische Gnosis* an. — Dem Aufsatz ist beigegeben eine Übersetzung der von Niebuhr nach Europa mitgebrachten Handschrift Kiel arab. 19 (nebst Fotografien des arabischen Textes), unserer wichtigsten Grundlage für die Nuṣairī-Forschung.. Ditt.

TIMOTHEE DE JÉRUSALEM, Αἱ ἐπωνυμίαι τῆς Παναγίας. Νέα Σιών XLVIII (1953) 147—178. — Début de la liste des épithètes de la Théotokos. Listes grecque, française et russe. R. G.

A. WENGER, *Le sermon LXXX de la collection augustinienne de Mai restitué à Sévérien de Gabala.* Congrès Intern. Augustinien (Paris, 21—24 Septembre 1954). *Augustinus Magister.* Paris, 1954, p. 177—185. — Ce sermon, faussement attribué par Mai à St. Jean Chrysostome, est en réalité de Sévérien de Gabala. Texte grec accompagné de la traduction latine de Mai; remarques critiques et preuves de l'attribution à Sévérien de Gabala. R. G.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

B. BOTTE, *L'épiclèse dans les liturgies syriennes orientales.* Sacris erudiri. Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen VI (1954) 48—72. A. B. R.

E. BRANIŞTE, *Schisma şi cultul creştin.* Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 260—299. — L'auteur montre que les différences de culte entre l'Orient et l'Occident d'aujourd'hui ont été déterminées par le schisme. Mais il souligne aussi les traces communes du culte. M. Ş.

J. DANIÉLOU, *Le Mystère du Culte dans les Sermons de Saint Grégoire de Nysse.* Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, pp. 76—93. — Das Wort μυστήριον vereinigt bei Gregor von Nyssa zwei Elemente. Zunächst ist es paulinisch aufzufassen als die Heilseinrichtung selbst, durch die Gott die Erlösung und Heiligung der menschlichen Natur bewirkt. Zum anderen hat es im Kultus, in der Liturgie, die Bedeutung der rituellen Nachahmung der tatsächlichen Handlungen Christi, der die Menschheit an dem Inhalt seiner Handlungen teilnehmen läßt. Piekn.

E. DEKKERS, *Les anciens moines cultivaient-ils la Liturgie?* Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, pp. 97—114. — Das Mönchtum pflegte in seinen Anfängen noch keinen liturgischen Kultus. Erst die abendländischen Mönche befaßten sich mit der Liturgie. In den ersten christlichen Zeiten nach der Entstehung des Mönchtums haben mehr die Bischöfe als die Mönche die liturgische Entwicklung gefördert. Piekn.

W. DÜRIG, *Die „Salbung" der Märtyrer. Ein Beitrag zur Märtyrertheologie der Liturgie.* Sacris erudiri. Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen VI (1954) 14—47. A. B. R.

J. EGER, *Salus gentium. Eine patristische Studie zur Volkstheologie des Ambrosius von Mailand.* Theol. Diss. München v. 15. Sept. 1947, pp. XIII, 403 (Maschinenschr.). — Volkstheologie bedeutet, das Volk (bzw. die Völker) in der neutestamentlichen Heilsordnung sehen, ihm dort seinen Platz geben zu können. Es müßte bei allen großen Kirchenvätern untersucht werden, wie ihre Volkstheologie aussah. Bei Ambrosius stellt Verfasser fest, daß er mitten im Strom der Tradition steht, daß er auch hier von

paulinischen Gedanken beeinflußt und daß seine Volkstheologie identisch mit seiner Ekklesiologie ist. U. Tr.

L. H. GRONDIJS, *La mort du Christ et le rit du zéon. (Réponse à la critique de M. A. Grillmeier.)* Byzantion XXIII (1953) 251—274. — I. Ἅγιον πνεῦμα ou πνεῦμα ou ψυχή. — Le crucifié mort et le cardinal Humbert. — La doctrine du zéon et le Crucifié mort; — termes et ratiocinations christologiques, — vérités impensables et inimaginables, — articles de foi et art ecclésiastique, — l'Homme-Dieu et le Crucifié mort, — visions liturgiques en Orient, — genèse et conséquences du rit du zéon, — la personne du Verbe et la nature du Christ, — raisonnement d'ordre liturgique, — la nouvelle doctrine de Nicétas Stethatos, — datation d'images du crucifiement, — conclusion et résumé. Pour expliquer le miracle du sang coulé chaud de la blessure au flanc du Christ, Nicétas *a dû en appeler au secours du Saint-Esprit.* R. G.

I. HAUSHERR, *Les Exercices Spirituels de Saint Ignace et la méthode d'oraison hésychastique.* Orient. Christ. Period. XX (1954) 7—26. F. V. M.

P. HENDRIX, *Die Ikon als Mysterium.* Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, 182—191. — Die Ikonen berühren das Wesen der ostchristlichen Theologie. Die östliche Kirche ist daher ohne Ikonen undenkbar, zu deren Ehren zwei Sonntage im Jahr, der erste Sonntag der Großen Fastenzeit und der Sonntag der Orthodoxie, gewidmet sind. Die Verehrung der Ikonen, deren größte die Kirche selbst darstellt, ist eine Verehrung ihres Urbildes. So betet die Kirche am Abend vor dem großen Sonntag: *Siehe, die Kirche hat sich mit dem leibhaftigen Bilde Christi wie mit einem überweltlich schmückenden Schmucke bekleidet, ... den orthodoxen Glauben bewahrend, .. Uns ist eine Ehre das Abbild des Fleischgewordenen, welches fromm verehrt, aber nicht zu einer Gottheit gemacht wird.* Piekn.

M. HUGLO, *Le chant « vieux-romain ». Liste des manuscrits et témoins indirects.* Sacris erudiri. Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen VI (1954) 96—124. A. B. R.

E. E. MALONE, *Martyrdom and monastic profession as a second baptism.* Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, 115—134. — Ausgehend von der Lehre, daß die christliche Taufe ein sacramentum, eine σφραγίς ist, wird dargelegt, daß die alte Kirche das Martyrium als βάπτισμα τοῦ αἵματος oder βάπτισμα τοῦ μαρτυρίου bezeichnete und als Ersatz für das Taufsakrament ansah. Aber auch der Eintritt ins Kloster und das Mönchtum, das mit dem Tod für die Welt eine Art Märtyrertum darstellte, galt als μυστήριον und als zweite Taufe, wie es insbesondere auch Theodoros Studites in einem seiner Briefe zum Ausdruck gebracht hat. Ebenso wie die Taufe eine Absage an den Teufel bedeutet, ist das Mönchtum eine solche an die Welt. Es wird das Taufgewand mit dem Mönchsgewand verglichen. Mit dem Anlegen beider Gewänder wird ein neuer Mensch angezogen. Das Gewand des Mönchs gilt als Taufgewand oder als Mysteriengewand. Sowohl mit der Taufe wie mit dem Eintritt ins Kloster bzw. in den Stand des Mönchtums ist der mystische Tod, das Ausscheiden aus dem alten Leben, verbunden. Beides sind Akte der vollkommenen Liebe und als solche fähig zur Sündenvergebung. Piekn.

GR. T. MARCU, *Premisele biblice ale erorilor papalității.* Ortodoxia 2/3 (Bucureşti, 1954) 365—394. — L'auteur montre que le schisme de 1054 avait ses précédents dans une explication erronée des textes bibliques, réclamées par la papauté. M. Ş.

J. MEYENDORFF, *Le thème du « retour en soi » dans la doctrine palamite du XIVe siècle.* Rev. de l'Hist. des Religions 146 (1954) 188—206. R. G.

G. MYLANYK, *Officium festi Divinae Eucharistiae apud Ukrainos catholicos.* Boll. B. Gr. Grottaferrata 7 (1953) 179—188. — Латинский перевод славянского литургического текста читаемого в праздник Тела Христова. F. V. M.

I. ORTIZ DE URBINA, *L'anima umana di Cristo secondo S. Atanasio.* Orient. Christ. Period. XX (1954) 27—43. F. V. M.

I. ORTIZ DE URBINA, *Das Symbol von Chalkedon — sein Text, sein Werden,*

seine dogmatische Bedeutung. Das Konzil von Chalkedon. Geschichte und Gegenwart. I: Der Glaube von Chalkedon. Würzburg, Echter-Verl., 1951, 389—418. — Das Symbol von Chalkedon wird seinen Quellen und seiner Bedeutung für die Christologie nach eingehend untersucht. Es stellt die vom Konzil als kirchliche Lehre angenommene dogmatische Definition des Wesens der Person Christi dar. Piekn.

Die Pseudoklementinen. I: Homilien. Hsgb. v. † B. ROEHM, zum Druck besorgt durch J. IRMSCHER. Leipzig, 1953, pp. XXIV, 281. — Compte-rendu: A. SALAČ, Byzantinoslavica XV (1954) 253—255. A. D.

J. QUASTEN, *Mysterium tremendum. Eucharistische Frömmigkeitsauffassungen des vierten Jahrhunderts.* Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, 66—75. — Nach den von A. Mingana entdeckten und vor etwa 15 Jahren zum ersten Male veröffentlichten mystagogischen Katechesen des Theodor von Mopsuestia ist das Verhältnis der menschlichen Seele zu Christus nicht wie das der Braut zum Bräutigam (so bei Ambrosius) sondern wie das des Dieners zu seinem König. Demnach muß die menschliche Seele auch beim Empfang des eucharistischen Brotes Furcht, Schauder und Schrecken befallen. In den östlichen Liturgien herrscht das Element der Furcht vor. Der Altar wird anfangs durch Vorhänge und später durch die Ikonostase von den Gläubigen isoliert. *Das tremendum mysterium wird den Blicken des Volkes entzogen und der Mysteriencharakter der Eucharistie noch stärker betont.* Piekn.

V. RODZIANKO, *The "Filioque" Dispute and its importance.* The Christian East, II, New Series, Nos 5 and 6 (1953) 151—161. — See also *Eastern Churches Quarterly* X, № 4 (1953) 177—191. M. H.

K. ROSE, *Predigt der russisch-orthodoxen Kirche.* Wesen, Gestalt, Geschichte. Berlin, Evang. Verlagsanstalt, 1952, pp. 231. — Nach einer Einführung und Darstellung des Wesens und der Gestalt der russisch-orthodoxen Verkündigung gibt der Verfasser einen geschichtlichen Überblick über das Werden der russischen Predigt und den byzantinischen Einfluß, den sie vom 11 bis 16. Jahrhundert erfahren hat. Die byzantinische Predigt und ihr Einfluß auf die russische Predigt vollzieht sich ihrem Wessen und ihrer Art und Weise nach in zwei nebeneinanderlaufenden literarisch-theoretischen Strömungen, *die durch die ganze Geschichte der griechischen Predigt laufen: die belehrende und unterrichtende und die feiernde und huldigende Predigt.* Diese beiden Richtungen sind auch im alten Rußland gleichzeitig aufgetreten und haben ihre Entwicklung auch parallel genommen. Im zweiten Teil des Buches sind Predigten der Kirchenväter, altrussische Predigten, ferner Predigten aus dem 19. Jahrhundert und insbesondere aus der Gegenwart aufgenommen. Ein Quellen- und Literaturverzeichnis gibt einen Einblick in das benutzte Schrifttum und regt den interessierten Leser zu weiteren Studien an. Piekn.

H. SCHAUERLE, *Das Symbol.* Festgabe f. A. Fuchs zum 70. Geburtstage am 19. Juni 1947. Hrsg. v. W. TACK. Paderborn, Verl. F. Schöningh, 1950, pp. 319—336. — Ausgehend von der ältesten Symbolik in den vorchristlichen Volksbräuchen und Kulthandlungen wird die Bedeutung der christlichen Symbole unter Angabe einschlägiger Literatur dargestellt. Piekn.

M. SCHMAUS, *Das Kommen des Herrn und die Feier der Eucharistie.* Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, 22—34. — Die Feier der Eucharistie ist eschatologisch auf das Kommen des Herrn gerichtet. Während die römische Liturgie die Wiederkunft Christi nicht erwähnt, gedenken die Liturgien der Ostkirche neben dem Leiden, der Auferstehung und der Himmelfahrt Christi auch seiner Wiederkehr am jüngsten Tage. Es wird die Anamnese in der Liturgie der Apostolischen Konstitutionen (VIII, 12), der Jakobus-, Markus-, Chrysostomus- und Basilius-Liturgien mitgeteilt. Piekn.

M. ŞESAN, *Maica Domnului în hotărârile sinoadelor.* Telegraful Român 24/27 (Sibiu, 1951) 3. — L'auteur insiste sur les décisions des conciles œcuméniques relatifs

au dogme de la Ste Vierge. L'article est paru aussi en slovaque: *Pravú Bohorodicu velebíme*, dans Hlas Pravoslavia 5 (Prague 1954) 88. M. Ş.

M. ŞESAN, *Православна теологія*. Голос Православія 3 (Prague, 1954) 44—48. — L'auteur s'occupe du développement de la théologie byzantine jusqu'à la théologie orthodoxe moderne. M. Ş.

J. TYCIAK, *Der Mysteriengedanke im byzantinischen Offizium*. Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl, 1951, 173—181. — Unter Zugrundelegung der Basilius-Liturgie werden zwei Gedanken herausgearbeitet, die den Mysteriencharakter der byzantinischen Liturgie besonders kennzeichnen. Einmal wird das ganze Heilswerk, die Oikonomia des Menschensohnes, durch die Liturgie vergegenwärtigt, mit dem Hinblick auf die Wiederkunft Christi, des Kyrios der Äonen. Damit wird aber auch das zweite Moment zum Ausdruck gebracht, daß die Menschheit dann *unsterbliches Leben* erhält und *unausschöpfliche* Wonne kostet. Dieser eschatologische Gedanke spiegelt sich auch in dem Lauf der Sonne wieder. Wie die Sonne nach Vollendung ihres Tagewerks schließlich in die Ruhe der Nacht taucht, so beginnt die Kirche ihr tägliches Gebet mit dem Mesonyktikon, durchläuft die einzelnen Tagzeiten und ruht mit dem hohen Nachtgebet, dem Apodeipnon, schließlich in Gott. Piekn.

V. WARNACH, *Das Mönchtum als „pneumatische Philosophie" in den Nilusbriefen*. Vom christlichen Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis v. O. Casel. Düsseldorf, Patmos-Verl., 1951, 135—151. — Der Verfasser geht von den seiner Ansicht nach echten Briefen des um die Wende des 4. zum 5. Jahrhundert in der Nähe von Ankyra lebende Asketen Nilos aus und sieht in der φιλοσοφία πνευματική das Wesenselement des orientalischen Mönchs. Diesen Begriff umschreibt er „als das Geführt- und Getragenwerden des Menschen durch die Gnade des Heiligen Geistes im Tugendwandel wie in der Beschauung und überhaupt in der gesamten Existenz bis in die konkretesten Situationen hinein". Piekn.

D. Hagiographie.

K. AMANTOS, Ὁ βίος Ἰωάννου Βατάτση τοῦ Ἐλεήμονος. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 29—34. — A propos de la Vie de St-Jean l'empereur le Miséricordieux, publiée par A. HEISENBERG dans la Byz. Zeitschr. XIV (1905) 160—233. Il semble que dès le XIVe siècle, Jean III Vatatzès fut regardé comme un saint par le peuple en Asie Mineure et peut-être aussi par l'Eglise d'Asie Mineure. Mais Nicodème l'hagiorite est le premier à avoir composé un office en son honneur (1868). R. G.

A. BASILE, *Vestigia dell' „incubazione" in alcune leggende agiografiche della Calabria bizantina*. Atti del congresso di Etnografia. Naples, 16—20 Septembre 1952; tiré à part, pp. 8. A. G.

N. H. BAYNES, *St. Antony and the Demons*. Journ. of Egyptian Archeology 40 (1954) 7—11. — A discussion of the demonology of the *Vita S. Antonii*. M. H.

J. BOMPAIRE, *Abrégés de la Vie de Saint Syméon Stylite le Jeune*. Ἑλληνικά 13 (1954) 71—110. — Edition critique des trois Abrégés de la Vie de Saint Syméon Stylite le Jeune, connue par deux textes grecs du VIIe siècle (?) et du Xe siècle. Des trois Abrégés, le premier, celui du moine Jean Pétrinos (Xe siècle) a déjà été édité; les deux autres sont inédits, l'un d'un moine Michel dans le cod. Patmos 736, l'autre d'un anonyme dans le cod. Paris. gr. 1534. Le contenu de ces Abrégés est variable. Ceux de Patmos et de Paris dérivent de la Vie ancienne; le fait est moins sûr pour l'abrégé de Petrinos. Chaque texte est précédé de remarques et d'une analyse. Un Index des noms propres accompagne les textes. R. G.

S. BORSARI, *Vita di San Giovanni Terista. Testi greci inediti*. Отпечаток из Arch. Storico per la Calabria e la Lucania XXII (1953). — Издание двух сравнительно новых списков (XVI и XVII вв.) утраченных старых рукописей Жития

Ивана Териста. Каждый из списков представляет особую редакцию текста. — Compte-rendu: T. M., Boll. B. Gr. Grottaferrata VII (1953) 13—14. — Существует гроттаферратская рукопись, неизвестная автору, содержащая текст точно совпадающий со старшим из выше упомянутых списков. (Ср. Boll. B. Gr. Grottaferrata VI (1952) 84. F. V. M.

D. J. CHITTY, *Pachomian sources reconsidered.* Journ. Eccl. Hist. V (1954) 38—77. M. H.

G. GIOVANELLI, *La cronologia della vita di S. Bartolomeo il Giovane, IV egumeno di Grottaferrata.* Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S., VIII (1954) 3—21, 61—83. A. G.

H. GREGOIRE, *Saint Bénigne de Dijon et son prototype byzantin, le mégalomartyr Benignos (Menignos) de Parion (Hellespont).* Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Comptes-rendus, 1952, pp. 204—213. — Les Actes de St-Bénigne sont un démarquage de la Passion grecque de St-Bénignos, corrompu en Ménignos, après transcription en minuscule au IXe ou au Xe siècles. Il est impossible, du reste, de reconstituer l'original ou les originaux. Mais le faussaire gaulois du VIe siècle avait un texte meilleur que celui que donnent les cinq ou six notices que nous possédons. R. G.

Ἀ. HADJINIKOLAOU-MARAVA, Ὁ ἅγιος Μάμας. Collection de l'Institut Français d'Athènes. Athènes, 1953, pp. 116 + 17 pl. h.-t. — Comptes-rendus: F. HALKIN, Anal. Boll. LXXI (1953) 467—469; R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 57—58; A. XYNGOPOULOS, Ἑλληνικά 13 (1954) 181—184. A. D.

F. HALKIN, *Saint Léonide et ses sept compagnes, martyrs à Corinthe.* Ἐπετηρὶς Ετ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 217—223. — Les textes connus montrent que St-Léonide fut conduit à Corinthe pour y être martyrisé et qu'on l'a transformé à tort en un évêque d'Athènes. Sa mort et sa fête tombent le 19 avril. Edition critique du Martyre dans le ménologe de Patmos, fol. 144v—147r. R. G.

F. HALKIN, *Une victime inconnue de Léon l'Arménien? Saint Nicéphore de Sébazè.* Byzantion XXIII (1953) 11—30. — Edition d'un *Eloge de notre saint Père et confesseur Nicéphore, higoumène de Sébazè,* d'après le cod. Patmos 254, fol. 309v—317, par un moine inconnu et peu lettré. L'Eloge ne révèle que le nom du fondateur du monastère, Nicéphore, parle de l'époque lointaine où il vécut, de sa réputation de sainteté, de son intervention miraculeuse à l'occasion d'une famine, peut-être de son origine *orientale* et de sa qualité de *confesseur* et permet de conclure que St-Nicéphore aurait été exilé par un empereur iconoclaste, peut-être Léon V l'Arménien. R. G.

L. HALKIN, *Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie.* Anal. Bolland. LXXI (1953) 326—358. — Fin des inscriptions grecques hagiographiques. IX: L'Asie Mineure (suite); X: Supplément. Conclusion: Inscriptions du IXe—XVe siècles (liste); variété des inscriptions; saints nommés (index). R. G.

ISIDORO Archimandrita, *Il IX centenario del nostro confondatore S. Bartolomeo il Giovane.* Boll. B. Gr. Grottaferrata 7 (1953) 141—144. — Краткое жизнеописание и оценка. F. V. M.

H. M. B. KRIVOCHEINE, *The Brother-loving Poor Man: the Mystical Autobiography of St Symeon the New Theologian.* The Christian East II, New Series, Nos 7 and 8 (1953—1954) 216—217. M. H.

T. MINISCI, *Vestigia del culto di S. Leonardo del Limosino tra gli italo-greci.* Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. VIII (1954) 49—60. A. G.

P. VAN DEN VEN, *La légende de Saint Spyridon, évêque de Trimithonte.* Louvain, Bibliothèque du Muséon, vol. 33 (1953), pp. 158 + 195 + IV pl. h.-t. R. G.

VIII. GÉOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE.

С. В. БЕРНШТЕЙН-КОГАН, *Путь из варяг в греки.* Вопросы Географии XX. Историческая география СССР. Москва, 1950, pp. 239—270. — Compte-rendu: A. FLOROVSKIJ, Byzantinoslavica XV (1954) 52. A. D.

A. CHATZES, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Ἀθῆνα LVI (1952) 69—84. — Sur les noms géographiques censés être d'origine slave. R. G.

R. GUILLAND, *Les ports de Byzance sur la Propontide, I et II.* Byzantion XXIII (1953) 181—204 et 205—238. — La première partie de cette étude très substantielle de topographie byzantine concerne plus particulièrement le Port Julien. La seconde partie comprend des notices consacrées aux aménagements successifs du port de la 12e Région, qui apparaît, tout d'abord, au temps de Constantin le Grand, sous le nom de Port d'Eleuthère, pour changer, par la suite une bonne demi-douzaine de fois, de désignation (et aussi, sans doute, d'aspect). A. F.

R. JANIN, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin.* Première Partie, *Le siège de Constantinople et le Patriarcat œcuménique.* Tome III. *Les églises et les monastères.* Paris, 1953, pp. XVII, 610 + 4 cartes en pochette. — Comptes-rendus: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XV (1954) 245—248; DOWNEY, Speculum XXVIII (1953) 895—899. A. D.

G. I. KONIDARES, Περὶ τὴν πρώτην μνείαν τῶν Ἀλβανῶν ἐν ταῖς ἐκκλησιαστικαῖς γραῖς καὶ τὰ ὅρια τῆς χώρας τῶν ἐπὶ Βυζαντινῶν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 395—414. — Le mot apparaît dans le *Liber Pontificalis* à propos du pontificat d'Innocent I (402—417). Limites du territoire albanais médiéval: Antivari-Prisrène, Achrida-Avlona. Tableau de la Nouvelle Epire ou thème de Dyrrachium, métropole, du Ve au XVe siècle. R. G.

M. LASCARIS, *Survivances dans la toponymie de la Macédoine des « Francs » d'avant et après la IVe croisade.* Byzantion XXIII (1953) 5—10. R. G.

W. MECKELEIN, *Nordkaukasien. Eine landeskundliche Untersuchung.* Berlin, 1951, pp. 201 + carte + tab. (Maschinenschrift vervielf.). Berlin, Freie Univ., Phil. F., Diss. v. 13. März 1951. — Der Verfasser geht kurz auf die christliche Hinterlassenschaft an Kirchenruinen und Grabkreuzen im nördlichen Vorland des Kaukasus zwischen Kuban und Terek ein, welche nicht aus der Zeit der russischen Kolonisation, sondern aus frühbyzantinischer Zeit herrührt, als das Christentum von den Griechenstädten am Schwarzen Meer in diese Gegend kam. An anderer Stelle werden die Bewegungen der östlichen Reitervölker erwähnt, die nördlich am Kaukasus vorbeigingen; hiervon haben wir größtenteils durch byzantinische Historiker Kunde. Ditt.

E. PALMGREN, *Entwaldung, Versteppung und Wüstenbildung in Südeuropa.* Berlin-Grunewald, Haller, 1953, pp. 72. — Die Entwaldung und Verödung der Balkanhalbinsel, die schon im Altertum begann, hat in der Türkenzeit vor allem durch die Vermehrung der Schaf- und Ziegenherden besonders große Ausmaße angenommen. Ditt.

A. PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften ...* (V. Byzantinoslavica XV, 291—292.) — Compte-rendu: O. WALTER, Gnomon 26 (1954) 28—31. Ditt.

K. SPYRIDAKIS, Κυπριακὰ τοπωνύμια παρὰ Λεοντίῳ Μαχαίρᾳ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) 168—192. — Lexique explicatif de 158 toponymes chypriotes. R. G.

G. I. THEOCHARIDES, Ὁ ναὸς τῶν Ἀσωμάτων καὶ ἡ Rotonda τοῦ ἁγίου Γεωργίου Θεσσαλονίκης. Ἑλληνικά 13 (1954) 24—70. — Etude de topographie. 1. La porte des Anges. 2. Le quartier des Anges. 3. L'église des Anges. 4. La Rotonde de Saint Georges. 5. Les églises métropolitaines de la ville. 6. Origine du nom Saint Georges. 7. Résumé. La 3e porte du mur nord de Thessalonique, en partant de la mer, portait le nom de *Porte des Anges;* elle n'existe plus aujourd'hui. Son nom lui venait de l'église des Anges, voisine de l'endroit. Le quartier des Anges s'étendait le long du mur nord de la ville et au nord de l'actuelle rue Egnatia. Ainsi, l'église des Anges se trouvait dans le quartier des Anges et vers la troisième porte du mur nord de la ville, en partant de la mer. Un document vénitien déclare que la Rotonde s'appelait avant son occupation par les Turcs, en 1590, *église des Anges,* nom donné à une ancienne et petite dépendance d'un couvent. R. G.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE.

A. Généralités.

S. BETTINI, *Gli studi sull' arte bizantina.* Annali della scuola normale superiore di Pisa, ser. 2, vol. XXIII, 1—2 (1954) 13—32. A. G.

IV Congrès de l'Art du haut moyen âge. Actes publiés, en partie, dans Cahiers Archéol. VII (1954) 117—198. — 1. Introduction par S. FELS (pp. 117—121); 2. E. GALL, *Neue Funde zur frühmittelalterlichen Baugeschichte in Deutschland* (pp. 123—127); 3. E. ARSLAN, *Remarques sur l'architecture lombarde du VIIe siècle* (pp. 129—137); 4. G. BOGNETTI, *Un nuovo elemento di datazione degli affreschi di Castelseprio* (pp. 139—156); 5 A. GRABAR, *A propos du nimbe crucifère à Castelseprio* (pp. 157—159); A. KHATCHATRIAN, *Notes sur l'architecture de l'église de Germigny-des-Prés* (pp. 161—169); 7. A. GRABAR, *Les mosaïques de Germigny-des-Prés* (pp. 171—183); 8. H. STERN, *La mosaïque de l'église de Saint-Genès de Thiers* (pp. 185—197). A. F.

J. EBERSOLT, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant et pendant les Croisades.* Paris 1954², pp. 146 + XLII pl. — Nouvelle édition d'un ouvrage paru, en deux volumes, en 1928 et 1929. L'entreprise est méritoire: elle l'eût été encore davantage au prix d'un léger effort de mise à jour. A. F.

K. WEITZMANN, *Greek Mythology in Byzantine Art...* (V. Byzantinoslavica XV, 160.) — Rev. by G. BRETT, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 195. M. H.

A. WENGENMAYR, *Die Darstellung der Geschichte und Gestalt des ägyptischen Joseph in der bildenden Kunst.* Phil. Diss. München v. 2. Sept. 1952, pp. VIII, 215. (Maschinenschrift). — Die Arbeit umfaßt die Darstellung des Joseph von frühchristlicher Zeit bis ins 19. Jahrhundert. Bei dieser Stoffülle konnte dem Abschnitt über die byzantinische Zeit nur wenig Raum gegeben werden. Es handelt sich meist um Abbildungen in Codices, außer diesen ist das erwähnte Motiv nur in drei Kästen auf den Deckeln dargestellt. Es finden sich keine Einzeldarstellungen, sondern stets Zyklen. Die ikonographischen Übereinstimmungen lassen teilweise bestimmte Typenbildungen erkennen, die die Verfasserin eingehend beschreibt. Diese Typen beeinflussen deutlich die späteren abendländischen Darstellungen des gleichen Themas. U. Tr.

K. WESSEL, *Zu den Tafeln der Holztüre von Santa Sabina zu Rom. Ikonographie, Meisterscheidung, Lokalisierung und Rekonstruktion der ursprünglichen Anordnung.* Phil. Diss. Berlin v. 15. Dez. 1949, 193 Blatt (Maschinenschrift). — Durch eine sehr gewissenhafte und gründliche Untersuchung sowie durch umfassende Vergleiche mit anderen gleichzeitigen Kunstwerken gleicher Thematik gelangt der Verfasser zu neuartigen Ergebnissen: er weist die 18 erhaltenen Tafeln der Tür 9 verschiedenen Meistern zu, die er nach künstlerischen Gesichtspunkten voneinander trennt. Besonders bedeutsam erscheint es, daß er nur einen von diesen als unmittelbar vom byzantinisch-orientalischen Kulturkreis beeinflußt ansieht, die Tür also in der Hauptsache ein Werk Westroms nennt. U. Tr.

B. Architecture.

P. CONSTANTINESCU, *Influenţe ale arhitecturii vechi ruseşti asupra vechii arhitecturi româneşti.* Bucureşti, 1951. — Compte-rendu: I. NEGRESCU, Biserica Ortodoxă Română 2/3 (Bucureşti, 1954) 347—360, qui évoque les influences russes dans l'antique architecture roumaine, basée sur le système classique byzantin. M. Ş.

S. EYICE, *Deux anciennes églises byzantines de la citadelle d'Amasra (Paphlagonie).* Cahiers Archéol. VII (1954) 97—105. — Chapelles à nef unique terminées par une abside semi-circulaire. Le narthex devait être, dans les deux cas, surmonté d'une

tribune et divisé en trois travées. Date proposée: seconde moitié du IXe siècle (le parement me ferait cependant songer à une époque plus récente). A. F.

A. v. GERKAN, *Untersuchungen an der Kirche St. Gereon in Köln.* (Rheinische Kirchen im Wiederaufbau (hrsg. v. W. Neuss, München-Gladbach, 1951), pp. 59—65. — Die Kirche stammt aus römischer Zeit und ist nicht, wie auch angenommen wurde, merowingisch. Es handelt sich um die bisher größte Kirche aus jenen Tagen, deren Urbau etwa im letzten Drittel des 4. Jahrhunderts errichtet wurde. Nach Ansicht des Verfassers ist es nicht ausgeschlossen, daß auch diese Kirche, wie es die Legende wissen will, ihre Errichtung dem Bauprogramm der Kaiserin Helena zu verdanken hat. Piekn.

L. HAUTECŒUR, *Mystique et architecture. Symbolisme du cercle et de la coupole.* Paris, 1954, pp. 320 + 189 fig. A. F.

P. LEMERLE, *A propos d'une basilique de Thasos et de Saint-Jean d'Ephèse. Note sur le plan cruciforme dans l'architecture paléochrétienne.* Byzantion XXIII (1953) 531—543. — L'auteur propose de distinguer entre les églises cruciformes destinées à servir de martyrion et celles qui ne l'étaient point. La destination cultuelle déterminait, dans les deux cas, une interprétation différente de l'espace architectural. Un édifice symétrique, de composition *centrée*, suppose la présence d'un tombeau de martyr. La basilique cruciforme sans caractère martyrial, — comme c'est le cas à Thasos, — se présente sous l'aspect d'un édifice *axé*, dont les quatre branches sont inégales. La reconstruction justinienne de Saint-Jean d'Éphèse constitue une sorte de compromis entre les deux formes: solution hybride et, partant, sans lendemain. A. F.

D. NICOL, *The Churches of Molyvdoskepastos.* Annual of the British School at Athens XLVIII (1953) 141—153. — Contains some comments on architectural similarities between the churches of M. and Serbian churches of the early fourteenth century. M. H.

D. PALLAS, Ἡ „Θάλασσα" τῶν ἐκκλησιῶν, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ χριστιανικοῦ βωμοῦ καὶ τῆς λειτουργίας. Athènes, 1952, pp. 185 + 51 fig. (Collection de l'Institut français d'Athènes, 68). — Comptes-rendus: A. RAES, Orient. Christ. Period. XX (1954) 195—197; A. FROLOW, Rev. de l'Hist. des Relig. CXVI (1954) 98—100. — O. PELIKAN, ici p. 144—149. A. F.

W. SESTON, *La « basilique » de Trèves dans la tradition littéraire.* Mémorial d'un voyage d'études de la Société Nationale des Antiquaires de France en Rhénanie (juillet 1951). Paris, 1953, pp. 211—216. — La « basilique » dont il est question dans le Panégyrique de 310 aurait été une salle d'audiences impériale. A. F.

P. VERZONE, *Le rôle de Milan dans l'architecture chrétienne d'après les nouvelles découvertes.* Comptes-rendus des séances de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres (1952) 404—414. A. F.

P. ZOVATTO, *Une nouvelle église cimétériale à Concordia Sagittaria.* Cahiers Archéol. VII (1954) 106—108. — (Cf. Byzantinoslavica XV, 160.) A. F.

C. Sculpture.

G. ANGELLO, *Croci bizantine di Sicilia.* Siculorum Gymnasium VI (1953) 88—98. — Исследует с точки зрения историн искусства два деревянных креста византийского происхождения. Один был до сих пор в частных руках, второй принадлежит музею в Палаццо Белломо. Автор доказал, что оба креста относятся к одному искусственному центру, хотя время и место происхождения нельзя точно определить. — Рецензия: M. P., Boll. B. Gr. Grottaferrata VII (1953) 13. F. V. M.

T. BOGYAY, *L'iconographie de la « Porta Speciosa » d'Esztergom et ses sources d'inspiration.* (V. Byzantinoslavica XII, 333.) — Compte-rendu: D. DERCSÉNYI, Művészettörténeti Értesítő № 1—2 (1953) 221—222. M. Gy.

C. CECCHELLI, *Il trionfo della croce. La croce e i santi segni prima e dopo Costantino*. Rome, 1954, pp. 207 + 87 fig. h.-t. — Trois parties: 1. La statue constantinienne de la basilique de Maxence et Constantin, et un passage célèbre d'Eusèbe (Hist. Eccl., l. IX, c. 9, 10—11, éd. Schwartz, p. 832), 2. Les *santi segni* avant et après Constantin, 3. La statue constantinienne et les autres images impériales. De nombreux appendices: *La croce extra-cristiana* (p. 149), *Un' opera di Giacomo Bosio* (p. 149—150), *Lo swastika* (p. 150—151), *Simbologia della croce-Varia* (p. 151—153), *La croce ad Ercolano e a Pompei* (p. 153—161), *Scoperte recentissime di segni cristiani in Palestina e a Roma* (p. 161—168), *Il segno del figlio dell' uomo* (p. 168—170), *Le reliquie della Passione* (p. 170—179), *Conclusione sui santi segni* (p. 180—187). A. G.

Д. ЦОНЧЕВ, *К славянской керамике в Болгарии*. Byzantinoslavica XV (1954) 27—30. A. D.

A. GRABAR, *La « Sedia di San Marco » à Venise*. Cahiers Archéol. VII (1954) 19—34. — Pénétrante étude d'iconographie, au terme de laquelle l'auteur conclut qu'« une école de sculpture chrétienne, en Egypte ou en Syrie, mais plutôt en Egypte ... aurait pu produire la *Sedia*, vers le VI^e^ siècle ou un peu plus tard ». Reste à savoir s'il faut admettre, — avec Rohault de Fleury et Cattaneo, — qu'il s'agissait d'un reliquaire, et non pas d'un véritable trône. Dans l'affirmative, l'excavation coudée à double ouverture, creusée dans le bas du meuble, aurait dû servir à sanctifier des eulogies *ad attactu*, comme c'était le cas des reliquaires-cuves, où l'on faisait couler un liquide d'une ouverture du récipient à l'autre (cf. H. DELEHAYE, *Saints et reliquaires d'Apamée*, Anal. Bolland., 1935, p. 237 sq.). La forme des orifices de la *Sedia* de Saint-Marc ne se prête cependant pas à une opération de ce genre. D'autre part, il est difficile de concevoir un reliquaire sans aucune fermeture, or il ne semble pas qu'il y en ait jamais eu dans le cas présent. L'excavation de la *Sedia* pouvait donc avoir une destination différente. On aurait pu y loger, par exemple une chaufferette. Dans ce cas, il s'agirait bien d'un siège. Les proportions du dossier de la *Sedia*, avec un médaillon qui paraît trop volumineux pour un meuble placé à même le sol, laissent, du reste, supposer l'existence d'un socle, ce qui est exactement le cas de la chaîre abbatiale du monastère d'Apa Jérémie à Saqqara, en Egypte (comparer les figures 1 et 2 de la planche VIII de l'article d'A. G.). A. F.

R. F. HODDINOTT, *The tradition of Wood Carving in Macedonia*. Burlington Magazine (1954) 278—282. — Mainly concerned with the revival of wood carving in Macedonia from the early eighteenth century onwards, but contains some references to earlier work in Serbian monasteries. M. H.

J. KOLLWITZ, *Ein Altar im Museum von Kaysery. Ein Beitrag zur frühmittelalterlichen byzantinischen Kunst*. Festgabe f. A. Fuchs zum 70. Geburtstage am 19. Juni 1947. Hrsg. v. W. Tack. Paderborn, Verl. F. Schöningh, 1950, 15—21. — Eine im Museum von Kaysery (Kleinasien) aufbewahrte Relieftrommel, die aus Pusatly, einem kleinen Ort 40 km südöstlich von Kaysery stammt, wird unter Beifügung einer guten Bildwiedergabe eingehend beschrieben und als Altar gedeutet. Unter Berücksichtigung der Reliefform könnte dieser Altar nach Ansicht des Verfassers etwa in den letzten Jahrzehnten vor dem Bildersturm zu Beginn des achten Jahrhunderts entstanden sein. Piekn.

D. Peinture et iconographie.

E. COCHE DE LA FERTÉ, *Les portraits romano-égyptiens du Louvre, Contribution à l'étude de la peinture dans l'antiquité*. Préface de G. SALLES. Paris, 1952, pp. 31 + 25 fig. et une planche en couleurs. A. F.

E. COCHE DE LA FERTÉ, *Du nouveau sur les portraits de la famille gréco-égyptienne du Pollius Sôter*. La Revue des Arts IV (1954) 165—167. A. F.

A. FROLOW, *La mosaïque murale byzantine* ... (V. Byzantinoslavica XII, 180 sq.; XIII, 373). — Compte-rendu: R. DUSSAUD, Syria XXIX (1952) 390—391. A. F.

A. GRABAR, *Notes sur l'iconographie ancienne de la Vierge.* Les Cahiers Techniques de l'Art III (1954) 5—9. — A propos d'une icône découverte récemment à S. Maria Nuova, à Rome. L'image daterait du VIe siècle, et non pas du Ve siècle, ainsi qu'on l'a supposé au premier abord. A. F.

A. GRABAR, *Le trône des martyrs.* Cahiers Archéol. VI (1952) 31—41. — Compte-rendu: A. FROLOW, Byzantinoslavica XV (1954) 55—56. A. D.

H. GRÉGOIRE, *La Nativité des Dioscures dans la mosaïque de la Johann Philippstraße, à Trèves.* La Nouvelle Clio V (1953) 452—464. — Après avoir souligné « ces frappantes analogies entre le culte des Dioscures, tel qu'il était pratiqué à Trèves, et le culte chrétien », l'auteur rappelle une de ses premières études, qui avait pour objet de mettre en lumière la parenté des cultes des dieux cavaliers et des saints guérisseurs. A. F.

G. M. A. HAUFMANN, *The Season Sarcophagus in Dumbarton Oaks,* I—II. Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press (London, Oxford Univ. Press), 1952, pp. VIII + 280; pp. XX + 238 + 67 pl — Rev. by J. M. C. TOYNBEE, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 61. M. H.

Les Icônes russes du XIVe au XVIIe siècles, Exposition 1954—1955, Gallerie Paul Ambroise. Paris, s. d., pp. 29+ XVI pl. — Catalogue bien illustré, qui fait connaître une série d'icônes conservées dans diverses collections privées. A. F.

J. et O. PÄCHT, *An Unknown Cycle of Illustrations of the Life of Joseph.* Cahiers Archéol. VII (1954) 35—49. — Les auteurs font connaître un manuscrit grec enluminé de la collection Mc Kell (Etats-Unis), copié avant 1577 par Luc le Chypriote, futur évêque de Buzău, en Valachie. Le texte, qui contient un sermon d'Ephrem le Syrien sur Joseph et un apocryphe sur le même personnage et sa femme Asenath (*La prière d'Asenath*), est accompagné de 80 miniatures. Celles-ci reproduisent très certainement un cycle d'images de l'époque pré-iconoclaste, apparenté aux miniatures de la Genèse de Vienne et de la Bible de Cotton, dont le copiste du XVIe siècle a conservé non seulement l'iconographie, mais aussi, en une certaine mesure, le style. Suivant J. et O. P., le modèle aurait été constitué en Syrie, au VIe siècle. On ne saurait assez insister sur l'importance de cette découverte pour l'étude de l'art paléo-chrétien et souhaiter de voir paraître prochainement la reproduction de toutes les miniatures du manuscrit de la collection Mc Kell. A. F.

H.—R. PETERS, *Die Ikonographie des Marientodes. Eine Untersuchung der abendländischen Bildtradition bis um 1300.* Phil. Diss. Bonn v. 6. Dez. 1950, pp. VIII, 152 (Maschinenschrift). — Verfasser hat ein sehr umfangreiches Material an literarischen Quellen und ausführlichen Bildbeschreibungen zusammengetragen. Im Morgenland wird die reiche Schilderung der Berichte in dem e i n e n Koimesis-Bild verdichtet. Typus ist hierfür die antike Prothesis, während der Westen mehr die Assumptio feiert und darstellt. U. Tr.

CH. PICARD, *Le trône vide d'Alexandre dans la cérémonie de Cyinda et le culte du trône vide à travers le monde gréco-romain.* Cahiers Archéol. VII (1954) 1—17. — Importante contribution à l'étude de la symbolique du trône, un thème qui semble être à l'ordre du jour dans les recherches d'archéologie du Moyen Age (voir notamment Byzantinoslavica XII, 333 et XV, 55—56). L'auteur attire, du reste, l'attention sur des monuments tardifs de la même catégorie: par exemple, un tissu peu connu de l'église de Montpezat. A. F.

L. ROBERT, *Notes iconographiques sur la mosaïque de la Naissance des Dioscures au Musée de Trèves.* Mémorial d'un voyage d'études de la Société Nationale des Antiquaires de France en Rhénanie (juillet 1951). Paris, 1953, pp. 217—226. — Substantielle étude où l'auteur attire notamment l'attention sur les influences chrétiennes apparentes dans la mosaïque de Trèves. A. F.

J. SCHWARTZ, *A propos de l'iconographie orientale de S. Christophe.* Le Muséon LXVII (1954) 93—98. — L'image de St-Christophe cynocéphale repose sur une interprétation arbitraire des *Actes* du saint, où il est question seulement de sa laideur. A. F.

A. SOLOVIEV, *Le symbolisme des monuments funéraires bogomiles.* Cahiers d'Études Cathares V (1954) 92—110 + 35 figures. — L'iconographie des stèles tombales de Bosnie semble s'inspirer de la tradition bogomile et illustre, en particulier une singulière formule admise par les Bosniaques: *Jesu-Krst,* au lieu de Jésus-Christ. (Cf. Byzantinoslavica X, 358 et XI, 137.) A. F.

J. VANUXEM, *Autour de quelques objets des musées de Cologne: la « Koimesis » en France et en Allemagne du Xe au XVe siècle.* Mémorial d'un voyage d'études de la Société Nationale des Antiquaires de France en Rhénanie (juillet 1951). Paris, 1953, pp. 249—258. — L'auteur passe en revue une intéressante série d'objets d'art occidental, qui semblent avoir été inspirés de modèles byzantins représentant la Dormition (probablement des ivoires). A. F.

E. Arts Mineurs.

A. ALFÖLDI, *Études sur le trésor de Nagyszenmiklós, 5. Les aiguières nos 3 et 4 du trésor.* Cahiers Archéol. VII (1954) 61—67. (Cf. Byzantinoslavica, XII, 325 et XV, 156.) — Les deux vases examinés par l'auteur sont *des produits de l'orfèvrerie avare (dans le sens large du mot) en pays hongrois.* A. F.

E. ETTINGHAUSEN, *Byzantine Tiles from the Basilica in the Topkapu Sarayi and Saint John of Studios.* Cahiers Archéol. VII (1954) 79—88. — L'auteur publie une série de fragments de céramique datables du Xe au XIe siècles. Leur examen engage à conclure que l'art de la céramique byzantine était indépendant de toute influence musulmane: *These Byzantine tiles ... were not used as mere imitations of something better, but rather in their own right, with their designs skillfully adapted from the current fund of decorative forms ...* A. F.

P. KELLEHER, *The Holy Crown of Hungary.* Rome, 1951, pp. 124 + XXXVI pl. (Papers and Monographs of the American Acad. in Rome, XIII). — Compte-rendu: A. FROLOW, Rev. de l'Hist. de Relig. CXLV (1954) 113—114. A. F.

H. STERN, *Quelques ivoires d'origine supposée gauloise.* Cahiers Archéol. VII (1954) 109—112. — Examen d'un groupe d'ivoires du Ve et du VIe siècles, dont la reliure de Saint-Lupicin présente un des exemples les plus caractéristiques, et dont l'ensemble a été récemment attribué par W. Volbach à l'art de la Gaule. H. S. observe l'insuffisance des arguments avancés pour soutenir une pareille localisation. A. F.

R. STEVENSON, *Medieval Lead-glazed Pottery: Links between East and West.* Cahiers Archéol. VII (1954) 89—94. — Entre 859 et 950 environ, plusieurs artistes byzantins, spécialisés dans la fabrication de la céramique vernissée, ont dû venir s'installer en Grande-Bretagne, probablement en passant par la Rhénanie. Ils fondèrent une école dont le rôle fut déterminant dans l'industrie anglaise jusqu'au XIIIe siècle. L'article de R. S. est le dernier (the last but not the least) d'une série d'études sur la céramique byzantine, qui forment une partie importante du volume VII des Cahiers archéologiques. Voir supra E. Ettinghausen et D. Talbot Rice. La documentation qui nous est offerte ainsi présente un grand intérêt. Il est d'autant plus vexant que les auteurs n'aient pas pu utiliser l'ouvrage de L. Jakobson, Средневековый Херсонес. Moscou—Léningrad, 1950, qui constitue un instrument de travail inégalable, pratiquement la somme de la connaissance dans ce domaine de l'art. A. F.

D. TALBOT RICE, *Byzantine Polychrome Pottery, A Survey of Recent Discoveries.* Cahiers Archéol. VII (1954) 69—77. — L'auteur attire particulièrement l'attention sur un groupe de céramiques qui paraissent avoir été exécutées en dehors des influences orientales: ... *It may be concluded that it was somewhere in the region of Constantinople that the ware was first made, and that it was copied in other places, in Corinth perhaps*

the one direction, and at Patleina and Preslav in the other, by local craftsmen, who must in the first instance have been taught the technique by masters from the original centre at or near Constantinople. A. F.

J. WERNER, *Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts.* Reinecke-Festschrift zum 75. Geburtstage v. P. Reinecke am 25. September 1947. Mainz, E. Schneider Verl., 1950, pp. 150—172 + Tab. 27—43. — Es wird eine große Anzahl von Fibeln (90) beschrieben und auf Tafeln wiedergegeben, deren Fundorte in Thessalien, Sparta, Ungarn, Serbien, Bulgarien und dem sonstigen Südosteuropa, zum Teil sogar in dem früheren Ostpreußen und Memelland liegen. Es handelt sich um Bügelfibeln mit Maskenfuß und Derivate und um reliefverzierte Bügelfibeln mit Tierkopffuß, die sämtlich aus dem 7. Jahrhundert stammen und slawischen Ursprungs sind. Piekn.

F. Musique.

G. DÉVAI, *Traces of Ancient Greek Theory in Byzantine Music.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1953) 239—241 (mit russischer Zusammenfassung). — Der Verfasser sieht in den byzantinischen musikalischen Bezeichnungen: πνεύματα und κόμματα den durch Psellos in Byzanz vertretenen philosophischen Dualismus des Aristoteles. Das sogenannte τσάκισμα geht laut ihm auf die unter dem Namen ἐπίτριτος und χορεῖος ἄλογος bekannten Versmaße der antiken Metrik zurück. M. Gy.

G. DÉVAI, *Trois manuscrits en notation byzantine.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1954) 361—363 (mit russischer Zusammenfassung). — Von den beschriebenen Handschriften befindet sich die eine in der Széchenyi-Bibliothek des Ungarischen Nationalmuseums, die beiden anderen in der Bibliothek des Kollegiums in Debrecen. M. Gy.

R. PALIKAROVA VERDEIL, *La musique byzantine chez les Bulgares et les Russes (du IXe au XIVe siècle).* Copenhague-Boston, 1953, pp. XI, 249 + XXI pl. (Union Acad. Intern., Monumenta Musicae Byzantinae Subsidia, III). — Compte-rendu: E. KOSCHMIEDER, Byz. Zeitschr. XLVII (1954) 406—410. A. F.

H. J. W. TILLYARD, *Twenty Canons from the Trinity Hirmologium.* Mon. Mus. Byz., Series Transcripta, IV, American Series № 2. Copenhagen, 1952, pp. XII, 129. — Rev. by E. J. WELLESZ, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 196. M. H.

H. J. W. TILLYARD, *The Hymns of the Octoechus...* (V. Byzantinoslavica XII, 295.) — Rev. by E. J. WELLESZ, Journ. of Hellenic Stud. LXXIII (1953) 195—196. M. H.

H. J. W. TILLYARD, *The Byzantine Modes in the Twelfth Century.* Annual of the British School at Athens, № XLVIII (1953) 182—190. M. H.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES, ETC.

A. Relations historiques et questions cyrillométhodiennes.

V. CHALOUPECKÝ, *Středověké legendy Prokopské.* Praha, 1953. — Compte-rendu: P. ALEŠ, dans Hlas Pravoslaví 2 (Praha, 1954) 38—40. M. Ş.

F. DÖLGER, *Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert.* München, Verl. d. Bayer. Akad. d. Wiss. — Beck in Komm., 1952, pp. 28. (Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Kl., Jg. 1952, H. 1.) — Der Aufsatz handelt von einer slavischen Bauernsiedlung am Nordrande der Athoshalbinsel, die in der Urkunde eines hohen kaiserlichen Beamten aus dem 11. Jhdt. erwähnt wird. Zum Ausgleich für Grundstücke, welche dem Kolobukloster von *bulgarischen Slaven* (Σκλάβοι Βούλγαροι) abgenommen waren, die sich dort in der 1. Hälfte des 10. Jhdts niedergelassen hatten, schenkte Kaiser Konstantinos Porphyrogennetos

dem Kloster andere Bauernstellen. Diese Deutung des Passus τῶν ἐνσκηνωθέντων ἐκεῖσε Σκλάβων Βουλγάρων verteidigt Dölger gegen die Interpretation *bulgarische Sklaven*. Er führt den Nachweis, daß die Bezeichnung σκλάβοι für *Sklaven* in den byzantinischen Quellen nicht vor dem 12. Jhdt. auftaucht. Der Ausdruck *bulgarische Slaven* wird im Gegensatz zu *Slaven aus Makedonien* gebraucht. Ditt.

GORAZD (M. PAVLÍK), *Mládí, studie a první činnost sv. Cyrila a Metoděje*. Hlas pravoslaví 2 (1954); *Pozvání sv. Cyrila na Moravu*, ibid. 3. (1954); *Cyril a Metoděj na Moravě*, ibid. 4 (1954); *Jednání sv. Cyrila a Metoděje v Římě*, ibid. 5 (1954); *Úspěšná práce sv. Metoděje na Moravě po návratu z vězení*, ibid. 6 (1954); *Metoděj obžalován v Římě*, ibid. 7 (1954) — sont plusieurs articles, du défunt évêque de Bohême et Moravie (1942) sur l'histoire des St-Cyrille et Méthode). M. Ş.

W. LETTENBAUER, *Eine lateinische Kanonensammlung in Mähren im 9. Jahrhundert*. Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 246—269. — Compte-rendu: J. VAŠICA, Byzantinoslavica XV (1954) 58—62. A. D.

J. A. NOTOPOULOS, *The Introduction of the alphabet into oral societies. Some case histories of conflict between oral and written literature*. Προσφόρα St. P. Kyriakidis. Παράρτημα 4 des Hellenika (Thessalonique, 1953) 516—524. — A propos de l'« Introduction aux Evangiles » de Constantin le Philosophe, important pour l'histoire de l'ancienne poésie slave et l'influence byzantine qu'elle révèle. Traduction anglaise des vers 826—869. R. G.

А. А. ЗИМИН, *Памятники права Киевского государства X—XII вв.* Москва, 1952, pp. XVI, 287. Памятники русского права. Под редакцией С. В. ЮШКОВА. Вып. первый. — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byzantinoslavica XV (1954) 255—258. A. D.

B. Relations linguistiques.

АЛ. МИЛЕВ, *Глаголица и кирилица*. Народен Пастир 18/19 (София, 1954) 3. — Un court exposé sur le problème de l'écriture glagolitique et cyrilique, en liaison avec l'œuvre du prof. E. GEORGIEV (cf. Byzantinoslavica XV, 167). M. Ş.

C. Relations littéraires.

E. DENISSOFF, *Une biographie de Maxime le Grec par Kourbski*. Orient. Christ Period. XX (1954) 44—84. F. V. M.

И. ПАНЬКЕВИЧ, *Мукачевские пергаминные отрывки*. Byzantinoslavica XV (1954) 31—41. A. D.

M. ŞESAN, *Limba românească în biserică*. Telegraful Român 19/20 (Sibiu, 1954). — Analysant l'introduction de la langue roumaine dans l'église roumaine, l'auteur place les premières traductions (Codicele Voroneţean et Psaltirea Scheiană) au temps d'Alexandre le Bon de la Moldavie (—1433), en supposant certaines influences byzantines, transmises par St-Nicodème de Chilandar et Grégoire Tsamblac, en terres roumaines. M. Ş.

FR. TICHÝ, *Píseň Hospodine, pomiluj ny*. Pravoslavný Sborník (Praha, 1954) 88—94. — L'auteur indique l'histoire du chant religieux slavon-tchèque *Ayez pitié de nous, Seigneur*, en liaison avec le grec *Kyrie eleison*. M. Ş.

D. Relations avec d'autres pays.

GY. MORAVCSIK, *Ungarisch-byzantinische Beziehungen zur Zeit des Falles von Byzanz*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 2 (1954) 349—360 (mit russischer Zusammenfassung). — Der Verfasser gibt in seinem Aufsatz, dessen Ergebnisse er zum ersten Male am 16. VI. 1954 in Prag im Slavischen Institut der Tschechoslovakischen Akad. d. Wiss. bekannt machte, einen Überblick der ungarisch-byzantinischen Beziehungen

in den Jahren, die dem Falle von Byzanz vorangingen. Er beweist, daß Johannes Hunyadi — wie sich dies schon in seinen früheren balkanischen Feldzügen zeigt — stets die Absicht, Byzanz beizustehen, im Sinne hatte. Aus dem bisher von diesem Standpunkte aus nicht verwerteten Werke des Ubertino Pusculo, den neuerdings auch M. Paulová mit Anerkennung benützt (s. Byzantinoslavica XIV, 210 f.), ersehen wir, daß Hunyadi dem Kaiser Konstantin XII. anbot, nötigenfalls auf dem Wasserwege ungarische Truppen in den Hafen von Mesembria zu senden, doch wurde vorerst sein Auftrag zurückgewiesen. Als der Kaiser später Mesembria in einem Chrysobullon als den Besitz von Hunyadi anerkannte, war es schon zu spät: der schnelle und energische Angriff des Sultans Mohammed II. kam der Hilfleistung zuvor. M. Gy.

GY. MORAVCSIK, *Bizánc és a magyarság.* (V. Byzantinoslavica XV, 229.) — Compte-rendu: Z. KADAR, Művészettörténeti Értesítő, 1954, № 1, 172—173. M. Gy.

V. NOVAK, *The Latin-Slavonic Symbiosis in Dalmatia during the Middle Ages.* The Slav. and East Europ. Rev. XXXII, № 18 (1953) 1—28. M. H.

GÖTZ Fr. v. PÖLNITZ, *Venedig.* München, H. Rinn, 1949, pp. 539. — Das Ziel des Verfassers ist nicht so sehr Erforschung als Deutung Venedigs, der Erscheinungsformen seines Werdens, seiner Blüte und seines Vergehens. Dafür bringt Verfasser ein außerordentlich umfangreiches, wenn auch bisweilen nicht völlig gegliedertes Material. Den engen Beziehungen Venedigs zu Byzanz wird die gebührende Aufmerksamkeit gewidmet, ja der langdauernde Rivalitätskampf zwischen Venedig und Konstantinopel wird eingehend geschildert und in seiner Bedeutung immer wieder betont, ebenso wie der außerordentlich starke kulturelle Einfluß von Byzanz auf Venedig. — Comptes-rendus: G. STADTMÜLLER, Histor. Jhb. 71 (1952) 386—388; K. UDE, Welt und Wort 5 (1950) 82—83. U. Tr.

LARS IVAR RINGBOM, *Gral-tempel und Paradies: Beziehungen zwischen Iran und Europa im Mittelalter* (Kung. Vitterhets. Hist. och Antikvitets Akad. Handlingar, Del. 73). Stockholm, 1951, pp. 546 + 137 illustr. — Rev. by R. N. FRYE, Bull. of the School of Oriental and African Stud. XVI, 1 (1954) 174—175. M. H.

XI. VARIA.

C. G. MÖVIUS, *Die Pest des Justinian.* Med. Diss. Frankfurt v. 1. März 1951, pp. 30, II. (Maschinenschrift vervielfältigt). — Verfasser behandelt nach den antiken Zeugnissen die sogenannte Pest des Justinian, wobei die antiken Quellen zwar erschöpfend untersucht werden, aber: auch einem modernen Werk wie: Frank Thieß, *Das Reich der Dämonen,* Quellenwert zugemessen wird. Es steht nach Aussage des Verfassers fest, daß es sich tatsächlich um ein Auftreten der echten schwarzen Pest (bubonica) gehandelt hat. U. Tr.

J. THEODORIDES, *Introduction à l'étude de la zoologie byzantine.* Actes du Septième Congrès Intern. d'Hist. des Sciences (Jérusalem, août 1953) 601—609. — Important exposé relatif à ce domaine de la Science byzantine, qui ne mérite pas le silence complet fait autour de lui. L'auteur ne donne volontairement qu'un aperçu de la question. Il indique les ouvrages byzantins sur la zoologie, qu'il répartit en quatre catégories: zoologie pure, zoologie appliquée, littérature d'inspiration zoologique, zoologie dans la religion et dans l'art. L'exposé est suivi d'une Bibliographie sommaire. Il est vivement souhaitable que l'on s'intéresse, plus qu'on ne l'a fait jusqu'à ces jours, à la Science byzantine, dont l'apport, s'il n'est pas très original ni très important, n'est pas négligeable pour autant pour l'étude de l'Histoire des Sciences au Moyen-Age. R. G.

J. THEODORIDES, *Réflexions sur l'histoire de la parasitologie.* Médecine de France (1954) 3—7. — A citer pour la mention des parasitologues byzantins du VI^e^ au XIV^e^ siècles, Alexandre de Tralles (VI siècle), qui décrit les lésions de la teigne, Aetios d'Amida (VI^e^ siècle), qui connaissait la Filaire de Médine, Jean Aktouarios (XIII^e^—XIV^e^ siècles), qui aurait découvert le trichocéphale, et Démétrios Pépagoménos (id.), qui a décrit des vers et des insectes parasites des faucons. R. G.

Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd v Nakladatelství ČSAV. Tiskne Knihtisk, n. p., závod 01 v Praze. Administrace NČSAV, Praha II, Žitná 25, telefon 22 93 08, 23 19 50. Účet St. banky československé č. 38-161-0087, číslo směrovací 0152-1.
Toto číslo vyšlo 10. srpna 1955.
D-00594

SOMMAIRE

Gy. Moravcsik/Budapest: *L'état et les tâches de la byzantinologie* 1

A. R. Sodano/Naples: *Avant-propos à une édition critique des Mystères de Jamblique* 20

H. E. Del Medico/Paris: *Le couronnement d'un empereur byzantin vu par un Juif de Constantinople* 43

E. Francès/Bucarest: *La féodalité et les villes byzantines au XIII^e et au XIV^e siècles* 76

R. Guilland/Paris: *Sur les dignitaires du Palais et sur les dignités de la Grande Eglise du Pseudo-Codinos: chapitres 14—15, 17—22* 97

P. Charanis/New Brunswick: *On the Date of the Occupation of Gallipoli by the Turks* 113

I. Dujčev/Sofia: *Jean de Rabštejn connaissant Théophane le Confesseur* 118

V. Beševliev/Sofia: *What was the title* ητζιργου (ητζουργου) βοιλας *in the Protobulgarian inscriptions?* 120

Comptes-rendus:

Jan Eisner, *Devínská Nová Ves* (J. Poulík/Brno) 125

Gabriel Millet, *La Peinture du Moyen Age en Yougoslavie* (D. Talbot Rice/Edinburgh)

Josef Kurz, *A propos d'un fragment de psautier croato-glagolitique récemment découvert dans le monastère d'Emmaüs à Prague* (J. Kurz/Praha) 133

A. Borst, *Die Katharer* (E. Werner/Leipzig) 135

Δ. Ι. Πάλλας, Ἡ „θάλασσα" τῶν ἐκκλησιῶν (O. Pelikán/Brno) 144

Bibliographie 150

OBSAH

Gy. Moravcsik/Budapešť: *Stav a úkoly byzantologie* 1

A. R. Sodano/Neapol: *Poznámky ke kritickému vydání Jamlichových Mysterií* . . 20

H. E. Del Medico/Paříž: *Korunovace byzantského císaře, jak ji viděl Žid z Cařihradu* 43

E. Frances/Bukurešť: *Feudálové a byzantská města ve XIII. a XIV. století* . . 76

R. Guilland/Paříž: *O hodnostářích císařského paláce a o církevních hodnostech u Pseudokodina, kapit. 14—15, 17—22* 97

P. Charanis/New Brunswick: *K datu turecké okupace Gallipoli* 113

I. Dujčev/Sofia: *Jan z Rabštejna znal Theofana Confessora* 118

V. I. Beševliev/Sofia: *K protobulharským nápisům* 120

Recense 125

Bibliografie 150

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

Rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par

B. HAVRÁNEK ET A. DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ,
F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

B. HAVRÁNEK,
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XVI

PRAGUE 1955

TABLES DES MATIERES DE LA XVI^{E} ANNEE

ARTICLES

GY. MORAVCSIK/BUDAPEST: L'état et les tâches de la byzantinologie . . . 1
A. R. SODANO/NAPLES: Avant-propos à une édition critique des Mystères de Jamblique . . . 20
H. E. DEL MEDICO/PARIS: Le couronnement d'un empereur byzantin vu par un Juif de Constantinople . . . 43
E. FRANCES/BUCAREST: La féodalité et les villes byzantines au XIII^{e} et au XIV^{e} siècles . . . 76
R. GUILLAND/PARIS: Sur les dignitaires du Palais et sur les dignités de la Grande Eglise du Pseudo-Codinos: chapitres 14—15, 17—22 . . . 97
P. CHARANIS/NEW BRUNSWICK: On the Date of the Occupation of Gallipoli by the Turks . . . 113
I. DUJČEV/SOFIA: Jean de Rabštejn connaissant Théophane le Confesseur . . 118
V. BEŠEVLIEV/SOFIA: What was the Title ητζιργου (ητζουργου) βοιλας in the Protobulgarian Inscriptions? . . . 120
M. GOUGH/EDINBURGH: Early Churches in Cilicia . . . 200
V. BEŠEVLIEV/SOFIA: Les inscriptions au relief de Madara . . . 212
H. E. DEL MEDICO/PARIS: A propos d'une mosaïque découverte à Istanbul . . 255
D. CONČEV/PLOVDIV: Traits caractéristiques dans la construction des forteresses bulgares et byzantines aux temps féodaux . . . 265
J. VERPEAUX/PARIS: Contribution à l'étude de l'administration byzantine . . 297
H. EVERT-KAPPESOWA/ŁÓDŹ: Une page des relations byzantino-latines . . 297
I. DUJČEV/SOFIA: La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine . . . 318

COMPTES-RENDUS

JAN EISNER: Devínska Nová Ves. Par J. Poulík/Brno . . . 125
GABRIEL MILLET: La Peinture du Moyen Age en Yougoslavie. Par D. Talbot-Rice/Edinburgh . . . 131
JOSEF KURZ: A propos d'un fragment de psautier croato-glagolitique récemment découvert dans le monastère d'Emmaüs à Prague. Par J. Kurz/Praha . . 133
A. BORST: Die Katharer. Par E. Werner/Leipzig . . . 135
Δ. I. ΠΑΛΛΑΣ Ἡ „θάλασσα" τῶν ἐκκλησιῶν. Par O. Pelikán/Brno . . . 144
H. ŁOWMIAŃSKI: Podstawy gospodarcze formowania się państw słowiańskich. Par V. Vaněček/Praha . . . 331
G. OSTROGORSKY: Pour l'histoire de la féodalité byzantine. Par R. Guilland/Paris . . . 348
A. HADJINIKOLAOU-MARAVA: Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin. Par H. Evert-Kappesowa/Łódź . . . 352
D. A. ZAKYTHINOS: Le despotat grec de Morée. Par P. Charanis/New Brunswick . . . 355
FR. BABINGER: Mahomet II le Conquérant. Par R. Guilland/Paris . . 357
Δ. N. Τριβόλης: Eutropius historicus καὶ οἱ Ἕλληνες μεταφράσται τοῦ Breviarium ab urbe condita. Par J. Irmscher/Berlin . . . 361
J. IRMSCHER: Praktische Einführung in das Studium der Altertumswissenschsft. Par K. Janáček/Brno . . . 365
W. BAUER: Griechisches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur. Par K. Janáček/Brno . . . 367
S. H. CROSS—O. P. SHERBOWITZ-WETZOR: The Russian Primary Chronicle, Laurentian Text. Par P. Charanis/New Brunswick . . . 370

Atti dello VIII Congresso internazionale di studi byzantini. Par I. Dujčev/Sofia 372
Положение исследования в области византийско-старославянского паримейника. Par Vl. Kyas/Brno 374

NOTES INFORMATIVES

Годовщина освобождения ЧСР 330
BIBLIOGRAPHIE 150, 377

OBSAH XVI. ROČNÍKU

ČLÁNKY

GY. MORAVCSIK/BUDAPEST: Stav a úkoly byzantologie 1
A. R. SODANO/NEAPOL: Poznámky ke kritickému vydání Jamblichových Mysterií 20
H. E. DEL MEDICO/PAŘÍŽ: Korunovace byzantského císaře, jak ji viděl Žid z Cařihradu 43
E. FRANCES/BUKUREŠT: Feudálové a byzantská města v XIII. a XIV. století 76
R. GUILLAND/PAŘÍŽ: O hodnostářích císařského paláce a o církevních hodnostech u Pseudokodina, kapit. 14—15, 17—22 97
P. CHARANIS/NEW BRUNSWICK: K datu turecké okupace Gallipoli . . . 113
I. DUJČEV/SOFIA: Jan z Rabštejna znal Theofana Confessora 118
V. I. BEŠEVLIEV/SOFIA: K protobulharským nápisům 120
M. GOUGH/EDINBURGH: Nejstarší kostely v Cilicii 200
V. BEŠEVLIEV/SOFIA: Nápisy na madarském reliefu 212
H. E. DEL MEDICO/PAŘÍŽ: K nově objevené mosaice v Cařihradě 255
D. CONČEV/PLOVDIV: Charakteristické rysy ve stavbách bulharských a byzantských opevnění za feudalismu 265
J. VERPEAUX/PAŘÍŽ: Příspěvek k studiu byzantské správy 270
H. EVERT-KAPPESOWA/ŁÓDŹ: K dějinám byzantsko-latinských vztahů . . 297
I. DUJČEV/SOFIA: Turecká expanse a dobytí Cařihradu v soudobé slovanské literatuře 318
RECENSE 125, 331

ZPRÁVY

Desáté výročí osvobození ČSR 330
BIBLIOGRAFIE 150, 377

LISTE DES AUTEURS*

Abel F. M. 159
Abel A. 160
Abramson 384
Alessio 151
Aleš 197
Alföldi A. 159, 196, 385
Altaner 118, 185
Altheim 385
Amand 396
Amantos 18, 189, 396
Amora 402
Anasjan 381
Anastos 184, 377
Andrews 160
Andriotis 152, 378
Andrutzos 401
Angello 193
Angelov 18, 137, 160, 377, 385, 388
Ansprenger 385
Antoniadis 158
Antonopoulos 379
Arevšatjan 381
Arnakis 113, 114, 115, 116, 117
Arslan 192
Athanasopoulos 379

Baar 153
Babelon 182
Babinger 166, 357 sq., 373, 385
Bachmann 168
Bacht 397
Backus 385
Balakopoulos 168
Balaščev 226, 228, 242, 243, 244, 245
Balzer 332, 344
Bank 404, 405
Bardy 175, 382
Barnea 144, 166, 182, 393
Basile 189
Basilikopoulos 379
Bauer 152, 367 sq., 378
Baur 400
Baynes 19, 160, 189, 385, 393, 394, 396, 402
Beauduin 176
Beck 150, 396
Bell 163, 164
Benz 406
Berger 168, 390
Berghoff 396
Bernštejn-Kogan 190
Bešev l iev 10, 12, 120 sq., 156, 212 sq.
Bettini 192, 405
Betts 165
Biedermann 401
Blake 160
Blanken 373
Boak 160
Bognetti 192
Bogyay 193, 406
Böhlig 399, 403
Bökönyi 167
Boll 384
Bompaire 159, 189
Bon 160
Bonfante 407
Boor de 119
Borkovský 127, 128
Borozdin 385
Borsari 168, 189, 394
Borst 135 sq.
Bošković 132, 374
Botte 186
Brandt 374, 375
Braniste 186
Brătulescu 160
Braun 144, 145
Bréhier 18, 76, 394
Brett 192, 406
Broneder 174
Brou 185
Brüning 402
Brunov 393, 405
Buchheit 185
Burmov 160, 388
Burns 385
Burr 15
Bury 226, 243

Cahen 385
Calderini 405
Câmpina 386
Canarache 393
Canard 160, 182
Candal 401
Cankova-Petkova 160
Cantarella 16, 379, 401
Casel 177, 186, 187, 188, 189
Cecchelli 150, 194, 405
Chadwick 176
Chaloupecký 197
Charanis 76, 113 sq., 161, 169, 171, 355 sq., 370 sq., 377
Charlton 183
Chatzes 191
Chierici 405
Chitty 190
Christophilopoulos 169
Cicellis 390
Ciurea 160
Coche de la Ferté 194
Collinet 169
Coman 185
Couče v 194, 265 sq.
Condurachi 365, 393

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

Conev 161, 386
Congar 175
Constable 386
Constantinescu 161, 192
Corso 151
Costa Greene da 406
Costa-Louillet da 371
Cramer 384, 394, 399
Cross 370 sq.
Csallány 130, 166
Cumont 151, 384
Cvetkova 161, 386
Czeglédy 12, 161, 162

D. I. D. 171
Dain 14, 158
Daneu Lattanzi 372
Danev 388
Daniélou 186
Darrouzes 382, 384
Davidson 174
Dečev 152
Dekkers 186
Delehaye 194
Dendias 162
Denissoff 198
Dercsényi 167, 193
Der Nersessian 406
Deržavin 162
Dévai 197
Devreesse 14
Dickerman 174
Diehl 170, 360
Diels 391
Diepen 176
Dijk van 401
Dimitrakos 152
Dimitriu 393
Dimitrov 388
Dionysiatou 176
Ditten 162
Dölger 3, 4, 5, 6, 7, 10, 12, 148, 152, 155, 183, 197, 223, 274, 377, 379, 382, 384, 391, 392, 395, 400, 401, 404, 408
Dondaine 135, 139, 140
Doren van 386
Dörries 386
Dostjan 386
Downey 191
Droysen 364
Dujčev 10, 118 sq., 157, 169, 198, 216, 223, 226, 228, 247, 318 sq., 372 sq., 382, 403
Dunlop 407
Dürig 186
Dussaud 195
Dvorník 123, 176, 333

Ebersolt 192, 394
Eger 186
Eisner 125 sq.
Eller 406
Elwert 378, 408
Enepekidis 372
Ensslin 156, 385, 387, 390
Ettinghausen 196
Evert-Kappesowa 157, 164, 297 sq., 352 sq.
Evseev 375
Eyice 192

F. A. 396
Falk 162
Fehér 167, 169, 225, 237
Feine 169
Felenkovskaja 379
Fels 192
Fettich 130, 167
Fischdick 381
Fisher 174
Florescu 393
Florovskij 184, 190
Focke 169
Foucault 394
Frances 76 sq, 162
Frend 176
Frolow 131, 133, 173, 193, 195, 196, 386, 404
Frye 199, 407
Fuchs 169, 188, 194
Fuhrmann 176

Gall 192
Gandev 388
Garitte 387
Geanakoplos 162, 387, 396
Gebhard 400
Gebhart 183
Gennadios 396
Georgakas 378, 380, 408
Georgiev 198
Gerkan 193
Gerstinger 15, 170
Gheorghiu 152
Giannakopoulos 394
Giannelli 176
Gigante 153
Giovanelli 190
Goemans 176
Golenko 400
Goodchild 170
Goossens 151
Gorazd 198, 396, 407
Goubert 387
Gough 201 sq.
Gouillard 396
Grabar 192, 194. 195
Grecu 11, 16, 162
Grégoire 9, 151, 156, 162, 163, 190, 195, 228, 348, 352, 371
Grekov 333
Grierson 183
Grillmeier 187, 397
Grondijs 187, 360, 397

Grumel 152, 159, 177, 373, 377, 378, 382, 394, 396, 397, 400
Grund 118
Grundmann 139
Grünwald 351
Guerdan 170
Guilland 97 sq., 150, 152, 158, 160, 165, 170, 171, 179, 190, 191, 270, 278, 283, 348 sq., 357 sq., 387, 394
Guillou 151
Gyóni 10, 156, 164
Györffy 167

Hadjinikolaou-Marava 190, 352 sq., 402
Hadrovics 154
Hadžialić 137
Halkin 182, 190
Hamm 152
Hardy 163
Harmatta 10, 167
Hartke 163
Hashagen 163
Haufmann 195, 405
Hausherr 187, 401
Haussig 156
Hautecoeur 193
Havránek 330
Headlam 206, 207, 208, 209
Heiming 177
Heisenberg 189
Hendrix 187
Heppell 185
Herman 177
Higgins 397
Hiltbrunner 163
Hirschberger 184
Hockel 406
Hoddinott 194
Hoeck 378
Hofman G. 177, 397
Hofmann J. E. 408
Hofmeister 163
Homeyer 156, 164
Honigmann 151, 382, 397, 408
Hopfner 23, 25, 26, 27, 28, 30, 31
Höppner 166
Hrdina 118
Hrozný 339
Huglo 187
l'Huiller (=Hiéromoine Pierre) 177, 398
Hunger 171
Hussey 151
Huszár 183

Ibragimov 387
Iliadon 351
Iliescu 183
Imbert 169
Immisch 365
Ioannou 373
Ionaşcu 158

Irigoin 379
Irmscher 151, 162, 188, 361 sq., 365 sq., 382
Isidoro 190
Isnardi 388
Ivan 394
Ivánka 164, 373
Ivanov A. 152, 177
Ivanov J. 122, 223, 226
Izeddin 12

Jacopi 374
Jagić 375
Jakobson 407, 408
Janáček 365 sq., 367 sq.
Janin 17, 177, 191, 256, 257, 263, 377, 381, 385, 391, 392, 394, 395, 397, 402, 403, 404
Jäschke 388
Jenkins 151, 164, 165
Jensen 381
Jireček 88, 245, 247
Joannidis 373
Johnson 164, 165
Jones 165, 166, 384
Jongh de 158
Jugie 151
Jungmann 401
Juškov 198, 333

Kabrda 164
Kacarov 164
Kádár 199
Kadlec 332, 344
Kadloubovsky 185
Kahane H. 153, 379
Kahane R. 153, 379
Kalev 177, 178
Kalinin 373
Kalleris 171
Kämpf 164
Kapsomenos 152, 378
Karger 393
Karyškovskij 388
Kästner 408
Každan 18, 164, 337, 355, 388
Kearney 160
Kelleher 196, 406
Keramopoulos 152, 165, 166
Khatchatrian 192
Kiaulehn 167
Kirchner 395
Klauser 178
Knös 184
Koch 163
Kolias 171, 178
Kollwitz 194
Kondakov 70
Konidares 191
Köprülü 171
Koschmieder 197

Koshansky 379
Kotsonis 388, 402
Kougeas 395
Koukoules 19, 151, 152, 153, 155, 171, 172, 378, 395, 404
Kovalevsky 178
Kraemer 157
Kraft H. 401
Kraft K. 400
Kriaras 155
Krivocheine 190, 401
Kroll 384
Krumbacher 2, 16, 119
Kulakovskij 226
Küppers 406
Kurbatov 391
Kurfes 154
Kurz 133 sq.
Kutrzeba 332
Kyas 374 sq.
Kyriakidis 151, 152, 153, 155, 161, 162, 164, 165, 168, 170, 172, 173, 174, 178, 184, 189, 198, 404

Laaths 154
Labuda 157, 345
Ladner 389
Lambakis 19
Lampros 364
Lampsidis 164
Laourdas 185, 408
Lascaris 191
Latyšev 11
Laurent 12, 13, 17, 159, 172, 297, 381, 395, 396, 397, 398, 400, 404
Lawrence 405
Lăzărescu 158
Lazarev 17, 405
Lazaridis 151
Lecomte 172
Leifer 172
Lemerle 7, 12, 18, 159, 164, 173, 193, 228, 348, 351, 352, 357, 377, 401, 405
Lercher 402
Lettenbauer 198
Letza 173
Levčenko 18, 19, 164, 355, 388, 389
Lewis 377, 395
Liebermann 401
Lindsay 164
Lipšic 355
Lišev 153
Livadaras 379
Loenertz 185
Lossky 406
Louvaris 173
Lowmiański 331 sq.

M. P. 175, 193
Maas 379
Macartney 165
Maculjevič 19
Macůrek 173
Maenchen-Helfen 385
Malcovati 361
Malone 187
Mamounes 398
Mandèlaras 379
Mango 173
Mann 405
Manoussakas 159, 381
Manselli 389
Marcu 187
Masur 382
Mathieu 154, 379
Mattingly 159
Mavrogordato 155
Mayne 178
Mazzarino 390
Meckelein 191
Medico, Del 43 sq., 255 sq., 357
Megas 155
Melioranskij 124
Mercati, S. G. 150, 154, 384
Merlier 150
Mertzios 165
Meščerskij 382
Metzger 407
Meyendorff 178, 187
Michaelidis-Nouaros 173
Michajlov, A. V. 375
Michajlov, St. 167
Michel 178, 179
Mikes 167
Mikucki 184
Milčev 388
Milev, A. 198
Milev, N. 226
Millet 131 sq., 270
Miner 406
Minisci 190
Minorsky 12, 165, 407
Mirković 374
Misch 379
Mitchell 176
Mitev 388
Möchel 166
Moisescu 160, 179, 401
Mor 179
Moravcsik 1 sq., 10, 119, 151, 166, 171, 173, 198, 199, 229, 371
Morenz 403
Moss 19, 157
Mošin 400
Mövius 199
Müller 124
Mutafčiev 19, 349
Mužík 179
Mylanyk 187

Nachtigal 375
Nagy 168

Naoumidis 379
Nautin 401
Nedošivin 19
Negrescu 192
Németh 123
Nicol 193
Nikolopoulos 379
Niederle 331, 332, 337, 339, 342, 343, 345
Nikolaev 405
Nikov 121
Novak, G. 374
Novak, V. 199
Novák, J. 407
Nordstroem 406
Notopoulos 198

Oakley 185
Obolensky 136, 373
Ohnsorge 184, 390
Oikonomides 179
Okunev 132
Onasch 179, 406
Opfermann 173
Ortiz, de Urbina 187
Ostrogorskij 7, 10, 18, 165, 173, 226, 228, 242, 243, 348 sq., 371, 373, 390, 400.
Ostrovitjanov 339
Ouspensky, L. 406
Pächt 195
Palanque 390
Palikarova-Verdeil 197
Pallas 144 sq., 193, 401
Pallasse 390
Palmer 185
Palmgren 191
Pamboukis 151, 154
Pančenko 228, 229
Pandursky 398
Pańkevyč 198
Papadémétriou 379
Papadopoullos, Th. H. 179
Papadopoulos, A. A. 154
Parisi 180
Parker 120
Parlangeli 384
Pârvu 395
Paşce 180
Paulová 134, 330
Pechuška 375
Pelikán 144 sq., 193
Perels 118
Perry 379
Persianis 379
Pertusi 173
Peters 195
Pétrounias 379
Pfister 365
Pharr 173, 174
Philippson 191, 404
Picard 195
Pigulevskaja 390
Pippidi 393
Pirchan 174
Pirenne 140
Plezia 157
Polakis 180
Pölnitz, Fr. v. 199
Pontieri 151
Popescu 180
Postan 160
Poulík 125 sq.
Prawer 165
Primov 88, 390
Puech 136
Pulpea 160, 180
Purnaropoulos 408

Quasten 188
Quillard 23, 25, 26, 27, 28

Radford 168
Radu 398
Raes 193
Rascher 408
Rauscher 332
Rehak 162
Reichmann 361, 364, 365
Reinecke 197
Remondon 165, 384, 390
Renouard 160
Rexine 379
Rich 160
Richard 8, 384
Richter 390
Riesenfeld 378
Riggs 382
Ringbom 199
Ritig 152
Robert 165, 195
Roberts 159
Roché 142
Rodzianko 188
Roehm 188
Rohlfs 378
Roller 158
Rorimer 406
Rose 188
Ross 406
Rost 401
Rostovcev 148
Rothemund 406
Rouët de Journel 373
Rouillard 165
Ruben 407
Rubio, y Lluch 390
Rudberg 185
Rumpler-Schlachter 405
Runciman 19, 136, 160, 163, 165, 174, 245, 391
Russo 180
Rûstem Duyuran 255, 256, 257
Ryan 383

Sachers 174
Sakellarios 165
Salač 188, 395
Salaville 154, 379
Salles 194
Sas-Zaloziecky 152
Sathas 155
Saturník 332
Schaeder 180
Schauerle 188
Schiro 398, 402
Schlumberger 229
Schmaus 188
Schmidt 180
Schneider 3, 17, 63, 181, 377, 393, 405
Schöndorf 157
Schramm 137
Schulz 168, 175
Schwartz 196
Seidl 396
Serejski 157
Şesan 159, 165, 181, 188, 189, 198, 377, 391, 399
Seston 193
Setton 391
Sewter 157
Sherbowitz-Wetzor 370 sq.
Sherwood 401
Siber 174
Sigalas 14
Simson 406
Sinogowitz 174
Sjuzjumov 355, 391, 392
Smallwood 159
Smirnov 391
Snegarov 388, 403
Snell 379
Sodano 20 sq.
Söderborg 136
Sokolova 390
Söll 401
Soloviev 155, 196
Sós 167
Sotiriou 17, 174
Soulis 157, 165, 223
Spyridakis 155, 175, 191
Srečković 226
Stadtmüller 199, 391
Stan 160, 181
Stăniloae 181
Starr 377
Stein 18, 270
Steinen 163
Stelè 374
Stengel 163, 183, 184
Stepanov 382
Stephanidis 181
Stern 192, 196, 400
Stevenson 196
Striedl 155
Strothmann 185
Strzygowski 201, 207, 211
Surma 182
Svoronos 71
Szádeczky-Kardoss 153
Szalay 158

Ševčenko 165
Škorpil, K. 245, 247
Škorpil, V. 247
Štaerman 390
Štefanić 152

T. M. 151, 176, 179, 185, 190
Tack 169, 188, 194
Tadin 373
Talbot-Rice 131 sq., 151, 152, 196, 406
Talizin 377
Tamborra 373
Tăpkova-Zaimova 159
Taranovskij 332
Tardo 406
Tatakis 17
Tauer 157
Teodor 402
Thiriet 157
Theodoridis 199
Theokaridis 191, 381
Thompson, E. A. 160
Thompson, M. 400
Thomsen, P. 408
Thomsen, Vil. 120, 124
Tichomirov 239
Tichý 198
Tillyard 197
Timothee, de Jérusalem 186
Todorov 383
Tomadakis 154, 158, 166, 182, 379, 383, 399, 408
Toumanoff 407
Toynbee 195
Treitschke 359
Trivolis 361 sq.
Troitzky 395
Trudel 383
Trypanis 16, 380
Tsopanakis 153
Turdeanu 373
Turyn 384
Tveritinova 391
Tyciak 189
Tzereteli 373
Tziknopoulos 408

Udal'cova 19, 166, 392
Ude 199
Uhlig 395
Uhlirz 406
Ure 166
Uspenskij, F. I. 18, 88, 166, 349, 373

Vaillant 136, 404
Vajs 375

Valentini 373
Vaněček 331 sq.
Vanuxem 196
Vasiljev 10, 12, 18, 228, 371, 392
Vasiljevskij 370, 371
Vašica 198
Veh 158
Ven, van den 190
Venedikov 122, 123
Vernadskij 371
Verpeaux, J. 270 sq.
Verzone 193
Veselyj 381
Vogler 175
Vogt 392
Vondrák 134
Voretzsch 404

Waage 400
Wädekin 166
Wallace-Hadrill 164, 165
Walter 191
Warnach 189
Weidle 406
Weinstock 384
Weiss 175
Weitzmann 192, 404, 406
Wellesz 16, 197
Wendel 15
Wendt 406
Wengenmayr 192
Wenger 186, 379, 396, 397
Wenzel 393
Werhahn 402
Werner, E. 135 sq., 182
Werner, J. 197
Wessel 192
Whittemore 400
Widmann 396
Wieacker 175
Wild 406
Wilder 23, 26, 27, 28, 30
Wittek 115, 116, 158
Wunderle 402, 406

Xyngopoulos 190

Zakythinos 9, 18, 175, 270, 292, 355 sq., 378, 392, 396
Zanotti-Bianco 151
Zástěrová 166
Zayat 182
Zimin 198
Zlatarski 88, 218, 226, 228, 229, 242, 243, 244 245, 246, 247, 248, 250
Zoras 9, 152, 158, 380, 381
Zovatto 193
Zwolski 157

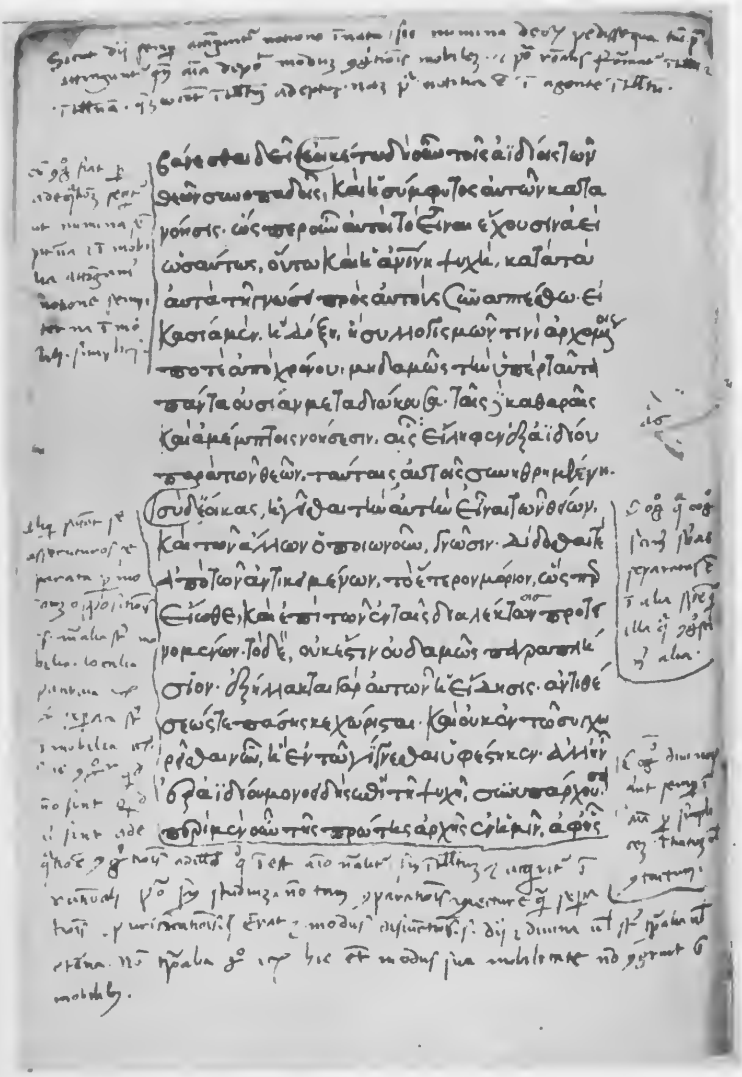

Figure 1

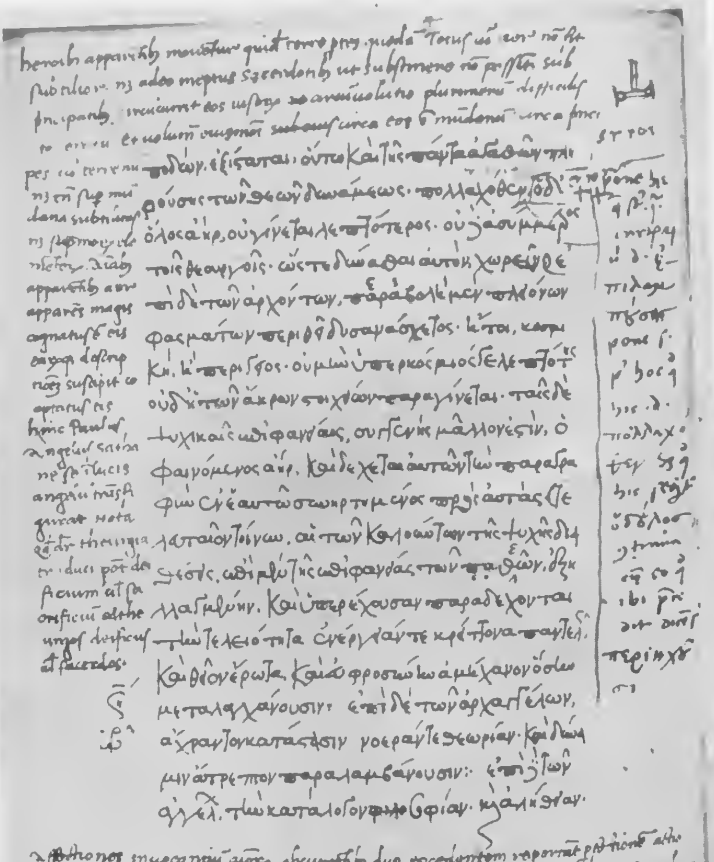

Figure 2 — Fac-similé de la f. 41v du codex Vallicellien grec F 20.

Figure 3 — Fac-similé de la colonne 80ª du codex Laurentien Plut. LXXXII 15.

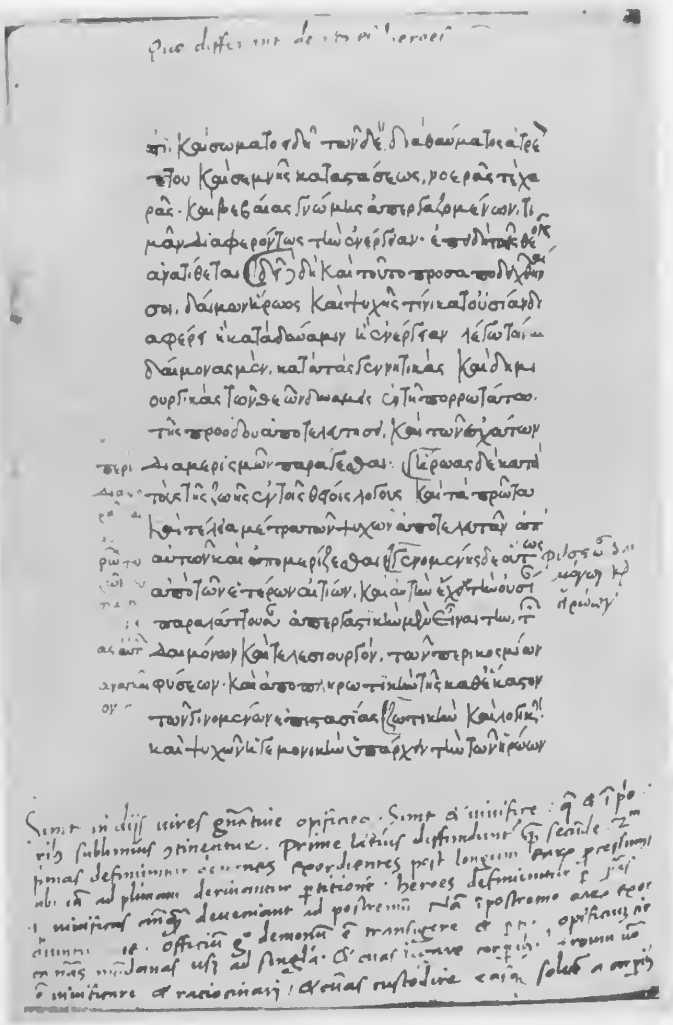

Figure 4 — Fac-similé de la feuille 51v du codex Vallicellien grec F 20.